

THE BUREAU OF THE ARMY

15.9.41



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/bulletin45inst>

THE ROYAL CANADIAN INSTITUTE

I

BULLETIN

DE

L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

P. Sc. I

BULLETIN

DE

L'INSTITUT

II/

NATIONAL GENEVOIS

TRAVAUX DES CINQ SECTIONS

1^o DES SCIENCES NATURELLES ET MATHÉMATIQUES ; 2^o DES SCIENCES
MORALES ET POLITIQUES, D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ; 3^o DE
LITTÉRATURE ; 4^o DES BEAUX-ARTS ; 5^o D'INDUSTRIE ET D'AGRI-
CULTURE.

TOME XLV

Livraison I

GENÈVE

KÜNDIG, LIBRAIRIE DE L'INSTITUT, RUE DU RHÔNE
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA SUISSE

1922

618839

20.9.55

AS

322

155

t.45

UNE
SÉQUESTRATION ARBITRAIRE

dans la

Maison des Aliénés à Genève au XVIII^e siècle

Procédures *démenées*¹ contre

Jean-Louis DAMOISEL (ou Le Damoisel)
1759-1779

par le Dr PAUL LADAME²

Pour l'intelligence d'une époque, d'une situation, rien ne remplace l'étude directe des documents. Henri FAZY.

Avant-Propos du Procès de Jacque Gruet
(1547)

I

Le lundi 16 juillet 1759, le Conseil de la République, siégeant en feries, entendit la lecture d'une lettre officielle assez menaçante que le Résident de France, M. de Montpérourx avait adressée deux jours auparavant à noble Cramer, Seigneur Syndic de la Garde, au sujet, dit le Registre du Conseil « d'une peinture et d'un écrit infâmes trouvés dans sa cour ».

Il importe de prendre connaissance de cette missive pour se rendre compte immédiatement du ton monté

¹ Frédéric GODEFROY, *Dictionnaire de l'Ancienne langue française*, t. II, p. 496, 1883. — *Demener*, v. actif, mener, faire, pousser, passer, exercer; *terme de droit*, poursuivre, attaquer; *sens divers*, saisir, frapper, déferer, traîner en longueur.

² Mémoire posthume. — Lecture faite à la Section des sciences morales et politiques de l'Institut national Genevois les 12 Juin et 30 Octobre 1918.

initial du Résident qui va imprimer d'emblée à « l'affaire Damoisel » une gravité qu'elle n'aurait jamais dû avoir.

Voici comment M. de Montpérourx formulait sa plainte :

A Monsieur Noble Cramer, Seigneur Syndic de la Garde.

Genève 14 Juillet 1759.

Monsieur,

Vous serés aussy étonné que moy de l'horrible peinture que je vous envoie et plus encore des infâmes propos qui l'accompagnent. Le criminel auteur de cet odieux tableau doit être puni sévèrement s'il est connu : je n'ay pas besoin d'exciter votre zèle, Monsieur, pour poursuivre les recherches convenables. Le papier a été trouvé le 12 juillet, à une roue de carrosse : mes gens que j'ay grondés m'en avaient fait un mystère jusqu'à ce moment.

J'ay l'honneur d'être, avec un respectueux attachement, Monsieur,

votre très humble et très obéissant serviteur

(Signé) MONTPÉROUX.

Avec quelle hauteur dédaigneuse et arrogante Monsieur le Résident écrit-il à notre Syndic de la Garde ! Il n'a guère changé de ton depuis qu'il a grondé « ses gens ». Il entend qu'on s'empresse de lui donner pleine satisfaction et que le Conseil poursuive sans merci l'auteur, encore inconnu, qui a commis « l'horrible crime » d'attacher un placard injurieux à la roue d'un carrosse qui se trouvait dans la cour de Son Excellence. — « Je n'ay pas besoin d'exciter votre zèle » —. Monsieur le Résident commande, il dicte sa volonté. Il ne veut pas douter un instant du concours empressé du magistrat qu'il lance aux troupes du malheureux placardeur. Pour oser tenir un semblable langage au représentant du gouvernement

de la République. il fallait que Montpéroux fût assuré d'y trouver un collaborateur complaisant qui n'avait rien à lui refuser.

Nous ne pourrions pas nous expliquer une pareille attitude du Conseil si nous ne savions à quel degré de sujétion il était alors tombé vis-à-vis du Roi et de la Cour de France. M. Henri Fazy nous l'apprend dans sa belle étude sur « Genève de 1788 à 1792 », lorsqu'il nous révèle que « suivant une pratique constante et déplorable suivie depuis plus d'un demi-siècle, le Gouvernement genevois ne faisait rien d'important sans pressentir ou consulter Versailles ».

M^{lle} Cramer, *Genève et les Suisses* (1691-1692), nous dit que cette peur de mécontenter la France datait de Louis XIV, qui « avait pris l'habitude de voir ses ordres exécutés sur le territoire de la République (de Genève) et d'y parler en maître ».

A Soleure, il n'en allait pas autrement. « Ce canton ne se gouvernait que par l'esprit de la France. » (Lettre De Normandie à Gautier (avril 1692).

Et ceux de Fribourg renchérisaient encore sur Messieurs de Soleure pour acquérir les bonnes grâces de M. l'Ambassadeur de France.

La triste aventure du pauvre Jean-Louis Damoisel, citoyen de Genève, que nous allons raconter, est la meilleure illustration des conclusions du livre de M. Fazy, qui peint si tragiquement la lente agonie de « La fin d'un Régime ». — L'affaire Damoisel, qui ne dura pas moins de vingt années, de 1759 à 1779, corrobore, d'une façon éclatante l'assertion de l'auteur, que « pendant tout le XVIII^e siècle, la coterie qui tenait les rênes du Gouvernement n'avait réussi à se maintenir qu'en s'appuyant

servilement sur la Cour de France ». Toute l'histoire des Résidents de France à Genève, si bien élucidée par Louis Soret, en est la meilleure preuve.

En 1738, les Négatifs, ayant appelé le cabinet de Versailles à leur secours, placèrent forcément Genève sous la tutelle de la France. Dès lors la République a perdu virtuellement son indépendance.

Les choses n'allaient du reste pas mieux à cette époque dans les cantons suisses, comme je viens d'en donner des exemples. *Johannès Dierauer*, dans sa belle « Histoire de la Confédération Suisse » (traduite de l'allemand par A. Reymond, t. iv, 1913, p. 422), nous apprend que « les classes dirigeantes (dans les cantons) défendaient avec acharnement les privilèges qu'elles s'étaient elles-mêmes procurés, ou que leur avait conférés le cours naturel des choses, et usaient de tous les moyens à elles fournis par une autorité qu'elles prétendaient tenir de Dieu pour étouffer les velléités démocratiques des classes populaires dont elles avaient rogné les droits. »

Nous avons vu comment M. de Montpérourx parlait à nos Syndics et cependant il était, au dire de L. Soret, un des meilleurs Résidents qui n'eut que de bons procédés pour Genève. « Les relations avec lui furent toujours faciles. Il aplanissait lui-même les difficultés. (Nous savons de quelle manière !) Du reste obligeant et aimable il communiquait au Conseil sa correspondance toutes les fois qu'elle pouvait l'intéresser, et n'attendait pas qu'on lui demandât de bons offices. »

Le Syndic de la Garde manifesta son zèle sans perte de temps. Après avoir fait, dit-il, quelques questions au laquais de Monsieur le Résident qui me remit sa lettre, tendantes à savoir « s'il pourrait donner quelque indice

au moyen desquels on pourroit découvrir l'auteur, je fis faire le même jour une information par le sieur auditeur Sarasin ». Lecture ayant été faite en Conseil de cette information, et étant délibéré, l'avis a été, qu'il soit plus amplement informé, en prenant la déposition assermentée de quelques-uns des voisins de M. le Résident pour savoir s'ils n'auroient point vu entrer dans sa cour quelques jeunes gens le jour que la peinture et l'écrit en question ont été attachés à une des grandes roües du carosse de Madame la Marquise de Muis, qu'on tient dans la remise de Monsieur le Résident, et qu'on les leur fasse nommer ou au moins désigner, qu'en outre on procède par expert à la reconnaissance de l'écriture dudit écrit et de la figure qui y est représentée. »

Le même jour, 14 juillet, séance tenante, l'auditeur Jean Sarasin recevait les trois dépositions suivantes :

« 1^o *Thomas*, fils de feu *Tirand*, d'Ecroue, Evêché de Chartres, 39 ans, cocher au service de Madame la Marquise de Mouis, raconte qu'il a aperçu un jeune garçon, âgé d'environ 14 ans, en mauvais habit brun, auquel il demanda ce qu'il venait faire dans cette écurie. Il s'enfuit et le cocher découvrit le papier collé sur une des roües de derrière (du carosse). Il le fit voir au nommé Dufour, domestique du Résident. Les pains à cacheter étaient tout frais. Il ne pourrait pas connaître le jeune garçon à cause de l'obscurité.

2^o Sieur *Armand*, fils de feu Antoine *Dumas*, 44 ans, tailleur, a vu le papier que le domestique Dufour a apporté dans sa boutique. On lui conseilla de le mettre tout de suite au feu, regardant ce papier comme l'ouvrage de quelque misérable petit polisson. »

Le bon sens du maître tailleur Dumas avait déjà réduit l'affaire à sa juste proportion, et loin d'y voir un crime abominable ne tenait ce chiffon malencontreux que pour une gaminerie.

3^o *Pierre*, fils de feu *Pierre Faure*, habitant, tailleur de corps pour femmes, était dans la boutique de S^r Dumas, maître tailleur et se borne à confirmer ce qu'a dit ce dernier. »

Vient maintenant la grande enquête poursuivie chez les voisins de la résidence. L'auditeur *Baraban* en avait été chargé. Il en rapporte les résultats dans son « Verbal » du 18 juillet. Il a interrogé pas moins de trente personnes habitant dans le voisinage de la demeure de M. le Résident, mais toutes ses enquêtes ne lui ont rien appris.

Le même auditeur était aussi chargé de faire faire l'expertise graphologique ordonnée par le Conseil. Il soumit le fameux papier à des maîtres experts écrivains et dessinateurs qui ont fait écrire et dessiner leurs élèves pour comparer ensuite ces dessins et ces écrits à ceux de « l'odieux tableau » et du libelle incriminé et voir si, par ce moyen, on ne décèlerait pas le coupable : « ... tous lesdits susdits Ecrivains et Dessinateurs, ajoute *Baraban*, nous assurent qu'en conséquence du serment qu'ils avoient prêté entre nos mains, ils ne connoissoient absolument point qui pouvoit avoir fait ce que nous leur présentions. *Jean François Durassat* (l'un des experts) nous dit que celui qui avoit écrit ce *Billiet* devoit être un homme fait, qui avoit contrefait son Ecriture en tenant la Plume renversée, et sieur *Jean Saintour*, (sans doute le maître de dessin), dit que celui qui avoit fait la figure, n'a jamais eu aucune teinture de dessin ».

Ainsi les enquêtes et les expertises n'avaient récolté que la bredouille.

C'est dans le Registre du Conseil qu'il nous faut aller chercher maintenant la suite donnée à cette importante affaire, dont la discussion remplit de nombreuses séances du Conseil.

Comme on ne voulait rien faire sans avoir l'avis de Monsieur le Résident de France, on délégua auprès de lui nobles Grenus et Jalabert qui firent rapport de leur entretien avec M. de Montpéroux, dans la séance de relevée, le lundi 16 juillet, à 2 heures après-midi. On lit à cette date dans le Registre :

« Ils se sont acquittés de la Commission dont ils avaient été chargés ce matin pour M. le Résident, lequel leur a témoigné sa satisfaction du parti que le Conseil a pris de suivre sérieusement à la découverte de l'auteur de la peinture avec l'Ecrit qui ont été trouvés dans sa cour... Il leur a dit qu'il auroit voulu pouvoir passer cette affaire sous silence, mais que ses domestiques en ayant eu connaissance, il n'y avoit pas eu moyen. »

Toute la conduite du Résident durant ce scandaleux procès nous prouve au contraire qu'il a été ravi de saisir cette occasion pour intimider le Gouvernement de Genève, qu'il en a démesurément grossi l'importance dans ce but, puisqu'il est allé jusqu'à en faire part officiellement au duc de Choiseul, l'ennemi le plus perfide de Genève. Nul n'ignore, en effet, les méchants projets ourdis par ce ministre, précisément à cette époque, contre la cité de Calvin.

Monsieur de Montpéroux assurait, du reste, les délégués du Conseil « qu'il ne manquerait pas de faire con-

naître au Ministre, en lui écrivant, tout le zèle et l'empressement du Conseil dans cette occasion ».

Il prit la peine de tracer lui-même, à ses ambassadeurs les règles de conduite dont le Conseil devait s'inspirer en poursuivant cette procédure. « Comme il n'y a pas apparence qu'on découvre rien, leur dit-il, nous devons poursuivre la Procédure, sous le nom d'un *quidam*, comme c'est l'usage en France, en particulier contre les duellistes. Cette manière de procéder, ajoutait-il, serait d'un bon exemple ici, et pourrait servir à contenir ceux qui auraient du penchant à une semblable licence. »

Le vendredi suivant, 20 juillet, le Conseil apprenait l'insuccès des tentatives malheureuses de l'auditeur Baraban, malgré les enquêtes multiples auprès des trente personnes voisines de l'hôtel du Résident et malgré les nombreuses expertises chez les écoliers.

On mit en délibération l'opportunité de faire intervenir le *quidam* supposé, et l'on décida de faire proclamer dans la ville à son de trompe, façon accoutumée, le signalement de ce *quidam*, jeune garçon, d'environ 14 ans, portant un mauvais habit brun ; tout comme s'il s'agissait de la perte d'un objet précieux, ou d'un toutou égaré.

Enfin, pour témoigner à M. le Résident combien on tenait compte de ses prescriptions, on chargea noble Jalabert de l'informer que « quelque attention qu'on ait apportée à la dernière Information, on n'a cependant rien pu découvrir », et de lui annoncer la résolution qui venait d'être prise, de proclamer le *quidam* qu'il avait désiré.

Huit jours après, c'est le premier Syndic qui rend compte au Conseil de la visite qu'il a faite à Monsieur

le Résident. Celui-ci lui apprit qu'il avait été chargé par Monseigneur le Duc de Choiseul de remercier le Conseil de sa diligence à découvrir l'auteur de l'infâme peinture et libelle qui avait été attaché à la roue d'un carosse de sa remise, et des sentiments d'indignation dont les membres du Conseil de la République avaient été saisis à ce sujet. Il aurait désiré sans doute que cette affaire eût été étouffée à sa naissance, et que pour l'avenir elle pût rester dans le silence où elle était présentement, à quoi le Seigneur Premier Syndic répondit qu'il n'y avait qu'à la laisser dans l'état où elle était et s'abstenir de toute procédure ultérieure. Mais Monsieur de Montpérourx ne fut pas du tout de cet avis et lui répliqua « qu'après avoir entendu tant de témoins, qu'après avoir proclamé à son de trompe sous la désignation d'un *quidam*, l'auteur de ce libelle, et après l'éclat que cette affaire avait faite, le Conseil croirait peut-être convenable de suivre à son jugement, qu'en ce cas, sans rien requérir, le Résident priait le Conseil de consigner ce jugement dans les Registres, sans en faire une publication solennelle, afin que cette affaire pût, s'il était possible, demeurer à l'avenir dans le silence ». Nouvelle exigence ou plutôt nouvelle réquisition de Monsieur de Montpérourx, ne lui en déplaise, à laquelle le Conseil s'empressa de satisfaire. Quant au *silence* que l'on devrait à l'avenir observer sur cet incident, l'ordre en était venu du duc de Choiseul lui-même, qui en fit part aussi à M. Sellon, chargé d'affaires du Gouvernement de Genève à Paris. Dans cette même séance du 3 août, le Conseil prit connaissance d'une lettre de Sellon, datée du 26 juillet et annexée au Registre (p. 327), relatant sa conversation avec le duc. Il est intéressant de voir comment ce der-

nier avait pris la nouvelle de l'injure faite à Sa Majesté très chrétienne par un quidam de Genève. Voici un court extrait de cette correspondance :

« ... sur l'évènement dont vous me faites part, écrivait Sellon, et les mesures prises pour découvrir, s'il est possible, l'auteur du dessein (sic) dont il est question, Monsieur le Duc en étoit instruit par M. le Résident qui lui a rendu la chose de la manière que le Mag. C^l devoit s'y attendre, ensorte que Monseigneur le Duc de Choiseul, suivant ce qu'il m'a fait l'honneur de me dire, a deub (dû) luy répondre qu'il désiroit que cette affaire fut assoupie, son intention n'étant pas d'en donner part (sans doute d'en parler au roi). Il m'a laissé entrevoir en même temps que l'on soupçonnait un jeune homme de 13 à 14 ans d'être le coupable, ce qui rend l'action moins grave. Il seroit bien à désirer que l'on pût en éviter la publicité du moment que le ministre paroît le désirer, et que d'ailleurs il seroit disgracieux, pour notre ville et pour ses citoyens, qui sont icy (à Paris), que cette aventure fut assez connue pour faire le sujet des conversations ».

Là dessus le Conseil, enchanté de l'avis et prenant la balle au bond, charge de nouveau noble Jalabert d'aller incontinent faire connaître à M. de Montpérourx, qu'en laissant tomber cette affaire, il croit déférer à l'intention de Son Excellence Monseigneur le Duc de Choiseul, que d'ailleurs on ne pourrait procéder à un jugement qu'après avoir recollé ce grand nombre de témoins, ce qui ne manquerait pas de renouveler tous les propos qu'on a déjà tenus sur cette affaire, à laquelle il ne paraît pas qu'on fasse aucune attention, ce qui serait aller contre le but que le ministre et lui-même se proposent.

« Le lendemain, Samedi 4 Aoust, noble Jalabert a rapporté qu'il s'acquitta hier de la commission qu'on lui avait donnée pour M. le Résident de France. lequel lui parut sensible à cette attention et politesse du Conseil. Qu'à l'égard des procédures entamées contre l'auteur de l'infâme Peinture et libelle. qui a été proclamé sous le nom d'un *quidam*, il le pria (on avait écrit «chargea» mais le mot a été biffé) de requérir du Magnifique Conseil de surseoir toute procédure jusqu'à ce qu'il eut reçu de nouveaux ordres de Monseigneur le Duc de Choiseul, auquel il en écrirait. » Mais, on le voit, le Résident n'entend point laisser tomber cette affaire. Il ne daigne pas même faire la moindre allusion au désir exprimé dans ce sens par le Conseil.

La réponse de Versailles étant arrivée, M. de Montpérourx écrivit le 18 août au premier Syndic une lettre dont celui-ci fit part au Conseil le 20 août suivant : « Les réponses que j'ai reçues de la Cour, disait le Résident, au sujet du dessin se réduisent à désirer que les recherches, le jugement et même la punition du coupable, s'il était connu, soient absolument sans éclat, cet événement ne devant pas être mis sous les yeux du public. »

Après quoi, le Conseil ayant délibéré. « l'avis a été de charger de nouveau noble Jalabert d'aller (*remercier*, le mot a été biffé) chez M. le Résident pour lui dire que, afin de nous conformer à l'intention de S. E. Monseigneur le Duc de Choiseul, nous laisserons tomber cette affaire. Le Conseil y tient absolument. Et pour le surplus on décide qu'on mandera au sieur Sellon qu'il dise, dans l'occasion, au Ministre, que «quelque envie
«que nous eussions de connoître et de punir le coupable.

«il nous suffit de connaître son intention (celle du duc)
«pour nous y conformer, et que par conséquent cette
«affaire ne sera pas poussée plus loin».

Ouf ! laissez-moi respirer, semblait dire le Conseil.
Quel soulagement d'être enfin délivré de ce pénible
incident qui menaçait de prendre les allures d'un conflit
diplomatique.

* * *

Mais hélas ! ce moment de béatitude ne devait être
qu'un court répit. Trois semaines s'étaient à peine écoulées
que soudain le Conseil fut tiré de sa douce quiétude par
l'annonce inopinée et fort inopportune que le Résident
avait mis la main sur le coupable et le tenait emprisonné
chez lui, à la disposition du gouvernement. Cette
heureuse capture avait eu lieu le mercredi 12 septembre.

Noble Cramer, Syndic de la Garde, en a raconté au
Conseil les péripéties émouvantes dans sa séance du
14 septembre 1759. Il sortait apparemment de table
lorsque, avant hier, dit-il, sur les 2 heures après-midi,
M. le Résident de France l'envoya prier de venir chez lui,
en toute hâte. Il fut très surpris de ce message. Y étant
allé tout de suite il trouva le Résident debout à l'entrée de
sa salle qui, l'ayant invité de passer dans sa chambre,
commença par lui faire de (grandes) excuses (le mot
«grandes» a été biffé) de ce qu'il l'avait prié de venir si
vite (cette prière ressemblait bien à un ordre !), puisque
l'état du cas qui se présentait ne lui avait pas permis de
se rendre chez lui. Puis le Résident mit le syndic au
courant de ce qui venait de se passer : « Un jeune homme
en robe de chambre, lui dit-il, qui me paraissait âgé
de 14 ans, avait été surpris tout à l'heure, dans mon
hôtel, au moment qu'il mettait sous mon carosse un

papier, contenant un libelle de la nature de celui qui avait été trouvé en Juillet dernier. Je l'ai fait arrêter, mais n'ayant pas de prison chez moi, je n'ai pas cru devoir sortir de mon hôtel dans cette circonstance.» En même temps le Résident tendit à noble Cramer le papier que celui-ci mit sous les yeux du Conseil qui, en ayant pris une lecture rapide, y trouva les mêmes horreurs et folies qu'au précédent.

Monsieur de Montpérourx ajouta que, vu les instructions de la Cour, dont il avait donné connaissance au Magnifique Conseil, à l'occasion du premier libelle, il croyait qu'afin d'éviter l'éclat la punition se devait faire dans la *Maison de Correction*, c'est-à-dire, à la *Discipline*, dont un quartier portait aussi le nom de « Maison des Aliénés ». — C'est là que l'on enfermait avec les « fous » les mendiants, les vagabonds et les prostituées.

Ces Messieurs convinrent alors que les domestiques de M. le Résident amèneraient le jeune homme jusqu'à la grande porte de son hôtel, où il serait reçu par des fusilliers de notre garnison, qui le conduiraient directement aux prisons. Le transfert fut exécuté immédiatement par un caporal et trois soldats (bayonnette au canon !) auxquels le sieur aide-major Decarro donna les ordres nécessaires. Le Syndic de la Garde chargea ensuite le sieur Auditeur Rilliet de faire répondre le prisonnier, qui est *Jean-Louis Damoisel*, ce qui fut fait. Dans l'intervalle le Syndic retourna chez le Résident qui lui dit que ce jeune homme lui avait avoué qu'il était l'auteur de ces deux libelles, et lui avait fait entendre que c'était le *Démon* qui lui avait inspiré ces pensées. Le Résident ajouta « qu'aucun étranger ne s'était trouvé chez lui, lorsque le jeune homme avait été saisi, à

l'exception de la femme de Rumbach, le menuisier; qu'il faudrait dire, en conséquence, que la cause de l'emprisonnement était quelque insolence, mais qu'il conviendrait de procéder avec célérité, et avec le moins d'éclat possible. — Hier noble Cramer retourna encore chez M. le Résident «dans le dessein de lui narrer la substance des réponses du dit Damoisel et de s'enquérir de ses intentions», mais il était déjà «allé en campagne».

Après ce rapport, lisons-nous dans le Registre du Conseil, on a fait lecture du libelle trouvé le 12 du présent mois et celui trouvé le 12 Juillet dernier dans l'Hôtel de M. le Résident, et des réponses personnelles dudit Sr. J. L. Damoisel (nous en parlerons dans un instant), et opiné sur icelles et sur le susdit rapport : «Arrêté que Noble Riliet, conseiller des prisons, fasse répondre de nouveau¹ et sur le champ ledit Damoisel, et de charger les nobles Grenus et Jalabert d'aller en même temps chez Monsieur le Résident pour lui témoigner la douleur du Conseil et son indignation de l'attentat commis pour la deuxième fois dans son Hôtel, ce qui ayant été exécuté illico, lesdits nobles Grenus et Jalabert, revenus de leur mission, ont rapporté qu'ils sont allés chez M. le Résident de France, auquel ils ont témoigné de la part du Conseil toute l'indignation et la douleur qu'il avait ressentie, en apprenant par le rapport qui venait de lui être fait par M. le Syndic de la Garde «que le malheureux qui s'était oublié en Juillet dernier à commettre dans son Hôtel un attentat injurieux à Sa Majesté et à M. le Résident, avait été saisi chez lui Mercredi dernier, cherchant à placer sous une Rouë de

¹ Voir plus loin (p. 23) le second interrogatoire.

carosse un écrit dans lequel il enchérissait sur toutes les horreurs contenues dans l'infâme libelle du mois de Juillet.» Les deux délégués ajoutèrent que «le Magnifique Conseil seroit dans l'intention de suivre à cette affaire, avec toute la rigueur qu'elle mérite, s'il n'étoit retenu par le désir que M. le Résident avoit manifesté avant hier à M. le Syndic de la Garde, que cette affaire fut terminée promptement et sans éclat; qu'ils étoient expressément chargés de sçavoir là dessus ses intentions, le Magnifique Conseil étant disposé d'y defférer. A quoi M. le Résident leur avoit répondu «qu'il étoit très sensible à la démarche et à l'attention du Magnifique Conseil, et qu'il les prioit de l'en remercier très particulièrement, qu'il persistoit dans l'idée que cette affaire se terminât promptement et sans éclat, et que c'étoit l'ouvrage d'un Jeune fanatique, dont le cerveau étoit dérangé, qu'il avoit besoin d'être renfermé et de recevoir les corrections et instructions propres à le ramener de son égarement. Qu'il ne pourroit pas se dispenser d'en écrire un mot à M. le Duc de Choiseul, après que l'affaire seroit terminée de la manière qu'il venoit de le dire, et qu'il n'entreroit point dans le détail des atrocités contenues dans ce dernier écrit; qu'étant le seul de sa maison qui en eut connaissance, il garderoit là dessus le silence et prioit le Magnifique Conseil d'en user de même; qu'ils s'étoient levés et qu'en se retirant ils avoient de nouveau prié M. le Résident de leur dire ce qu'ils devoient rapporter au Magnifique Conseil de ses intentions de procéder contre ce malheureux, et que M. le Résident leur avait dit derechef qu'il falloit éviter l'éclat et le renfermer *comme un fou*, dans ce que nous appelons la Maison de correction.»

Le Conseil prit ensuite connaissance des réponses personnelles de Jean-Louis Damoisel, reçues le matin même par le conseiller Rilliet. Il y avait alors, en 1759, deux Rilliet dans la magistrature genevoise. Barthelemy R. et Robert-Guillaume R., auditeur; c'est ce dernier qui dirigea, le 15 septembre, le premier interrogatoire de Damoisel, dont nous reparlerons plus loin.

Reprenons le texte du Registre : « Lecture ayant été faite (des réponses de D.), on a opiné s'il y a lieu de passer au jugement et l'avis a été que les circonstances du fait et la procédure indiquant que ledit Damoisel n'a point de complices, que ce fait a été produit par une espèce de *Fanatisme* et de *folie*, il y a lieu, en déférant aux désirs de M. le Résident et aux intentions de S. E. Mons^r le Duc de Choiseul, mentionnées dans la lettre du S^r Sellon, écrite sur le premier attentat le 26 de Juillet dernier, que cette affaire soit terminée promptement et sans éclat, il y a lieu d'ordonner que ledit Damoisel soit conduit dans la *Maison de Correction* et qu'il y soit *fustigé et renfermé*, chargeant noble Rilliet, conseiller, de lui prononcer le présent jugement et de lui adresser les censures et exhortations convenables, et le S^r auditeur Rilliet de le faire *transférer de nuit* dans la maison de correction, ordonnant de plus que les deux infâmes et abominables libelles, placés par ledit Damoisel dans l'Hôtel de Monsieur le Résident, de même que la procédure, soient mis dans une Enveloppe cachetée portant que le paquet ne devra être ouvert que par l'ordre exprès du Conseil, et que ce paquet soit déposé dans la « grotte », où malheureusement il ne resta pas longtemps, comme nous allons le dire, ce qui ne nous a pas permis de l'y trouver.

En même temps on chargeait derechef noble Jalabert, Consr, d'informer M. le Résident de cette résolution ainsi que du contenu des réponses personnelles obtenues dans le premier interrogatoire de Damoisel.

Le lendemain, samedi 15 septembre, nouvelle séance du Conseil consacrée à l'affaire Damoisel. Jalabert présente son rapport sur les résultats de la visite qu'il a faite hier au résident qui lui a exprimé de nouveau le désir de voir cette affaire se terminer promptement et sans éclat. Il résulte de ses réponses, on l'a vu, que Damoisel est seul l'auteur des infâmes libelles et n'a point eu de complices. Dans ces circonstances le Magn^e Conseil, déférant aux désirs réitérés manifestés par le Résident que cette affaire se termine promptement et sans éclat, « *s'écartant des formes ordinaires des jugements criminels*, a ordonné que ledit D. soit conduit dans la Maison de correction et qu'il y soit fustigé et renfermé, et qu'afin que personne ne puisse avoir connaissance des infâmes libelles qui ont donné lieu à ce jugement, le Conseil a ordonné que ces libelles et la Procédure seront mis dans une enveloppe cachetée et déposés à la « Grotte », comme nous l'avons rappelé il y a un instant. M. le Résident pria noble Jalabert de remercier le Conseil de sa complaisance, avec laquelle il avait terminé cette affaire et de cette communication. Il le pria aussi de faire de sa part deux réquisitions au Conseil; l'une, qu'on voulût bien lui remettre un extrait du fait et de la Procédure, *pro memoria*; l'autre, sur laquelle *il insista très fortement*, en disant qu'il avait intérêt à ce que les deux infâmes libelles trouvés dans son Hôtel et qu'il avait lui-même remis au Conseil, fussent supprimés de manière que personne à l'avenir ne puisse en avoir connaissance, et que la Réso-

lution du Conseil ne pourvoyant pas suffisamment à cette suppression, il requérait que ces deux libelles lui fussent remis, ou que du moins il fussent *supprimés et brûlés*, en présence d'un de Messieurs les Syndics.

Après délibération et lecture ayant été faite du projet d'extrait (annexé au Registre) rédigé par noble Jalabert et qui récapitule toute l'affaire, il a été approuvé et sera remis par ce dernier à M. le Résident. Le Conseil ordonne en outre que les libelles seront supprimés et brûlés, en présence d'un des Seigr^s Syndics, ce qui a été « incontinent exécuté », et ledit noble Jalabert a été chargé d'en informer M. le Résident.

Dans cet « Extrait », après avoir retracé les circonstances du *crime* et les aveux de Damoisel, le Conseil ajoute : « Quoique les réponses de ce misérable et d'autres circonstances indiquassent un caractère de démence et de fanatisme, le Magnifique Conseil aurait suivi cette procédure avec toute la gravité que mérite un crime aussi odieux, si Monsieur le Résident n'eût fait connaître de la manière la plus expresse qu'il désirait que cette affaire se terminât promptement et sans éclat... C'est en conséquence du désir de M. le Résident, que le Conseil, *laissant à l'écart les formalités prescrites pour les jugements criminels*, a ordonné que Damoisel serait transféré de nuit, le 14 du courant, dans la maison de correction pour y être fustigé et détenu en chambre close, et que là on travaillerait à l'éclairer sur l'énormité de son crime et à lui inspirer des sentiments convenables... »

On voit que le Conseil a soin de rejeter toute l'irrégularité de ce jugement inique sur le Résident, auquel en revient certainement la plus large part de responsabilité.

Mais le Conseil n'a-t-il pas mis trop de zèle à suivre les injonctions pressantes du Résident de France ? Sa responsabilité n'en reste pas moins très grande.

Dans cette même séance du samedi 15 septembre, noble Rilliet, conseiller, rapporte qu'il se rendit hier, à nuit tombante, aux Prisons, et que, suivant les ordres du Conseil, il prononça à Damoiseil le jugement rendu contre lui et lui adressa les censures et les exhortations convenables, et qu'ensuite le Sr Auditeur Rilliet le fit transporter des prisons dans la maison de correction.

Noble Jalabert s'était rendu ce même samedi chez le Résident pour l'informer que les deux écrits incriminés avaient été brûlés en présence de Messieurs les Syndics (car ils assistaient tous, paraît-il, à cet autodafé), ainsi qu'il l'avait désiré. — Le lundi 17 septembre, Jalabert rapporta au Conseil ce qui s'était passé dans cette entrevue, où il avait remis au Résident l'*Extrait de la Procédure* contre Damoiseil. A cette occasion, M. de Montpéroux communiqua au Conseil la lettre qu'il avait écrite sur cette affaire à Monseigneur le Duc de Choiseul, laquelle lui parut (à Jalabert) telle que le Conseil pourrait la souhaiter. Le Résident lui fit des compliments sur la manière dont le Magnifique Conseil avait traité cette affaire, lui témoigna combien il y avait été sensible, lui dit qu'il la regardait comme finie et osa insinuer, en terminant, « qu'il comptoit qu'on n'en écriroit point au sieur Sellon, ou que du moins il auroit ordre de n'en point parler au ministre. » On ne saurait pousser plus loin l'impertinence.

Enfin, dans une dernière séance, le 5 octobre 1759, le Conseil prit connaissance d'une lettre particulière du Ministre, le Duc de Choiseul, dont M. le Résident avait

bien voulu communiquer quelques extraits à M. le Premier Syndic. Qu'à l'égard de Damoiseil Son Excellence le Duc paraît être content de tout ce qu'a fait le M. C. dans cette affaire. Que cependant il était fâché que nous eussions pris le parti de faire brûler les infâmes libelles, parce que Monseigneur de Choiseul aurait souhaité qu'on les lui envoyât.

M. de Montpérourx, triomphant, avait obtenu du Conseil tout ce qu'il désirait. Pour marquer sa satisfaction, il dit aux Syndics qu'il était disposé à nous rendre tous les services qui pourraient dépendre de lui et, pour en fournir tout de suite une preuve palpable, il se donna les gants d'avoir beaucoup contribué, par la manière dont il avait écrit à M. le Duc, aux dispositions favorables que celui-ci avait manifestées à l'égard *des ports de lettres*. Car il y avait alors une question des ports de lettres que la France avait considérablement renchéris. Mais le S^r Sellon, dans la lettre du 26 juillet dont nous avons déjà parlé, avait nettement indiqué comment on pouvait se soustraire à cette mesure arbitraire et abusive : Il nous restera la ressource, disait Sellon, d'imiter Messieurs de Berne et de Neuchâtel qui vont prendre leurs lettres au dernier bureau de France.

Ce mince incident nous montre une fois de plus les tracasseries de toute nature qu'on exerçait alors contre Genève depuis Versailles.

Mais revenons à notre Damoiseil et demandons-nous si vraiment on doit le considérer comme un aliéné dangereux, criminel, dont la séquestration s'imposait. Bien que nous ne puissions plus consulter les pièces les plus importantes de son procès, la caricature du roi Louis XV et les écrits livrés aux flammes, et bien qu'un diagnostic

rétrospectif soit toujours plus ou moins problématique en cette matière quand il ne peut plus être question de l'examen mental et corporel du prévenu, nous n'en possédons pas moins de précieux documents qui vont nous permettre de nous faire une opinion sérieusement motivée sur l'état de santé cérébrale de Damoisel. Il y a d'abord les réponses personnelles du délinquant qui ont ici une importance primordiale pour juger de son état mental. Voici quelques extraits de son premier interrogatoire :

Du 12 septembre 1759

Réponses personnelles de Jean-Louis Damoisel

fils de feu David Damoisel, âgé de 17 ans 9 $\frac{1}{2}$ mois, apprentif faiseur de cadrans chez le sr Philippe Vincent, citoyen, prisonnier pour avoir posé dans la maison de M. le Résident de France un papier injurieux.

Interrogé : Pourquoi il est entré aujourd'huy dans la cour de la maison de M. le Résident de France ?

Répond : Qu'il y est entré pour y poser un papier injurieux au Roi de France.

I. — Si c'est lui qui a écrit ce papier injurieux à lui représenté et par lui reconnu ? *R.* — Que oui.

I. — Quel motif a pu l'engager à écrire ce papier et à le placer où il l'a mis ?

R. — Que ce sont des mauvaises idées qui lui sont venues ainsi.

I. — S'il reconnaît un autre papier à lui représenté qui fut trouvé le 12^e Juillet dernier attaché avec des oublis à une roue de carosse dans la cour de M. le Résident ?

R. — Qu'il le reconnaît pour être le même qu'il attachait lui-même à une roue dans la cour de M. le Résident.

I. — Si c'était lui aussi qui l'avait écrit ? *R.* — Que oui.

I. — Quelle raison l'engagea alors à faire semblable chose ?

R. — Qu'il n'en avait aucune.

I. — Où il demeure ?

R. — Qu'il demeure au bas de Coutance, chez le s^r Vincent, son maître, depuis environ 6 ans.

I. — Si sa mère est vivante ? *R.* — Qu'elle est morte.

I. — Qui a inspection sur sa conduite ?

R. — Que M. Desgouttes est son tuteur et que ci-devant c'était son oncle Damoiseil.

I. — Quel âge il a présentement ?

R. — Que le 20^e du mois de Novembre prochain, il aura 18 ans accomplis (c'est exact. J. L. Damoiseil, fils de feu David, est né à Genève le 26 novembre 1741).

I. — Sommé de dire la vérité ? *R.* — Qu'il la dite.

I. — S'il ne reconnaît pas son crime (il y avait « faute », le mot a été biffé) et s'il n'en demande pas pardon à Dieu et à la Seigneurie ? *R.* — Qu'oui.

Répété, lecture faite, a persisté et a signé :

Jean-Louis DAMOISEL.

RILLIET, Aud^r.

Additions faites aux réponses personnelles ci-dessus de J. L. Damoiseil :

I. — Si quelqu'un l'a engagé à faire cet écrit ?

R. — Que non, qu'il l'a fait cejourd'huy de son propre mouvement.

I. — Si c'était à l'instigation de quelqu'un qu'il avoit fait ce papier qu'il attacha le 12^e Juillet dernier à une roue dans la cour de M. le Résident ?

R. — Que non.

I. — S'il a montré l'un ou l'autre de ces papiers à quelqu'un ?

R. — Que non, qu'il les a faits étant tout seul et ne les a montrés à personne.

I. — Si après avoir fait le premier il ne sut pas que le Magistrat faisoit des recherches pour en découvrir l'auteur et que cela auroit dû le corriger ?

R. — Qu'il entendit seulement dire que l'on avoit fait écrire tous les enfants du Collège pour connaître l'écriture du papier.

(Jean-Louis D. n'a sans doute rien compris à la publication à son de trompe concernant le *quidam*.)

I. — De nouveau quelles raisons ont pu l'engager à faire ces écrits ?

R. — Que quant au premier aiant fait une figure sur un morceau de papier sans aucun dessein, l'idée lui vint d'écrire autour, que quand au second il ne sait comment cette idée a pu lui venir.

Nous verrons plus tard, dans le « mémoire » que D. adressa en 1772 au Résident de France lors de la procédure faite contre lui après son évasion de la discipline. et lors de la dernière procédure de 1779. dans une confession écrite par J. L. D.. qui avait alors manifesté l'intention de s'ôter la vie, quels ont été les vrais motifs de ses écrits de prime jeunesse. Le malheureux les a dévoilés complètement à diverses reprises dans ces occasions.

Second interrogatoire du 14 septembre 1759

Réponses personnelles, etc.

I. — Quand il a écrit et composé cet infâme libelle ?

R. — Qu'il l'écrivit Mercredi dernier entre 1 h. et 1½ h. après-midi, qu'il monta tout de suite la Cité, et qu'il pouvait être 2 heures quand il entra dans la cour de M. le Résident.

I. — Quel motif il a pu avoir pour composer et écrire un tel libelle ?

R. — Qu'il n'en a aucun, qu'il était égaré dans ce moment et abandonné de Dieu.

I. — S'il n'a pas été poussé et excité par quelqu'un en commettant une action aussi criminelle et aussi détestable ?

R. — Qu'il n'a suivi le conseil de personne, que c'est lui-même qui a composé « l'action infâme et misérable dont il sent aujourd'hui la conséquence. »

... (On lui présente le papier du 12 juillet qu'il reconnaît pour l'avoir dessiné et attaché à la roue du carosse).

I. — Pour quels motifs il composa et porta cet indigne papier dans la maison de M. le Résident de France ?

R. — Qu'il dessina la figure pour s'amuser et sans aucune mauvaise intention : que la figure étant faite il lui vint une idée qui lui fut inspirée par le Démon, qu'il mit au-dessus Louis, Roi de France, et autour et au bas de la figure toutes les impertinences qui s'y trouvent.

I. — Qu'il commit un très grand crime en couchant sur le papier des choses aussi abominables et criminelles, mais qu'il l'augmentoît encore prodigieusement par la hardiesse qu'il eut à le porter et à l'afficher ?

R. — Qu'il sent son crime et en demande pardon à Dieu et à la Seigneurie avec larmes, que lorsqu'il porta le premier libelle, il n'en sentit pas d'abord la conséquence, mais qu'ayant fait de sérieuses réflexions le jour même, il fut aux Bastions, vers environ les 8 heures du soir, que là il se jeta à genoux, implora le secours de Dieu pour qu'il ne lui arriva aucun mal de ce qu'il avait fait, et que Dieu l'exauça puisque cette première faute avait été ignorée.

I. — Comment après avoir senti sa faute, s'en être humilié devant Dieu, il a pu récidiver d'une manière aussi criminelle ?

R. — Que le mauvais esprit lui fit oublier les inquiétudes affreuses qu'il avait éprouvées après avoir porté le premier papier, et tous les reproches de sa conscience, qui se sont réveillés si vivement aujourd'hui, furent absolument étouffés.

I. — S'il n'a pas su que le Magnifique Conseil prenait en très sérieuse considération l'auteur d'un si infâme libelle ?

R. — Que tout ce qu'il a su c'est qu'on avait confronté et comparé l'écriture des enfants du Collège avec celle de l'écrit en question. Plut à Dieu qu'il eût appris les informations qu'on faisait là-dessus, que cette connaissance auroit rappelé sa raison à cette occasion.

I. — Qu'il faut sans doute qu'il fréquente des gens dangereux et qui peuvent lui avoir inspiré une action aussi criminelle ?

R. — Que les gens qu'il fréquente sont de forts honnêtes gens, qu'il voit souvent M. Gignoux l'ainé, M. Prud'homme, M. Boisson, M. Vautier, M. Voulaire et autres *Moraves*, qu'il s'est bien donné de garde de leur communiquer ce qu'il a fait, qu'il en auroit été sûrement désapprouvé, et que ce qu'il a fait on ne peut l'imputer qu'à lui-même, cela ne lui ayant été inspiré que par le Malin Esprit.

I. — S'il ne reconnoît pas combien il est criminel et avec quel respect l'Ecriture Sainte nous ordonne de parler des Puissances, puisqu'elles tiennent leur autorité de Dieu lui-même. S'il ne sent pas sa grande faute, et s'il n'en demande pas pardon à Dieu et à la Seigneurie ?

R. — Qu'il demande pardon à genoux et avec larmes.

Répété, etc.

Jean-Louis DAMOISEL.

RILLIET, Conseiller.

Nous ne relevons aucune trace d'un trouble mental quelconque chez Damoiseel dans ces deux interrogatoires. Il n'y a rien non plus dans ses antécédents héréditaires, autant que nous pouvons les connaître (voir le tableau généalogique ci-joint), qui indiquerait des prédispositions aux maladies mentales dans sa famille.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DES ANCÊTRES

DE

JEAN-LOUIS DAMOISEL

depuis le refuge en Suisse de cette famille après le massacre de la Saint-Barthélemy (11 avril 1572)

et de l'édit de Henri III (1^{er} janvier 1577),

suivis de violentes persécutions contre les protestants

Archives d'Etat, Mss. Galiffe, n° 33, folio 11. Etat-civil, etc.

Maitre **Guillaume Le Damoyssel**, dit des Isles,
de Trin (département du Cantal), dans le massif central des Cévennes
Ministre du St. Evangile, pasteur au Grand-Saconnex (baillage
de Gex) en 1584. † à Genève (rue des Belles-Filles),
le 21 février 1590, à 52 ans environ, d'une fièvre continue.

Urbain Le Damoyssel dit des Isles, reçu Bourgeois de Genève, le 26 avril (d'après le livre des Bourgeois d'Alfred Covelle, servit^r du « guait ». † le 15 février 1643, âgé de 64 ans, de fièvre continue à la Treille (portier de la Porte Neuve).

Guillaume Le Damoiseil, fut reçu Bourgeois le 30 avril 1602. Nous ne reproduisons pas la généalogie de cette branche collatérale, dans laquelle nous n'avons noté du reste aucuncas d'aliénation mentale, ni de suicide, ni de morts violentes.

Pierre Le Damoiseil dit des Isles
orfèvre, citoyen genevois

S'est marié, le 13 juin 1650, en secondes noces, avec *Jeanne Tuffé*; né à Genève le 1^{er} mars 1607; † d'hydropisie le 22 janvier 1667; apprenti chez Jean Le Grand Roy, fut maître orfèvre.

Abraham Le Damoiseil (fils de Pierre et de Jeanne Tuffé), citoyen; né à Genève le 2 septembre 1666, † le 2 mars 1744; apprenti chez Jean Clerget, fut reçu maître orfèvre le 24 décembre 1695, mort de caducité en l'île, assisté de l'Hôpital; s'est marié le 20 juillet 1691 avec Marie de Laon (à St-Pierre).

David Damoiseil, citoyen, né à Genève le 16 octobre 1692. † le 14 mai 1752 (de fièvre putride) en l'île; épouse, le 13 janvier 1726, Marguerite Frette, fille de Salomon Frette de Gien-sur-Loire (habitant), dont il eut onze enfants. Le onzième,

Jean-Louis Damoiseil, citoyen, orfèvre, l'oncle de notre héros, mort d'hydropisie générale à 70 ans, rue du Temple, assisté de l'Hôpital général.

Jean-Louis Damoiseil (le jeune), citoyen, émailleur; né à Genève le 25 novembre 1741, † le 15 décembre 1779, d'apoplexie. Notre héros.

Le Consistoire eut certainement quelque vent de l'affaire Damoisel, car nous lisons dans les « Extraits de ses Registres », par A. *Cramer* (p. 424), à la date du 4 octobre 1759, sous la rubrique « Moraves » : — « M. le pasteur Prevost dit que l'on s'était mépris en nommant Léonard Quenot pour être celui qui va dans les maisons des Moraves enseigner les enfants ; qu'il s'en est informé près du sieur Prudhomme qui ne lui a pas nié qu'il est comme lui de cette secte, mais ne donne aucune leçon ; qu'il est depuis longtemps dans cette ville et fréquente les assemblées qui se tiennent chez lui, où on lit la parole de Dieu et qui ne s'y passe rien que de conforme aux bonnes mœurs. — Dont opiné, l'avis a été de charger le pasteur du Quartier de veiller sur ce qui se passe dans ces Assemblées avec la modération et la prudence dont on sait qu'il est capable.

Remarquons que, se conformant à la conjuration du silence, le Consistoire ne prononce pas le nom de Damoisel. Et pourtant, il est indubitable que c'est l'affaire de son « papier » qui a dicté les mesures dont nous venons de parler. Nous en avons une preuve péremptoire puisqu'il s'agit de l'enseignement des enfants.

Cette conspiration du silence a été telle qu'on ne trouve mentionnée l'affaire de Damoisel dans aucun des auteurs qui ont traité de l'Histoire de Genève au XVIII^e siècle, et cependant elle présentait un certain intérêt puisque le duc de Choiseul lui-même s'en était préoccupé. Il n'en est question ni dans Thourel, ni dans Béranger, ni dans le « Tableau historique » de d'Ivernois, ni dans Jullien, ni dans les « Etrennes genevoises » d'Amédée Roget, ni dans Denkinger, ni à plus forte raison dans les Histoires

suisses plus générales, celle de Dierauer par exemple, qui relatent avec quelque détail les affaires de Genève.

Les deux seuls ouvrages, parmi ceux que j'ai consultés, qui font une allusion discrète à l'incartade de Damoisel, sans prononcer son nom, sont : celui de *Desnoiresterres*, dans son volume « Voltaire et Genève », et celui de *Louis Soret* lorsqu'il parle de M. de Montpérour dans son « Histoire des Résidents de France à Genève ».

On se souvient du vif intérêt pour la cause des citoyens contre les intrigues du Résident de France qu'avait pris lord Abington lors de son passage à Genève en 1766.

Or Desnoiresterres, en relatant ce fait, ajoute que : « Cette intervention hostile des touristes anglais contre l'influence française à Genève ne sera pas la seule manifestation de ce genre : le cas se représentera, une fois du moins, non pas sous cet aspect belliqueux et menaçant, car il s'agira *d'une frasque d'écolier mal élevé* que notre résident prendra peut-être trop au sérieux. » Je ne sais où cet auteur a puisé ce renseignement, mais je n'en ai pas trouvé trace dans les documents que j'ai eus sous les yeux et il ne peut s'agir ici évidemment que de l'infortuné Damoisel. Quoi qu'il en soit, nous avons été heureux d'apprendre que le pauvre D. avait trouvé des défenseurs chez des touristes anglais. Ça leur fait honneur.

Quant à Louis Soret, après avoir dit, comme nous l'avons rappelé, que les relations de M. de Montpérour avec le Gouvernement de Genève furent toujours faciles, il ajoute que ce Résident ne se plaignait réellement, pour ce qui regardait sa propre personne, qu'à l'occasion d'un pamphlet infâme (toujours l'épithète du Résident trouvé dans sa cour en Juillet 1759. Un jeune homme qui

s'était rendu coupable de cet outrage ayant été saisi le 14 septembre de la même année, lorsqu'il se disposait à le renouveler, fut condamné à être fustigé et renfermé dans la maison de correction.

Et c'est tout. Nulle part ailleurs il n'en est plus parlé.

Nous venons de voir que dans les réponses de ses deux interrogatoires, Damoiseil n'a pas fourni le moindre indice d'un trouble mental. Ce qu'il dit du Démon ou du Malin Esprit qui l'a malheureusement inspiré à commettre l'injure au Roi de France et au Résident, concorde trop bien avec les croyances du temps et la foi de l'accusé pour qu'on y voie une idée délirante pathologique. Nous comprendrons encore mieux la mentalité de ce jeune homme en prenant connaissance des papiers saisis à son domicile ou trouvés dans sa poche, lorsqu'il fut séquestré dans la maison de correction. Ce sont là des documents de première main pour juger de son état mental et de l'influence du milieu morave, dans lequel il vivait depuis plusieurs mois, sur ses sentiments religieux, sur la direction de sa vie spirituelle et sur la détermination de ses actes.

Un petit carnet relié, trouvé dans l'armoire de l'apprenti faiseur de cadrans « après qu'il a été réduit à la Maison de correction », va nous apprendre quel but il désirait donner à sa vie. On y trouve d'abord, pour chaque jour de l'année du 1^{er} janvier au 31 mars, le *mot du guet*, sous forme d'un verset de la Bible, suivi des réflexions qu'il suggère. Le « mot du guet » correspond exactement à ce qu'on appelle aujourd'hui le « mot d'ordre » ou le « texte du jour ».

Sur la garde de ce petit livre, l'heureux propriétaire a écrit :

« A moi qui m'appelle Jean-Louis Damoiseil j'entrai par la grâce du Dieu vivant le 28 de Janvier chez les frères où je trouvai beaucoup de plaisir. Je fus à la petite classe des enfants où j'entendis parler de Jésus... je me réjouis jour et nuit de pouvoir être au nombre de ceux qui sont véritablement frères ; je me réjouirai d'être avec mon cher sauveur d'une tendre âme et d'un tendre cœur, que puisqu'il est mort pour moi je vivrai aussi pour lui et pour lui agréer en toute chose ; c'est pourquoi par sa grâce et par son secours je veux être à lui nuit et jour. »

Il y a aussi dans le petit carnet un *Sermon* de 4 pages d'écriture serrée, en pur « patois de Chanaan », suivi d'un Cantique versifié et d'une pièce de vers en 6 strophes « sur la Repentance », écrits de même style, dont je vous épargnerai la lecture, qui témoignent certes de la ferveur religieuse du néophyte, mais aussi de sa grande naïveté. On ne pourrait citer un meilleur exemple de ce « charabia poético-théologique intelligible aux seuls initiés » des communautés moraves, au « temps du crible¹ », dont parle Félix Bovet.

Quelques mots de l'*Avertissement à ses chers lecteurs*, placés par l'auteur en tête de ses élucubrations puériles, vont nous apprendre le but qu'il se proposait de poursuivre en les écrivant :

« Premièrement en faisant le sermon mon premier but n'est point par gloire ou par orgueil mais seulement pour donner avis à mon cher lecteur que quoiqu'il n'ait pas entièrement confiance en Moi, je ne laisserai pas que de lui déclarer mes sentiments, ce qui me sera une grande joie de pouvoir mieux m'exprimer que par la langue,

¹ Les Frères ont désigné par ces mots la crise par laquelle a passé leur Eglise vers le milieu du XVIII^e siècle.

l'ayant fort embarrassée, parce que j'ai de quoi bien m'étendre...

« Je déclare que Jésus est mon bonheur suprême; je ne veux vivre ni pour Satan, ni dans les convoitises de la chair, ni dans tout ce qui pourroit déplaire à Jésus. J'avertirai encore mon cher lecteur que je me propose de remplir le papier de bonnes choses et pas inutilement, afin de donner de l'agrément à mon cher lecteur, etc., etc... Mon cher lecteur ne sera pas surpris si l'orthographe (que nous avons corrigée) et la poésie ne sont pas (sans fautes) parce que jamais je n'ai parcouru les classes que celle de la lecture, mais mon âme fera là sa déclaration et je prie mon cher lecteur d'accepter ce discours d'un pauvre pécheur.

« Je suis celui qui se dit Respectueusement
le serviteur de l'Eglise J.-L. D. »

Et voilà les sentiments de l'âme candide de celui qui fut si cruellement traité comme un dangereux criminel, et enfermé comme fou parce qu'il avait fabriqué un placard injurieux pour le roi de France et son Résident à Genève!

Souvenons-nous qu'avant la diffusion de la presse périodique et quand la liberté de la presse n'existait pas, on employait souvent ce moyen de protestation contre les abus et les vices des autorités. C'est un placard aussi que Jacques Gruet affichait le soir du 27 juin 1547 sur la chaire de Saint-Pierre, pour menacer de la colère populaire les « prêtres renégats » dont l'esprit dominateur devenait intolérable.

« Il est impossible, dit Lavisce dans son *Histoire de France* (t. VIII. II. 1909 p. 41), de comprendre un des

caractères du XVIII^e siècle, qui fut l'irrespect, si l'on ne sait pas qu'il s'ouvre, après les ruines et les désastres de la fin de Louis XIV, par les désordres de la Régence.

« Des placards et des caricatures circulèrent, où les plus grands noms de France étaient marqués d'une flétrissure méritée. »

Amédée de Roget nous apprend, dans ses *Etrennes genevoises* (3^e série 1879) dans un article très suggestif sur « La liberté de la presse à Genève au XVIII^e siècle », que les magistrats... se transformaient en argus vigilants et que même des feuilles écrites à la main, n'échappaient pas aux recherches de l'autorité ! On était loin de voir poindre l'aurore du jour de la liberté de la presse. Nous en goûtons de nouveau aujourd'hui l'amertume des restrictions.

Mais ce qui caractérise spécialement les libelles du jeune Damoisel, ce sont les influences que l'enseignement des Moraves ont exercées sur sa manière de penser. Il ne sera donc pas inutile de rechercher très brièvement, cela va sans dire, quels étaient au dix-huitième siècle, les principes fondamentaux de cette association religieuse et comment s'est fondée à Genève, la communauté des Frères. J'emprunte la plupart des détails historiques qui vont suivre à l'excellente Biographie du Comte de Zinzendorf, publiée en 1860 par Félix Bovet, professeur à Neuchâtel, que j'ai lue avec un vif intérêt.

M. le pasteur Brindeau, à Genève, qui publie le « Journal de l'Unité des Frères » a eu l'obligeance de me signaler, en outre, le livre de M. le pasteur morave Senft, où se trouve une intéressante esquisse historique de cette Eglise qui naquit des bûchers de Jean Huss et de Jérôme de Prague condamnés au feu par le Concile de Cons-

tance en 1415 et 1416 qui fit jeter leurs cendres dans le Rhin.

Certaines exagérations ou excentricités des adeptes de cette confession ont fait croire que les Moraves formaient une secte intolérante. La lecture du livre de Félix Bovet montre que cette opinion ne répond pas aux intentions des fondateurs de cette Eglise. Les frères moraves, dit-il, ont été généralement mal compris et mal connus. On les confondait le plus souvent avec les méthodistes et les piétistes, sectes protestantes étroites et fermées, tandis que Zinzendorf combattait, au contraire, l'esprit sectaire et haïssait le fanatisme étroit. Il travaillait sans se lasser à l'union des diverses confessions protestantes entre elles et avec l'Eglise catholique.

Néanmoins Zinzendorf, lui-même, a parfois donné prise aux attaques de ses adversaires, et l'« esprit sectaire » a souvent triomphé chez les communautés des frères moraves qui aimaient à former de petites chapelles dissidentes.

Le 7 avril 1753, le Conseil eut à s'occuper d'un instituteur morave non autorisé, Joseph Sansac, « prosélite, » d'origine française (de Port Sainte-Marie, en Agenais, Lot-et-Garonne), « fanatique au point qu'il a déclaré au Vénérable Consistoire, que ses scrupules ne lui permettent pas de se regarder comme membre de notre Eglise, parce qu'il ne la croit pas si bonne que celle des moraves ». — Considérant qu'il est à craindre le danger qu'il n'insinue ses principes à ses écoliers, arrête que M. le Syndic de la Garde lui donne l'ordre de sortir de la ville et des terres dans les trois jours, en lui faisant donner un viatique par les S^{rs} Directeurs des Prosélites.

Félix Bovet fait un parallèle instructif et saisissant

entre le comte de Zinzendorf et Ignace de Loyola, le fondateur de la « Compagnie de Jésus ». L'un et l'autre, dit-il, fondèrent une société puissante, répandue sur toute la terre : Loyola fut le chevalier de la Vierge Marie, au lieu que Zinzendorf fut celui de Jésus-Christ. Mais tandis que le nom des Jésuites s'associe à celui de l'inquisition, de l'intolérance et du despotisme, Zinzendorf, au contraire, serait le premier qui ait proclamé dans les Eglises protestantes le principe de la tolérance chrétienne.

Le professeur neuchâtelois oublie ici Sébastien Castellion, qui l'avait déjà proclamé deux cents ans auparavant, aux premiers temps de la Réforme, en s'attirant par là les foudres de Calvin.

« La charité, disait-il, rompt et apaise toutes les controverses et déchasse ignorance ».

Mais Félix Bovet oublie surtout un pasteur genevois, le célèbre professeur de théologie, Alphonse Turretin (Turretini), véritable réformateur, qui combattit avec succès l'œuvre dogmatique de Calvin et ne cessa de prêcher et d'enseigner ouvertement la liberté d'examen et la tolérance chrétienne au début du XVIII^e siècle.

Castellion et Turretin, auxquels nous pourrions ajouter Michel Servet et l'auteur de la « Profession de foi du Vicaire savoyard », ont été les précurseurs du Christianisme libéral moderne, pendant que l'Eglise morave est restée jusqu'ici étrangère à cette évolution religieuse progressive si importante de notre époque.

Félix Bovet montre que ce n'est pas aux fondateurs des ordres monastiques qu'il faut comparer Zinzendorf, mais bien plutôt à Platon, à Thomas Morus, le grand chancelier d'Angleterre, et aux socialistes de nos jours avec lesquels il se rencontre en bien des points.

Zinzendorf arriva à Genève avec sa famille, en mars 1741 et se logea à Plainpalais. Une cinquantaine de « Pèlerins de la communauté » l'accompagnaient. Ils firent sensation à Genève, dit Félix Bovet, et trouvèrent partout un accueil aimable, bien que les ennemis du comte eussent cherché d'avance à le rendre suspect. Son séjour se prolongea pendant près de trois mois, mais au départ, leurs voitures furent assaillies à coups de pierres par des gens du peuple excités contre les « mômiers ». On n'a jamais aimé les *mômiers*, à Genève. Voici comment Cramer rapporte cet incident dans ses « Extraits des Registres du Consistoire ».

« Du 18 mai 1741, M. le pasteur Sarasin l'ainé a rapporté qu'il s'est commis un grand scandale à Saint-Gervais, le jour du départ de M. le Comte de Zinzendorf; qu'un nombre considérable de particuliers s'était attroupé et leur avait crié les injures les plus grossières, qu'ils les avaient suivis jusque hors de la ville et avaient jetté des pierres contre les voitures. Qu'il seroit arrivé des plus grands désordres si quelques personnes raisonnables ne les avaient dissipés. Dont opiné l'avis a été de faire rapport à M. le Premier Syndic ».

Le modérateur de l'Académie écrivit au comte, à cette occasion, pour lui exprimer, au nom de tous ses collègues, le profond déplaisir qu'ils ressentaient de cette injure.

Pendant ce séjour de Zinzendorf à Genève, il s'était fondé dans notre ville une *Société des Frères* qui y subsista longtemps. Le comte revint à Genève une seconde fois en septembre 1757, mais il n'y resta que cinq jours auprès des amis qui formaient la petite communauté « fondée 16 ans auparavant ».

C'est à cette « Société » que s'affilia Jean-Louis Damoiseel en janvier 1759. Nous pouvons supposer qu'il y trouva un encouragement à son indignation contre les persécuteurs des protestants, indignation si vive qu'elle lui fit commettre le placard injurieux et la caricature du Roi de France pour lesquels il a été poursuivi. En effet Zinzendorf n'a jamais répudié les excentricités juvéniles. Il n'aimait pas le « juste milieu ». Il disait que dans le commencement d'une affaire il fallait y aller rondement, et ne pas se flatter d'éviter les extrêmes. Damoiseel n'a que trop bien suivi ces conseils.

Les pasteurs qui visitèrent Damoiseel en prison avaient rapporté aux Syndics « qu'étant morave il s'était laissé aller à son enthousiasme, mais qu'il continuait de s'en repentir ».

Il ne faut pas oublier d'autre part, que le sang de ses ancêtres camisards bouillonnait dans ses veines. Dans le *Tableau généalogique* de John Damoiseel que je vous ai fait distribuer, vous voyez qu'il descendait de Maître Guillaume D., dit des Isles, pasteur au Grand-Saconnex, originaire du massif central des Cévennes qui s'était réfugié en Suisse au moment des plus atroces persécutions contre les protestants en France. Le souvenir et la rancune de ces persécutions n'étaient certainement pas éteints dans le cœur de son descendant. J.-L. Damoiseel, et s'étaient sans aucun doute ardemment ranimés à la lecture des livres dont il a parlé dans ses procès. Est-il besoin de chercher une autre explication à ses placards ?

J'ai déjà mentionné l'écrit du 12 Janvier 1779, dans lequel Jean-Louis Damoiseel révèle les vrais motifs qui ont inspiré ses libelles. Nous reviendrons sur le procès

qui lui fut intenté à cette époque, mais la pièce dont nous parlons et qui est une véritable confession autobiographique de sa vie, présente une telle importance pour le jugement que nous avons à formuler sur son état mental que nous trouvons indispensable d'en reproduire ici quelques passages.

L'écrit, signé Jean-Louis Damoiseil, le jeune (qui ne doit pas être confondu avec un oncle portant les mêmes prénoms que lui), est adressé à M. Flournois, hospitalier pour lequel le détenu de la « Discipline » avait conservé un souvenir reconnaissant.

Après s'être plaint de la négligence et du peu d'intérêt que le Gouvernement apporte en général à l'éducation des enfants, Damoiseil disait :

« Presque le dernier rejeton d'une ancienne et honnête famille de citoyens vertueux, mais peu favorisé de la fortune; le onzième et le dernier des enfants de mon père, il semble que je ne survécus à mes frères et sœurs que pour être accablé de tous les malheurs qu'ils auraient pu éprouver en masse. Mon malheureux père, surchargé de tant d'enfants, et aussi peu fortuné que doué de talents, incapable de supporter une telle charge, en conçut de violents chagrins qui le rendirent trop sévère à mon égard, au point de me faire détester le jour de ma naissance; je n'avais que dix ans alors qu'il mourut et je ne savais pas lire !

Après sa mort on me confia aux soins d'un oncle que la nature et l'éducation avait rendu presque imbécile, et on le força d'être mon tuteur. Il s'en acquitta du mieux qu'il pût, mais conformément à ses talents; jugez, Monsieur, de ses soins, par ce qu'il m'arrive aujourd'hui... On me força d'embrasser une profession qui n'étoit

absolument point de mon goût; c'étoit la peinture en cadrans... Je fus à la vérité placé chez un maître vertueux, mais il n'étoit que mon maître et il ne fit rien de plus. De mauvais ouvrage, tels que l'histoire du massacre de la Saint-Barthélémy, celle des Camisards et toutes celles qui leurs sont analogues me tombèrent malheureusement entre les mains. J'avois un cœur fait pour la vertu, et doué d'une imagination très vive; je ne pouvois que me pénétrer d'indignation contre tant d'actes d'inhumanité. mon cœur se révolta et, privé de jugement, je me livrai à toute l'énergie dont j'étois susceptible; je fis des lettres où je décelai une haine contre ceux qui auroient pu arrêter les fureurs du fanatisme et qui les permirent. Je fus pris sur le fait et je fus condamné à passer mes jours dans une prison destinée aux plus vils des humains; l'on m'y punit de la manière la plus avilissante et mon cœur saigne encore à l'idée des maux que j'ai enduré dans la maison de force; un Hospitalier aussi inhumain que vous êtes bon n'eut pour moi aucun égard, il me traita comme un criminel et n'eut envers moi que des procédés barbares, bien différents de son successeur M. Dausse, dont je ne me ressouviens qu'avec attendrissement, mais les mauvais traitements de son prédécesseur étoient écrit en lettre de sang dans mon cœur et leurs tristes effets avoient porté une atteinte mortelle à mon être; vous en voyez les funestes suites... »¹ Nous aurons l'occasion de reparler de cet autobiographie lorsque nous traiterons de la tentative avortée de suicide que commit Damoisel réduit au désespoir, le 12 Janvier 1779, et du procès qui s'en suivit. Pour le moment nous

¹ Voir la dernière partie de cet écrit p. 76.

n'avons en vue que la démonstration de l'iniquité commise par le Conseil, obéissant sans protester aux suggestions inhumaines du Résident de France, tout en déclarant qu'il s'écarterait ainsi, pour le satisfaire «des formes ordinaires des jugements criminels». Le prédécesseur de Montpérourx, M. de Champeaux, avait été encore plus exigeant et ne parlait souvent au Conseil que la menace à la bouche. Il menaçait Genève du blocus et avertissait le Conseil qu'il tient dans notre propre ville une assemblée et un conseil sur la manière de nous bloquer (15 février 1748). Dubois-Melly¹ dit à ce propos «Même dans ces temps d'arbitraire, nous ne pensons pas que nulle part, en pays civilisé, un résident étranger ait poussé plus loin l'insolence.» Autre exemple. Sur la plainte de M. de Champeaux le Magnifique Conseil avait fait supprimer tous les exemplaires d'un mémoire renfermant quelques critiques injurieuses à l'occasion d'un procès relatif à son Hôtel. On avait censuré grièvement non seulement les auteurs de ce mémoire, mais même aussi le Syndic qui en avait autorisé l'impression. Et M. de Champeaux n'était pas encore satisfait. Malgré les excuses qu'on lui présenta il écrivit à la Cour et annonça que le Roi ayant égard à ses instances, *voulait bien se contenter de la réparation ordonnée*, mais demandait que l'on portât des peines sévères contre ceux qui, à *l'avenir*, manqueraient de respect à son ministre. C'est sans doute en se souvenant de cette menace que le Conseil fut plus tard si inexorable pour le jeune Damoisel.

¹ Dans « La Seigneurie de Genève et ses relations extérieures de 1720 à 1749 » par Ch. Dubois-Melly 1880. IV Genève pendant la guerre pour la succession d'Autriche (1742-1749).

Les circonstances où se trouvait alors Genève vis-à-vis de la France n'étaient pas favorables à ceux qui avaient le malheur d'être accusés de Lèse-Majesté, lorsqu'il s'agissait de Louis XV.

« A l'égard de la France, dit l'historien Dierauer, déjà cité (t. IV, p. 285), on avait toute raison en Suisse de se montrer coulant, car pendant tout le XVIII^e siècle, ce furent essentiellement les relations entretenues avec elle qui firent l'objet de la politique étrangère de la Confédération. » Et la situation de Genève était particulièrement des plus délicates, à cette époque, dans ses rapports avec Versailles.

Le 5 janvier 1757 à 6 heures du soir, le roi dit le « Bien-Aimé » avait été légèrement blessé d'un coup de canif, qui lui fit, dit-on, au côté droit, une éraflure insignifiante. Le roi dit au moment du coup : « Est-ce qu'une épingle m'aurait piqué ? » Rien n'est plus répugnant et terrifiant que la description des horribles tortures que l'on infligea pendant deux mois au pauvre fanatique coupable de cette égratignure. On lui brûla la main droite, on le tenailla ; on versa du plomb fondu dans ses plaies. On lui brûla le gras des jambes ; on lui appliqua le brodequin, puis on lui fit subir sur la place de Grève le supplice affreux de l'écartèlement auquel il fut soumis pendant cinq quarts d'heure jusqu'à ce qu'il rendit l'âme après l'arrachement de son dernier membre. Or, Louis Soret nous raconte que le Conseil de la République « ayant appris, le 11 janvier 1757 l'attentat commis par Damiens contre la personne du roi six jours auparavant, sans en attendre la notification officielle, écrivit à ce prince, ainsi qu'à M. Rouillé, ministre des Affaires étrangères, et envoya au Résident quatre membres de son Corps pour

lui exprimer son indignation et lui remettre les susdites lettres».

On conçoit que, dans ces dispositions d'esprit, le Conseil ait été à plus forte raison suffoqué d'indignation à la vue de l'infâme dessin et des réflexions injurieuses d'un citoyen de Genève qui avait osé faire une caricature de Sa Majesté Très Chrétienne.

Un autre signe, bien caractéristique des craintes que l'on avait alors à Genève au sujet des intentions malveillantes du royaume catholique voisin, m'a été signalé par M. le prof. L. Bard, pasteur à Carouge.¹ C'est la fondation d'un séminaire pour le recrutement des pasteurs du Désert (1715-1727) qu'on dut placer à Lausanne, dans le plus grand secret, tant on redoutait à Genève les effets de la colère du roi de France et de ses représentants, qui saisissaient toutes les occasions et tous les prétextes pour faire sentir aux Genevois les tracasseries les plus insupportables.

Si donc on ne doit pas excuser la conduite du Conseil dans l'affaire Damoisel et dans bien d'autres circonstances de ce siècle tragique, on peut au moins l'expliquer, en pensant aux difficultés sans cesse renaissantes avec lesquelles étaient aux prises les membres de notre gouvernement, hommes intègres et sincèrement patriotes à leur manière, mais timorés et imbus du droit divin de leur magistrature. Si nous étions tentés de l'oublier, cette histoire nous ferait bien vivement sentir que nous vivons ici en plein dans «l'âge des têtes à perruques».

Je rappelais au début de cette étude les conclusions du livre de notre historien national, M. Henri Fazy, sur la

¹ Voir la thèse de M. G. Ed. Guiraud présentée en 1913 à la Faculté de théologie de notre université.

« Fin d'un Régime ». Il n'est pas le seul écrivain genevois qui ait déploré profondément la piteuse attitude de nos Autorités au xviii^e siècle vis-à-vis de la Cour de Versailles. Voici ce que le regretté Charles Dubois-Melly disait en 1880, dans son ouvrage sur « La Seigneurie de Genève et ses relations extérieures, de 1720 à 1749 », au chapitre « Genève pendant la peste de Marseille, 1720 » :

« Le Résident de France ne manquait pas de faire parvenir au Conseil les avis officiels qui lui étaient adressés... et *la Seigneurie, dont la docile complaisance pour les moindres désirs de la Cour de Versailles est assez connue* se faisait un devoir de répandre aussitôt ces nouvelles optimistes... »

Lorsque le mal eut gagné le Gévaudan la situation des Genevois fut encore aggravée. Il devint même nécessaire de rompre tout commerce avec Lyon et de sortir enfin des demi-mesures dans lesquelles on s'était renfermé depuis quatre mois : tant hélas, la crainte de déplaire à Versailles était grande... Dans de telles circonstances il peut être curieux, mais il est humiliant aussi pour l'historien genevois de voir dans les documents officiels que nous ont légués nos ancêtres de quel ton le magistrat de notre vieille république parlait, chez nous, au représentant de la puissance orgueilleuse dont nous subissions chaque jour davantage l'ombrageux despotisme « Je répondis au Résident le mieux qu'il me fut possible, disait le Syndic, en tâchant de lui persuader — en général — qu'une des principales maximes de notre gouvernement avait toujours été et serait toujours de nous tenir collés (sic) à la France... sachant bien qu'après la Bienveillance du Très-Haut l'honneur et la bienveillance du Roi contribuait infiniment à notre subsistance. » Ces plates

adulations du Seigneur Syndic, dit DuBois-Melly, ne paraissent pas avoir réussi tout d'abord à calmer M. de la Closure «qui s'afermit dans ses idées», conclut le rapport auquel Dubois-Melly a emprunté cette citation.

« Il est humiliant pour notre amour-propre civique, écrit à son tour Gaspard Valette dans son ouvrage classique sur «J.-J. Rousseau genevois, 1911», il est humiliant de voir avec quelle constante obséquiosité le magistrat genevois s'ingénie à renseigner le ministre français... à renier autant qu'il peut le faire le plus glorieux des fils de la cité. »

Le résumé historique que nous venons de faire d'après les pièces du procès intenté à J.-L. Damoiseil en 1759 sur la plainte du Résident de France, prouve surabondamment, à notre avis, que le jeune apprenti n'était pas un aliéné criminel et qu'en l'internant à la Maison de Correction, après lui avoir fait subir un ignominieux châtiment, à l'instigation de M. de Montpérourx, le Conseil s'est rendu coupable d'une véritable séquestration arbitraire. La suite de cette aventure, que nous donnerons dans la seconde partie de notre travail, nous édifiera plus complètement encore sur ce point.

II

En terminant ma communication du 12 juin dernier, où je vous ai donné la première partie de cette étude, je vous disais que le Conseil de la République s'était rendu coupable d'une véritable séquestration arbitraire en internant à la Maison des aliénés, à l'instigation de M. de Montpérourx, Résident de France, Jean-Louis Damoiseil, après lui avoir fait subir un châtiment igno-

minieux. Vous vous souvenez que ce jeune homme, âgé de 17 ans passés, auquel on ne donnait que 13 à 14 ans, tant il était de petite taille et d'apparence enfantine, presque un gamin, avait affiché sur les roues d'un carosse, dans la cour du résident, un placard injurieux, avec une caricature de sa Majesté Louis XV, auquel il reprochait véhémentement ses persécutions contre les protestants. Nous n'avons plus cette pièce aux Archives, où le Conseil l'avait fait déposer dans la Grotte, mais ensuite fait solennellement brûler en présence des syndics sur l'ordre du Résident de France. Jean-Louis Damoiseil descendait par quatre générations de Maître Guillaume Le Damoyssel, dit des Isles, ministre du Saint-Evangile, pasteur au Grand-Saconnex, qui s'était réfugié à Genève après le massacre de la Saint-Barthélemy et les violentes persécutions contre les protestants qui suivirent l'édit de Henri III, du 1^{er} janvier 1577.

Jean-Louis s'était aussi fait recevoir membre de la communauté des frères moraves, comme je vous l'ai raconté. D'autre part il s'enflammait d'une indignation vengeresse envers les persécuteurs de sa foi par la lecture du récit des dragonnades et des cruautés exercées contre les calvinistes depuis la révocation de l'Edit de Nantes par Louis XIV. Tout cela explique suffisamment l'origine du placard par le moyen duquel Jean-Louis Damoiseil soulageait sa conscience révoltée. Mais on conçoit la colère du Résident qui saisit avidement cette occasion de faire sentir aux Genevois que le représentant de la Cour de Versailles commandait en maître dans la république et savait comment on devait parler à ses autorités pour s'en faire obéir.

Je vous ai abondamment démontré dans notre der-

nière causerie que Jean-Louis Damoisel n'était pas un *aliéné criminel*, comme M. de Montpérourx avait imaginé de le faire croire au Conseil, qui savait bien le contraire. Ni dans ses antécédents héréditaires, ni dans ceux de sa vie personnelle, ni dans les circonstances de son délit, qualifié « crime infâme », rien ne permettait de supposer chez Damoisel le moindre signe de dérangement d'esprit. Néanmoins le Résident, pour se venger de l'outrage, avait trouvé cet expédient commode de faire enfermer à perpétuité le jeune délinquant dans la maison des fous, et malheureusement notre Conseil se prêta, quoique de mauvaise grâce, nous l'avons vu, à cet acte d'iniquité.

Conduit de nuit à la Discipline, pour que personne ne puisse s'en apercevoir, Jean-Louis Damoisel, à son entrée, passa par les verges. La peine de la fustigation, héritage des Romains, a été longtemps en honneur dans notre code pénal, et certains voudraient bien nous y ramener. Elle était communément employée au XVIII^e siècle par la direction de l'Hôpital, comme châtiment et tous les mendiants qu'on pouvait saisir y étaient soumis sans exception. On commençait cependant à soupçonner l'illégalité de cet usage barbare. On en trouve une curieuse mention dans le Registre du Conseil du 13 février 1775, à l'occasion d'un réquisitoire prononcé par le S^r Procureur Général Des Arts « Sur le fouet des mendiants ordonné par la noble direction de l'Hôpital ».

Des doutes sérieux s'étaient élevés dans son esprit sur la légitimité de cet usage. Des Arts se demandait si le Conseil et la Direction de l'Hôpital avaient bien le droit d'infliger des peines de ce genre sans que le condamné ait été entendu et sans l'intervention du procureur géné-

ral. Cet usage, disait-il, est contraire aux lois, contre lesquelles aucuns us et coutumes ne sauraient prévaloir. La peine du fouet dans la cour de la Discipline, au bas de l'escalier, est *infamante*. Tout délit qui mérite cette peine, — et celui de Damoiseil, qualifié crime, à plus forte raison, ajouterons-nous, — devait être traité suivant la procédure prescrite par le Titre XII de l'Edit civil, et par l'art. 30 de l'Edit de 1738, en conséquence desquels le Procureur Général sera instant et pourra pendant le cours de la procédure faire telle réquisition qu'il estimera de droit. Nous avons vu avec quelle désinvolture le Magnifique Conseil, déférant humblement aux désirs de de M. de Montpérourx, qui étaient pour lui des ordres, avait passé par dessous jambe les « formes ordinaires des jugements criminels » afin de terminer le plus promptement possible cette affaire déplaisante et de boucler à la Maison de correction le jeune délinquant avant que personne ait pu se méfier du complot tramé contre lui dans l'ombre et le silence avec le Résident de France.

Mais le Conseil n'admit pas la « représentation » du procureur général. Il en donne les motifs, dont nous allons juger la frivolité, dans sa séance du 21 février. On lit à cette date dans le Registre :

« Vu le Réquisitoire du s^r Procureur Général de ce mois et en étant opiné, il a été dit que le s^r P. G. n'a pas été bien informé lorsqu'on lui a rapporté que le Conseil avait condamné un homme à être fouetté à la cour de la Discipline...

« Que cette manière de fustiger n'étant point publique, ne peut être considérée comme une peine, que c'est seulement un moyen de corriger et d'éloigner les mendiants...

« Que le Conseil ne prononce jamais la peine du fouet

dans la cour de la discipline et au son de la cloche qu'après avoir suivi les règles prescrites par les lois... »

Et que faites-vous du cas de Jean-Louis Damoisel ? aurait pu répondre le Procureur général. Mais qui aurait songé encore au sort de cet infortuné, oublié depuis longtemps dans l'*in-pace* de la Maison des Aliénés. ?

Nous avons le témoignage d'un de ses voisins de cellule, un quérulant qui donna bien du fil à retordre à la Seigneurie, et qui écrivait à M. de Rochemont, noble Seigneur Conseiller d'Etat, au mois d'octobre 1770, en se plaignant amèrement de sa détention et de la manière dont il est traité à la Discipline. Il citait ceux qui en avaient été témoins et disait : « le faible guichetier a été présent à la scène, de même que le vertueux et je crois *victime*, M. Damoisel, voisin de cette chambre close ; il a raison le pauvre homme, quand je lui souhaitai le bon soir et une bonne nuit les larmes lui vinrent aux yeux ; allez dormir, me dit-il, mais soyez matinié (c. a. d. matinal. Godefroy.) »

Cependant le jeune Damoisel s'était évadé de la Maison de correction le 21 octobre 1765.

On lit dans le Registre du Conseil aux dates du 25 et du 28 octobre 1765 :

Procédure au sujet de l'évasion de Jean-Louis Damoisel de la Maison de Correction — « le portier de la Discipline poursuivi et emprisonné pour sa négligence ». Il était sorti et sa femme donna les clefs à l'oncle de Damoisel qui le fit évader sans qu'on s'en aperçût. Il y avait été enfermé depuis le 14 septembre 1759, au sujet de certains libelles injurieux à sa Majesté très chrétienne par lui jetés dans l'Hôtel de M. le Résident de France ;

il s'est prévalu des adoucissements apportés à sa détention en 1761 sur les instances réitérées de M. le Résident pour s'évader de la Discipline entre 6 et 7 heures du soir.

Cette évasion révéla au Conseil les abus et les déficiences du service de « l'appartement des aliénés » à l'Hôpital. Il existe aux Archives un registre supplémentaire, nommé le Registre DD, commencé le 2 octobre 1765 et continué jusqu'en 1771, dans lequel nous lisons à la date du lundi 28 octobre 1765, sous le titre « Jean-Louis Damoisel et Pierre-Samuel Parisod, Portier des aliénés et de la discipline :

« M. le Syndic a ensuite rapporté (après avoir signalé l'évasion d'une épileptique renfermée à la Maison de correction) que Jean Louis fils de feu David Damoisel, citoyen, faiseur de cadrans, âgé de 24 ans, renfermé dans la Maison de correction dès le 14 septembre 1759 par Arrest du Magnifique Conseil, s'est évadé de l'Hôpital Lundi dernier 21 courant par la faute et négligence de Pierre Samuel Parisod, Portier de la Discipline, que MM. les Syndics en ayant eu avis envoyèrent en prison le sieur P. le lendemain, et qu'ayant ordonné une procédure le Mag. Conseil l'avait condamné ce matin aux prisons qu'il a subies et à être censuré fortement de sa négligence.

« Le dit Seigr Syndic a ajouté que ce jugement avait donné lieu à MM. les Syndics de réfléchir sur les divers abus qu'il pouvait y avoir à l'Hôpital, et qu'il conviendrait d'y remédier ; que Parisod, dans ses réponses personnelles s'était excusé sur la multiplicité de ses fonctions, depuis qu'on y avait réuni celle de la gouvernante des aliénés, dont l'office avait été supprimée par économie le 25 avril 1759 après la mort de la veuve Henrieux, née Emery, dernière gouvernante, décédée le 19 dit ;

qu'occupé la plupart de temps à porter des malades à l'Hôpital ou des Morts en terre, ou à soigner des Aliénés, dont le nombre a considérablement augmenté, tandis que sa femme va chercher leurs vivres, il n'a guère de temps à donner à ceux des Cachots et de la Discipline qui sont du ressort de son premier Office. M. le Syndic dit encore que, quoique par les Règlements, il y ait deux Offices de Portier à l'Hôpital, la grande Porte n'en sera pas mieux gardée tant que un des Portiers sera employé à vendre la glace à la Glacière du Parapet, et l'autre à vendre celle du Bureau de la Maison et à faire les vendanges à Champel. Sur quoi on a renvoyé à délibérer sur tous ces objets Lundi prochain. » (Mais on ne trouve aucune trace de cette délibération dans le procès-verbal de la séance de lundi suivant 4 novembre).

J.-L. Damoisel fut repris et emprisonné à Genève le 16 janvier 1770. — Voici en effet ce qu'on peut lire dans le Registre du Conseil à la date du 15 janvier 1770 :

« M. le Premier ayant rapporté que Jean Louis Damoisel, citoyen, qui fut renfermé dans la maison de Correction en sept. 1759 au sujet d'un libelle injurieux à sa Majesté très chrétienne qu'il jetta dans l'Hôtel de M. le Résident de France, surquoi il fut pris sur le fait, et d'un précédent encore plus injurieux qu'il avoua y avoir jetté, s'étant évadé de la dite Maison en octobre 1765 et retiré à Nyon, était revenu en cette ville et avait été assez impudent (il aurait été plus juste de dire *imprudent*) pour s'adresser il y eut samedi 8 jours à MM. les Sindics commis sur les Bourgeoisies et leur demander un billet de Passe pour l'élection des Sindics, — et ayant invité le Conseil à délibérer sur ce qu'il y a à faire par rapport au dit Damoisel, l'avis en deux tours a été, vu la nature du délit et le

caractère de ce jeune homme, qu'il soit réduit dans les prisons et que l'un des sieurs Auditeurs le fasse répondre ! »

Le verbal suivant du Sr Auditeur de Tournes est daté du lendemain 16 janvier :

« Nous auditeur soussigné certifions qu'ensuite de l'ordre que M. le Syndic Gabriel Rigot nous donna hier matin de la part du Magnifique Conseil d'arrêter et de conduire dans les prisons le sieur J. L. Damoisel après que les portes de la ville seraient fermées, nous nous transportâmes à 5 h. $\frac{1}{2}$ du soir dans la maison Cusin, au Cendrier, où loge le dit Damoisel. — Qu'ayant trouvé la porte de sa chambre fermée nous sûmes des gens de la maison qu'il mangeait à l'étage au dessous, chez le Sr Delyamont, où nous descendîmes ; la dame D. nous dit que Damoisel était allé voir son mari dans son cabinet, à Coutance, pour aller promener avec lui, et qu'il reviendrait souper. — Nous lui donnâmes ordre de nous l'envoyer quand il aurait soupé. Et étant venu effectivement à 8 h. $\frac{1}{2}$ nous lui dîmes l'ordre dont nous étions chargé et lui offrîmes de le conduire préalablement à l'un de MM. les Sindics, ce qu'il refusa, et nous le réduisîmes dans les prisons, où nous avons entendu ce matin ses réponses personnelles ci-jointes (n° 1.) Et ledit D. nous ayant prié de mettre sous les yeux du Mag. Cl, un certificat du Dr Desgouttes, le père, qui a été son conseiller tuteur et ensuite son curateur, nous le joignons ci-joint (n° 2). Et nous avons dressé du tout le présent verbal à Genève le 16 janvier 1770. »

(signé) DE TOURNES, Audr.

Procédure faite contre Jean-Louis Damoiseil qui s'est évadé de la Maison de Force, en Octobre 1765

N° 1. — Du 16 janvier 1770. Réponses personnelles de Jean-Louis Damoiseil, citoyen, 28 ans, peintre de cadrans.

I. — Comment il s'échappa ?

R. — Que comme il y avait 3 mois que M. le Baron de Montpérourx était mort, il fit prier MM. les syndics par son oncle Jean-Louis Damoiseil d'avoir égard à sa triste situation, que voyant qu'elle ne changeait point et fort ennuyé de sa solitude, il profita d'un jour que son oncle lui apporta un livre et qu'il le lisait dans sa chambre pour s'évader.

I. — Si quelqu'un le favorisa dans son évasion ?

R. — Que personne ne l'aida : que pour n'être pas reconnu à la porte il attacha ses cheveux qu'il portait à l'ordinaire épars, et se mit de la poudre, qu'au moyen de cela personne ne lui dit rien lorsqu'il passa.

I. — Où il alla en sortant de cette maison ?

R. — Qu'en sortant de la maison à la retraite il sortit aussi de la ville et se retira à Tonnex (Thônex) au cabaret, où il passa six semaines, mais que n'y pouvant pas travailler pour vivre, il rentra à Genève où il loua un cabinet chez M. Jean-Louis Favre, à Coutance, et mangea pendant 18 mois chez le S^r Duret, émailleur, à Coutance, maison Chavannes, où il avait son cabinet, qu'il loua ensuite une chambre chez M^{me} la veuve Monchillon, toujours dans la maison Chavannes, qu'il se faisait apporter à manger de chez une traiteuse. Qu'étant ensuite tombé malade d'une profonde mélancolie dans l'été 1768, il alla prendre l'air au Petit-Saconnex dans la maison des D^{lles} Morand, en pension chez la veuve Christ, qu'il s'y promenait, travaillant quelque peu de temps en temps. Qu'il y consulta le chirurgien du Petit-Saconnex, qui lui donna très

peu de remèdes, mais des conseils *pour se dissiper*, qu'il y passa dix mois et revint en ville assez bien portant, qu'il passa sept mois en chambre et en pension chez le S^r Favre, le jeune horloger privilégié, maison Perisse, à Coutance, et que depuis un mois il loua une chambre maison Cusin, au Cendrier, et mange chez le S^r Delyamont, émailleur, associé du S^r Danel.

I. — Ce qu'il gagne par jour ?

R. — Qu'il y a 2 ans qu'il pouvait gagner jusqu'à 8 florins par jour, mais qu'à présent quand il gagne $\frac{1}{4}$ d'écu, il regarde cela comme une très bonne journée.

I. — D'où vient cette différence ?

R. — Que c'est parce qu'il a la vue considérablement affaiblie et qu'il ne peut pas soutenir longtemps l'exercice de son travail.

I. — Ce qu'il fait les soirées ?

R. — Qu'il travaille jusqu'à la tombée de la nuit et va faire un tour de promenade ou seul ou avec le S^r Delyamont, qu'il rentre ensuite et travaille jusqu'à l'heure du souper, qu'après souper on lit à l'ordinaire quelques chapitres chez le S^r Delyamont et on va se coucher. Qu'il n'a point de cercles.

I. — Sommé de dire la vérité ?

R. — Qu'il l'a dite sur tous ces faits.

I. — S'il ne reconnaît pas la faute qu'il fit de s'évader de la maison de force et n'en demande pas pardon à Dieu et à la justice ?

R. — Qu'oui, mais qu'il ne l'aurait jamais fait du vivant de M. le Résident qu'il avait offensé, craignant de mettre sa patrie en danger vis-à-vis de sa Majesté.

Répété, lecture faite, a persisté et a signé :

Jean-Louis DAMOISEL,

DE TOURNES, Aud^e.

N° 2. — Certificat du Dr Desgouttes sur Jean-L. Damoisel

Je déclare que je me suis informé très souvent de la conduite et des mœurs de Sr J. L. Damoisel et que j'en ai eu de très bons témoignages et qu'il se gouverne depuis longtemps en brave garçon sans reproche.

Genève le 6 janvier 1770.

J. DESGOUTTES.

Registre du Conseil 1770

p. 33. — Du mardi 16 janvier. Vu les réponses personnelles J. Louis, fils de feu David Damoisel, citoyen, peintre en cadrans, âgé de 28 ans, prisonnier pour s'être évadé de la maison de correction, reçues par le sieur Auditeur de Tournes le jour d'hier, arrête que Noble de Rochemont, Seigr Conseiller fasse répondre le Sr Damoisel.

Du 24 janvier 1770

Réponses personnelles de Jean-Louis, fils de feu David Damoisel, citoyen, âgé de 28 ans, peintre en cadrans, prisonnier pour s'être évadé de la maison de correction.

I. — Si en 1765 il ne s'évada pas de l'Hôpital où il était détenu ?

R. — Oui, que personne ne l'aida dans cette évasion, que ce fut lui-même qui en forma et exécuta l'entreprise.

I. — Dans quel endroit se retira-t-il en sortant de là ?

R. — A Thonex, qu'il sortit de la ville le même jour à la retraite, qu'il alla loger chez le sr Davel, cabaretier, qu'il avait pris sur lui le plus de hardes qu'il avait pû, sans que cela

parût, et qu'il fit parvenir à ses amis l'avis de sa retraite à Thonex afin qu'ils lui procurassent des outils pour travailler de sa profession.

I. — S'il ne sent pas que le Mag. Cⁱ avait usé d'une grande clémence en le renfermant d'une manière moins étroite dans l'Hôpital et qu'il y avait dans le fait de son évasion quelque chose de très criminel et de très imprudent.

R. — Qu'il n'aurait pas entrepris de sortir de cette prison où la bonté du Mag^e Conseil lui avait procuré des douceurs qu'il reconnaît avec gratitude, pendant la vie de M. de Montpérourx, crainte de plonger la patrie dans quelque danger, mais qu'après le décès dudit M. de Montpérourx il pria son oncle de représenter à MM. les Syndics combien son état devenait triste par la longueur de sa détention qui avait déjà duré six ans un mois et sept jours, et avec quelle ardeur il désirait d'en sortir ; que ce ne fut qu'après avoir attendu pendant trois mois une réponse favorable mais inutilement qu'il chercha enfin à finir sa captivité.

I. — S'il resta longtemps à Thonex ?

R. — Environ six semaines ou deux mois, qu'il y travailla quelque peu et se promenait le reste du temps.

I. — S'il contracta quelque liaison en cet endroit ?

R. — Que non, aucune dont il se rappelle.

I. — Pourquoi il quitta Thonex ?

R. — Que cet endroit est assez malsain, qu'il s'y trouvait au cours de l'hiver, que le mauvais temps l'en chassa ; que d'ailleurs il ne gagnait pas sa vie et qu'il fut obligé de venir en ville pour trouver de l'ouvrage ; qu'il perdait beaucoup de temps à Thonex en attendant l'ouvrage que lui apportaient des personnes chargées de ses commissions pour la ville.

I. — Où il vint loger en quittant Thonex ?

R. — Dans un cabinet qu'il louait chez le s^r Jⁿ F^s Favre, maison Chavannes à Coutance.

I. — S'il prit quelques précautions pour n'être pas découvert ?

R. — Qu'il changea de nom, et ne sortait absolument point que de nuit et rarement.

I. — Pour qui il travaillait dans ce cabinet ?

R. — Pour les s^{rs} Donel et Deleamont, émailleurs, qu'il était seul dans son cabinet, qu'il y avait son lit et qu'il prenait ses repas chez le s^r Donel.

I. — Combien il gagnait en travaillant ainsi pour le s^r Donel ?

R. — Que son séjour à l'Hôpital l'avait fort reculé dans son travail, que dans les commencements il ne gagnait que 27 à 30 sols par jour ; qu'à force d'assiduité il parvint à gagner quelquefois 7 et même 8 florins suivant les ouvrages ; que depuis 1¹/₂ an sa vue ayant considérablement baissé le profit de son travail a diminué beaucoup aussi ; qu'il n'a travaillé depuis son évasion et même quelque temps auparavant que pour les s^{rs} Donel et Deleamont, parce qu'il était leur premier ouvrier et le seul qui se fut entièrement voué à son cabinet.

I. — Combien de temps il a logé dans ce cabinet à Coutance ?

R. — Sept mois, qu'il prit ensuite une chambre garnie chez M^{me} Monchillon, née Bouchet, qu'il resta cependant encore près d'un an en pension chez le s^r Donel auquel il payait 4 ¹/₂ écus.

I. — Où il est allé en sortant de chez M^{me} Monchillon ?

R. — Au petit Saconnex ; que depuis quelques jours ne se trouvant pas bien, soit par le chagrin que lui causait la perte de son talent et de sa vue ; soit par d'autres causes de dérangement, il prit la résolution d'aller changer d'air au petit Saconnex, que cela arriva au mois de Juillet 1768.

I. — S'il continua à travailler au petit Saconnex ?

R. — Qu'il travailla quelque peu dans une chambre qu'il avait louée près du cabaret, que sa santé ne lui permettait pas de travailler beaucoup, et que d'ailleurs il lui était aussi difficile de se procurer de l'ouvrage qu'à Thonex.

(Il parle ensuite du chirurgien qui lui conseilla de l'exercice plutôt que des remèdes et dit qu'il donnait 16 fr. (par mois ?) pour ses repas à la v^{ve} Christ, cabaretière).

I. — S'il venait fréquemment en ville depuis Saconnex ?

R. — Qu'il venait au moins une fois par semaine pendant dix mois que dura son séjour en cet endroit.

I. — S'il contracta des liaisons familières avec quelqu'un dans ce village ?

R. — Qu'il y forma une liaison particulière avec un jeune homme de l'endroit nommé François Vanier, granger chez la v^ee Bérard et qu'il lui porta un enfant au baptême.

I. — Quelles raisons il eut pour quitter Saconnex ?

R. — Qu'il gagnait peu en comparaison de la dépense qu'il était obligé d'y faire, que sa santé étant d'ailleurs raffermie il crut qu'il lui convenait mieux de venir demeurer en ville.

I. — S'il avait vécu à Saconnex sous le nom emprunté qu'il prit en arrivant à Thonex ?

R. — Que non, qu'après avoir vécu sous ce nom étranger quelques jours à Genève, ses amis, lui rendirent son nom naturel qu'il a toujours gardé depuis.

I. — S'il avait conservé depuis son évasion de prison ces idées funestes d'insulter M. le Résident et même la personne sacrée du Roi de France qui avaient occasionné son incarcération ?

R. — Que non, que peu de temps après qu'il eut été renfermé, soit par de bonnes conversations, soit par la lecture delivressages (!) soit parce que son esprit reprit naturellement son assiette, il fut délivré entièrement de ces idées fanatiques que lui avaient inspirées la lecture de quelques livres propres à échauffer son imagination, comme l'étaient les histoires des camisards et celles des massacres de la St-Barthélemy.

I. — Quand il avait lu les livres dont il parle ?

R. — Lorsqu'il était en apprentissage dans le courant de l'année qui précéda sa détention.

I. — S'il ne chercha pas à faire paraître le changement total qui s'était fait dans ses idées pendant la détention et depuis son évasion ?

R. — Que les personnes avec lesquelles il a vécu depuis et en particulier les s^{rs} Donel et Deleamont savent très bien qu'il n'a conservé aucune trace de ces idées : qu'il a vécu dans une assez grande retraite et sans entretenir beaucoup de liaisons ; qu'il a vu cependant assez fréquemment Spectable Buchon, qui connaissait aussi l'état de son esprit. (BUCHON *Moïse-Pierre*, genevois, 1738-1778 — a été ministre à l'Hôpital de 1763-69 — v. Henri Heyer « L'Eglise de Genève » Esquisse historique de son organisation. Genève, chez Jullien, éditeur, 1909).

I. — S'il n'a pas formé le dessein de quitter Genève et d'aller faire un voyage ?

R. — Qu'il forma ce dessein au petit Saconnex par une suite de la curiosité de voir le monde qu'ont naturellement les Genevois, et qu'il était bien aise de passer par Paris en allant à Londres, qu'il avait pris des informations auprès de personnes revenues de Paris pour savoir comment il devait y travailler, qu'il y avait quelques émailleurs auxquels il savait qu'il pouvait s'adresser, qu'il aurait changé de nom en arrivant à Paris, qu'il n'y aurait pas séjourné et qu'il était persuadé que personne n'aurait supposé en lui des idées ou des desseins dans ce voyage qui étaient si éloignées de son esprit : qu'il est vrai cependant que si quelqu'un lui avait fait penser qu'on pouvait donner à ce voyage des motifs sinistres il se serait bien gardé de songer à l'entreprendre ; qu'au reste son but était d'aller à Londres et seulement de passer à Paris.

I. — S'il n'effectua pas en partie son dessein de voyager ?

R. — Que non, qu'il fut seulement en Suisse jusqu'à Bex, où il resta 5 jours, que son dessein n'était pas de rester en cet endroit, qu'il n'y alla que pour satisfaire un peu son impatience de voir le monde, et s'ôter l'idée de voyager plus loin, qu'il revint tout de suite à Saconnex.

I. — S'il n'est pas allé à Lyon ?

R. — Que non qu'il n'y a jamais été.

I. — S'il ne se repent pas de sa faute qu'il a commise en s'évadant de la maison de correction et n'en demande pas pardon à Dieu et à la Seigneurie ? *R.* — Que oui.

Répété, lecture faite a persisté et signé, ajoutant qu'il est si vrai que des personnes sages pouvaient le détourner facilement par des raisons de prudence du dessein où il avait été de voyager en passant par la France, que lorsqu'il eut songé à demander un passeport de Genève, l'impossibilité qu'il sentit qu'il y avait pour lui à en obtenir un, le fit réfléchir sur le fonds même de l'affaire et abandonna l'envie de voyager et signé

Jean-Louis DAMOISEL.

DE ROCHEMONT, Conseiller.

Registre du Conseil 1770

p. 79. — du mercredi 7 février. Lecture faite des réponses personnelles de Jean L. Damoiseel, prisonnier pour s'être évadé de la maison de correction, reçues par Noble de Rochemont Sgr^r Cl^{er} le 24 de Janvier dernier, où le rapport (verbal) de Noble F. Sarasin et du S^r Noble de Rochemont Sgr^{rs} Cl^{ers} sur la conduite du dit Damoiseel et sur la situation présente de son esprit, duquel il résulte que depuis son évasion le S^r D. a eu une conduite sage et qu'il est dans une situation d'esprit tranquille et bien dégagé de tous les préjugés et du fanatisme pour lequel il avait été renfermé, M. le Premier ayant mis en délibération ce qu'il y avait à faire à son égard, on a fait des réflexions générales sur cette question, mais l'heure étant avancée M. le Premier a remis d'en délibérer à un autre jour et Noble Sarasin a été chargé de mettre son rapport par écrit.

Ce rapport rappelant les faits que vous connaissez, nous n'en retiendrons, que les témoignages des trois personnes enquêtées au sujet de J.-L. Damoiseel par le pasteur De la Porte qui remit au Conseiller Sarasin la note consignée plus loin (v. p. 62).

**Verbal de François Sarasin, Conseiller, concernant
Jean-Louis Damoisel, du 6 février 1770**

Nous Conseiller d'Etat soussigné, commis par délibération du Magnifique Conseil du 16 du mois de Janvier dernier, pour prendre des informations au sujet de la vie et des mœurs de Jean Louis Damoisel, citoyen, évadé de la « maison de correction en 1765, dès le jour de son « évasion jusqu'à présent, comme aussi de son tour « d'esprit actuel, et en particulier de sa façon de penser « sur le sujet pour lequel il avait été renfermé dans ladite « maison de correction », certifions que pour procéder à l'effet de notre commission nous aurions mandé par devant Nous les sieurs Pierre Danel et François Deleamond, tous deux Emailleurs, associés, dans le cabinet desquels et pour lesquels ledit D. travaille depuis longtemps, mangeant en outre depuis quelque temps chez ce dernier et y logeant ; Que nous aurions pris d'eux les informations que nous étions chargés de prendre, en observant vis-à-vis d'eux *de ne paraître vouloir* d'abord qu'une information de vie et mœurs pour ne leur *laisser soupçonner le véritable objet* de nos informations et éviter par là qu'ils eussent le temps de concerter en eux-mêmes un rapport qui, pour favoriser ledit Damoisel, tendit à altérer tant soi peu la vérité à ce sujet : Que ces deux personnes ont déposé unanimement « que Damoisel, pour la connaissance qu'ils ont de lui depuis qu'il « est sorti de la maison de correction, pour avoir travaillé constamment pour eux, même pendant qu'il « demeurait au petit-Saconnex, est un garçon sage, rangé

« à tous égards, de bonnes mœurs. ne voyant que de
« bonnes compagnies. s'éloignant au plus vite des
« mauvaises dès qu'il les reconnaît telles, en un mot
« vertueux comme aussi religieux, mais sans bigoterie
« ni *fanatisme* ; en général peu répandu ne fréquentant
« même presque plus qu'eux à présent, d'ailleurs tou-
« jours homme *de bon sens*, de bon conseil, et en outre
« extrêmement véridique ». Passant ensuite à son tour
d'esprit et à sa façon de penser actuelle, ils nous dirent
de même unanimement « qu'il leur a paru absolument
« exempt de toute *manie*, n'avoir rien dans l'esprit qui
« tenoit le moins du monde à ses idées chimériques ou
« fanatiques, et que sur l'objet particulier pour lequel
« il a subi l'incarcération dans la maison de correction
« en 1759, dont ils avaient une parfaite connaissance
« tant pour en avoir entendu parler beaucoup alors dans
« le Public que pour lui en avoir entendu parler à lui-
« même dès lors, et en avoir souvent raisonné avec lui,
« même encore il n'y a pas plus de 3 semaines, non seu-
« lement ils ne l'en ont plus vu préoccupé, ni même
« rien qui y tendit sans soit peu, mais encore ils l'en ont
« vu tout à fait revenu au point qu'il leur a dit plus
« d'une fois, lorsque leur conversation tombait sur ce
« sujet, qu'il avait fait en cela une grande faute dont il
« se repentirait toute sa vie, le sieur Danel ajoutant de
« plus que Damoiseil, qu'il a été voir maintes et maintes
« fois dans la maison de correction, pendant que celui-ci
« y a été renfermé à ce sujet, le connaissant dès sa tendre
« jeunesse, pour ledit D. avoir fait son apprentissage dans
« la même maison où lui S^r Danel demeurait, et avoir
« toujours conservé et entretenu ses liaisons avec lui,
« que Damoiseil, disons-nous, n'était pas reconnaissable

« pour sa façon de penser sur le sujet de son incarcé-
« tion, du moment où il fut réduit dans la maison de
« correction à celui où il s'en évada; qu'au surplus on
« pouvait compter sur la vérité de leur rapport à ce
« sujet, connaissants très bien toute l'importance de la
« la chose, la nécessité urgente de ne pas laisser Damoi-
« sel en liberté dans le cas où il leur aurait paru le moins
« du monde préoccupé de ses premières idées à ce sujet,
« et le danger qu'il y aurait à cette liberté dans ce cas là.
« pour ne pas hésiter à rapporter le vrai quand même
« cela pourrait nuire à D. et croyant même faire le bien
« du dit Damoisel. même que d'opérer par leur rapport
« la continuation de la détention s'ils l'eussent sçû encore
« tant soit peu dans les mêmes préventions ».

Certifions de plus que les dits Danel et Deleamond nous offrirent de nous envoyer la dame veuve Monchillon pour nous certifier par son rapport la vérité de ce dont ils venaient de nous informer, mais dans la crainte que par humanité et compassion en faveur de Damoisel ils ne se portassent à engager cette dame à être conforme dans son rapport au leur, quoi qu'elle pût avoir le contraire à nous apprendre, nous les remerciâmes de leur offre et la refusâmes, en leur faisant entendre que nous nous confions pleinement à leur rapport et qu'il nous suffisait; et tout de suite nous le couchâmes par écrit pour que rien n'en échappât à notre mémoire tellement que nous n'avons fait actuellement autre chose que de transcrire cy-dessus tel qu'il l'a été sur le même moment qu'il a été fait.

Certifions encore que, malgré notre refus de l'offre des Sieurs Danel et Deleamond mentionné cy-dessus, ne voulant néanmoins négliger le rapport de la susdite

dame veuve Monchillon, non plus que celui des Sieurs Jean F. Favre et Favre le jeune, horloger privilégié, demeurants à Coutance, chez le premier desquels Jean Louis Damoisel avait loué un cabinet de travail en novembre ou décembre 1765, et avait passé sept mois en chambre garnie, et en pension sur la fin de l'année dernière chez le dernier, les dits ne demeurant pas dans notre Dizaine, nous avons prié M. le pasteur De la Porte, de la Dizaine desquels ils étaient, de vouloir bien prendre *secrètement* ces informations pour nous auprès de ces trois personnes, en l'informant du cas particulier de Damoisel, des motifs et du but desdites informations, de l'importance d'en avoir de très exactes et conformes à la vérité, et de ce qui s'était passé entre les Sieurs Danel et Deleamont et Nous au sujet de la dame veuve Monchillon ; ce que ledit Spectable Pasteur De la Porte ayant bien voulu consentir de faire, il nous remit lui-même le 29 Janvier dernier la note par écrit du résultat de ses informations qu'il avait faites au bas de celles que nous lui avions données des trois personnes auprès desquelles nous le requérions de s'enquérir, note que nous transcrivons mot à mot cy-dessous comme s'ensuit :

« J'ai parlé du sieur Damoisel, dit le spectacle De la
« Porte aux trois personnes mentionnées par vous et de
« plus aux femmes de dits sieurs Favre. Elles lui rendent
« toutes un excellent témoignage et le dépeignent
« comme un brave garçon qui a de la piété, qui est
« sensé, sobre, rangé. Elle disent qu'il sent très bien la
« grandeur de la faute qu'il commit il y a quelques
« années, que quand il pense aux suites qu'elle pouvait
« avoir il en est effrayé et qu'il ne peut s'empêcher de
« trouver que c'est un bonheur qu'il fut découvert, parce

« que cela prévenait les soupçons qu'on pouvait former
« contre d'autres personnes ; que quand on l'interroge
« sur les motifs qui le déterminèrent, il répond que ce
« furent des livres qui traitaient des persécutions pour
« cause de Religion ; enfin on ajoute que la démarche
« qu'il a faite en dernier lieu était occasionnée par
« l'envie de profiter des droits de Bourgeoisie pour tenir
« une boutique ; qu'il a une profession peu lucrative et
« qu'il n'est pas même des plus habiles ».

En foi de quoi nous avons dressé et signé le présent verbal, à Genève ce 6^e de février 1770.

François SARASIN, Conseiller.

Il semble qu'après une pareille *unanimité* d'excellents témoignages, venant de tous côtés, le Conseil ne pouvait avoir d'autre avis que l'élargissement immédiat du malheureux Damoisel, qui n'avait déjà que trop payé son incartade de jeunesse. Traité pendant des années comme un fou dangereux, fustigé comme un criminel, condamné à se cacher sous un nom d'emprunt pour ne pas être saisi et enfermé de nouveau après son évasion de la Discipline, l'infortuné citoyen n'était pas au bout de sa cruelle destinée. Reprenons le Registre du Conseil de 1770 :

p. 89. — *Séance du mardi 13 février*. Lecture faite du verbal de N^{ble} F. Sarasin Seigr^r Cl^{er} concernant la conduite et l'état actuel de l'esprit de Jean-Louis Damoisel, prisonnier pour s'être évadé de la maison de Correction et ouï sur le même objet le rapport de N^{ble} Joly Sgr^r Cl^{er}, M^r le Premier ayant invité le Conseil à délibérer de nouveau sur ce qu'il y a à faire par rapport au dit

Damoisel, l'avis a été qu'il n'y a rien à faire quant à présent, mais qu'il y a lieu *de retenir D. dans les prisons*, en lui accordant toutes les douceurs possibles et compatibles avec la *sûreté de sa personne*.

Au mois de Juillet suivant, le pauvre reclus envoya une humble supplique au Conseil demandant sa grâce ou tout au moins un adoucissement à son sort. Implacable, le Conseil répondit dans sa séance du 3 Juillet : « Vu une requête de J. L. Damoiseil tendant à obtenir son élargissement ou quelque adoucissement à son sort, arrête de commettre N^{ble} Rochemont Sgr C^{ler} pour ouïr ledit Damoiseil plus particulièrement, aviser sur ce qu'on pourrait faire et rapporter pour ensuite dudit rapport être ordonné ce qu'il appartiendra. »

Mais on ne trouve plus rien sur l'affaire Damoiseil dans tout le reste du Registre de 1770, et rien non plus pendant toute l'année 1771. Il faut arriver à la fin de 1772 pour voir réapparaître le nom de Damoiseil, qui a le courage d'adresser au Conseil une nouvelle supplique accompagnée d'un « Mémoire instructif » présenté à deux reprises au nouveau résident de France ; M. Hennin, que les partisans du Conseil s'empressèrent d'accaparer dès son arrivée à Genève. « Ils y réussirent si bien, nous apprend d'Ivernois, qu'ils en reçurent des encouragements dans leurs desseins contre le peuple. »

p. 689¹. — Du lundi 21 décembre 1772. Lecture faite d'une requête de J.-L. Damoiseil aux fins d'obtenir sa libération des prisons, et du mémoire joint que ledit a fait présenter à M. le Résident de France le 25 septembre

¹ Registre du Conseil.

dernier pour l'intéresser en sa faveur, arrêté de charger N^{ble} de Chapeaurouge, Sgr C^{ler} de s'entretenir avec M. le Résident et de l'informer que ledit Damoisel est depuis très longtemps dans les prisons et qu'il paraît sain d'esprit, et que sa première clôture est du mois de septembre 1759.

On sent passer comme un remords dans cet « arrêté ». Le Conseil reconnaît que Damoisel est « sain d'esprit », ce dont, au fonds, il n'avait jamais douté. Cherchant à attendrir le Résident, il lui fait entendre que ce jeune homme est en prison depuis plus de 13 ans pour une peccadille qu'on a jugée comme un grand crime.

Voici le « Mémoire de Damoisel » qui était annexé au procès-verbal de cette séance. Il nous apporte une nouvelle preuve de l'intégrité des facultés mentales de son auteur ainsi que la candeur de ses sentiments et ses aveux :

Copie du *Mémoire Instructif*
pour
Jean-Louis Damoisel, citoyen de Genève
adressée
à Monsieur Henning, Résident de France

Le délit dont je suis coupable et dont j'expie depuis treize ans dans une captivité qui, sans la clémence du *Roi*, ne finira qu'avec mon existence, est vraisemblablement oublié : Car un citoyen de Genève, encore enfant, n'a pu offenser bien grièvement La Majesté d'un Grand Roi, Protecteur de cette République.

Orphelin peu fortuné dès ma plus tendre enfance, je ne reçus point d'éducation ; cherchant à y suppléer dans

mon adolescence par la lecture, j'eus le malheur de ne lire que des écrivains enthousiastes qui firent passer dans mon cœur le fiel et le ressentiment des persécutions qu'éprouva l'Eglise protestante dans les derniers siècles. Je poussai le fanatisme jusqu'à faire de la dernière guerre d'Allemagne ¹ une guerre de religion et de Louis XV le persécuteur de celle que je professe.

J'étais dans ce délire de l'imagination quand je mis des attributions de mon zèle extravagant sur un prétendu portrait de sa Majesté que je portai dans la cour de la Résidence le 12^e juillet 1759. Trop peu répandu dans le monde pour savoir les perquisitions de feu M. de Mont-Péroux et du Magnifique Conseil au sujet de cette sottise, je la crus ignorée ou méprisée. Je poussai le fanatisme au point d'en écrire une nouvelle que je portai en plein jour au même endroit le 12 septembre 1759. Je fus pris sur le fait, et quoique Monsieur le Résident s'aperçut bien au Démon qui m'agitait que j'avois l'esprit aliéné ²; parce que ma faute était publique je fus déféré au Magnifique Conseil qui ordonna de me renfermer dans la maison de force, où je devais expier mon crime par toutes les horreurs et privations amères qu'on éprouve dans ce lieu.

¹ La guerre de sept ans.

² Ce n'est pas ainsi que parlerait un véritable aliéné; un des symptômes les plus caractéristiques de la folie étant l'inconscience du malade d'esprit qui ne reconnaît pas la nature pathologique de son état mental. Il suffit de cette affirmation de D. pour démontrer qu'il n'était pas atteint d'aliénation mentale. Interrogez les malades internés dans les asiles, ils protesteront tous, le plus souvent avec véhémence, qu'ils ne sont pas fous. Un aliéniste a défini la folie « Une infortune qui s'ignore ».

C'est dans cette longue et cruelle captivité, capable d'effrayer les plus téméraires, que j'ai appris à respecter la Majesté des Rois. Pénétré de regrets, je continuerai en silence à gémir de mes sottises, si un égarement momentané, commis à seize ans, avait pu effleurer le plus puissant des Princes, et si encore une plus longue punition était nécessaire pour graver au fond des cœurs le profond respect dû aux Souverains. Mais après tant d'années passées dans le repentir et la douleur, quand la terreur de ma punition a fait tout son effet, n'oserais-je prétendre à la commisération du meilleur des Rois.

O vous, les Ministres Respectables de ce Grand Roi, vous et par les mains desquels Il répand de tous côtés la Bienfaisance, daignez porter au pied de son Trône Auguste mes gémissements et mes larmes.

Exorables à mes humbles désirs, touchés de la sincérité et de la vivacité de mon repentir, puisse-t-Il faire tarir mes pleurs et changer mes douleurs en actions de grâces ! Grand Monarque, image de la bonté Divine ! Daignez jeter un œil de compassion à mes misères, un seul de vos Regards propices suffira pour les faire cesser.

(Signé) J. L. DAMOISEL.

présenté les $\left\{ \begin{array}{l} 8^{\text{e}} \text{ février } 1771 \\ \text{et le } 25^{\text{e}} \text{ septembre } 1772. \end{array} \right.$

p. 693. — *Du mardi 22 Xbre 1772.*¹

Noble de Chapeaurouge Sgr C^{1er} a rapporté que suivant les ordres du Conseil il avait eu un entretien avec M. le Résident de France sur J. L. Damoiseel, que M. le Résident lui avait dit qu'il en avait déjà écrit au Ministre et qu'il en attendait incessamment la réponse.

¹ Registre du Conseil.

Cependant le résident ne donnant plus signe de vie, le Conseil, perdant patience, fit une nouvelle démarche et passant audacieusement par-dessus la tête du Résident s'adressa directement à Versailles le 17 février de l'année suivante. On lit en effet à cette date dans le Registre du Conseil :

p. 144. — « *Du mercredi 17 février 1773.* Sur le rapport que M. le Résident de France a écrit à Son Excellence M. le Duc d'Aiguillon (devenu Ministre des Affaires étrangères après la retraite du Duc de Choiseul) pour en obtenir des ordres concernant le sieur J. L. Damoisel, détenu dans les prisons, et qu'il n'a encore reçu aucune réponse, il a été résolu de charger le s^r Necker d'en parler à ce Ministre et qu'il veuille bien faire parvenir ses ordres à M. le Résident. »

Necker a-t-il pu s'acquitter de sa commission ? En tout cas il n'en est plus jamais reparlé.

Enfin, la réponse à la lettre du Résident envoyée au Ministre en décembre 1772 arriva en juin 1773, comme nous l'apprend le Registre à la date du mardi 1^{er} juin 1773 :

« Noble de Chapeaurouge, Sgr Cl^{er}, a rapporté que M. le Résident de France l'a prié d'annoncer au Conseil que M. le Duc d'Aiguillon avait répondu à la lettre qu'il lui avait écrite sur J. L. Damoisel, dont il avait demandé la libération (?) mais que ce Ministre trouvait que le crime dudit Damoisel était trop grave pour la demander à Sa Majesté, consentant à ce qu'on adoucisse sa détention *autant que cela pourra se faire, en s'assurant de sa personne.*

Le Magnifique Conseil s'inclina comme d'habitude

devant cette nouvelle et insolente injonction sans faire la moindre réflexion sur l'énormité de cette implacable et inique mesure. Toutefois, à la mort de Louis XV, qui eut lieu le 10 mai 1774, le Conseil s'empressa de saisir cette occasion pour soulager sa conscience en libérant enfin son prisonnier. Et cette fois-ci, on n'envoya pas de délégation au Résident de France pour lui en demander la permission ; on eut le courage de prendre cette grosse responsabilité, espérant d'en éviter les fâcheuses conséquences, puisque le Roi était mort, et qu'on savait que son successeur, l'infortuné Louis XVI, jeune homme de 20 ans, ne ressemblait en rien à son aïeul, de sinistre, honteuse et odieuse mémoire.

P. 490.¹ Du lundi 19 septembre 1774. Monsieur le Premier a invité le Conseil à délibérer si, vu que le Sieur Jean-Louis Damoisel détenu depuis longtemps dans les prisons, est entièrement dans son bon sens, et vu la mort de Louis XV, il n'est pas temps de le libérer des prisons, et l'avis a été de le libérer, chargeant deux seigneurs de céans de voir ce qu'il y aura à faire avec les parents pour lui procurer les moyens de s'entretenir, et les nobles Baraban, Seigneur Syndic et F. Sarasin, Seig. Conseiller en ont été chargés.

Il faut bien croire que cette louable tentative de procurer à Damoisel avec l'aide de ses parents les moyens de gagner sa vie échoua complètement, car nous le verrons aussitôt après sa sortie de prison tomber jusqu'à sa mort arrivée le 15 décembre 1779 à la charge de l'Hôpital général. Son état de santé et la faiblesse

¹ Registre du Conseil.

progressive de sa vue le rendirent complètement incapable de travailler.

Nous lisons en effet dans le *Livre des Assistés* F. au folio 830 : 1774. « *Jean-Louis Damoisel*, citoyen, âgé de (33) ans, fils de David. Le 24 octobre M. le Syndic a rapporté que Damoisel, que le Magnifique Conseil avait libéré des prisons depuis quelques jours, leur avait présenté une requête par laquelle il expose qu'il est absolument sans ressource, manquant de vue pour pouvoir travailler, et demande qu'on veuille bien lui aider pour vivre, que sur ce le Magnifique Conseil le renvoyait à cette direction pour lui pourvoir, désirant qu'il ne fut pas traité comme un pauvre ordinaire. (Encore une nouvelle preuve des remords du conseil.) Sur quoi opiné, l'avis a été de le recevoir dans la maison, mais comme il a été *interjetté* (allusion sans doute à son évasion de la Discipline, car nulle part nous n'avons trouvé qu'il ait interjeté appel à sa condamnation), que peut-être il s'y refusera (cela ne fait pas un doute), l'avis a été que dans ce cas M. l'hospitalier lui donnera quatre écus d'extra par mois jusqu'à ce qu'il se soit procuré une place. »

Dès lors il n'est plus question de Damoisel jusqu'en 1779.

Le 12 janvier de cette année-là après six heures du soir, les voisins de l'Hôtel-de-Ville furent inquiétés soudain par un coup de feu tiré dans la halle de ce bâtiment. Mais laissons parler les témoins qui accoururent au bruit, et en firent le récit dans leur interrogatoire du même jour par le Sieur Auditeur Cayla arrivé immédiatement sur les lieux, selon les pièces de la procédure dont nous allons parler.

*Procédure démenée en janvier 1779
au sujet d'un nommé Jean-Louis Damoiseil
lequel a manifesté l'envie de se tuer*

Nous résumons brièvement les dépositions suivantes :

N^o 4. Déposition du sergent *Pichonna* du 12 janvier 1779, âgé de 45 ans, compagnie de Chapeaurouge. Il a entendu un peu après six heures du soir le coup de pistolet sous la halle de la maison de ville, y a couru et a trouvé Damoiseil qui a prétendu que ce n'était pas lui.

N^o 5. Déposition d'*Isaac Cornuaud* 36 ans, arithméticien, chez lequel Damoiseil était en pension. D., dit Cornuaud, devait partir pour Strasbourg, comme précepteur. Il a dîné comme à son ordinaire. Cornuaud fut très surpris d'apprendre qu'il était détenu au corps de garde de la maison de ville. Depuis dix-neuf mois qu'il est chez lui il a eu souvent des accès de mélancolie, mais depuis quelques jours il parlait avec satisfaction du voyage qu'il allait entreprendre et se réjouissait surtout de décharger la direction de l'Hôpital de la pension de quatre écus par mois qu'il recevait d'elle.

Ce fut en 1774 seulement que Cornuaud, quittant son métier de monteurs de boîtes, devint maître d'arithmétique. Mais il abandonna l'enseignement au bout d'une année pour se faire « teneur de livres ». Il revint du reste plus tard à l'enseignement de l'arithmétique. Nous avons cherché vainement le nom de Jean-Louis Damoiseil, son pensionnaire, dans ses Mémoires célèbres publiés en 1912 par M^{lle} Emilie Cherbuliez, la fille de

Victor Cherbuliez dont Cornuaud était le bisaïeul. Nous y reviendrons dans un instant. Il est vrai qu'en 1779 le silence de Coranaud sur l'iniquité commise contre Damoisel peut s'expliquer par le fait qu'il était à la tête des natifs qui combattaient ardemment les citoyens et les bourgeois, et qu'il devait ménager par conséquent les « négatifs » du Conseil.

N^o 6. Déposition du Sieur *Georges Léonard Eynard*, natif, maître orfèvre, âgé de 39 ans, son intime ami, qui faisait grand cas de Damoisel, chez lequel il a toujours remarqué des sentiments d'honneur et de probité, et qui lui donnait de très bons conseils. Qu'aujourd'hui étant allé vers trois heures et demie chez le Sieur Cornuaud à la Tour-de-Boël, où loge ledit D., il ne l'a point trouvé et la dame Cornuaud lui a dit qu'il était parti pour Strasbourg par la messagerie de Berne ce qui l'a très fort surpris et en même temps affligé, lui étant très attaché. Que lui déposant n'a pu se persuader que ledit D. fut réellement parti pour Strasbourg et étant sorti de la maison pour aller chez la dame Delatour qui demeure rue de St-Léger, au lieu de passer par la Treille, il s'est acheminé par la rue de la Maison-de-Ville, incité à ce par l'idée où il était qu'il pourrait rencontrer sous la halle de la Maison de Ville ledit D. qui s'y promenait fréquemment.

N^o 7. Inventaire des effets trouvés sur Damoisel.

N^o 8. Verbal de l'Auditeur *Cayla*, que nous reproduirons *in-extenso* en raison de son importance.

Nous Auditeur soussigné certifions que le mardi 12 de janvier 1779 environ 6 h. $\frac{1}{2}$ du soir, l'on serait venu nous informer qu'un quidam (voilà le *quidam* qui

reparaît !) venait de tirer sous la halle de la Maison de Ville un coup de pistolet, mais que l'on ne pouvait pas nous dire si c'était contre quelqu'un ou contre lui-même qu'il avait voulu commettre un attentat ; nous étant transporté au moment même sous la halle de la Maison de Ville, nous y trouvâmes le sergent Pichonnaz qui commandait le poste de la grande garde, lequel nous remit un pistolet, nous disant qu'il croyait qu'il avait été déchargé par un homme qu'il nous désigna et auquel nous ordonnâmes de nous suivre au corps de garde, où, lui ayant demandé son nom, nous sûmes que c'était le nommé *Damoisel*, citoyen, lequel nous savions avoir été auparavant *aliéné d'esprit*, ce qui nous fit soupçonner au moment même que c'était ledit D., qui avait tiré ce coup de pistolet, vraisemblablement contre lui-même. Sur quoi l'ayant interrogé il le nia fortement. Nous ordonnâmes au sergent Pichonnaz de le garder à vue, et de ne pas l'abandonner un moment, et nous fûmes au moment même chez le Seigneur Syndic de la Garde lui faire notre rapport, lequel, jugea que ledit D. devait être mis en sûreté, et nous ordonna de le conduire à l'Hôpital et de le faire mettre en sûreté dans une chambre séparée jusqu'à ce qu'il fut constaté si c'était lui ou quelqu'un d'autre qui avait tiré le coup de pistolet ; étant retourné au corps de garde le sergent Pichonnaz nous remit une montre d'argent qu'il avait trouvée sur le banc qui est au fond de la Maison de Ville, et sous lequel banc le pistolet à nous remis avait été trouvé, il nous remit aussi la balle du pistolet trouvée sous le même banc et qui est aplatie entièrement ; étant rentré vers le S. Damoiseil nous crûmes bon avant de le conduire à l'Hôpital devoir nous conformer à ce que prescrit l'édit

de 1768, et nous lui offrîmes de le conduire à l'un de MM. les syndics, vu que nous privions ledit Damoiseil de la liberté, quoique nous ne le menassions pas aux prisons; nous ayant dit qu'il voulait être conduit à l'un des Seigneurs Syndics nous le menâmes, suivi d'un caporal du poste de la grande garde chez le Seigneur Syndic de la garde, lequel l'interrogeant en notre présence, obtint à peu près l'aveu dudit Damoiseil d'avoir attenté à sa vie et nous réitéra l'ordre à nous donné de le conduire à l'Hôpital, ce que nous fîmes, secondé par les Seigneurs Cornuau et Eynard, amis de D. lesquels se trouvèrent au pied de l'escalier de M. le Syndic Bonnet, et qui firent comme nous leurs efforts pour calmer les agitations et le trouble extrême de Damoiseil qui se manifestaient par des cris et des remords douloureux sur l'action qu'il avait voulu commettre. Arrivés à l'Hôpital nous donnâmes au Sr hôpitalier les ordres que nous avions reçus de M. le Syndic de la Garde, mais le Sr hôpitalier nous fit observer que dès qu'il fallait que le Sr D. fut mis dans une chambre séparée il ne pouvait le loger à l'hôpital et qu'il le placerait dans un corps de logis où sont les *aliénés*, mais non pas dans les chambres destinées à ceux-ci, et il fut conduit dans une qui nous parut très convenable à l'état dudit D. ; nous devons observer que lorsque ledit aperçut la maison où on le conduisit, son désespoir redoubla et qu'il s'écria qu'on voulait lui faire éprouver les mêmes tourments qu'on lui avait fait souffrir pendant sa précédente détention; nous le raisonnâmes et l'ayant engagé à se mettre au lit, nous visitâmes exactement ses poches et outre les effets contenus dans la note ci-jointe, nous trouvâmes les deux écrits, joints ici, sous les numéros 2 et 3 (que nous

reproduisons plus loin). Nous ordonnâmes qu'on lui ôta tout ce dont il pouvait faire un mauvais usage et dîmes au Sr Hôpitalier de faire appeler le chirurgien pour examiner s'il était convenable de le faire saigner ; nous lui dîmes de plus de faire veiller ledit Damoisel et nous nous retirâmes ; nous avons mandé et assermenté le sergent Pichonnaz, les Sieurs Cornuauud et Eynard, et nous avons reçu leurs dépositions (numéros 4, 5 et 6), et attendu l'aveu dudit Damoisel d'avoir voulu se tuer, lequel aveu se trouve corroboré par les deux susdits écrits collés numéros 2 et 3, nous avons cru superflu de faire sur cet objet de plus amples recherches ; nous avons cru également superflu de mettre le scellé sur le peu d'effets que le dit D. a laissé chez le Sr Cornuauud, dont nous connaissons au surplus la probité. Nous nous sommes informé ce matin de l'état dudit Damoisel, et l'on nous a dit qu'il avait été très tranquille toute la nuit, gémissant cependant de ses malheurs et de l'excès où il s'était abandonné, mais surtout très affligé d'être détenu dans le lieu où il est, paraissant avoir la mémoire très fraîche de ce qu'il dit avoir précédemment souffert ; tel est notre présent verbal que nous joignons ici sous le numéro 7 du 13^{me} Janvier 1779.

(signé) CAYLA, Auditeur.

Nous avons déjà reproduit la première partie de l'écrit de Damoisel adressé à M. Flournois, hospitalier, que l'auditeur a classé sous le n^o 2, lorsque nous avons formulé notre opinion sur l'état mental de D. après son premier procès (p. 37 et suivantes). Nous donnons ici la fin de cette pièce remarquable, toute remplie des opinions puisées dans la lecture des livres de J.-J. Rousseau.

N^o 2. «...Après la mort de M. de Montpérroux, continue l'auteur dans sa confession autobiographique, je m'évadai de ma prison, et je traînai pendant plusieurs années une vie errante et malheureuse. Je ne jouis point des douceurs de la liberté que je m'étais procurée, la raison et la vertu n'avaient fait qu'effleurer mon âme, quoique leur principes y fussent ébauchés par la nature, mais l'éducation avait laissé sans culture la semence de mon bonheur ; il fallut éprouver d'autres adversités et je les supportai avec une fermeté qui me fut inspirée par des Géoliers qui auraient été plus à leur place à la tête d'un établissement des disgraciés de la nature et des épreuves du malheur ; leurs vertus étaient sans cesse en action ; ils ne laissaient passer aucun jour sans répandre des bienfaits sur les tristes victimes de nos mauvaises lois et des caprices de leurs ministres. — Pardonnez, Monsieur, des expressions que la force de la vérité m'arrache et que mon cœur ne me dicte qu'avec la plus vive amertume, que cependant il ne peut céler.

Je fus ensuite libéré, mais après tant de souffrances, j'avais perdu l'usage du talent dont j'aurais été capable. Je ne fis que végéter dans la Société où j'éprouvais une foule de désagréments, et où je ne pus faire aucun usage des faibles talents que j'avais. Je ne supportais qu'avec la plus grande répugnance d'être à la charge de la noble Direction ; je fis pour m'y soustraire les efforts les plus grands, autant qu'ils furent en mon pouvoir, et malgré toutes mes peines, les soins les plus assidus, je ne pus jamais me procurer la douce satisfaction de leur témoigner ma vive gratitude des secours qu'on m'avait accordés pour subvenir à mes besoins les plus urgents. — Jugez, Monsieur, des peines que mon cœur ressentit à cette

disgrâce si peu faite pour un cœur vertueux et indépendant. — Voilà la vérité.

J'aimais mes semblables, j'aurais désiré leur être utile, je fis pour parvenir à ce but tous les efforts qui furent en mon pouvoir ; je ne pus rien faire en leur faveur et, privé de toutes les ressources qui auraient pu me procurer l'indépendance et qui auraient pu me donner la douce satisfaction d'être utile à moi et à la société j'ai préféré mourir que de ne faire que végéter misérablement et m'exposer à cette foule de maux que je ne pouvais éviter que par cet acte de courage, et qui sans cela m'auraient conduit peut-être à la fin la plus triste et la plus ignominieuse. Mieux vaut une mort prompte qu'une vie accablée d'infortunes et qui ne peut nous soustraire à la dépendance.

Je suis votre

(signé) DAMOISEL le jeune.

Si l'écrit n° 2 que nous venons de citer est tout imprégné des enseignements de J.-J. Rousseau, tout spécialement de *l'Emile*, l'écrit n° 3 est directement inspiré par la lecture de la *Nouvelle Héloïse*. Le pensionnaire de Cornuauud a largement profité de la bibliothèque du célèbre natif. Le biographe de ce dernier nous le rappelle ; sa seule dépense superflue, son luxe, ce sont les livres. « Tout en condamnant ma folie pour eux, dit Cornuauud dans ses *Mémoires*, je n'ai pas le courage de m'en repentir. J'aime tendrement ma petite bibliothèque et je ne mérite pas l'épithète de « bibliomane », car j'ai acheté des livres pour les lire et je les lis ». Et Gaspard Vallette remarque dans l'introduction qu'il a écrite pour les *Mémoires d'Isaac Cornuauud* « qu'il fut un de ces

ouvriers de la fabrique genevoise, liseurs passionnés, autodidactes avides de s'instruire... lecteurs enthousiastes et disciples fervents de Voltaire et de Rousseau, ou de tous les deux à la fois, qui se font à eux-mêmes la somme de leurs convictions politiques, religieuses et morales ».

Or, Jean-Louis Damoiseil était aussi un de ceux-là, nous le savons, et ses derniers écrits nous prouvent qu'il a surtout mis à contribution ses lectures des œuvres de Rousseau, dont il se montre un disciple enthousiaste. Comme le fait remarquer André Sayous, dans son ouvrage sur « Le XVIII^e siècle à l'étranger », en parlant des fils des artisans genevois, « il y avait toujours un fonds d'idées et de sentiments en mouvement dans la vie courante de cette république, et c'est à leur contact que s'aiguisaient véritablement la raison et le cœur de ces jeunes gens, et que se formaient pour la vie orageuse de la république, des citoyens à la fois réfléchis, raisonnateurs et passionnés ».

De même que Jean-Jacques, Jean-Louis Damoiseil, remontant par une suite d'ascendants jusqu'à l'un des premiers réfugiés protestants du XVI^e siècle, tenait de ses aïeux calvinistes « cette véhémence d'opinions, ce mélange d'insoumission et de gravité, traits dominants de son caractère ».

Selon le même auteur, la *Nouvelle Héloïse*¹, à peine terminée, était lue avidement dans Genève et y faisait plus de ravages que partout ailleurs.

Le général Thiébault raconte dans ses *Mémoires* (t. 1, p. 136) l'impression que le livre fit sur lui comme jeune

¹ Il n'en fut pas publié moins de 50 éditions jusqu'en 1800.

homme : « Dès les premiers feuillets je fus dans le délice. Au fait, je ne lus pas, je dévorai. Les jours ne suffisaient plus, j'y employais les nuits ; et d'émotions en émotions, de bouleversement en bouleversement, j'arrivai à la dernière lettre de Saint-Preux, ne pleurant plus, mais criant, hurlant comme une bête ».

Jean-Louis Damoisel, nous l'avons dit, fut une de ces victimes. Voltaire lui-même trouvait le morceau du suicide admirable. « Il donne appétit de mourir », disait-il. Notre héros en est la meilleure preuve. Le Vénérable Consistoire dénonça ce livre au Conseil comme « fort dangereux pour les mœurs », mais celui-ci se borna à faire « défense aux loueuses de livres de louer le dit livre à personne », tandis que l'année suivante le 19 juin 1762 il condamnait l'*Emile* et le *Contrat Social* à être brûlés par la main du bourreau, devant la porte de l'Hôtel de Ville. Ce qui faisait dire à Moulou, écrivant à J.-J., le 22 juin 1762. « Quel fanatisme affreux et qu'est-ce qu'il nous prépare ! Les flammes qui brûlaient vos livres me semblaient rallumer le bûcher de Servet ».

Ed. Rod, dans son livre sur l'affaire J.-J. Rousseau (1906), disait aussi « les juges de Servet trouvaient encore des avocats : l'exécution du *Contrat* et de l'*Emile*, et celles qui suivirent, montrent qu'on persistait à les imiter — autant que le permettait l'adoucissement des mœurs ». A Paris « l'*Emile* » seul avait été brûlé le 11 Juin précédent. La condamnation précipitée et aggravée par le gouvernement genevois, puisqu'il y joignit le « *Contrat Social* », fut décrétée sans que les juges aient eu le temps de lire ces ouvrages. — Aussi Gaspard Vallette a-t-il pleinement raison, lorsqu'il affirme que,

quoiqu'on ait essayé de le contester et de l'atténuer¹, il est certain que l'influence de la Cour de France n'a pas été étrangère à la condamnation de Rousseau à Genève. Nous avons tenu à le rappeler pour prouver, une fois de plus, que le cas de J.-L. Damoiselet ne saurait s'expliquer si l'on ne savait à quel point le gouvernement genevois était devenu à cette époque l'exécuteur servile de la volonté tyrannique de Versailles.

Rappelons toutefois avec fierté, qu'à côté de cet

¹ G. Vallette fait sans doute allusion ici au plaidoyer de Rod. Dans son livre sur « L'Affaire J.-J. Rousseau » (Lausanne et Paris 1906), Edouard Rod écrit : « Comme le remarque très justement M. Maugras (Voltaire et J.-J. Rousseau p. 222-223) il est évident que, si le Gouvernement français avait exercé quelque pression sur le Gouvernement genevois (sic) il resterait des traces de ces tentatives dans les correspondances diplomatiques de leurs agents. Or, les lettres de Sellon (qui représentait Genève à la Cour de Versailles) où il est parlé des ouvrages incriminés et de leurs condamnations à Paris et à Genève, non plus que les Extraits des Registres du Petit Conseil qui relatent la lecture de ces lettres et précisent le sens des réponses qu'on décidait d'y faire, ne renferment pas un mot qui confirme ou appuie cette supposition... Si l'on consulte la correspondance de Montpéroux aux Archives des Affaires étrangères, le résultat est aussi négatif (d'après les recherches faites dans ce but par M. F. Barbey, à la demande de M. Rod). Ses lettres établissent... jusqu'à l'évidence qu'il (le résident) n'en avait pas pris l'initiative (de cette affaire qu'il suivait cependant de près) ; et son ministre, quand il lui répond, ne fait *aucune allusion* à l'incident »

Il faut avouer que le célèbre romancier se contente ici de bien pauvres raisons et plaide une bien mauvaise cause. — Les motifs qui guident les gouvernements et que ceux-ci ont intérêt à cacher, ne doivent pas être cherchés dans des documents écrits auxquels ils se garderaient bien de les confier. Le Colonel Charles Pictet avait vu autrement juste en distinguant dans l'arrêt du Petit Conseil, deux causes essentielles « l'engouement où l'on est de M. de Voltaire et le désir de

abaissement déplorable de notre politique extérieure, Genève brillait alors par une pléiade d'esprits supérieurs et de savants illustres. C'était le temps des professeurs Calandrini, Cramer, Jalabert,¹ des Ch. Bonnet, Abraham Trembley, docteur Tronchin, docteur Butini, etc. Voltaire était aux Délices, Jean Jacques Rousseau au comble de la gloire et de l'infortune. C'est à cette époque que Genève acquit la réputation de réaliser la *République idéale*.

Mais revenons à la *Nouvelle Héloïse* et à la lettre célèbre sur le suicide, de l'amant de Julie à Milord Edward² qui a été sans nul doute l'agent provocateur du simulacre de suicide de Damoisel. Je dis simulacre, car la balle qui est allée s'aplatir sur le banc n'a pas même

faire sa cour à celle de Versailles. » — Voilà ce qui crève les yeux. Aussi Rod paraît-il bien un peu pédant, lorsqu'il se pose en juge au front sévère qui a la prétention de donner une leçon à l'imprudent forfaiteur, qu'il réprimande de la façon suivante : « Supposer, dit-il, que le Petit Conseil agit sous la pression de ses propres craintes, pour prévenir un désir que le Gouvernement français n'avait pas même exprimé, ou pour détruire une impression qu'il présumait défavorable, c'est lui prêter une *lâcheté* (c'est nous qui soulignons) dont il n'existe aucune preuve (écrite !), le juger sur des intentions qui n'ont laissé aucune trace (dans ses Registres et dans les lettres de Sellon ou la correspondance du résident), lui faire un de ces *procès de tendances* (id) qu'on n'a pas plus le droit d'intenter à un corps politique qu'à un particulier. »

Evidemment Edouard Rod n'a aucune idée de l'humble posture, relevée par tous les écrivains genevois déjà cités, que le Petit Conseil avait prise au XVIII^e siècle vis-à-vis de la Cour de Versailles.

¹ Voir P. L. Ladame, « Notice historique sur l'Electrothérapie à son origine ». « L'Electricité médicale, à Genève au XVIII^e siècle, » *Revue Médicale de la Suisse romande*, Genève, 1885.

² La *Nouvelle Héloïse*. III^e Partie, Lettre XXI.

effleuré sa peau. — Damoisel, séduit par les ratiocinations de Saint-Preux et s'imaginant qu'il était bien décidé à s'ôter la vie, fut trahi par son inconscient, qui n'était pas d'accord avec les sophismes de sa philosophie et qui fit dévier automatiquement la main qui tenait le pistolet, au moment où D. le déchargeait. Ce n'est pas ainsi qu'agit l'aliéné qui veut se détruire. Celui-ci ne manque jamais son coup. Dans ma longue carrière de médecin praticien j'ai vu de nombreux cas de suicides. J'ai beaucoup étudié cette question ¹ et recherché attentivement les causes de suicide dans chaque cas particulier. Je connais ceux qui sont la suite de mauvaises lectures qui enflamment de jeunes imaginations. Je n'ai pas relevé dans les procès criminels du temps moins de trois jeunes gens de Genève qui se sont suicidés dans les années qui ont suivi la publication du *Werther*, de Goethe, en 1774. On trouvait d'habitude ce livre ouvert, maculé de sang, à côté du cadavre. Un quatrième cas de suicide d'un jeune homme de 18 ans, intoxiqué par la lecture de *Werther* est relaté dans le Registre du Conseil en date du 26 octobre 1793 ².

¹ Voir en particulier : P.-L. LADAME « Le suicide en Suisse », *Correspondenz-Blatt für Schweizer Aerzte*, 1883, t. XIII, p. 494.

² Du 26 octobre 1793. André D. 18 ans s'est suicidé en s'empoisonnant avec une forte dose d'arsenic, chez sa mère : un témoin, son ami, P. 22 ans, raconte qu'il avait son imagination exaltée par les lectures du roman de *Werther* et d'autres de ce genre. — Il a répété ces motifs à ses amis qui l'ont vu expirer.

Un autre ami L., 18 ans, dit aussi qu'il lisait beaucoup *Werther* et était ennuyé de tout. — Il riait et pleurait sans raison.

Un troisième ami Ch. A., 18 ans, fait une déposition analogue, confirme les précédentes. — Amours malheureux.

La différence est grande cependant entre les suites funestes du roman de Goethe et les effets sur l'imagination des jeunes lecteurs de la *Nouvelle Héloïse*. Tandis qu'on ne comprend pas les nombreux cas de suicide en Allemagne surtout, directement provoqués par l'émouvant tableau des souffrances du jeune Werther et son geste meurtrier pour y mettre fin, on n'en cite point à ma connaissance après la lecture de la lettre de St-Preux, malgré le mot de Voltaire. C'est que Rousseau, contrairement à Goethe, a eu grand soin de faire suivre les raisonnements sophistiques de l'amant de Julie s'efforçant à justifier le suicide, d'une réponse émouvante de Milord Edward qui réfute victorieusement les pauvres raisons alléguées par St-Preux pour autoriser les malheureux à s'ôter la vie. On trouve ici le contre-poison à la suggestion parfaite de l'imitation, que Goethe n'a donné que bien plus tard, en disant au désespéré, « sois un homme » lorsqu'il vit avec épouvante l'épidémie de suicide causée par son Werther se propager de plus en plus.

Comme je viens de le rappeler, je n'ai trouvé que Damoisel, seule victime certaine de la thèse subtile de Saint-Preux, et encore sa tentative n'était pas sérieuse ; qu'on en juge d'après l'écrit suivant qui porte le n° 3 dans le dossier de sa procédure du 12 janvier 1779 :

« Ame pusillanime ! ne sais-tu pas qu'il te faudra mourir une fois ? Et ne vaut-il pas mieux mourir à présent que tu le peux, que lorsque tu aura pris de plus fortes racines avec la vie, que tes infortunes se seront accrues, et qu'une foule d'obstacles t'en empêcheront ? Considère qu'il n'y a plus de jouissances pour toi ; tu ne peux plus penser au mariage, tu es sans talent, sans biens, sans

ressources quelconques, il ne te reste que deux amis au plus que tu perdras si tu pousses la lâcheté jusqu'au point de renoncer à ton projet; qui ne sait pas mourir lorsqu'il le faut, est indigne de la vie. Rappelle-toi cette foule de désagréments en tous genres que tu as éprouvés, chez ceux mêmes qui te déplaisaient le moins; souviens-toi que tu n'as été heureux nulle part et que tu aurais encore plus à supporter dans les autres si tu retournais à la vie; ne te dissimule pas que par caractère tu n'es point fait pour vivre en société, et que tu serais encore moins supportable que tu ne l'étais lorsque tu avais plus de moyens de te rendre utile à tes semblables. Tu n'as plus rien à espérer dans le monde, sinon des infirmités sans nombre, des dégouts, des affronts, que tu te seras attirés par ta lâcheté; tu voudras alors chercher à t'y soustraire encore par la mort, mais en vain, ton âme avilie aura perdu l'énergie nécessaire pour cet acte de courage, et tu traîneras jusqu'à ta fin naturelle une vie malheureuse dans une sorte d'avilissement, dans l'infâmie, même, car pour qui ne sait pas mourir il n'est que des vices, des crimes mêmes à s'attendre d'une telle lâcheté.

« Sache donc terminer au plus tôt ta pénible carrière, tu mourras du moins avec la satisfaction d'avoir mérité un meilleur sort que celui qui te réduit à cette extrémité, mais qui devient nécessaire pour ne pas t'exposer à des pires infortunes que celles dont tu te plains avec raison.

« Tel qui t'estimait lorsque tu vivais, t'estimera encore plus quand tu seras mort; tes faiblesses disparaîtront aux yeux de ceux qui savaient apprécier tes bonnes qualités; ils parleront quelquefois de toi avec plaisir; ils diront qu'avec des circonstances plus heureuses tu aurais été un homme très recommandable dans le monde; il te plain-

dront sincèrement d'avoir été réduit à une telle fin, mais ils diront: « il n'en reste que plus digne de notre estime. « puisqu'il a préféré mourir plutôt que d'être à charge à « ses amis et à la société et à traîner dans le monde une « vie triste et languissante ». On te citera quelquefois comme un exemple à suivre et tu pourras avoir des imitateurs de ton vertueux courage !

« Pense à ces grands hommes qui ont eu la fermeté de renoncer à la vie plutôt que de vivre dans la misère ou l'avilissement. Tout ce qu'il y a de gens sensés et vertueux les admirent et quelques-uns ont de temps en temps le courage de les imiter. Imite-les aussi et tu jouiras du même honneur. Souviens-toi de Caton et suis son exemple !

Quand on a tout perdu ;
Que l'on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre ;
La mort est un devoir. »

Paraphé ne varietur :

CAYLA, Audr.

L'épilogue de cette lamentable histoire se trouve dans les séances suivantes du Conseil :

p. 37.¹ — *Du vendredi 15 janvier*. Vu l'information faite par le sr auditeur Cayla le 13 de ce mois au sujet de Jean Louis Damoisel qui a avoué avoir voulu attenté à sa vie, ayant été trouvé sous la Halle de la Maison de Ville, ayant un pistolet qui s'est lâché : M. le Syndic de la Garde ayant rapporté que sur l'état connu de l'esprit dudit il l'avait envoyé à l'Hôpital pour qu'il lui fut administré des secours, ce qui a été approuvé.

¹ Registre du Conseil de 1779.

p. 51. — *Du samedi 23 janvier.* N^{ble} Fatio, Sgr^r Syndic, a rapporté que la noble Direction de l'Hôpital l'avait prié d'exposer au Mgn. C^l que Jean Louis Damoisel paraît tout à fait rétabli, que ses parens et ses amis font des instances pour qu'il ait sa liberté ; que la n^{ble} Direction pense que c'est le cas de la lui accorder pour qu'il aille demeurer chez lui où il promet de vivre tranquillement — lecture a été faite de la requête dudit D. dans laquelle reconnaissant qu'il avait formé le dessein d'attenter à sa vie, il recourt humblement à la clémence du Conseil et prie qu'on lui laisse la liberté de retourner chés lui où il se propose de rester quelque tems dans la retraite, se flattant qu'à l'avenir le Conseil n'aura plus rien à blâmer dans sa conduite : dont opiné l'avis a été de recommander de nouveau ledit Damoisel à la n^{ble} Direction de l'Hôpital pour qu'il soit retenu dans la maison et pour qu'il y soit nourri d'une manière propre à rétablir parfaitement l'état de son esprit, et pour l'occuper s'il est possible, ledit devant être consigné à la porte pour qu'il ne sorte de la maison jusqu'à ce qu'il conste de son parfait rétablissement, le Conseil s'en remettant à la prudence de la noble Direction.

p. 114. — *Du vendredi 26 février.* Noble Fatio, Sgr^r Syndic, a rapporté que Jean Louis Damoisel, le jeune, a présenté requête à la n^{ble} Direction de l'Hôpital pour obtenir sa liberté ; qu'il a paru qu'il était parfaitement rétabli sur le rapport du s^r Melly, Directeur et du s^r Flournois, Hôpitalier, et que suivant l'intention du Conseil contenue dans le Registre du 23 janvier, la n^{ble} Direction s'est crue autorisée à accorder audit Damoisel sa demande.

Jean Louis Damoiseel mourut d'apoplexie en son domicile, en l'Isle, assisté de l'Hôpital Général, la même année le mercredi 15 décembre 1779, âgé de 38 ans. Il est inscrit sous le nom de « Le Damoiseel » dans le registre des décès.

* * *

Nous ne connaissons qu'un cas de séquestration arbitraire au XVIII^e siècle qui puisse être mis en parallèle avec la longue captivité de Damoiseel, c'est celui de Latude, le fameux prisonnier de la Bastille qui, à la suite d'une espièglerie de jeunesse, en 1749, y fut enfermé pendant 35 ans, victime d'une vengeance de la maîtresse toute puissante de Louis XV, Madame de Pompadour, à laquelle il avait envoyé une petite boîte explosive, bien inoffensive.

On pourrait aussi rapprocher du cas de Damoiseel le sort d'un jeune Fribourgeois, nommé Thorin, rappelé par Alex. Daguët, dans son *Histoire de la Confédération suisse* (Neuchâtel, 1861, p. 486, en note). Cet infortuné, valet de chambre de Louis XV, pour avoir eu le malheur d'être témoin involontaire d'une scène étrange et mystérieuse, « gémit pendant 17 ans dans l'humide donjon de la Bastille. »

Les tribulations de Jean-Louis Damoiseel et les circonstances tragiques de son sort, dont je viens de vous retracer les péripéties, forment à mon avis, un épisode caractéristique de l'histoire de Genève au XVIII^{me} siècle. Si le Magnifique Conseil s'est montré si complaisant envers le Résident et la cour de Versailles, c'est qu'il craignait, en résistant à leurs injonctions, d'attirer sur Genève des maux et des calamités dont il voulait à tout

prix éviter les funestes conséquences. Les temps héroïques du XVI^me siècle étaient passés, où l'on répondait aux menaces du duc de Savoie que nous préférions vivre dans la gêne et la misère plutôt que de perdre notre indépendance.

Si l'histoire n'avait pas de leçons à donner, dirions-nous avec Numa Droz, il ne vaudrait pas la peine de l'écrire, ni de la lire.

Aujourd'hui, la Suisse a connu aussi des jours de gêne et d'angoisse et nous étions bien mal préparés à les supporter à la suite de la prospérité économique que nous ont valu vingt années de *Realpolitik*, alors que notre idéal de vieille démocratie et la noble fierté du sentiment de notre indépendance se sont obscurcis au point que les représentants de notre peuple ont signé la néfaste convention du Gothard, ont humilié la Suisse et se sont courbés devant les exigences de l'impérialisme allemand, comme le Sénat de Genève l'avait fait devant celles de la cour de France au XVIII^e siècle. Si Genève a eu son Monsieur de Montpéroux et son Monsieur Hennin au XVIII^e siècle, la Suisse a maintenant son Monsieur von Bismark, un indésirable, et Son Excellence Monsieur le baron von Romberg. Nous ne saurions assez déplorer la déférence regrettable qu'on a montrée pour ces personnages compromettants, la prudence excessive du Conseil fédéral, redoutant de livrer notre pays aux horreurs de la guerre, et qui, dans cette crainte, a laissé passer le moment opportun d'une protestation officielle, mesurée dans les termes, mais ferme et énergique, contre la violation de la Belgique, héroïque et loyale, notre sœur en neutralité. Nous sommes heureux et fier de rappeler que c'est le président de

notre Institut, un des membres de notre gouvernement, le doyen d'âge du Conseil national, qui a dit le premier la parole libératrice de notre conscience opprimée. Mais qu'avons-nous vu dès lors ? La police de Bâle livrant aux sbires allemands un malheureux Alsacien qui avait cru trouver en Suisse un sûr asile ; les prisons de Berne s'ouvrant complaisamment aux dénonciations allemandes ; le Conseil d'Etat de Zurich prenant fait et cause pour un professeur pangermanique contre son assistant qui s'était permis de manifester ses sentiments suisses. Avons-nous besoin de rappeler la triste affaire des colonels, les tracasseries infligées à la *Freie Zeitung*, le procès Vuille-Raemakers et tant d'autres turpitudes dont l'histoire demandera compte aux hommes qui ont trahi notre idéal helvétique et vilipendé la mission providentielle de la Suisse au sein des nations. Nous ne pouvons cependant passer sous silence l'affaire Sychrava, le sincère républicain tchèque, qui vient d'être nommé ambassadeur du gouvernement tchéco-slovaque à Paris, et qui, s'étant réfugié chez nous, en fut expulsé, en mai 1916, sur la dénonciation de la police autrichienne. M. le conseiller fédéral Hoffmann, de fâcheuse mémoire, n'a pas craint, à cette occasion, de le représenter au Conseil National comme un anarchiste dangereux. Il y a des noms qui sont prédestinés à être cloués au pilori de l'histoire suisse contemporaine. Aurait-on peut-être oublié, parfois, à Berne, que les principes démocratiques revendiqués par les Alliés sont inscrits depuis plus de six siècles à la base de notre Constitution républicaine ? Toute notre histoire proclame que la Suisse a toujours été frappée de grands malheurs chaque fois qu'elle fut infidèle à son idéal et à sa mission interna-

tionale. On pourrait en donner de nombreux exemples. Notre pays a aussi eu sa crise d'impérialisme, il a été radicalement guéri à Marignan. Maintenant que les traités de Brest-Litowsk et de Bucarest ont fini de dessiller les yeux de ceux de nos confédérés qui étaient encore hypnotisés par l'hydre de l'impérialisme allemand, l'âme suisse s'est réveillée et nous pouvons saluer joyeusement, tous ensemble, les victoires des armées alliées qui combattent pour notre idéal et qui vont enfin délivrer le monde de l'hégémonie prussienne.

La lugubre destinée de Jean-Louis Damoisel nous a révélé toute la honte et l'amertume des sombres années du XVIII^e siècle qui sonnaient le glas de la « Fin d'un Régime » à Genève et annonçaient la chute de l'ancienne Confédération. — Soyons cléments pour les hommes qui ont été aux responsabilités à cette douloureuse époque de notre histoire. Que leurs faiblesses, leurs erreurs et leurs fautes nous apprennent à ne pas condamner sans indulgence les hommes politiques de notre temps, aveuglés et fascinés par le monstre militariste, et qui ont méconnu le rôle glorieux dévolu à notre patrie. — Mais aussi soyons heureux et fiers de ce que, dans la tourmente mondiale qui bouleverse l'Europe depuis 1914, Genève ait donné à la Suisse Henri Fazy et Gustave Ador, comme autrefois Pictet de Rochemont, James Fazy et le général Dufour.

NOTICE NÉCROLOGIQUE ¹

sur le

Docteur Paul-Louis LADAME

par le Dr F. NAVILLE

MESDAMES ET MESSIEURS,

Genève vient de perdre l'un de ses médecins les plus distingués, le Dr P.-L. Ladame, membre correspondant étranger de l'Académie de Médecine de Paris, vice-président du Comité de Gestion de l'Institut Genevois, décédé à Genève le 21 octobre 1919 à l'âge de 77 ans.

J'ai le triste devoir de retracer brièvement ce soir devant vous la longue carrière de ce regretté confrère. Vous me permettrez de le faire très simplement; malgré sa renommée, le Dr Ladame était un modeste dont la vie fut entièrement consacrée à l'exercice de sa profession et à ses travaux scientifiques; sa mort et ses funérailles furent simples, comme l'avait été sa vie privée, et l'idée d'un éloge funèbre emphatique lui aurait à coup sûr déplu. Je chercherai donc à donner de sa vie et de son œuvre un résumé exclusivement objectif, et ce faisant je m'inspirerai certainement de la méthode d'étude qu'il

¹ Cette étude a fait l'objet d'une lecture à la séance du 4 novembre 1919 de la Section des Sciences naturelles et mathématiques de l'Institut Genevois.

pratiquait lui-même avec raison, et avec tant de distinction. Vous savez, en effet, que tous ses travaux ont toujours été surtout caractérisés par une documentation historique exacte, et par une étude critique restée toujours très objective et très impartiale. Cela était particulièrement sensible dans les domaines difficiles où tant de bons auteurs se laissent au contraire facilement entraîner à des généralisations prématurées, à des jugements partiiaux, ou à des théories mal soutenues par les faits. C'était même une des particularités les plus frappantes de sa tournure d'esprit, dans ses travaux sur des questions générales, de préférer reprendre toujours son sujet à l'origine, en exposant clairement dans leur ensemble toutes les opinions qu'on avait émises sur lui, et de ne réserver que la dernière place à son opinion personnelle ; souvent même, vous vous en souvenez sans doute, il se faisait un malin plaisir de se borner à la présenter ou à la résumer sous la forme d'une citation empruntée à un auteur ancien, très ancien parfois, car il avait une connaissance extrêmement étendue de l'histoire des doctrines médicales.

Paul-Louis Ladame, fils d'un professeur de chimie et de physique à l'Académie de Neuchâtel, naquit dans cette ville le 15 juin 1842. Ses études médicales durent être intelligemment dirigées et rapidement conduites, car de 1861 à 1865 il en parcourut tout le cycle en visitant successivement les Universités de Zurich, Würzburg, Berne et Paris. La fréquentation de plusieurs universités peut être d'un grand profit pour un étudiant à curiosité intellectuelle éveillée, au point de vue de la culture générale comme au point de vue de l'orientation professionnelle ultérieure ; elle valut certainement à

Ladame sa précocité intellectuelle remarquable. Il garda toujours de ses études le meilleur souvenir; sa mémoire, restée d'une vigueur exceptionnelle jusque dans les dernières années de sa vie, lui permit souvent d'en raconter à l'occasion divers épisodes; voici comment il rappelle ses souvenirs de Paris dans un discours prononcé en 1911 à la Société médico-psychologique de cette ville :

« C'était en 1864, il y a bientôt 48 ans, j'arrivais à Paris, tout jeune médecin, brûlant du feu sacré, enflammé par les leçons de Griesinger qui avait inauguré l'année précédente un cours de psychiatrie dans le vieux Asile de Zurich. Je fus enthousiasmé par les brillantes conférences cliniques de Lasègue, et la maestria avec laquelle il accouchait l'esprit récalcitrant des persécutés. Dans les allées de la Salpêtrière j'entrevis Falret père, serré dans sa redingote Louis-Philippe, image de l'aliéniste sévère, correct et digne, formé par le grand Esquirol. Assis aux côtés de Duchêne de Boulogne, sur les gradins rustiques réservés au public, nous écoutions ravis le célèbre tournoi oratoire sur l'aphasie, à l'Académie de médecine, où Bouillaud, Trousseau et Paul Broca rivalisaient d'éloquence ».

Les examens qui terminèrent ses études mirent déjà en évidence ses brillantes qualités intellectuelles, et à 23 et 24 ans, à l'âge où nos futurs médecins sont actuellement encore sur les bancs de l'école, il publia deux travaux qui font preuve d'une maturité d'esprit et d'une érudition certainement exceptionnelles à cet âge, en même temps que de cette précision et de cette élégance de style qui devaient rester toujours le trait dominant de ses publications. L'un de ces travaux a trait à l'emploi du thermomètre, instrument qui n'était alors utilisé que

depuis quelques années, et dans les hôpitaux seulement (cette étude date de 1866), et dont l'auteur recommande l'usage constant dans la clientèle privée, en résumant d'une façon fort intéressante tous les renseignements utiles qu'on en peut tirer ; il y ajoutait une étude très complète et très serrée sur le mécanisme de la production de la chaleur animale, sur le rôle du système nerveux dans sa répartition dans l'organisme, sur les courbes récemment décrites comme caractéristiques de diverses maladies fébriles, et sur certaines hyperthermies observées avant ou après la mort.

L'autre publication est une importante thèse de deux cents pages sur la symptomatologie et le diagnostic des tumeurs cérébrales ; à cette époque l'anatomie des faisceaux nerveux de l'encéphale, qui explique aujourd'hui facilement la plupart des symptômes des tumeurs et permet le plus souvent un diagnostic de localisation assez exact, était encore très mal connue ; Ladame se livra à un consciencieux dépouillement analytique des nombreuses observations de tumeurs publiées jusqu'alors, analyse minutieuse qui mit en évidence plusieurs symptômes utiles à un diagnostic précis, et qui fait de cet ouvrage un recueil de bonnes observations qu'on peut encore consulter aujourd'hui avec profit.

En 1865 et 1866, Ladame fut médecin adjoint à l'Hôpital Pourtalès de Neuchâtel ; puis, après un semestre d'études à Vienne et six mois passés à la Chaux-de-Fonds, il se fixa au Locle où il pratiqua la médecine générale pendant 13 ans, de 1866 à 1878. Dès cette période il commença à s'intéresser aux questions d'hygiène sociale, de salubrité publique, de morale sexuelle, d'assainissement des villes, et publia sur ces sujets divers

opuscules et conférences. Pendant un semestre, 1867-68, il donna un cours libre d'anthropologie à l'Académie de Neuchâtel. En 1874 il concourut à la fondation de la Société médicale neuchâteloise, dont il fut l'un des premiers si ce n'est le premier président, ce qui montre quelle estime lui avaient déjà valu son activité et sa carrière au Locle. Cette activité de médecin praticien le fatiguait du reste beaucoup, et il décida de la quitter pour venir se fixer à Neuchâtel même; il y utilisa les ressources de la Bibliothèque pour étudier à fond les questions de protection et d'assistance aux enfants anormaux, abandonnés, orphelins ou illégitimes. Un généreux citoyen de Neuchâtel, F. Borel, ayant légué sa fortune à l'Etat pour être employée à une œuvre d'utilité publique, le Grand Conseil décida de la consacrer à la création d'un orphelinat cantonal et le Dr Ladame fut chargé de visiter les établissements similaires de la Suisse et de l'étranger, et de présider aux travaux de fondation de l'orphelinat Borel. Il publia sur ce sujet un volumineux ouvrage de 200 pages où il étudie depuis l'antiquité l'histoire de l'assistance aux enfants orphelins et abandonnés; ce fut là la première de ces recherches historiques minutieuses et extrêmement fouillées auxquelles il se complut si souvent plus tard.

Quittant à nouveau Neuchâtel, il créa et dirigea l'Orphelinat de Dombresson de 1880 à 1883, profitant encore de son temps libre pour donner un cours d'hygiène à l'Ecole Secondaire du Val-de-Ruz et pour publier diverses brochures sur le régime des aliénés en Suisse, sur la statistique et les causes des suicides, sur la prostitution dans ses rapports avec l'alcool, le crime et la folie, sur la névrose hypnotique, sur l'hypnose devant la médecine

légale au point de vue du viol, sur la police des mœurs, la protection des enfants, etc.

Sa grande activité de publiciste et ses talents de conférencier et d'écrivain le firent dès ce moment connaître et apprécier à l'étranger. Un travail persévérant lui avait permis d'acquérir un style d'une correction vraiment impeccable, et qu'il entretenait en lisant volontiers les bons auteurs littéraires français ; en 1882 et 1884 il fut nommé membre correspondant de la Société de Protection de l'Enfance et de la Société médico-psychologique de Paris.

Encouragé probablement par les succès de ses écrits et par sa renommée naissante, victime d'autre part de différents ennuis à Dombresson et surtout légitimement désireux de se rapprocher d'un grand centre pour l'éducation et l'instruction de sa nombreuse famille, pour pouvoir satisfaire sa curiosité intellectuelle, poursuivre ses travaux et se consacrer exclusivement à la neuro-psychiatrie, le Dr Ladame décida d'orienter à nouveau son activité professionnelle. Il consacra six mois de l'année 1884 à des stages dans les Cliniques d'électrologie, de neurologie et de psychiatrie de Berlin et de Paris, pour se perfectionner dans ces branches. Voici ce qu'il dit de cette époque, dans un discours prononcé à Paris en 1911.

« Je revins à Paris me retremper aux sources vives de la science française. Je visitai assidûment les services de Charcot, de Ball et de Magnan. Je ne manquai pas d'aller chaque jour à l'Infirmierie du Dépôt de la Préfecture de Police, chez Paul Garnier qui succédait à Lasègue et à Legrand du Saulle, et dont le professeur Dupré continue aujourd'hui les glorieuses traditions. Accueilli partout

avec une amabilité charmante et une grande libéralité, qui sont d'usage dans le généreux pays de France, je me sentis pénétré de reconnaissance pour ces illustres maîtres.

« Pendant un demi-siècle j'ai suivi attentivement le magnifique essor de la neurologie et de la psychiatrie françaises dans ce grand « centre d'association antérieur » du cerveau européen qui s'appelle Paris, où j'ai toujours conservé de précieuses amitiés. Ils sont gravés dans nos cœurs les noms de ces laborieux ouvriers de la pensée que nous avons perdus. Benjamin Ball, Charcot, Bouchereau, Motet, Jules Falret, Garnier, Joffroy, Féré, Christian, Bourneville, Brissaud, Raymond, Giraud, Doutrebente et Charpentier ».

Puis il vint se fixer définitivement à Genève en 1884. C'était la belle époque de la neurologie : les découvertes toutes récentes de Charcot sur les maladies organiques du système nerveux, la découverte récente aussi des techniques permettant d'étudier les lésions histologiques de ces maladies, les discussions alors passionnées entre les diverses écoles qui s'occupaient d'hypnotisme et d'hystérie, les progrès constants de la physiologie et de l'anatomie du système nerveux, la connaissance progressive des localisations cérébrales, toute cette science naissante donnait à une intelligence active, dans une grande ville, l'occasion de travailler, de publier, et de se faire connaître. Le Docteur Ladame s'y appliqua dès le début, en cherchant toujours à se tenir simultanément au courant des progrès de la neurologie et de la psychiatrie ; c'était la bonne direction d'esprit qu'avait imprimée en lui son premier et vénéré Maître Griesinger, de Zurich. Trop souvent en effet les neurologistes ne sont pas très

au courant des questions psychiatriques, et les psychiatres ignorent à leur tour la neurologie ; or ces deux domaines de la médecine sont unis par des liens si intimes qu'il est impossible, sans les dominer tous deux à la fois, de résoudre la plupart des questions cliniques que suggère leur étude.

Le Docteur Ladame professa régulièrement pendant vingt-quatre ans comme privat-docent à la Faculté de Médecine, et parfois à la Faculté de Droit, sur des sujets empruntés alternativement à l'électrothérapie, à la neurologie, à la psychiatrie, à l'anthropologie criminelle, à la psychiatrie médico-légale, à l'histologie des centres nerveux. Il fit de nombreuses conférences publiques ; le catalogue de ses publications ne compte pas moins de 190 numéros, sur des sujets généraux ou spéciaux dont je ne puis vous entretenir ici en détail. Malgré ses dons d'écrivain certainement très grands, il n'a jamais cherché à augmenter sa renommée en défendant longuement ou avec exagération des idées originales ou personnelles auxquelles son nom serait ainsi resté attaché ; il avait une trop grande érudition pour tomber dans ce travers ; il savait trop bien tout ce qui avait déjà été écrit et pensé sur les sujets généraux auxquels il s'intéressait ; il avait assez vécu et assez réfléchi pour savoir que la marche de la vérité est nécessairement lente, et qu'on y contribue davantage en accumulant impartialement des documents bien étudiés qu'en répandant des théories prématurées. C'est pourquoi il aimait à s'entourer d'une documentation historique très complète, et à résumer son opinion et le résultat de ses recherches sous forme de conclusions nettes et concises. En présence de théories médicales lancées avec bruit et dites modernes, il se plaisait au

contraire à montrer, par des citations d'adages ou d'auteurs anciens, qu'il n'y avait rien de nouveau sous le soleil, et qu'il s'agissait là d'idées déjà connues et exprimées antérieurement ; il le faisait du reste volontiers pour ses opinions personnelles comme pour celles des autres, sans aucune fausse honte.

Il y a lieu de rappeler à ce sujet l'attitude impartiale mais réservée qu'il a toujours gardée vis-à-vis des théories modernes concernant l'anthropologie criminelle, la classification des psychoses, le rôle de la sexualité dans les névroses, la psychopathologie religieuse, alors que de puissants courants d'idées poussaient beaucoup de médecins à se rallier à des généralisations probablement entachées d'erreurs. Ce furent certainement sa connaissance très étendue de l'histoire des doctrines médicales, sa culture générale, son sens critique et le bon sens de son jugement, qui lui permirent de ne jamais se départir, sur ces problèmes difficiles, d'une judicieuse réserve qu'il convient de souligner, et à laquelle l'histoire donnera probablement raison.

Dans l'étude de toutes les questions de clinique et de pathologie, comme nous l'avons indiqué plus haut, sa tournure d'esprit le portait plutôt à exposer objectivement l'ensemble d'un problème, et à ne réserver qu'une petite place à ses idées personnelles. Mais il y avait des domaines où sa plume devenait plus personnelle, plus incisive, et parfois mordante ; c'était sur les sujets qui lui tenaient plus particulièrement à cœur en tant que philanthrope et aliéniste : la question du criminel-né, l'assistance aux enfants abandonnés ou anormaux, le régime des aliénés, la statistique et le patronage des aliénés, les questions sexuelles, l'eugénique, l'alcoolisme,

la police des mœurs, l'abus de l'hypnotisme, les divorces et suicides par maladies mentales, le problème des responsabilités pénales atténuées dans leurs rapports avec l'atténuation de la peine, la justice envers les criminels pathologiques (homosexuels, exhibitionnistes), les procès intentés jadis aux malades accusés de démonomanie ou de sorcellerie, etc. Une des études les plus mordantes qu'il ait écrites est un article de 1915, intitulé « Une page d'anthropologie criminelle ; psychologie militariste et pangermanique ; les causes prochaines et immédiates des atrocités », où il stigmatise violemment comme ils le méritent certains traits de la mentalité des intellectuels et des militaristes allemands, le pangermanisme, le caporalisme, et ce qu'il appelle avec raison le « gobisme darwinisé », les brutalités et les atrocités allemandes. C'est une étude très remarquable d'histoire, d'anthropologie et de psychologie, de psychologie criminelle, qui est faite de sang-froid, qui est sévère mais juste, et que je considère comme de nature à pouvoir éclairer utilement ceux qui n'ont pas encore d'opinion arrêtée sur un sujet qui est douloureux, mais qui doit cependant être regardé en face, comme l'ont fait dès 1915 la plupart des honnêtes gens.

Car le Docteur Ladame n'a pas été seulement un érudit de cabinet ; il a été surtout un homme et un médecin de cœur qui s'est intéressé du commencement à la fin de sa carrière aux problèmes moraux et sociaux, à l'assistance au malade, à la protection du faible, à la justice envers tous, qu'il se soit agi d'enfants, de criminels, d'aliénés, de martyrs de leurs idées, de victimes de leur maladie ou de leur foi ; et il l'a fait non seulement en médecin désireux d'étudier scientifiquement ces pro-

blèmes pour les faire connaître du public et aux autorités compétentes, mais aussi en homme de bien qui tenait à se dépenser personnellement et à mener campagne pour créer des organisations philanthropiques et faire aboutir des réformes utiles. Sa bibliothèque contenait un nombre infini de fiches sur toutes les questions sociales, et sa pratique privée ne l'empêcha pas d'être médecin du dispensaire des Pâquis, de donner ses soins aux pupilles de l'Enfance abandonnée et aux enfants des classes d'anormaux, de contribuer à la fondation de l'Asile de l'Enfance abandonnée et de la Société genevoise de Patronage des aliénés. Il était médecin visiteur honoraire de la Maison cantonale des aliénés des Vernales, et en 1895, lorsqu'on décida de la création d'un nouvel Asile cantonal des aliénés, il mena une vigoureuse campagne pour que l'on crée conjointement un asile urbain d'aliénés temporaires, sorte de clinique psychiatrique annexée à l'Hôpital, en même temps qu'une colonie agricole d'aliénés pouvant travailler et un hospice d'incurables ; il demandait déjà en même temps que l'on s'occupe du placement des aliénés dans des familles de la campagne.

Savant de cabinet d'une grande érudition en neurologie et en psychiatrie, historien distingué, conférencier justement estimé en Suisse et à l'étranger, écrivain remarquable, anthropologiste et philanthrope, expert psychiatrique apprécié par les tribunaux, le Docteur Ladame fut encore un bon médecin tout court. Vous me permettrez de ne pas insister ici sur ce sujet ; je puis seulement dire que de nombreux malades lui étaient restés fidèles jusque dans sa dernière année, même pour des cas de médecine générale.

Ses talents d'écrivain et son érudition lui avaient valu assez vite de nombreuses distinctions et même une grande renommée à l'étranger, en France notamment ; il fut nommé membre et président de nombreuses sociétés savantes, rapporteur et délégué à de nombreux congrès, président d'honneur de plusieurs congrès internationaux. Voici, par ordre chronologique, la liste des principales distinctions dont il fut l'objet :

- 1882, Membre de la Société protectrice de l'Enfance à Paris.
- 1884, Membre de la Société médico-psychologique de Paris.
- 1889, Membre de la Société neurologique de Londres.
- 1890, Membre de la Société de médecine mentale de Belgique.
- 1892, Président du IV^{me} Congrès des médecins suisses, à Genève.
- 1892, Président de la Société médicale de Genève.
- 1893, Fondateur et président de la Société de statistique de Genève.
- 1896, Président du IV^{me} Congrès international d'anthropologie criminelle, à Genève.
- 1899, Membre de la Société de neurologie de Paris.
- 1908, Membre de la Société de psychiatrie et de la Société clinique de médecine mentale de Paris.
- 1909, Vice-Président du VI^{me} Congrès international de psychologie à Genève.
- 1914, Membre de la Société de médecine légale de France.
- 1916, Président de la Société suisse de neurologie.
- 1916, Membre correspondant étranger de l'Académie de médecine de Paris.
- 1918, Vice-président de l'Institut national genevois.
- 1919, Président d'honneur de la Société suisse de neurologie.

- 1889 et 1892, Président d'honneur des 11^{me} et 11^{me} Congrès internationaux d'anthropologie criminelle, à Paris et à Bruxelles.
- 1900, Président d'honneur des Sections de psychiatrie et de neurologie du 11^{me} Congrès international de médecine, à Paris.
- 1906, Président d'honneur du Congrès international de l'Assistance des aliénés, de Milan.
- 1890, 1894, 1898, 1905, 1911, délégué du Conseil fédéral suisse aux Congrès internationaux des patronages.
- 1892, délégué au 11^{me} Congrès international d'anthropologie criminelle, à Bruxelles.

Je ne puis songer à donner ici un résumé des publications exclusivement médicales du Dr Ladame ; les plus connues sont sa thèse sur les tumeurs du cerveau, ses études sur l'hypnotisme, sur l'hypnose devant la médecine légale, sur l'électricité médicale, sur la maladie de Friedreich, sur les psychoses post-grippales et post-opératoires, sur le régicide Lucheni (avec le professeur Régis), sur le tabès, sur le vertige de Gerlier, sur la chorée de Huntington, ses remarques sur la religion en pathologie mentale, ses revues critiques sur l'homosexualité et sur le rôle de la sexualité dans les névroses, et de nombreux travaux sur l'aphasie, dont quelques-uns en collaboration avec son confrère et fidèle ami le Prof. von Monakow de Zurich.

Il y a lieu par contre de faire ici une mention spéciale des travaux d'histoire et d'histoire médicale par lesquels il s'est spécialement distingué, et dans lesquels il mettait toute la patience de chercheur, tout le talent d'écrivain, et toute l'érudition historique, médicale et psychologique, dont vous vous souvenez encore ; il affectionnait tout

particulièrement ce genre de recherches d'archives, dont il communiquait parfois les résultats à la Société d'histoire de Genève et à l'Institut genevois. Citons entre autres :

L'électricité médicale à Genève au xviii^{me} siècle.

La responsabilité criminelle des aliénés dans l'antiquité, au Moyen Age et à la Renaissance.

Procès criminel de la dernière sorcière brûlée à Genève.

The Mental state of Rousseau. Revue critique.

Les possédés et les démoniaques à Genève au xviii^{me} siècle.

Les mandragores et diables familiers à Genève aux xvi^{me} et xvii^{me} siècles.

Un médecin aliéniste genevois précurseur. Gaspard de la Rive.

Un prophète cévenol mystique et érotomane à Genève.

Michel Servet ; travail présenté à l'Institut genevois en 1912.

Un épisode des relations de Voltaire avec Genève.

La dernière lecture que le Docteur Ladame fit à l'Institut fut l'éloge du regretté professeur Yung, le 5 mars 1918; deux mois après il était nommé vice-président de l'Institut. Il était déjà malade à ce moment; des lésions artérielles et cardiaques l'affaiblissaient physiquement et lui occasionnaient des crises d'angine de poitrine répétées. Il travaillait cependant encore avec sa persévérance d'autrefois, sans se laisser décourager par ses malaises; il était resté le médecin bienveillant et courtois apprécié depuis longtemps par ses malades et par ses confrères; son intelligence si ouverte et si précise, sa mémoire remarquable, son énergie morale résistaient vaillamment aux lentes atteintes de l'âge. En janvier 1919

parut encore de lui une revue générale de la doctrine de son confrère et ami von Monakow sur les localisations cérébrales, et en mars il présidait encore la séance annuelle de la Société genevoise de patronage des aliénés, où il lisait un travail de son fils le Dr Charles Ladame sur les psychoses post-grippales. En juin il eut le chagrin de devoir renoncer à présider la réunion annuelle de la Société suisse de neurologie, pour subir une cure nécessitée par des crises d'angine toujours plus fréquentes ; sa sérénité morale n'était cependant pas altérée par la conscience très nette qu'il avait de la gravité de son état. Puis il dut s'aliter, et ce fut une dernière crise du cœur qui l'emporta le 21 octobre. Il avait gardé toute sa présence d'esprit jusque près de sa fin ; on trouva sur son bureau une foule de fiches et de notes destinées à des publications qu'il projetait de faire en collaboration avec son fils, sur la *paranoïa* et sur l'état mental de J.-J. Rousseau. On peut dire qu'il a réalisé jusqu'au dernier jour ce programme d'hygiène morale qu'il résumait en ces termes, il y a vingt-cinq ans, dans une conférence :

«Le couronnement de l'hygiène du système nerveux, c'est l'hygiène morale, dont tout le programme peut se résumer en deux mots : Aimer la vie et ne pas redouter la mort. Pour remplir ce programme il faut tendre sans cesse au perfectionnement de soi-même, apprendre le renoncement et la résignation joyeuse, le dévouement à sa famille, à ses semblables, à son pays. Quand la tâche de chaque jour a été laborieusement et consciencieusement remplie, on peut attendre la mort sans trouble et sans faiblesse, et rien ne peut mieux préparer une heureuse et sereine vieillesse qu'une bonne hygiène

nerveuse et mentale à travers tous les âges de la vie. A l'approche de la mort on se souviendra des paroles de Jean-Jacques Rousseau qui traduisent l'espérance chrétienne :

« Qui s'endort au bras d'un père n'est point en souci de son réveil ».

.
.
.

Mesdames et Messieurs. Au point de vue suisse, la vie du Dr Ladame est un exemple encourageant. Médecin dans une petite ville du Jura pendant treize ans, fatigué d'une clientèle qui ne satisfaisait pas ses besoins intellectuels, il eut l'énergie d'orienter ailleurs son activité. Après avoir passé deux ans à étudier théoriquement les questions d'hygiène sociale et d'assistance médicale aux enfants abandonnés et aux aliénés, après avoir dirigé pendant quatre ans l'orphelinat cantonal neuchâtelois, il décida de se consacrer entièrement à l'étude et à la pratique de la neurologie et de la psychiatrie, domaines auxquels il s'était intéressé dès le temps de ses études et sur lesquels il avait déjà écrit divers travaux justement estimés. Il fit des stages dans les principales cliniques de Berlin et de Paris et vint enfin se fixer à Genève, où il fut bientôt apprécié de tous ses confrères comme spécialiste éminent. Ses dons naturels et un persévérant labeur lui valurent une renommée toujours grandissante, dont le couronnement fut sa nomination comme membre correspondant étranger de l'Académie de médecine de Paris, en 1916.

Et cependant sa vie fut loin d'être exempte de chagrins, de soucis et de regrets. Fils de professeur d'Université, esprit universitaire lui-même certainement, conscient de

sa valeur et de sa grande capacité de travail, le Dr Ladame avait certainement le droit de désirer un service hospitalier où il put faire profiter les malades de son savoir, et où il aurait pu lui-même étendre ses connaissances cliniques et faire des travaux de laboratoire ; il avait certainement aussi le droit de désirer une chaire universitaire à laquelle ses talents d'exposition auraient très probablement donné un certain éclat, et où il aurait pu former des élèves et diriger leurs travaux. Mais diverses circonstances ne lui permirent pas de réaliser ce qui avait toujours été son vœu secret. Il se consacra donc surtout à des travaux de cabinet et d'archives, à côté de sa clientèle privée et des œuvres d'utilité publique et de philanthropie médicale auxquelles il donna toujours une grande partie de son temps. Nous devons le regretter, car ce sont certainement ces circonstances qui l'ont empêché de faire davantage de travaux cliniques ou de laboratoire, et de former des élèves.

Telles qu'elles furent cependant, sa vie et son œuvre sont un exemple encourageant de ce que peut faire un médecin actif, dans un petit canton de notre petit pays, quand il ne lui est pas donné d'avoir un service hospitalier, ni un laboratoire, ni une chaire universitaire. Un travail incessant peut cependant remplir utilement sa vie et le conduire à la considération de tous, ainsi qu'à une juste renommée qui rejaillit sur sa cité et sur son pays.

Puisse son exemple être souvent suivi !

PUBLICATIONS DU D^r P.-L. LADAME

A. — Neuropathologie. Psychiatrie. Anthropologie criminelle. Patronage des aliénés.

1. Sur les lésions de la parole dans leurs rapports avec les tumeurs du cerveau. *Gazette des hôpitaux*, t. 38, p. 257.
2. Des tumeurs de la protubérance annulaire. *Archives générales de médecine*, 1865, t. 6, p. 129, 278.
3. Symptomatologie und Diagnostik der Hirngeschwülste. Würzburg, 1865, un vol. in-8. 264 p. avec nombreux tableaux, 1 pl. et une gravure sur bois.
4. La névrose hypnotique. Etude de physiologie pathologique sur le système nerveux. Genève et Paris, 1881, un vol. in-16, 212 p.
5. Antécédents des hypnotiques et effets de l'hypnotisme. *Rev.¹ 1881, t. 1, p. 290.*
6. Mesures préventives contre la syphilis. *Transactions of the VII^{me} international medical congress*. Londres, août 1881. Vol. IV, p. 472.
7. Du viol pendant le sommeil hypnotique. La névrose hypnotique devant la médecine légale. *Ann. d'hygiène publ. et de médecine légale*, 1882, p. 518 ; *Corresp. Bl.*² 1882, t. 12, p. 329 ; *Gazette des hôpitaux*, 1882.
8. Le suicide en Suisse. *Corresp. Bl.* 1883, t. 13, p. 404.
9. De la prostitution dans ses rapports avec l'alcoolisme, le crime et la folie. Conférence publique faite à Lyon le 22 mars 1884. Neuchâtel 1884, brochure in-12, 35 p.
10. Notes et documents sur le régime des aliénés en Suisse. *Annexe au rapport du Dr Théophile Roussel, Sénat*, 1884, t. 2, p. 563.

¹ *Rev.* = Revue médicale de la Suisse romande, Genève, in-8.

² *Corresp. Bl.* = Correspondenz-Blatt für Schweizer Aerzte, Bâle, in-4.

11. Notice historique sur l'Electrothérapie à son origine. L'électricité médicale à Genève au XVIII^me siècle. *Rev.* 1885, t. 5, p. 553, 625, 697 ; à part, Genève 1885, in-8, 72 p.
12. Contribution à l'étude de la myopathie atrophique progressive. *Revue de médecine*, Paris 1886. t. 6, p. 817.
13. L'hypnotisme et la médecine légale. *Rev. de l'hypnotisme*, 1886, t. 1, p. 10.
14. Expériences sur l'ouïe dans l'hypnotisme, au moyen du microphone, du téléphone et de l'électricité. *Rev. de l'hypnotisme*, 1880, t. 1, p. 100.
15. Responsabilité criminelle des aliénés dans l'antiquité, au Moyen-Age et à la Renaissance. Leçon d'ouverture du cours de psychiatrie médico-légale faite à l'auditoire de droit de l'Université. Genève 1886, in-12. 29 p.
16. Relation de l'affaire Lombardi à Geneve. *Arch. de l'anthropol. criminelle*, 1886. t. 1, p. 436 ; 1887, t. 2, p. 52.
17. L'hypnotisme au Congrès de Nancy en août 1886. *Corresp. Bl.* 1887, t. 17, p. 23.
18. L'hypnotisme et la pédagogie. *Rev. de l'hypnotisme*, 1887, t. 1, p. 332, 359.
19. L'hypnotisme et la médecine légale. *Arch. de l'anthropol. criminelle*, 1887, t. 2, p. 293, 520. — A part dans la *Bibliothèque d'anthropologie criminelle et des sciences pénales*, Lyon 1888, in-8, 82 p.
20. Le traitement des buveurs et des dipsomanes par l'hypnotisme. *Second meeting international contre l'abus des boissons alcooliques*, Zurich 1887, p. 149 ; *Rev. de l'hypnotisme*, 1887, t. 2, p. 129, 165.
21. Procès criminel de la dernière sorcière brûlée à Genève le 6 avril 1652. *Bibliothèque diabolique* (collection Bourneville, Paris 1888, un vol. in-8, 52 p.)
22. Observation de somnanbulisme hystérique avec dédoublement de la personnalité, guéri par la suggestion hypnotique. *Ann. médico-psychol.* 1886, t. 6 ; *Rev. de l'hypnotisme*, 1888, t. 2, p. 257 ; *Corresp. Bl.* 1888, t. 18, p. 290.
23. Réunion annuelle des médecins aliénistes suisses à Bâle les 17 et 18 juin 1888. *Ann. médico-psychol.* 1888, t. 7 ; *Rev.* 1888, t. 8, p. 267.

24. Traitement électrothérapique des troubles sexuels chez l'homme. *L'Electrothérapie*, journal d'électricité médicale. 1888. t. 1, p. 210. 273.
25. De l'épilepsie procursive. *Rev.* 1889, t. 9, p. 5 ; *Internat. klin. Rundschau*, Vienne 1889, p. 212, 252, 292 et 324.
26. De la suspension dans le tabes. *Rev.* 1889, t. 9, 347.
27. La nécessité d'interdire les séances publiques d'hypnotisme. *1^{er} Congrès internat. de l'hypnotisme*, Paris 1889, p. 28, 359.
28. Inversion sexuelle chez un dégénéré. *Congrès internat. de médecine mentale*, Paris, 1889, p. 160.
29. Erythrospie dans la paralysie générale. *Congrès internat. de médecine mentale*. Paris, 1889, p. 273.
30. La maladie de Friedreich. *Rev.* 1889, t. 9, p. 388, 397, 452, 629, 706 : à part, Genève, 1889, br. in-8, 78 pages avec figures. Traduit par W. Dudley M. B. *Brain, a Journal of neurology*, London 1890, t. 52, p. 467.
31. On paralyzing vertigo (Gerlier's disease), translated by. G. B. Schuldham M. A. M. D. *Brain*. London and New-York, 1889, t. 48, p. 534.
32. Un cas d'Astasie-Abasie sous forme d'attaques. *Arch. de neurologie*, Paris 1890, t. 9, p. 40.
33. Encore l'interdiction des représentations publiques de magnétisme et d'hypnotisme. *Rev. de l'hypnotisme*, 1890, t. 4, p. 309.
34. Hypnotismus und Suggestion in der Behandlung der Trunksucht und Dipsomanie. *Internat. klin. Rundschau*, Vienne 1890, t. 4, p. 903.
35. Les psychoses après l'influenza. *Ann. médico-psychol.* 1890, t. 12, p. 20.
36. La folie du doute et le délire du toucher. *Verh. des X^{ten} internat. medicinischen Congresses*, Berlin 1890, t. 4, p. 96. Reproduit dans les *Ann. médico-psychol.* et la *Rev. de l'hypnotisme* en 1890.
37. De la nécessité d'un examen anthropologique et médico-psychologique des enfants mis à la charge de l'autorité publique. *Congrès internat. d'Anvers*, 1890, p. 169 ; *Revue pénale suisse*, 1890, t. 3, p. 524.
38. La descendance des alcooliques. Genève 1891, br. in-8, 32 p.

39. Quelques mots sur l'étiologie du vertige paralysant. *Rev.* 1891, t. 11, p. 351.
40. La franklinisation dans les maladies mentales. *Congrès de médecine mentale*, Lyon 1891, p. 317; *Bull. de la Société de médecine mentale de Belgique*, 1891, p. 323.
41. Alcoolisme et paralysie générale. *Congrès de médecine mentale*, Lyon 1891, p. 144.
42. The mental state of J.-J. Rousseau. d'après les ouvrages des docteurs Möbius et Châtelain. *Revue critique. Brain*, London and New-York, 1891, t. 53, p. 127.
43. Les possédés et les démoniaques à Genève au XVII^e siècle. *Etrennes chrétiennes*, 1892; à part, Genève 1892, in-12, 68 p.; *Rev. de l'hypnotisme*, 1892, t. 6, p. 283, 315, 338, 368.
44. Rapport de minorité sur la création d'un asile clinique psychiatrique urbain, à la Commission du nouvel asile des aliénés. Genève 1892, in-8, 16 p.
45. Les Mandragores ou diables familiers à Genève au XVI^e et au XVII^e siècle. *Mém. et doc. publiés par la Soc. d'hist. de Genève*, Genève 1892, t. 3, p. 237.
46. L'obsession du meurtre. *III^{me} Congrès internat. d'anthropol. criminelle*, Bruxelles 1892, p. 41; trad. en allemand dans: *Der Irrenfreund*, 1892.
47. Les suggestions criminelles. *III^{me} Congrès internat. d'anthropol.*, 1892, p. 316.
48. Le service d'anthropométrie à Genève. *III^{me} Congrès internat. d'anthropol. criminelle*, p. 445.
49. L'attaque hystérique d'aphasie et la simulation. *Centralbl. f. Nervenheilk. und Psychiatrie*, von Erlenmeyer, 1892, t. 15, p. 241.
50. Note sur une observation de localisation cérébrale avec autopsie. *Rev.* 1893, t. 13, p. 212.
51. Les sociétés de secours aux aliénés en Suisse. *IV^{me} Congrès français de médecine mentale*, La Rochelle 1893, p. 234.
52. Vingt-et-unième réunion des médecins aliénistes suisses à Coïre. *Ann. médico-psychol.* 1893, t. 18, p. 5.
53. La statistique des aliénés, spécialement à Genève et en Suisse. *Journal suisse de statistique*, Berne 1893, t. 29, p. 463.

54. Le patronage des aliénés en Suisse. *II^{me} Congrès internat. des patronages*, Anvers 1894, t. 2, p. 171.
55. De l'assistance et de la législation relatives aux alcooliques. *V^{me} Congrès français de médecine mentale*, Clermont-Ferrand 1894; C. R. Paris 1895, p. 109.
56. Tatouage des criminels, traduit de l'ouvrage du Dr A. Baer « Der Verbrecher in anthropologischer Beziehung ». *Arch. d'anthropol. criminelle*, 1895, t. 10, p. 153. — Tirage à part faisant partie de la *Bibl. de criminologie*, Lyon et Paris 1895, 24 p. avec 4 pl.
57. Le nouvel asile des aliénés à Genève et les questions qui s'y rattachent. Genève 1895, in-8, 110 p.
58. Alopécie circonscrite dans un cas d'hystéro-neurasthénie traumatique. *Revue neurologique*, 1896, t. 4, p. 2.
59. *C. R. des travaux du IV^{me} Congrès internat. d'anthrop. criminelle, tenu à Genève du 24 au 29 août 1896*, Genève 1897, 1 vol. in-8°. Préface du volume. Discours d'ouverture et discours de clôture du Congrès.
60. Anévrisme de l'artère vertébrale gauche. *Rev.*, 20 mars 1897, 17^{me} année, n° 3, p. 203.
61. Projet de loi fédérale suisse pour la protection des aliénés. *A. médico-psychologiques*, mai-juin 1897; tirage à part.
62. Une visite à la clinique psychiatrique de Giessen. *A. médico-psychologiques*, novembre et décembre 1898.
63. Observation de délire raisonnant de dépossession. *C. R. du Congrès des méd. alién. et neurol. de France et des pays de langue française*, Angers 1898, p. 184.
64. Troubles psychiques post-opératoires. *C. R. du Congrès des méd. alién. et neurol. de France et des pays de langue française*, Angers 1898, p. 157.
65. Rapport sur le patronage des aliénés, spécialement en Suisse. *III^{me} Congrès international des œuvres de patronage*, tenu à Anvers, en juin 1898.
66. Les symptômes psychiques de la chorée de Huntington. *Rev.*, novembre 1899, p. 721.
67. Discussion sur le tabes et les anévrismes. *Rev.*, 20 janvier 1900, p. 43.
68. Syphilis médullaire et sclérose en plaques. *Rev. neurol.*, 30 janvier 1900, 8^{me} année (nouv. série), n° 2, p. 66.

69. (Avec le prof. von Monakow, de Zurich). Anévrisme de l'artère vétébrale gauche (autopsie, coupes microscopiques sériées). *Nouv. iconographie de la Salpêtrière*, janvier-février 1900, 13^{me} année, n° 1, p. 1.
70. Des troubles psychiques dans la chorée dégénérative. *Arch. neurol.*, février 1900, vol. 9, 2^{me} sér., n° 50, p. 57.
71. Rapport sur l'aphasie motrice pure, sans agraphie (aphémie pure) au XIII^{me} Congrès internat. de médecine. Section de neurologie. Séance du 2 août 1900. *C. R. du Congrès*, Paris, p. 29 ; tirage à part.
72. Les cysticerques du cerveau et la thrombose de la veine de Galien. Séance de la Soc. médicale de Genève, 4 juillet 1900. *Rev.*, septembre 1900, n° 9, p. 483.
73. L'encéphalite aiguë non suppurée et la thrombose des sinus crâniens. Réunion d'automne (Ouchy) de la Soc. médicale de la Suisse romande, le 25 octobre 1900. *Rev.*, novembre 1900, n° 11, p. 553 ; tirage à part.
74. Les lésions ganglionnaires de la rage. Séance de la Soc. méd. genevoise du 7 novembre 1900. *Rev.*, décembre 1900, n° 12, p. 659.
75. L'électricité médicale au Congrès de Paris, *Z. f. Elektrotherapie u. aerzliche Elektrotechnik*, Coblenz, December-Heft 1900 : Separatabdruck.
76. Aphasie motrice sous-corticale. Communication de l'autopsie et présentation du cerveau à la Soc. médicale genevoise, le 4 décembre 1901. *Rev.*, janvier 1902, n° 1 p. 73.
77. La question de l'aphasie motrice sous-corticale. *Rev. neurol.*, 15 janvier 1902, 10^{me} année, n° 1, p. 13.
78. Un point d'histoire de l'aphasie. La découverte de Broca et l'évolution de ses idées sur la localisation de l'aphasie. *Rev.* mars 1902, 22^{me} année, n° 3, p. 227 ; tirage à part.
79. Un nouveau procédé de traitement électro-magnétique. *Rev.*, 20 juin 1902, n° 6, p. 512.
80. Les délirants à l'hôpital cantonal. *J. de Genève*, 5 juin 1902.
81. De l'hospitalisation des délirants. *Rev.*, 20 septembre 1902, n° 9, p. 700 ; tirage à part.

82. Chronique allemande. *Arch. d'anthropologie criminelle*, 15 mai 1905, n° 113, p. 295.
83. Chronique allemande. *Arch. d'anthropologie criminelle*, 15 mai 1914, n° 115, p. 376.
84. Rapport sur le patronage international au Congrès de Liège. août 1905. *Actes du IV^{me} Congrès internat. des patronages*, Bruxelles 1907.
85. L'hygiène sexuelle et la prostitution. Discussion au Congrès de Liège. Séance du 10 août 1905. *Actes du Congrès de Liège*, p. 107.
86. Le régime des aliénés en Suisse, avec annexe : « Quelques données statistiques sur les Sociétés suisses de secours aux aliénés. *Bull. Soc. gener. d'utilité publique*, 1905, t. 8, n° 58 et *J. de statistique suisse*, 1905 ; tirage à part des deux mémoires en 1 broch., Genève. Soc. générale d'imprimerie
87. L'hygiène sexuelle et la prostitution. *Bull. abolitionniste*, août 1905, n° 44, p. 88 ; tirage à part.
88. Les aliénés criminels en Suisse. Leur placement dans les asiles. Aliénés dangereux. Statistique des criminels aliénés dans les prisons et pénitenciers. Discussion à la réunion des médecins aliénistes suisses à Saint-Urbain. Décisions prises. Thèse du Dr Edouard Borel. Revue critique. *Rev. de psychiatrie*, mars 1906, 16^{me} année.
89. Le patronage et les aliénés dangereux. *Ass. générale constitutive* de la Soc. genevoise de patronage des aliénés, le 9 mai 1909. Voir le rapport p. 14.
90. Rapport sur les Soc. suisses de secours aux aliénés. *C. R. II^{me} Session du Congrès internat. de l'assistance des aliénés*, tenue à Milan du 26 au 30 septembre 1906. Bologne, 1907, p. 460 et 476.
91. Aphasie et anarthrie. *La Presse médicale*, 22 décembre 1906, n° 102.
92. (Avec E. Régis, prof. de psychiatrie à Bordeaux). Le régicide Lucheni. Etude d'anthropologie criminelle. *Arch. d'anthrop. criminelle*, 15 avril 1907, 22^{me} année, n° 160, p. 217 ; tirage à part.
93. Le patronage des condamnés libérés et le patronage international au Congrès internat. des patronages, tenu à Liège du 7 au 12 août 1905. Rapport présenté à l'as-

semblée générale de la Soc. suisse pour la réforme pénitentiaire et le patronage des détenus libérés, à Coire, le 3 octobre 1906. *Actes de la Soc. suisse pour la réforme pénitentiaire et le patronage des détenus libérés*. Aarau 1907, 24^{me} session, 2^{me} cahier (procès-verbaux et annexes), p. 77-108.

94. Le traitement familial au II^e Congrès internat. de l'assistance des aliénés à Milan en septembre 1906. *Rapport de la II^{me} Assemblée générale de la Soc. genevoise de patronage des aliénés*, le 17 juin 1907. Genève, Kündig & fils, 1907.
95. Un médecin aliéniste genevois précurseur : Gaspard de la Rive (1770-1834). *L'Informateur des aliénistes et des neurologistes* (supplément mensuel de *L'Encéphale*), septembre 1907, 2^{me} année, n° 9, p. 260.
96. Prostitution, police des mœurs et santé publique. Deux discours prononcés à la conférence de Lugano, les 20 et 21 septembre 1907. Genève, secrétariat de la fédération abolitionniste, 1907.
97. Rapport sur les Sociétés suisses de secours aux aliénés. Comptes rendus du II^{me} Congrès international de l'Assistance des aliénés à Milan (26 et 30 septembre 1906). Bologne 1907.
98. Discours d'ouverture de la III^{me} Assemblée générale de la *Société genevoise de Patronage des aliénés*, le 5 mai 1908.
99. Allocution au nom des médecins-aliénistes suisses au Jubilé du Dr V. Magnan, 15 mars 1908.
100. Observation d'Aphémie pure. Anarthrie corticale (avec le prof. v. Monakow, de Zurich). *L'Encéphale*. 3^{me} année. Mars 1908. n° 3, p. 193.
101. Anarthrie corticale. *Revue neurologique*. 16^{me} année, n° 21. 15 nov. 1908, p. 1137.
102. Aphasie motrice. Aphémie. Alalie. Anarthrie. *Comptes rendus du Congrès français de médecine*. 10^e session, Genève 1908, p. 315. (Voir aussi *L'Encéphale*. Décembre 1908, pp. 619 et 623.
103. Anarthrie corticale (réponse à M. F. Moutier). *Revue neurologique*, 16^{me} année, n° 24. 30 décembre 1908. pp. 1307 et 1308.

104. Peine de mort et criminalité. *Revue pénale Suisse*, 22^{me} année, 1909, p. 1.
105. Amyotrophie myélopathique post-traumatique. Société suisse de neurologie (1^{re} réunion à Berne le 14 mars 1909). *Revue méd. de la Suisse romande*, 27 mai 1909. 29^{me} année n° 5, p. 312 et *Correspondenz-Blatt für Schweizer Aerzte*. 39^{me} année n° 16, 15 août 1909, p. 560.
106. L'activité récente des Sociétés suisses de secours aux aliénés. Discours d'ouverture de la IV^{me} Assemblée générale de la *Société genevoise de patronage des aliénés*. 4 mai 1909.
107. La question de la « Moral Insanity » en Allemagne ; les psychoses pénitentiaires. Chronique allemande. *Archives d'anthropologie criminelle*, t. XXIV. 24^{me} année. Oct.-nov. 1909.
108. Cesare Lombroso (Esquisse biographique. *Journal de Genève*, 23 octobre 1909. Voir aussi *Annales médico-psychologiques*, 67^{me} année, n° 3. Nov.-déc. 1909, p. 505.
109. Sclérose latérale amyotrophique post-traumatique. *Revue suisse des accidents du travail*. 3^{me} année. Nov. 1909, n° 9, p. 157.
110. Réponse à l'enquête du *Signal de Genève* sur « La littérature criminelle ». 22 janvier 1910.
111. Visite à la colonie agricole d'Uchtspringe, dans la vieille Marche prussienne (avec projections lumineuses). Rapport à la V^{me} Assemblée générale de la *Société genevoise de patronage des aliénés*. 15 avril 1910. (1)
112. Le tabes traumatique. *L'Encéphale*, 5^{me} année, n° 3. 10 mars 1910, p. 298 (Ueber traumatische Tabes) *Correspondenz Blatt. f. S. A.* 40^{me} année, n° 12. 20 avril 1910, p. 360.

¹ La VI^e Assemblée générale le 20 mars 1911. Discours d'ouverture du président sur le « Traitement familial des aliénés en Suisse ».

La VII^e Assemblée générale le 18 mars 1912. Discours d'ouverture : Décisions du Congrès international du patronage à Anvers, en juillet 1911, sur l'organisation du patronage des aliénés.

113. Religion et Pathologie mentale. *Comptes rendus du VI^{me} Congrès International de Psychologie-Genève*. Août 1909 (en allemand dans le *Zeitschrift für Religions-psychologie*. Vol. IV, fac. 3, p. 100. Leipzig, 1910).
114. Sinistrose et simulation. *Revue suisse des accidents du travail*, 4^{me} année, n° 5, mai 1910.
115. Remarques psychiatriques sur le nouvel avant-projet du Code pénal fédéral suisse. Rapport fait à la séance de la Société des médecins-aliénistes suisses, réunis à Berne, le 26 nov. 1910. *Revue Pénale suisse*, 23^{me} année. 1910, p. 324.
116. Une visite à la Colonie agricole d'Uchtspringe. *Annales médico-psychologiques*. Mars-avril, 1911, p. 230.
117. L'aliénation mentale cause de divorce, *Gazette médicale de Paris*, 1911, 2 août, p. 243.
118. Un prophète cévenol à Genève (mystique, érotomane). *Archives d'anthropologie criminelle*, 26^{me} année. Oct.-nov. 1911, n°s 214-215, p. 902.
119. Suicide et Chorée de Huntington. *L'Encéphale*, 6^{me} année. 11 novembre 1911, p. 422.
120. La question du Tabes à la Société neurologique de Paris. *Revue neurologique*. 30 décembre 1911. n° 24, p. 798.
121. Le divorce pour cause d'aliénation mentale en Suisse. Communication à la Société méd. psychologique. séance du 27 nov. 1911. *Annales méd. psychol.* Janvier 1912, 70^{me} année, n° 1, p. 77.
122. Rapport sur le patronage des aliénés. *Comptes rendus du Congrès international des patronages*. Anvers 1912, p. 255 (tirage à part).
123. Le patronage des aliénés en Suisse. *Ibidem*, p. 486.
124. La question d'hygiène à Colmar. *Deux discours à la Conférence internationale de Colmar*, les 21 et 22 septembre 1911. Genève 1912.
- 124bis. Divorce et aliénation mentale en Suisse et à Genève : L'ancien et le nouveau Code civil. *VII^e Assemblée générale de la Société genevoise de patronage des aliénés*, le 18 mars 1912.
125. Discussion sur la psycho-analyse à la Société suisse de neurologie. Séance du 5 mai 1912 à Lausanne. *Revue*

- méd. de la Suisse romande* n° 8. 20 août 1912, p. 595
et *Correspondenz Blatt f. S. A.*, 10 septembre 1912,
n° 26, p. 994.
126. Alcool et hérédité. Conférence faite à l'Aula de l'Université, le jeudi 28 mars 1912. Genève 1912.
127. Névroses et sexualité. *L'Encéphale*. VIII^e année, n° 1.
1^{er} janvier 1913, p. 51.
128. Alcool et exhibitionnistes. *Archives d'Anthropologie
criminelle*, t. XXVIII. N° 232. 15 avril 1913, p. 266.
Communication au II^{me} Congrès de médecine légale de
langue française du 22 mai 1912.
129. Michel Servet. Sa réhabilitation historique. Son caractère. Son œuvre comme savant et sa découverte de la circulation pulmonaire. Genève, A. Kundig 1913 (v. aussi *Bulletin de l'Institut national genevois*, t. XLI.
130. Les travaux récents des auteurs allemands sur l'*Homosexualité*. Chronique allemande. *Arch. d'anthrop. crim.* t. XXVIII n° 238-239. 15 octobre et 15 novembre 1913, pp. 827-861.

B. — Médecine. Hygiène. Varia

131. Le thermomètre au lit du malade. Recherches physiologiques et pathologiques sur la température de l'homme. Avec une planche lithographique. *Neuchâtel, Bull. Soc. sc. nat.*, 1866 ; à part, Neuchâtel 1868. in-8, 78 p.
132. Les causes de l'élévation de température après la mort. *Neuchâtel, Bull. Soc. sc. nat.* 1868, t. 8, appendice, p. 81.
133. Die Verschreibweise nach dem metrischen System. *Corresp.-Bl.* 1871, t. 1, p. 127.
134. Rapport de la Commission de salubrité publique sur l'emplacement projeté pour la construction d'un nouveau collège. Locle, 1871, in-8, 26 p.
135. Rapport sur l'assainissement du Locle, présenté au Conseil général de la municipalité. Locle 1874, in-8, 40 p.
136. La mort. Mort réelle et mort apparente. Traduction et adaptation du manuscrit d'une conférence faite à Cons-

- tance par le Dr O. Kappeler. *Bibl. univ.* 1876, t. 57, p. 415.
137. Un cas de pleurésie purulente aiguë. *Corresp.-Bl.* 1876, t. 6, p. 594.
138. L'hygiène de la peau et les bains publics. *La médecine usuelle*, Genève et Paris, 1876, p. 69, 82, 103.
139. Les remèdes secrets et les sociétés d'hygiène. *La médecine usuelle*, 1876, p. 117, 131.
140. Les maisons de tolérance au point de vue de l'hygiène. Chaux-de-Fonds 1877.
141. Les remèdes secrets et les annonces immorales. *Congrès internat. pour l'abolition de la prostitution*. Genève 1877.
142. Les orphelinats de la Suisse et des principaux pays de l'Europe avec un aperçu historique. Paris, Neuchâtel et Genève, 1879, 1 vol. in-8, 220 p. avec planches.
143. Protection de l'enfance malheureuse et abandonnée. *Société suisse d'utilité publique*, Neuchâtel, septembre 1881.
144. L'institution de la police des mœurs au point de vue de l'hygiène. Neuchâtel 1882.
145. Les enfants illégitimes en Suisse. *IV^me Congrès internat. d'hygiène et de démographie*, Genève 1882, t. 2, p. 599; *Lyon médical*, 1882.
146. Assainissement de la vallée du Locle et assèchement de ses marais. Conférence publique faite le 26 octobre 1883. Locle 1883, br. 20 p. 2 éditions.
- 146bis. « La route du Seyon » allocution à l'assemblée populaire du 23 oct. 1883.
147. Hygiène de l'enfance abandonnée. *Congrès international de la protection de l'enfance*, Paris 1883; Paris 1885, t. 1, p. 180.
148. L'hygiène des tempéraments (divers articles). *Semaine illustrée*, Genève 1887.
- 148bis. Paul Bert et la greffe animale. *La Semaine illustrée*, Journal populaire de la Suisse romande, 5 mars 1887.
149. Projet de loi sur l'enfance abandonnée. Genève 1891.
150. L'hygiène morale. *Bibl. univ.* 1892, t. 55, p. 449; t. 56, p. 116, 540.

151. Nouvelle loi sur l'exercice de la médecine. Rapport de la Soc. méd. de Genève. *Rev.* 1892, t. 12, p. 177.
152. Quelques mots sur l'évolution de la thérapeutique pendant les 30 dernières années. Discours d'ouverture du 4^{me} Congrès des médecins suisses. *Rev.* 1892, t. 12, p. 306.
153. Rapport sur la marche de la Société médicale de Genève en 1892. *Rev.* 1893, t. 13, p. 151.
154. L'hygiène du système nerveux. Conférence publique faite à Genève le 8 février 1894. *Feuilles d'hygiène*, Neuchâtel, oct., nov. et déc. 1894.
155. Le rôle de la femme dans la lutte contre l'alcoolisme. Conférence publique faite à l'Aula de l'Université le 26 mars 1896, br. in-8.
156. En Tunisie. Le Bardo. Carthage. Bizerte. Races historiques. Temps antiques et temps modernes. Visite du quartier des aliénés à l'Hôpital Sadiki. *Le Globe*, 1897 t. 36.
157. Rapport sur la création de l'asile temporaire de l'enfance abandonnée au Petit-Lancy. Approuvé par le Conseil d'Etat le 15 mars 1898. Genève 1898.
158. La séparation à Genève. Etude de psychologie religieuse et sociale. *Zeitschrift für Religionspsychologie* (Grenzfragen der Theologie und Medizin). Octobre 1909. Bd 1. Heft 7, p. 281.
159. Un épisode des relations de Voltaire avec Genève. L'esclandre du samedi 16 juin 1770 à la porte de Cornavin. *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève*. Tome III. Livraison 6. Genève 1911, p. 230.
160. Dr A. Blachsko. Syphilis et prostitution au point de vue de l'hygiène publique. Berlin 1893. Analyse critique. *Rev. de morale sociale*, juin 1900, 2^{me} année, n° 6, p. 268.
161. Collaboration aux *Annales médico-psychologiques*, à la *Revue de l'hypnotisme*, aux *Archives d'anthropologie criminelle* (du prof. Lacassagne), à l'*Illustr. Rundschau* du Dr Beck (Berne), et à la *Zeitschr. f. Elektrotherapie* du Dr Kurella, à Breslau. Nombreuses analyses in *Rev. neurol. Corresp. Bl. et Rev.*, etc.

162. Introduction à l'Eugénique. Discours d'ouverture de la VIII^{me} Assemblée générale de la Société générale de patronage des aliénés, le 14 avril 1913.
163. Inversion sexuelle et pathologie mentale. Lecture à l'Académie de Médecine. Paris, 27 mai 1913.
164. L'abolitionnisme et l'hygiène. Discours au XI^{me} Congrès de la Fédération abolitionniste internationale, Paris, 9 juin 1913.
165. Allocution à la séance d'inauguration du buste du Docteur Dumontpallier par la Société de psychothérapie. Paris, 24 juin 1913.
166. Alcool et Eugénique. L'alcoolisme et le divorce. L'alcoolisme cause de divorce à Genève de 1901 à 1910. Communication à la Société française d'Eugénique, 3 décembre 1913¹.
167. Traumatisme crânien et alcoolisme dans l'étiologie d'un cas d'exhibitionnisme. *Revue suisse des accidents du travail*. 8^{me} année, nos 9-10. Novembre-décembre 1914, 297-306.
168. Psychologie militariste et pangermanique. Les causes prochaines et immédiates des atrocités. Une page d'anthropologie criminelle. *Archives d'anthropologie criminelle*, n° 252, 15 décembre 1914. Paru en juin 1915, p. 849-894.
169. *Discours d'ouverture* de la VIII^{me} assemblée générale de la Société genevoise de patronage des aliénés, le 14 avril 1913 (sur l'Eugénique).
170. *Id.* de la IX^{me} assemblée, le 23 mars 1914, (récapitulation succincte des travaux présentés aux assemblées générales depuis la fondation de la société).
171. *Id.* de la X^{me}, le 10 avril 1915 (sur le placement familial des aliénés, avec un tableau de ce placement en Suisse).
172. *Id.* de la XI^{me}, le 27 mars 1916 (sur les psychoses de la guerre).
173. *Id.* de la XII^{me} le 19 mars 1917 (traitement moral des aliénés et les cas de sorcellerie à Genève en 1917).

¹. V. *Eugénique*, Organe de la Société française d'Eugénique. 1^{re} année. n° 8, décembre 1913, p. 177-191.

174. *Id.* de la XIII^{me} le 18 mars 1918 (sur l'enfance anormale) avec une annexe :
175. « A propos de la théorie moderne de l'hérédité et de la méthode statistico-biométrique » tiré à part du journal *L'Abstinence* (Lausanne), n° 8, du 27 avril 1918.
176. Prophylaxie des *maladies* nerveuses et mentales dans l'armée. *Revue militaire suisse* LXI^e année, n° 6, juin 1916 p. 341-361. (Tirage à part).
177. Prof. Dr Albert NEISSER (analyse critique de son livre : « Die Geschlechts-Krankheiten und ihre Bekämpfung »). *Bulletin abolitionniste*, n° 178, mars 1907. p. 19-22.
178. Rapport sur l'organisation des centres neuropsychiatriques dans l'armée française. *Archives suisses de neurologie et de psychiatrie*, v. II, fasc. 1, p. 146-151. (Séance de la Soc. suisse de neurologie à Lucerne le 26 mai 1917), Zurich, 1918.
179. Eloge du prof. YUNG. *Institut national genevois, Section des sciences naturelles et mathématiques*, séance du mercredi 5 mars 1918.
180. « La vie au soleil ». Discours du président à l'ouverture de la V^{me} assemblée générale de cette association le 21 mars 1918.
181. Rapport médico-légal sur le cas de F. K. *Annales médico-psychologiques*, mars, mai et juillet 1918.
182. *Faut-il débaptiser la rue des Allemands ?* Lettre ouverte au Conseil administratif et au Conseil municipal de la Ville de Genève. 30 sept. 1918.
183. Actualités neurologiques. *Les localisations cérébrales d'après von Monakow*. *Revue neurologique*, XXVI^{me} année, n° 1, 1919.
184. *Discours d'ouverture* de la XIV^{me} assemblée générale de la Société genevoise de patronage des aliénés le 24 mars 1919. (Grippe et aliénation mentale).



NOTICE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES

de

SIMON SCHWENDENER

1829-1919

par JOHN BRIQUET

L'illustre savant auquel nous consacrons ces pages, et que la section des Sciences de l'Institut genevois a eu le grand honneur de compter parmi ses membres correspondants, n'a fait prévoir ni par ses origines, ni par sa première jeunesse les hautes destinées auxquelles il devait parvenir.

Fils de Christian Schwendener, paysan saint-gallois, Simon Schwendener naquit à Buchs dans la vallée du Rhin le 10 février 1829. Il a d'abord partagé son temps entre les travaux de campagne et l'école, dont son père avait provoqué la création à Buchs, apportant un soin égal à ses fonctions de berger et à l'accomplissement de ses devoirs scolaires. Il se rendit ensuite à l'école de Schiers (Grisons), puis se remit au travail de la campagne en consacrant ses moments de liberté à préparer tout seul un examen pédagogique qu'il passa avec succès à Saint-Gall. C'est ainsi qu'il devint maître à l'école bourgeoise de Räfis-Burgerau, pour retourner compléter son stage à Schiers. Mais, dévoré du désir d'apprendre, et sans doute déjà conscient de ce dont il serait plus tard capable,

Botanique, physiologie et organographie. — Admis avec approbation.

Anatomie comparée. — Admis avec approbation.

Physiologie humaine. — » » »

Paléontologie. — Admis avec approbation complète.

On voit que Schwendener était particulièrement brillant dans les sciences exactes, qu'il excellait en mathématiques, décelant ainsi un des côtés les plus caractéristique de son génie. Schwendener garda un très bon souvenir de ses semestres d'études à Genève. Il nous a souvent raconté des anecdotes se rapportant à ses promenades au Salève, aux niches que les étudiants turbulents faisaient au jeune maître Thury, aux petites manies de certains professeurs. Il était d'ailleurs absolument persuadé que l'indiscipline constitue un trait indélébile de la jeunesse welsche, trait qu'il faut accepter tel quel eu égard aux autres qualités qu'il se plaisait à reconnaître aux Romands !

* * *

Schwendener aurait bien voulu aller continuer ses études à Zurich, mais il se heurta au refus de son père de lui fournir les moyens nécessaires. Il accepta donc une place de maître dans la pension du pasteur Heer, à Wädensweil. Ce n'est que deux ans plus tard, à la mort de son grand-père, qu'entrant en possession d'un petit héritage, il put enfin reprendre ses études universitaires. En 1853 et 1854, il compléta ses connaissances classiques de façon à obtenir un certificat de maturité — il n'avait pu suivre les cours de l'Académie de Genève qu'en qualité d'« externe » — et se livra ensuite avec acharnement au travail : minéralogie et cristallographie, mathématiques, physique, chimie, paléontologie, zoologie et

philosophie, sans oublier la botanique, tel fut son champ d'études spéciales. Il continua, sous la direction d'Oswald Heer, le travail dont Alph. de Candolle lui avait donné la première idée et, le 8 août 1856, il soutint sa thèse *Ueber die periodischen Erscheinungen der Natur, insbesondere der Pflanzenwelt*, qui lui valut le grade de docteur *summa cum laude*.

L'année suivante (1857), Schwendener devenait assistant de Carl Nägeli, à Munich. Si l'influence de Marc Thury et d'Alph. de Candolle, ainsi que celle d'O. Heer, ont été faibles ou nulles sur la formation de Schwendener, celle de Nägeli a au contraire été considérable. Non pas que ces deux hommes eussent une très grande parenté intellectuelle. Autant Nägeli était l'homme des hypothèses hardies, des généralisations audacieuses, des idées nouvelles dans tous les domaines, autant Schwendener était le champion tranquille des conclusions prudentes, des raisonnements déduits avec précision dans un champ restreint, des idées rassies. Mais tous deux étaient des travailleurs passionnément épris d'exactitude dans l'établissement des faits, tous deux étaient d'excellents mathématiciens, tous deux aussi, ayant pris en horreur les élucubrations de la « philosophie de la nature », se rapprochaient par leur agnosticisme intran-sigeant pour tout ce qui est situé en dehors des frontières de la science positive. Nägeli trouva en Schwendener un collaborateur digne de son goût pour la précision ; Schwendener reçut de son chef et ami un grand enrichissement d'idées et de connaissances techniques auxquelles ses maîtres antérieurs étaient étrangers. Ils rédigèrent ensemble un ouvrage célèbre, longtemps le compagnon indispensable du botaniste, et

toujours utile à consulter : un traité complet du microscope et de son application à la botanique, y compris la microphysique et la microchimie (*Das Mikroskop, Theorie und Anwendung desselben*, 1865-67), dont une deuxième édition parut en 1877.

* * *

Schwendener était, depuis quelque temps déjà, privat-docent à Munich lorsqu'il fut appelé à l'Université de Bâle en qualité de professeur de botanique. C'était pour lui l'aboutissement de longs et pénibles efforts. Christian Schwendener, qui avait fort mal pris la « désertion » de son fils, rendit hommage à sa persévérance couronnée de succès et, avant de partir pour Bâle, Simon se réconcilia avec son père. Simon Schwendener resta à Bâle dix années, années riches en travaux qui auraient à eux seuls élevé à son nom un monument impérissable, si l'avenir n'était pas venu, par surcroît, y ajouter une foule de productions géniales. De 1860 à 1868, Schwendener avait publié des recherches anatomiques sur le thalle des Lichens (*Untersuchungen über den Flechtenthallus*) qui l'avaient familiarisé avec la structure de ces plantes et l'avaient amené à envisager leur appareil végétatif comme une colonie dans laquelle les hyphes incolores et les gonidies vertes vivent ensemble sans être reliées par un rapport génétique. Entre temps, Baranetzky et Famintzin avaient isolé des gonidies de Lichens et, en les cultivant, les avaient amenées à produire des zoospores. De Bary émit alors, un peu vaguement, l'idée que les Lichens pourraient bien n'être que des Champignons vivant en symbiose avec des Algues (gonidies). Schwendener, qui poursuivait silencieusement ses études

sur les Lichens et qui était arrivé à la même conviction, brûla tous les ponts derrière lui en publiant son fameux mémoire sur les types d'Algues des gonidies des Lichens, présenté comme « programme » de la Fête rectorale de l'Université de Bâle (*Die Algentypen der Flechtengonidien*, 1869). Dans ce mémoire fondamental, l'auteur défend la nature composée des Lichens en étudiant systématiquement les Algues qui concourent à la constitution de ces végétaux (Sirosiphonées, Rivulariées, Scytonémées, Nostocacées, Confervacées, Palmellacées), et en montrant l'identité des divers types de gonidies lichéniques avec les types d'Algues correspondants. Cette publication souleva dans le camp des lichénologues de profession un « tollé », dont on ne peut se faire aujourd'hui une juste idée qu'en parcourant la littérature scientifique de l'époque. Le « schwendenérisme », désignation appliquée aux idées de Schwendener, constituait une sorte de « bête noire » dont la destruction paraissait être indispensable aux progrès de la lichénologie. La chaleur du combat fit même accepter comme probants, pendant un temps, des arguments singulièrement risqués (théorie des microgonidies de Minks) et qui durent bientôt être abandonnés. Combien maintenant cette polémique passionnée nous paraît lointaine et oiseuse ! Peu après Schwendener, Bornet élargissait les études de notre compatriote en se fondant sur sa connaissance approfondie des Algues. Puis vint la phase expérimentale dans laquelle on chercha et on réussit effectivement à faire la synthèse du thalle lichénique au moyen d'hyphes de Champignons et d'Algues, ou encore à les isoler en faisant des cultures pures d'hyphes et de gonidies lichéniques (Reess, Stahl, Bonnier, A. Möller, etc.).

Schwendener, absolument convaincu de la nature composée des Lichens, n'a guère participé à la polémique déchaînée par ses travaux (sauf pourtant dans les articles *Ueber die Beziehungen zwischen Algen und Flechtengonidien*, 1868 et *Erörterungen zur Gonidienfrage*, 1872). Nature tranquille, objective, il estimait les faits tellement patents qu'il n'était pas nécessaire d'intervenir constamment par la plume pour les faire reconnaître. L'application de la méthode expérimentale, dont il avait préparé la voie, et le temps devaient tout naturellement faire leur œuvre. L'avenir lui a donné raison. Bien loin de disparaître, comme le craignaient les adversaires de Schwendener, la lichénologie rajeunie, orientée dans des voies nouvelles, ne cesse de fournir aux chercheurs des sujets d'étude attrayants, sans avoir perdu pour cela sa chapelle de systématises zélés.

* * *

A l'époque où Schwendener mettait un point final à ses travaux personnels sur les Lichens, la division du travail, indispensable et féconde en soi, risquait, par l'exagération avec laquelle les botanistes la pratiquaient, de compromettre les progrès de la science. Les systématises ignoraient l'anatomie et la biologie; les physiologistes restaient confinés dans l'expérimentation à la manière des physiciens et des chimistes, sans tenir un compte suffisant de la qualité d'être vivants, diversement construits et diversement adaptés à des milieux divers, des plantes qu'ils étudiaient; les morphologistes et les anatomistes, faisant une erreur analogue, orientaient leurs travaux dans un sens trop exclusivement formel où la topographie et la description morphique pure

jouait un rôle souvent exclusif. Déjà sous l'action de Darwin, une certaine réaction se dessinait qui devait aboutir à la résurrection de la biologie, au sens étroit de ce mot. Schwendener, lui, fut l'homme du renouveau dans le domaine de l'anatomie végétale. Là où ne régnait qu'une sécheresse souvent rebutante pour les néophytes, le maître apporta la vie en faisant constamment appel à la fonction pour expliquer la structure. « Les organismes supérieurs, a-t-il dit, excellent, lorsqu'on les compare aux inférieurs, par une division du travail poussée plus loin et par une différenciation morphologique des tissus correspondante. Chez les plantes vasculaires toutes les fonctions principales sont réparties sur tout autant de formes de tissus caractérisées anatomiquement. » Rechercher quelle fonction correspond à un type de structure déterminé, et réciproquement, tel est l'objet d'une discipline particulière dont Schwendener a été le créateur l'*anatomie physiologique*. Non pas que ce point de vue ait jamais été entièrement négligé, mais il est certain que personne avant lui n'avait appuyé avec autant d'insistance sur sa légitimité et sa nécessité. Malgré la célébrité qui s'attachait déjà à son nom, Schwendener n'aurait jamais réussi à faire entrer l'esprit physiologique dans l'anatomie, s'il n'avait lui-même donné l'application du principe dans un livre retentissant sur le système squelettique des végétaux, en particulier des Monocotylédones (*Das mechanische Princip im anatomischen Bau der Monocotylen*, 1874). L'auteur y examine successivement la morphologie des cellules qui jouent un rôle spécifiquement mécanique (stéréides), leurs propriétés physiques (élasticité, résistance), leur situation générale mise en rapport avec les principes

mécaniques de la résistance, puis il étudie à fond la manière dont s'y prennent les organes végétaux pour obtenir le maximum de solidité avec l'emploi minimum de matériaux en ce qui concerne la résistance à la flexion, à la traction, à la compression, etc. C'est là une œuvre d'un intérêt puissant, dont l'influence a été immense, car, à côté de son importance pour le sujet spécial des organes squelettaires et de la fonction squelettique chez les végétaux, elle ouvrait des horizons nouveaux sur les fonctions d'une foule d'autres tissus.

Aussi ne doit-on pas être étonné que l'attention ait été attirée, de l'autre côté du Rhin, sur le botaniste suisse. L'illustre Hofmeister venait de se retirer de l'enseignement actif; Schwendener fut appelé à lui succéder à Tubingue; et c'est ainsi que la Suisse perdit un de ses maîtres les plus brillants, accident qui s'est produit à mainte reprise, en particulier pour Carl Nägeli. Le séjour de Schwendener à Tubingue fut d'assez courte durée (1876-1878) et caractérisé par la publication d'un livre qui a fait couler beaucoup d'encre : la théorie mécanique de la phyllotaxie (*Mechanische Theorie des Blattstellungen*, 1878). Schwendener accepte comme donnée, sans chercher provisoirement à l'expliquer, l'ordonnance phyllotaxique primitive de chaque plante, mais il s'efforce ensuite de rendre compte de toutes les modifications que subit la spire primitive par la pression qu'exercent les uns sur les autres les primordiums au point végétatif. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de l'application du principe, ce qui exigerait de longs et difficiles développements morphologiques et mathématiques. Mais si l'on doit admirer le grand savoir, l'habileté et l'extraordinaire talent de l'auteur, on ne

saurait cacher que Schwendener a été moins heureux ici qu'ailleurs. La théorie mécanique de la phyllotaxie de Schwendener a été vivement attaquée de divers côtés, à Genève en particulier par Casimir de Candolle, et il est probable que, si certaines parties, fondées sur des faits incontestables, en pourront être utilisées ultérieurement, la théorie dans son ensemble ne saurait être maintenue. On a dit avec raison (Haberlandt) que la théorie mécanique de la phyllotaxie avait été « l'enfant de douleur » (Schmerzenskind) de Schwendener, et cela est vrai car, lui qui n'aimait pas la polémique, a dû à plusieurs reprises la défendre contre d'après critiques ; un de ses élèves (M. le prof. Weisse) s'en est fait le champion après lui sans que le maître ait vu le succès récompenser leurs efforts.

* * *

En 1879, après la mort d'Alexandre Braun, Schwendener fut appelé à occuper la chaire de botanique générale de l'université de Berlin. Revenant à l'anatomie physiologique, notre botaniste pouvait créer une école digne de lui, école qu'il installa au second étage de l'ancienne bourse, au n° 5 de la Dorotheenstrasse. Dès lors sa vie s'écoula à la fois laborieuse et paisible, entre son institut, sa tranquille demeure de la Matthäikirchstrasse qu'il habita jusqu'à sa mort, et les séances soit de la société botanique allemande et de celle du Brandebourg, soit de l'Académie des sciences de Berlin dont il était devenu membre ordinaire. C'est dans les recueils de ce dernier corps scientifique que parurent la plus grande partie de ses travaux. Ceux-ci ont tous, quelle que soit leur étendue et quel que soit le sujet traité, une importance capitale :

Le fil conducteur en est le plus souvent la recherche des relations entre la structure et la fonction. Parmi les plus importants, mentionnons ceux sur : la croissance apicale des racines chez les Phanérogames (*Ueber Scheitelwachstum der Phanerogamen-Wurzeln*, 1882), les laticifères (*Einige Beobachtungen an Milchsaftgefäßen*, 1885), l'ascension de la sève (*Untersuchungen über das Saftsteigen*, 1886; *Zur Kritik der neuesten Untersuchungen über das Saftsteigen* 1892; *Weitere Ausführungen über die durch Saugung bewirkte Wasserbewegung in der Jamin'schen Kette*, 1893), le volubilisme (*Ueber das Winden der Pflanzen*, 1881; *Zur Kenntniss der Schraubenwindungen schlingender Sprosse*, 1882; *Zur Wortmann'schen Theorie des Windens*, 1886), le gonflement et la double réfraction des membranes végétales (*Ueber Quellung und Doppelbrechung vegetabilischer Membranen*, 1887; *Zur Doppelbrechung vegetabilischer Objecte*, 1889; *Nochmals über die optisch anormale Reaction des Traganth- und Kirschgummis*, 1890), les stomates des Graminées et des Cypéracées (*Die Spaltöffnungen der Gramineen und Cyperaceen*, 1889), les gaines fasciculaires des feuilles de Graminées (*Die Mestomscheiden der Gramineenblätter*, 1890), les relations entre la turgescence et la croissance (avec G. Krabbe, *Ueber die Beziehungen zwischen dem Maass der Turgordehnung und der Geschwindigkeit der Längenzunahme wachsender Organe*, 1893), l'histogénie des Rivulariées (*Zur Wachstumsgeschichte der Rivularien*, 1894), les déplacements de fibres (*Ueber die Verschiebungen der Bastfasern im Sinne von Höhnel's*, 1894), les coussinets d'articulation (*Das Wassergewebe im Gelenkpolster der Marantaceen*, 1896; *Die Gelenkpolster*

von *Mimosa pudica*, 1897 ; *Die Gelenkpolster von Phaseolus und Oxalis*, 1898), la déhiscence des anthères et des sporanges (*Ueber den Oeffnungsmechanismus der Antheren*, 1899 ; *Ueber den Oeffnungsmechanismus der Makrosporangien von Selaginella*, 1902). Enfin, parmi les mémoires plus étendus, il convient de relever celui relatif aux endodermes et à leurs renforcements (*Die Schutzscheiden und ihre Verstärkungen*, 1882) et celui qui traite des torsions d'orientation des feuilles et des fleurs fait en collaboration avec G. Krabbe (*Untersuchungen über die Orientierungstorsionen der Blätter und Blüten*, 1892).

La série complète de tous ces mémoires n'existe que dans quelques grandes bibliothèques, aussi doit-on considérer comme fort utile la réimpression qui a été faite de la collection des travaux élaborés pendant la période berlinoise de l'activité de Schwendener (*Gesammelte botanische Mitteilungen*, Berlin 1898, 2 vol. in-8 avec 23 vignettes et 26 pl.).

Dans sa chaire, Schwendener parlait posément, plutôt lentement, improvisant sans effort ou, dans les cours spéciaux, gardant le fil au moyen de quelques courtes notes manuscrites, illustrant son exposé de dessins facilement exécutés à la planche noire ou de quelques figures murales. Le caractère essentiel de ses leçons était une clarté absolue, qui imposait pour ainsi dire le sujet à l'auditeur, sans qu'il fût jamais nécessaire de recourir à des redites. Toute rhétorique lui était étrangère, toute emphase lui était odieuse, et cependant il y avait dans cette simplicité une incontestable élégance. Au point de vue de la simplicité, comme à bien d'autres, Schwendener était resté profondément suisse.

Un cours *sui generis* était celui que Schwendener faisait pendant le semestre d'été, et qui roulait exclusivement sur les problèmes de botanique susceptibles d'être envisagés au point de vue mécanique. Ce cours n'était naturellement suivi que par des étudiants avancés et déjà spécialisés; il l'était pourtant aussi par des mathématiciens curieux de suivre les applications de leur branche faites en biologie. Nous ne prétendons pas que les botanistes comprenaient toujours, mais l'exposé était présenté avec une telle limpidité et une telle conviction, les calculs les plus difficiles étaient liquidés avec une telle aisance, que nous avons l'« impression » d'avoir tout compris! La petite salle de cours, dans laquelle régnait un religieux silence, était alors comme lieu très saint uniquement réservé aux initiés. Ceux qui ont suivi jadis cet enseignement, à coup sûr suggestif et éminemment propre à faire réfléchir, sont reconnaissants au Dr Holtermann d'en avoir publié la substance (*Schwendener's Vorlesungen über mechanische Probleme der Botanik*. Leipzig 1909, vol. in-8° avec 90 vignettes et un portrait de Schwendener).

. * .

Dès son arrivée à Berlin, il se constitua autour de Schwendener un groupe de disciples enthousiastes, dont quelques-uns étaient à ce point « emballés » pour l'anatomie physiologique, que le maître était obligé de réfréner quelque peu leur ardeur. Sans parler des innombrables étudiants qui ont préparé leur doctorat dans l'institut de la Dorotheenstrasse, il convient de mentionner en première ligne G. Haberlandt. Haberlandt a été le compagnon de la première heure, puisqu'il a travaillé

avec Schwendener déjà à Tubingue. C'est lui qui a été le grand « lanceur » de l'anatomie physiologique au moyen du livre classique *Physiologische Pflanzenanatomie*, dont les éditions se succèdent nombreuses et dont, hélas, aucune n'a jamais été traduite en français. Schwendener a eu la joie de voir son élève par excellence lui succéder dans sa chaire réorganisée à Dahlem. Puis vinrent : H. Ambronn, devenu plus tard physicien ; M. Westermaier, le silencieux, plus tard professeur de botanique à Fribourg (Suisse) ; A. Zimmermann, cytologiste, ultérieurement directeur de la station d'Amani dans l'Afrique orientale ; H. Potonié, surnommé par Schwendener le « trompette de la compagnie » (parce que, raconte M. Tschirsch, il en répandait les idées dans un journal de vulgarisation scientifique), devenu plus tard un paléontologiste de talent ; N. Wille, algologue, devenu professeur de botanique à Christiana ; R. Marloth, le spécialiste de la flore du Cap ; M. Fünfstück, lichénologue, plus tard professeur de botanique à Stuttgart ; A. Tschirsch, actuellement professeur de pharmacognosie à Berne ; et tant d'autres.

Lorsque l'auteur de ces lignes se rendit à Berlin, dans l'automne de 1889 pour y continuer ses études, il rencontra à l'institut botanique M. Westermaier, alors assistant, dont la figure douloureuse autant que le savoir et la réelle bonté restent gravés dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu ; G. Krabbe, anatomiste et physiologiste de talent mort prématurément ; G. Volkens, qui venait de publier un beau livre consacré à l'étude anatomo-physiologique de la végétation du désert égyptien ; E. Gilg, maintenant professeur à Dahlem ; puis encore C. Correns, le dernier élève de Nägeli,

maintenant professeur à Tubingue; A. Weisse, un des protagonistes de la théorie mécanique de la phyllotaxie. Nous arrivions porteur d'une lettre de recommandation d'Alph. de Candolle et d'une autre de J. Müller Arg., qui tous deux, à des titres divers, avaient été nos maîtres à Genève. La première lettre émut Schwendener, parce qu'elle évoquait les souvenirs de sa jeunesse; la seconde le toucha parce qu'elle émanait d'un adversaire irréconciliable sur le terrain de la lichénologie. Il ne tint d'ailleurs compte — et avec raison — ni de l'une, ni de l'autre dans la façon de nous traiter. Peut-être même fut-il plus sévère que d'habitude, sachant qu'il s'agissait d'un jeune homme voulant faire de la botanique sa carrière. Plusieurs de nos camarades se découragèrent et allèrent ailleurs suivre des maîtres moins exigeants. Mais Schwendener savait reconnaître la persévérance chez ses élèves, même lorsqu'ils ne lui donnaient pas encore entière satisfaction. Une parole d'encouragement donnée à propos faisait oublier les déboires des jours précédents et éperonnait vers des efforts nouveaux. Tous ceux qui ont «tenu» avec Schwendener ont conservé de cette école de recherche austère, d'exactitude constante, de méthode et de clarté un souvenir indélébile et lui en ont gardé, y compris les rebuffades occasionnelles, une profonde reconnaissance. L'«empreinte», si l'on peut s'exprimer ainsi, était incontestablement donnée, mais elle n'allait jamais jusqu'à faire adopter par les disciples les idées du maître comme paroles d'évangile. Schwendener aurait pu dire que des élèves tels que notre ami le professeur E. Gilg et tels que celui qui écrit sont de ceux qui ont «mal tourné» parce qu'ils sont devenus en première ligne des systématistes, et que le maître n'a

jamais pratiqué cette branche de la botanique, mais il ne leur en a pas fait grief. Bien plus, nous avons de lui des lettres dans lesquelles il répondait avec affection à des demandes de conseils ou d'avis. Peut-être même n'était-il pas fâché, au fond, que son école ait essaimé dans des ruches étrangères, vivifiant ces dernières par un apport d'idées fécondes et de points de vue nouveaux.

C'est d'ailleurs au laboratoire qu'il fallait apprendre à connaître Schwendener. L'ascendant qu'il exerçait sur les jeunes gens était dû à son intervention personnelle, sinon constante, du moins régulière, et à la confiance absolue qu'inspirait son caractère d'une entière droiture. Avec lui, on ne s'initiait pas dès le début à une technique compliquée. On apprenait d'abord à se servir de ses doigts, puis à voir, à bien voir, et à soumettre l'interprétation de ce que l'on voyait à une rigoureuse critique. « Tout le reste, disait-il en pastichant d'une façon innocente la parole de l'Evangile, vous sera donné par surcroît ». Une fois le pli pris, le fondement posé, il laissait volontiers à ses élèves la bride sur le cou et les poussait à compléter leur instruction microtechnique en élargissant le cadre de leurs investigations — ce que nous appelions « fleissig ἀλλότρετα treiben » — les encourageant de ses conseils et de son expérience. L'obligation de tout dessiner, les dessins étant minutieusement critiqués, était doublée de l'obligation de préparer des légendes explicatives et un commentaire écrit examinés à leur tour de très près. Cette méthode permettait de mettre les points sur les i, de discuter en détail les questions litigieuses, de ne rien laisser passer qui ne fût parfaitement clair dans l'esprit, et, *last not least*, d'habituer dès le début à des travaux de rédaction personnels bien ordonnés.

C'était sous une forme simple et par excellence, l'école de l'observation et de la discipline intellectuelle.

. * .

Schwendener a toujours joui pendant sa longue existence d'une bonne santé ; seuls les derniers temps de sa vie ont été assombris par de pénibles infirmités, supportées avec un stoïcisme impressionnant. Il est mort chargé d'années le 27 mai 1919. Malgré sa grande modestie, il avait été l'objet de toute part de nombreux honneurs, dont il ne parlait d'ailleurs jamais. Parmi ces honneurs, il convient de mentionner le titre d'Associé étranger qui lui avait été décerné par l'Institut de France.

Résumer en peu de mots l'influence que Schwendener a exercée sur le développement de la science dans la seconde moitié du XIX^e siècle, n'est pas une tâche facile. Il n'a pas agi comme auteur de traité, ni comme conférencier s'adressant au public instruit, ainsi que cela a été le cas pour ses contemporains Helmholtz et Du Bois-Reymond. Tout au plus pourrait-on citer sa participation, alors qu'il était professeur à Bâle, aux conférences publiques faites en Suisse, organisées, puis publiées par E. Desor, L. Hirzel, G. Kinkel, Alb. Müller et L. Rüttimeyer (*Aus der Geschichte der Kulturpflanzen*, 1872), ou encore ses conférences adressées au personnel enseignant secondaire au cours de vacances de l'université de Berlin (*Ueber den gegenwärtigen Stand der Descendenzlehre in der Botanik*, 1903 ; *Die Sinnesorgane der Pflanzen*, 1905). C'est surtout par la valeur heuristique de ses livres et mémoires originaux, — même de ceux dont le fond est contestable, comme la théorie mécanique de la phyllotaxie — et par son action personnelle sur ses élèves qu'il a tracé un

sillon profond. On ne saurait lui reprocher d'être resté étranger à la floristique, à la géobotanique et à la systématique, car une saine spécialisation rend cette attitude entièrement légitime, mais on peut regretter qu'une certaine étroitesse d'esprit ait provoqué chez lui à l'égard de ces disciplines une incompréhension, une absence d'horizon, partagée d'ailleurs par plusieurs coryphées de la botanique allemande de son temps. Au demeurant, il est juste d'ajouter que les boutades qu'il décochait de temps en temps aux botanistes appartenant à la tendance « géographico-systématique » — et qui ont trouvé une expression publique dans un discours bien connu où les jardins botaniques sont fort mal arrangés¹ — étaient devenues plus rares et plus anodines avec les années. La dernière fois que nous eûmes la joie de rendre visite à Schwendener (c'était en 1910), il concédait volontiers que la systématique était indispensable, que les herbiers sont un instrument de travail extrêmement précieux... mais il aurait voulu transformer tous les jardins botaniques en simples champs d'expérience !

¹ *Rede gehalten zur Gedächtnissfeier König Friedrich-Wilhelms III. in der Aula der K. Friedrich-Wilhelms-Universität am 3. August 1888*, gehalten von S. Schwendener, z. Z. Rector der Universität, Berlin 1888, 21 p. in-4. — Schwendener était tenu en qualité de recteur de faire un discours commémoratif, mais il n'était pas obligé de faire de ce discours un chef-d'œuvre d'ironie. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans cet opuscule : l'habileté avec laquelle l'auteur loue un défunt souverain pour avoir créé un superbe jardin botanique ; ou la singulière hardiesse avec laquelle le recteur traite la mémoire du dit souverain, en souhaitant la disparition d'une institution dont le seul mérite est au fond de n'être qu'un *decus* de la résidence. Le discours de Schwendener, souvent juste, parfois discutable, dénote en tous cas chez son auteur une liberté d'allures qui trahit son origine helvétique !

Le principe de l'*homologie* — qui oblige souvent à ratiociner en sens inverse de la méthode physiologique — était pour lui inintelligible, à ce point que nous l'avons entendu, dans une leçon publique, nier la légitimité des homologies de l'appareil sexuel entre Phanérogames et Ptéridophytes, telles qu'elles ont été développées par Strasburger et les contemporains sur la base des premiers travaux de Hofmeister. C'est dire que le fondement même de toute classification naturelle lui échappait. On en trouve de nombreuses preuves dans ses écrits, comme aussi dans une des rares conférences, d'ailleurs fort intéressante, qu'il ait adressées au grand public intellectuel (*Ueber Richtungen und Ziele der mikroskopisch-botanischen Forschung*, 1887). Cela ne l'empêchait nullement d'être un évolutionniste convaincu, de la première heure, mais éclectique quant aux modalités de l'évolution (*Ueber den gegenwärtigen Stand der Descendenzlehre in der Botanik*, 1903). Or, la morphologie et l'anatomie seront toujours étudiées au point de vue des homologies, toutes les fois qu'il s'agira de recherches sur les affinités et la phylogénie, toutes les fois qu'on voudra établir un système naturel, *parce qu'il y faut faire porter les comparaisons sur des choses réellement comparables, équivalentes par leur situation et leur origine, abstraction faite de la fonction*. En revanche, le point de vue des *analogies*, qui était essentiellement celui de Schwendener, sera légitime lorsqu'il s'agira de recherches relatives à l'*adaptation* d'un organe ou d'une région anatomique à une *fonction déterminée*. Cette grave réserve faite, nous nous sentons d'autant plus libre de revendiquer pour Schwendener ce titre de gloire — en outre de la révolution féconde qu'il a provoquée en lichénologie — d'avoir remis en

valeur la haute importance de la fonction dans toute étude des tissus.

Schwendener, avons-nous dit, était resté profondément suisse : il a même exprimé son attachement à sa vallée natale en vers charmants, car — chose étonnante — ce botaniste-mathématicien était poète à ses heures. Membre influent de la colonie helvétique de Berlin, il participait à toutes ses manifestations. Demeuré célibataire et très sédentaire, sa situation lui permettait de faire du bien, et il le faisait sans bruit. Sa charité était bien connue : elle a été parfois exploitée, sans que, ainsi que l'a rappelé avec raison M. le prof. Schinz, cela ait jamais influé en rien sur son attitude vis-à-vis des quémanteurs. En perdant Schwendener, nous avons perdu un savant de haute volée, un véritable maître, un Suisse de vieille roche qui a fait honneur à son pays.



CONSIDÉRATIONS
sur la
CHRONOLOGIE DE LA VIE ET DES ŒUVRES
de
JEAN-JACQUES ROUSSEAU

par Louis-J. COURTOIS

Fouiller les bibliothèques, dépouiller manuscrits et imprimés, rédiger des fiches, voilà une besogne étrange à l'époque prodigieuse que nous vivons ; serait-ce égoïsme ou sécheresse de cœur ? Rassurante, la réponse surgit de la tranchée d'Argonne, où le lieutenant Pierre-Maurice Masson corrigeait les épreuves de son grand ouvrage. Aujourd'hui, le labeur de l'érudit est un acte de confiance en l'avenir : le rat de bibliothèque peut poursuivre sa tâche menue.¹

I

« La réputation de Jean-Jacques Rousseau est, comme « le cadavre de Patrocle, disputée entre deux partis animés l'un contre l'autre ». constatait Anguis dès 1824² ;

¹ Rédigées en juin 1918, ces *Considérations*, remaniées, ont été lues le 30 octobre 1920 devant la Section de littérature.

² Cité par Lucien MAURY. *La Légende de J.-J. Rousseau. Revue bleue*, 3 juillet 1909.

près d'un siècle s'écoula avant que fut constituée, en 1906, la Société Jean-Jacques Rousseau, qui signala d'emblée l'importance primordiale d'une édition critique des *Confessions* et de la *Correspondance* de Rousseau, documents essentiels pour établir sa biographie morale et intellectuelle, pour tracer le tableau de ses journées de labeur ou de rêveries, de fredaines ou d'élévation, pour suivre le courant de sa pensée féconde et prophétique ! Des travaux préparatoires existent, mais ils ne font point taire la voix de Lucien Maury qui, en 1909, souhaitait « cette biographie critique qui nous manque, « qu'il nous faut, que nous ne cesserons de réclamer, « non seulement par déférence pour les sommations et « les appels à la justice de Jean-Jacques, mais parce que « nous y trouverons la véritable clef de l'œuvre la plus « subjective qui soit. » Et Masson de déclarer, l'année du deuxième centenaire, avec l'autorité de son expérience : « Toute exégèse de Jean-Jacques doit reposer sur une « biographie, et sur une biographie minutieuse » ¹.

II

Les premiers biographes de Rousseau étaient au bénéfice des traditions orales ; en échange, les modernes ont le trésor des dépôts d'archives ; il semblerait donc que le travail de trois ou quatre générations dût suffire et présenter en une fresque continue l'épopée du grand Genevois. Il n'en est rien.

Incomplètes ou tendancieuses, souvent les deux à la

¹ *Comment connaître Jean-Jacques ? Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1912.

fois, les biographies ne valent que dans la mesure où elles ont incorporé les monographies des spécialistes. Au point de vue biographique, les études rousseauistes n'offrent encore que des chapitres détachés du livre monumental que tous nous rêvons. Que de pages à écrire ! et combien risquent de rester blanches à jamais !

Sait-on, par exemple, grand'chose du séjour de Rousseau à Turin, à Lausanne, à Neuchâtel, à Soleure ? Le suit-on avec certitude dans ses randonnées pédestres de Suisse à Paris, de Paris à Lyon ? Se représente-t-on aisément son équipée à Montpellier ou son mystérieux voyage à Besançon ¹ ? Ses promenades en pays neuchâtelois ², les repérez-vous ? Trye et Bourgoin vous ont-ils révélé leurs secrets ? Paris ne pourrait-il fournir quelques indications sur le déclin de cette existence troublée ? Le botaniste vieilli, le piéton infatigable, où mena-t-il ses pas dans les prairies bocagères de l'Île-de-France ? Sa folie, sa tendresse, ses enthousiasmes et ses douleurs, à quel paysage en rattacher les vibrations, dans quelle démarche amicale en saisir la cause ? Quel événement provoqua ce sursaut de conscience noté par l'écrivain dans tel passage que l'émotion vivifie ? A quelle date tel livre fameux du citoyen parut-il ? quand l'avait-il médité ? quand le signa-t-il d'un paraphe modeste et triomphant tout ensemble ?

Les questions se multiplient et les réponses s'espacent !

¹ Voir l'Appendice I : *En quelle année Rousseau alla-t-il à Besançon ?*

² Voir l'Appendice II : *Jean-Jacques au Saut du Doubs.*

III

Comment le chercheur avide de connaître celui qui fut la conscience d'un siècle tourmenté et moribond le sourire aux lèvres, comment sera-t-il de l'intimité de Jean-Jacques ? Ayant lu les œuvres du citoyen dans des éditions fautives souvent, et fragmentaires toujours, il sera accablé de la masse des commentaires contradictoires dans leur haine ou leur dévotion, dans leur byzantinisme ou leur vague décevant ; par-ci par-là un écrit impartial, une noble page, sereine et définitive, ranimera son courage et le voici derechef à la chasse des travaux dispersés dans cent revues, des documents enfouis dans cent recueils manuscrits. A poursuivre cette exploration, il sera scandalisé de l'impudence de tant d'auteurs qui encombrent la bibliographie sans faire progresser l'histoire ! Il se persuadera enfin qu'une liste de faits reconnus exacts, déterminés avec précision, parfaitement datés, enregistrés avec sollicitude, lui offrirait une satisfaction intellectuelle supérieure, un moyen, lent mais sûr, de pénétrer dans cette vie inséparable de cette œuvre.

Sa résolution est prise ; il classera ses fiches, établies d'abord au hasard des lectures puis selon la rigueur d'une méthode qui s'affermira ; un jour, il aura la joie de voir cet inventaire se muer en un instrument de travail ; cadre souple et fort dans lequel chaque trouvaille prendra place et en appellera d'autres. En un mot, devant lui se dressera la chronologie de la vie et des œuvres de Rousseau.

IV

D'après quels principes cette chronologie s'organise-t-elle pour être viable, c'est-à-dire utile ?

Avant tout, elle accepte le témoignage de Rousseau lui-même et repose sur le dépouillement critique des *Confessions* et de la *Correspondance*, contrôlées et complétées par les sources inédites et par les travaux spéciaux, illustrés à l'aide des mémoires, biographies et correspondances du xviii^{me} siècle ; ces données s'éclairent parfois de secours plus extérieurs encore, telle la mention d'événements publics qui ont intéressé Rousseau ou de manifestations artistiques qui ont éveillé sa sensibilité, etc., etc. Le danger serait d'accumuler les notes par amour de la chronologie pure ; or, la sobriété s'impose, ne fût-ce que par discipline en regard de la foule des renseignements accessibles sur cette période ; et puis, à chaque lecteur de compléter au gré de son caprice ou de la nécessité, car tout choix mécontente puisque tout prévoir est impossible. Chaque fait enregistré s'accompagne de la référence aux sources ; de l'exactitude de ce rappel dépend la sécurité du chercheur.

La même rigueur s'impose dans la notation des hypothèses de l'auteur ou de ses devanciers ; il en est d'indispensables, fussent-elles, non seulement plausibles, mais fausses peut-être ! Leur rôle est de susciter la discussion, d'exhumer des portefeuilles certains renseignements que le détenteur estimait insignifiants, et dont la valeur lui sera révélée en même temps qu'ils lui

vaudront une facile victoire : celle du document sur l'imagination constructive !

L'ensemble sera semblable à un calendrier historique commémorant, pour chaque jour des années 1712 à 1778, les faits et gestes de Jean-Jacques ; sommaire raisonné de nos connaissances, de nos ignorances et de nos hardiesses, il devrait être la table des matières de la biographie attendue.

L'historien-philosophe qu'intéressent surtout les drames de l'esprit y démêlera plus d'un fil directeur : une précision sur le moment où Rousseau étudiait un sujet, acheva un manuscrit, publia un ouvrage ; sur le jour où certain livre lui fut connu, où il échangea certains propos, tenta telle démarche qui engageait son caractère ; tous ces renseignements jalonneront les études psychologiques.

A utiliser ce répertoire, à le compléter surtout, le rousseauiste saisira la portée de la déclaration de principes qui ouvre la série, déjà longue, des *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau* : « assurer une date, « confirmer un fait, et du même coup donner à un épisode, à un chapitre entier de la vie de Rousseau, une « valeur inattendue ». Alors aussi, l'appareil scolastique de la chronologie se transformera en un écran magique où se peindra toute une vie aux émotions formidables, s'élevant, à travers les fautes et les manies, d'une allure continue vers les sommets de l'idéal et de la moralité, aboutissant à la communion de l'individu avec la nature et l'humanité. La parfaite véracité de Jean-Jacques transparaîtra alors : il a parfois romancé sa vie, mais il n'en a pas sciemment faussé les éléments matériels. Du coup, il faudra prendre envers lui une attitude de respect dont

beaucoup de gens se dispensent en toute naïveté. Et par là, le grimoire hérissé de chiffres sera un monument à la bonne foi de celui qui, contre vent et marée, tâcha de consacrer sa vie à la vérité.

Hommage aux travailleurs qui l'ont rendue possible, la *Chronologie* affirmera la valeur pratique du *Musée*, des *Archives* et des *Annales Jean-Jacques Rousseau* : sans ces concours divers, il eût été difficile partout, et à Genève impossible, de mener à chef l'entreprise.

Tels sont. Mesdames et Messieurs, les principes qui m'ont dirigé, l'espoir qui m'a soutenu. Permettez-moi de vous présenter quelques résultats immédiats choisis parmi les plus pittoresques, les plus imprévus, et reflétant dès lors la complexité de l'existence, son mélange de familiarité et de grandeur.

V

Le samedi 8 avril 1741, en bon catholique, Rousseau signait comme témoin l'acte de baptême de Jeanne-Elizabeth de Mably, en l'église lyonnaise d'Ainay¹. Peu après, sans doute, il quittait ses disciples et le petit vin d'Arbois du grand-prévôt².

¹ Félix DUVERNAY. *J.-J. Rousseau à Lyon. Le Progrès* (Lyon), 19 septembre 1912.

² *Œuvres*, éd. Hachette, t. VIII, p. 192. — Les Bonnot, du Forez, auxquels appartenait Mably, portaient d'azur au chevron d'or, au chef d'argent, chargé de trois roses de gueules (J. B. RIETSTAP. *Armorial général*, 2^{me} éd. Gouda, 1884-87, 2 vol. in-8, tome I, p. 246). Ainsi Rousseau utilisa le cachet de son maître le 24 octobre 1740, lorsqu'il scella sa lettre à M^{me} de Warens. Cette identification complète une note antérieure : cf. *Mélanges B. Bouvier*. Genève, 1920, in-8, P. 105-106.

Le jour de Noël 1751, Rousseau assistait au Concert spirituel des Tuileries; il rentre à son quatrième de l'Hôtel de Languedoc et belle-maman l'avise que sa garde-robe a été dévalisée; le voleur était le frère de Thérèse; il n'insista pas, le commissaire fut bon enfant et l'enquête n'aboutit pas¹.

Six mois plus tard, le 13 juillet 1752, à la représentation de *Mélanide*, pièce de La Chaussée, le Bâlois Iselin note l'attendrissement de son compagnon: «Oui, dit Rousseau entre deux accès de pleurs, j'aime mieux les comédies, j'y vois pourtant des hommes; dans les tragédies ce sont des diables ou du moins ce sont des monstres²». La *Lettre sur les Spectacles* sera écrite en connaissance de cause.

Editeur de la *Serva padrona*, auteur du *Devin*, Rousseau cédait, le 2 janvier 1753, au libraire Pissot, le privilège de publier ces deux œuvres et encaissait, le 21 janvier, un premier acompte³ qu'il expédia intégralement à Mme de Warens, toujours à court d'argent dans ses multiples combinaisons industrielles et commerciales⁴.

Puis, le voici à Genève, en l'église Saint-Germain, le dimanche 21 juillet 1754, membre recueilli du Conseil général extraordinaire qui assermente le syndic Pierre

¹ Aug. LONGNON. *Un vol commis au préjudice de J.-J. Rousseau le 25 décembre 1751*. Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France, Paris, 1877, p. 29-32. — Paul D'ESTRÉE. *Un autographe inédit de J.-J. Rousseau*. Revue d'histoire littéraire de la France, Paris, 1899, p. 533-536.

² Isaak ISELIN. *Pariser Tagebuch*, 1752. Basel, 1919, S. 167.

³ LÉON GENONCEAUX. *Inédits recueillis en Angleterre*. 1^{re} livraison, Londres, 1892, p. 14-15.

⁴ *Œuvres*, X, 75.

Mussard, négociateur du traité sarde¹. Rousseau prélude à sa réintégration dans la bourgeoisie de sa chère République ; bientôt il appartiendra au *Souverain* et, démocratiquement orgueilleux, se parera du titre de *Citoyen*. Le 20 août 1755, son mandataire à Genève, Marc Chappuis, remettra au dizenier J. Revilliod la somme de 18 florins, taxe pour les gardes, impôt civique au premier chef².

A Montmorency, le printemps s'éveille ; c'est avril 1758 ; la *Lettre à d'Alembert* est achevée ; Jean-Jacques badine et traduit la Satire de Sénèque si grotesquement intitulée la *Métamorphose en citrouille de l'empereur Claude*, où se trouve une boutade contre les comédiens latins et dont les passages grecs de l'original ont été traduits sur les indications de l'ami Deleyre³.

Le destin l'entraîne ; 1762 ! Le Citoyen, seul contre les puissances liguées, est réfugié dans le Jura neuchâtelois ; le monde se préoccupe du fugitif ; lui vaque à son ménage. Le 6 novembre il se met à pétrir son pain et à le cuire dans sa cuisine, ayant au préalable désintéressé le fournier de Môtiers par le paiement d'un petit écu blanc de France !⁴

Les visiteurs affluent au Val-de-Travers ; inutile

¹ *Registres de la Vénérable Compagnie*, année 1754, f° 157. — *Œuvres*, III, 220, n. : VIII, 280.

² *Correspondance de Rousseau du 2 mars 1758 au 31 mai 1769*, (Neuchâtel, ms. 7886). Verso de la couverture.

³ *Lettres de Deleyre à Rousseau*, 1756-1766. (Neuchâtel, recueil ms.) Lettre du 17 mars 1758, f° 36^{vo}.

⁴ *Lettres écrites [par Rousseau] depuis le 15 juin 1762 inclusivement* (Neuchâtel, ms. 7887). Verso de la couverture.

d'énumérer tant de pèlerins ; notons qu'en mai 1763, le Genevois Voulaire¹ pilotait le Zurichois Johann Heinrich Füssli², que cette visite sacra disciple de Jean-Jacques ; notons encore que, le 7 septembre 1764, au cabaret de Brot, l'entretien de Rousseau et du comte Charles de Zinzendorf³ fut interrompu par l'apparition inattendue du chevalier d'Idelot, officier au régiment des volontaires de Soubise⁴. Et ainsi de suite ; les visiteurs perdent quelque chose de la mine falote que leur valait l'anonymat ; leurs noms retrouvés peuvent lancer sur de nouvelles pistes⁵. De même, certains cachets armoriés qui subsis-

¹ ALEXÉIEFF. *Etudes sur J.-J. Rousseau* [en russe]. Moscou, 1877. T. II, p. CXXVII.

² *Neujahrsblatt*, hssg. von der Stadtbibliothek in Zürich auf das Jahr 1900. S. 4.

³ Ed. BODEMANN. *Julie von Bondeli und ihr Freundeskreis*. Hannover, 1874, S. 293. — *Musée neuchâtelois*, IX. 68 ; XXXIV, 192-194.

⁴ Bibliothèque de Neuchâtel. *Lettres à Rousseau. Correspondants français*, 2^e série : Abos-Lenormant, f^o 107.

⁵ La démarche d'un autre visiteur permet de classer un billet de Montmollin et la réponse de Rousseau publiés, sans date, par Berthoud, *J.-J. Rousseau et le pasteur de Montmollin*. Fleurier, 1884, p. 17-18. Comment utiliser ces documents ? Le 3 décembre 1762, d'Ivernois, de Genève, écrivant à Montmollin, accusait réception de la copie de sa lettre à Sarasin et l'en remerciait (o. c., p. 108-111). Dans son billet à Rousseau, Montmollin mentionne ces remerciements, reçus le matin même, et lui mande que, depuis la veille, il héberge un capitaine de cavalerie désireux de voir le philosophe ; Rousseau déclina la visite. Or, Colmont, capitaine au régiment de Berry, sollicita une entrevue de Jean-Jacques par un billet daté : Môtiers, 7 décembre 1762 (f^o 66 du recueil cité à la note précédente). Ce doit être le protégé de Montmollin : du coup les billets en cause se trouvent être du 7 décembre 1762.

tent sur les lettres originales de Rousseau révéleront peut-être des relations ignorées jusqu'ici ¹.

Le 12 mai 1765 — très probablement ². — sur la pente agreste qui domine Cressier, retentissait l'exclamation célèbre : « Voilà de la pervenche ! » L'écho ne s'en taira jamais.

Et quelques mois plus tard, malgré les tracasseries, l'exilé se divertissait à composer la *Vision de Pierre de la Montagne* : le 5 septembre. Du Peyrou en expédiait une copie anonyme, écrite par lui-même, à Cramer, qui l'imprimait sans tarder ; le 14, Jean-Jacques en recevait un exemplaire à l'île Saint-Pierre ³.

C'est à dessein que je ne cite pas d'épisode plus important, car il faudrait les discuter tout au long et ce n'est pas ici le lieu : à dessein encore que je néglige tout le travail préliminaire du contrôle de la correspondance dont les éditions Hachette et Streckeisen-Moultou offrent des déformations graves : dates fictives ou erro-

¹ Sur les treize cachets connus, cf. COURTOIS : *Le sceau oriental et sept autres cachets de Rousseau*, dans les *Mélanges Bouvier*, p. 105-109, fac-similés. — *Nouveaux cachets de Jean-Jacques Rousseau*, dans les *Annales J.-J. Rousseau*, t. XIII, p. 238-240.

² Le 13 mai 1765, Rousseau et Du Peyrou passaient à Saint-Blaise (*Annales J.-J. Rousseau*, V, 243), venant de Bienne (*Œuvres*, XI, 250; Jansen, *Rousseau als Botaniker*, Berlin, 1885, S. 82; Bibl. de Neuchâtel, *Lettres à Rousseau. Correspondants neuchâtelois*, t. II, f° 121); la montée au pavillon de Bellevue (*Œuvres*, VIII, 161) peut être de la veille ; en tout cas, la pervenche fleurit en mai sur les pentes de la montagne (communication de M. E. Wuthier, instituteur à Cressier) : cette circonstance force à reporter en 1765 cet épisode que Rousseau place en 1764.

³ Bibl. de Neuchâtel. *Lettre de Du Peyrou à Rousseau*, f°s 87, 92. — *Œuvres*, IX, 64; XI, 281.

nées, destinataires inconnus ou supposés, coupures maladroites, sans parler du texte souvent maltraité.

Je citerai un dernier exemple dont la saveur locale fera pardonner la longueur ; en plus, il illustrera la méthode de discussion fréquemment mise en œuvre dans les notes infrapaginales de la *Chronologie critique*.

Tout Genevois connaît l'inscription commémorative du séjour de Rousseau à Grange-Canal en 1754. Due à un sentiment de piété patriotique, elle a le tort de perpétuer une erreur, aussi patente que l'appellation actuelle de l'ancienne rue Chevelu.

La tradition ¹, justifiée semble-t-il, par les *Confessions* ², rapporte que Jean-Jacques logea à Grange-Canal. D'autre part, quatre passages de Rousseau, et des souvenirs de famille, assurent qu'il habita aux Eaux-Vives. Qu'en est-il ? D'emblée, remarquons que les Eaux-Vives et Grange-Canal ressortissaient tous deux à la paroisse rurale de Cologny, dont Jacques Maystre était alors pasteur ³ et que les relations officielles de celui-ci et de Rousseau confirment le séjour dans cette circonscription sans désigner l'un des hameaux à l'exclusion de l'autre.

Continuons l'enquête : le 1^{er} juillet, Rousseau date *des Eaux-Vives* sa lettre à Lesage ⁴ ; le 20 juillet, il écrit à M^{me} Dupin : « J'ai pris hors de la ville un petit logement au bord du lac et dans une situation délicieuse

¹ LOUIS THOMAS. *Grange-Canal et J.-J. Rousseau*. Genève, 1901, p. 1-6.

² *Œuvres*, VIII, 279.

³ THOMAS, *o. c.*, p. 82.

⁴ *Œuvres*, t. IX, p. 84.

« qui me rappelle celle de Chenonceaux ¹ ». Dire Chenonceaux, c'est évoquer les eaux courantes et les allées ombreuses ; or, si Grange-Canal était enfoui dans la verdure autant que les Eaux-Vives, celles-ci seules sont riveraines du lac. Dans un billet inédit daté « ce mardi », Rousseau invite Deluc à dîner jeudi *aux Eaux-Vives* avec Marcet de Mézières ² et les notes qui retracent l'itinéraire de son tour du Léman mentionnent, le soir du retour, 27 septembre, le *coucher aux Eaux-Vives* ³.

C'est ici qu'une correspondance inédite intervient pour diriger nos recherches topographiques dans cette banlieue. En effet, le 12 avril 1765, François-Henri d'Ivernois mandait ⁴ à Jean-Jacques que « l'*Épître à Damon pour M. J.-J. Rousseau* est de M. Tollot, apothicaire, votre ancien voisin de campagne ». Or, Jean-Baptiste Tollot, apothicaire à Longemalle ⁵, possédait *aux Eaux-Vives* une maison dans un clos ⁶ riverain du Lac.

¹ VILLENEUVE-GUIBERT. *Le Portefeuille de M^{me} Dupin*. Paris, 1884, p. 343. — Cf. : vue générale des Eaux-Vives au XVIII^{me} siècle, publiée p. 39 de *Nos Centenaires*. Genève, [1911-1914], in-4°.

² Bibliothèque de Genève ms. fr. 236, f° 11 (copie).

³ *Annales J.-J. Rousseau*, t. II., p. 155.

⁴ *Lettres de F.-H. d'Ivernois*, f° 99 (Bibliothèque de Neuchâtel).

⁵ Il y était propriétaire de l'immeuble n° 47 ; cf. *Rôle du disgenier Jean-Louis Lossier*, 7 et 8 mai 1755 (Archives d'Etat, Genève).

⁶ Cf. HENRY. *Plans réguliers des possessions de la banlieue de Rive, Plainpalais et Carouge*. 1760. Plche 25, n° 967. (Archives d'Etat, Genève). — M. Eug. Ritter a donc attribué judicieusement à Tollot la *Lettre anonyme sur M. J.-J. Rousseau et sur ses ouvrages* où l'auteur déclare qu'en 1754 il était le voisin de campagne de Rousseau, lors du séjour de ce dernier dans sa patrie ; cf. *Annales J.-J. Rousseau*, t. III, p. 203.

Enfin, Petit-Senn affirme que le philosophe habita la maison de campagne de son oncle Petit-Babault, sise *aux Eaux-Vives*¹, entre la grève et la route de Coligny². Le cadastre de 1760 montre que, seule, une étroite parcelle³ séparait la propriété Petit du jardin de Tollot. Tout ce site est actuellement englobé dans l'ilot limité par la rue des Eaux-Vives, l'avenue de la Grenade, le quai des Eaux-Vives et la rue Du Roveray.

A ces six documents, dont quatre datent de l'été 1754, un seul s'oppose, de poids d'ailleurs, parce que de Jean-Jacques lui-même : « M^{me} de Warens... vint me voir à Grange-Canal »; déclaration nette, mais qui n'est pas contemporaine de l'événement, circonstance notable. Examinons : M^{me} de Warens se rend en Chablais⁴; apostate et espionne⁵, elle évite Genève et donne rendez-vous à Rousseau à l'abri d'un poste sarde; peut-être est-ce lui qui, dans sa visite à Chambéry, indiqua ce hameau frontière. Ils sont à l'auberge : « Maman manquait d'argent pour achever son voyage ; je n'avais pas sur moi ce qu'il fallait pour cela ; je le lui envoyai

¹ Petit-Senn tenait à cette tradition de famille : il l'a relatée dès 1846 dans *l'Album de la Suisse romane*, Genève, 1846, p. 171, et l'a recueillie dans son *Portefeuille*, Genève, 1865, p. 15, après que le *Magasin Pittoresque*, Paris, 1851, p. 186, l'eut reproduite.

² HENRY o. c. Plche 25, nos 957-963. — Mayer. *Plans de la vérification de la dixaine de Cologny*, 1788. Plche 12. Genève, (Archives d'Etat).

³ HENRY, o. c. Plche 25, n° 965 à Jean Boker.

⁴ MUGNIER, *Madame de Warens et J.-J. Rousseau*, Paris, 1891, p. 318. — *Nouvelles lettres de Madame de Warens*, Chambéry, 1900, p. 126.

⁵ BENEDETTO, *Madame de Warens*, Paris, 1914, p. 143-162.

une heure après par Thérèse. » Une heure après ! c'est le temps requis pour le trajet de Grange-Canal aux Eaux-Vives et retour. L'embarras de Rousseau ne se comprendrait pas, ni le déplacement de Thérèse, si Jean-Jacques avait reçu Mme de Warens chez lui. Je ne puis donc admettre littéralement le passage des *Confessions* et je pense que la tradition locale n'en est qu'un écho.

Notre certitude est dès lors complète : Rousseau fut l'hôte des Eaux-Vives et put, durant ces semaines mémorables, parcourir la rive charmante¹ où les frondaisons de la Grange accueillent aujourd'hui le citadin lassé avec une grâce généreuse qui eût fait pleurer d'allégresse et d'admiration le Promeneur solitaire.

Mesdames et Messieurs,

Il me reste à vous remercier de votre patiente attention ; à m'excuser de la longueur de cette communication sur un travail personnel — qui d'ailleurs, doit beaucoup à quelques-uns parmi vous — ; à souhaiter que les recherches justifient toujours plus irréfutablement l'intuition des amis de Jean-Jacques ; et qu'enfin resplendisse la parfaite probité de cet homme dans sa lutte titanique, l'accord indissoluble entre son œuvre et sa vie, — celle-ci générant celle-là en ses profondeurs dernières, — vie comparable à quelque miroir précieux, dont le cristal, souillé ou terni par endroits, s'illumine en mille points de la splendeur du soleil.

¹ (*Œuvres*, t. VIII, p. 281. — Brissot. *Mémoires*. Paris, [1911], t. 1, p. 278.

Appendices

I

En quelle année Rousseau alla-t-il à Besançon ?

Certaine équipée en Franche-Comté laissa à Rousseau de fâcheux souvenirs, presque des remords : « Il y a ce « maudit voyage de Besançon dont, pour mon honneur, « j'ai jugé à propos de déguiser un peu le motif : voyage « éternel et malencontreux, s'il en fut au monde, et qui « s'est déjà présenté à moi bien des fois et sous des « faces bien différentes », écrivait-il le 3 mars 1739 à M^{me} de Warens (*Œuvres*, X, 29). D'après les *Confessions*, il s'agissait pour Rousseau d'étudier la musique sous l'abbé Blanchard afin de pouvoir désormais subvenir à la dépense du ménage de *maman* : le résultat fut un fiasco complet : le cours n'eut pas lieu et le trou fait à la caisse de la baronne subsista béant (*Œuvres*, VIII, 148). Les circonstances des journées vécues à Besançon emplissent la lettre datée de cette ville le 29 juin. Le mois et le quantième paraissent assurés, mais, en l'absence de l'original, le millésime demeure en litige : Boubers¹, le *Journal Helvétique*² et Du Peyrou³ datent 1732 ; Hachette (*Œuvres*, X, 9) indique 1735, millésime

¹ *Œuvres complètes de Rousseau*. Londres, 1774-1783. T. VIII, p. 357.

² Décembre 1778, p. 81.

³ *Collection complète des œuvres de J.-J. Rousseau*. Genève, 1782-1789. T. XXVI, p. 218.

notoirement erroné, car le 26 juin 1735 (*Œuvres*, X, 7, confirmé par l'original, cf. *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, I, 202, n. 1 et 2, 181, n. 1, 3), Rousseau rentre à peine à Chambéry d'un autre vagabondage peu glorieux, et, ni psychologiquement, ni matériellement, ne saurait être à Besançon deux jours plus tard. Que penser de 1732, date admise par trois éditeurs. Boubers (1776) étant probablement l'autorité des deux autres (1778, 1782) ? Nous ignorons tout de la vie de Jean-Jacques cette année-là. Pourtant, il est peu vraisemblable que, employé au cadastre depuis huit ou neuf mois, devant y travailler près de deux ans (*Œuvres*, VIII, 133), il ait commis pareille infraction au service. Le dédale des *Confessions* présente quelques jalons (*Œuvres*, VIII, 146-153) ; le voyage à Besançon, postérieur à la mort d'Anet et antérieur à la paix, serait du temps où parurent les *Lettres philosophiques*. Examinons de plus près : Anet meurt le 13 mars 1734¹ ; la paix de Vienne est du 18 novembre 1738, la signature des préliminaires du 30 octobre 1735 et la cessation des hostilités de juillet 1735, ces deux dernières données important seules ici ; les *Lettres philosophiques*, publiées en avril 1734, furent brûlées le 10 juin² ; ainsi, triple concordance qui désigne 1734. Anet mort, Rousseau le remplace comme intendant ; il voit de près le déficit endémique du train de la baronne et décide d'assurer leur avenir à tous deux, d'où le voyage qui

¹ MUGNIER. *M^{me} de Warens et J.-J. Rousseau*. Paris, 1891. p. 120.

² VOLTAIRE. *Œuvres*, éd. Moland. Paris, 1880-1885, T. XXII, p. 77-78. — LANSON. *Voltaire*, article de la *Grande Encyclopédie*, t. XXXI, p. 1118.

perfectionnera ses connaissances musicales et le posera en maître sérieux dans la société provinciale ; la mort de l'évêque d'Annecy¹, survenue le 23 avril 1734, accroît encore la liberté d'action de l'économe-musicien. Un passage de sa lettre (*Œuvres*, X, 9-10) : « tous ceux qui
« se serviront de mes principes auront lieu de s'en louer, et
« vous en particulier. Madame, si vous voulez bien encore
« prendre la peine de les appliquer quelquefois », doit peut-être, par une extension hardie du sens, s'entendre : mes principes musicaux et mes principes d'économie domestique ; on y retrouverait le professeur et l'intendant.

De l'abbé Blanchard, on sait peu de chose : le 31 janvier 1733, il régla ses comptes avec le chapitre de Besançon², il a daté de « Paris, février 1734 » un *Laudamus Dominum* et d'Amiens diverses compositions des années suivantes³ ; il faudrait savoir où il résida entre temps ; rien jusqu'ici n'interdit de penser qu'il revint à Besançon entre deux suppléances de Camppra (*Œuvres*, X, 9) ou de Bernier, lequel mourut le 5 septembre 1734 et dont il hérita la charge à la Chapelle royale en 1737⁴. Aux érudits bison-tins et parisiens incombe de fouiller les archives ; provisoirement je fixe, sans enthousiasme, à l'année 1734 le voyage à Besançon.

¹ BOUDET. *La vie de M. de Rossillon de Bernex, évêque et prince de Genève*. Paris, 1751, t. II, p. 197.

² MUGNIER, *o. c.*, p. 143.

³ J. TIERSOT. *Les Maîtres de la musique : J.-J. Rousseau*. Paris, 1912, p. 47, n. 2.

⁴ EITNER. *Biographisch-bibliographisches Quellenlexikon der Musiker und Musikgelehrten*. Leipzig, 1900-1904. Articles Bernier et Blanchard.

II

Jean-Jacques au Saut du Doubs.

A en croire d'Escherny¹ et Thuriot, Rousseau — qui n'en souffle mot — aurait visité, en 1763 et en 1765, les fameux bassins du Doubs qui marquent la frontière entre le canton de Neuchâtel et la Franche-Comté.

A : EXPOSÉ DES FAITS

Dans ses *Mélanges*², d'Escherny rapporte que l'enthousiasme des comtes polonais Mniszech pour le Saut du Doubs le détermina, lui indigène, à voir la merveille de ses montagnes ; il entraîna Rousseau dans ce pèlerinage par une belle journée de juin 1763. Partis de Colombier, où Jean-Jacques était l'hôte du gouverneur, Milord Maréchal (George Keith), les touristes gravirent la Tourne, descendirent sur Plamboz, passèrent la vallée tourbeuse des Ponts et de la Sagne, arrivèrent au Locle et, par les Brenets, atteignirent l'admirable lac d'où la rivière s'échappe en une chute tonnante entre de formidables rochers dont ils parcoururent les terrasses. Le

¹ FRANÇOIS-LOUIS, comte d'Escherny (1734-1815), Neuchâtois, reçut du duc de Wurtemberg le titre de chambellan ; fort riche et très cultivé, il a laissé quelques écrits, dont *l'Eloge de Rousseau*, qui a été recueilli dans ses *Mélanges de littérature, de philosophie et de morale*. Paris, 1811, 3 vol, in-12.

² Tome III, p. 16-21. 32 de la seconde partie intitulée : *De Rousseau et des Philosophes du XVIII^e siècle*.

retour à Môtiers s'effectua en trois jours par le Locle et La Chaux-de-Fonds. Peu après, nouvelle promenade, cette fois-ci au Chasseron¹.

Le second récit, beaucoup plus circonstancié, est dû à Ch. Thuriot², dépositaire des souvenirs d'un vieillard, G^{***}, notaire à Flangebouche, né vers 1750 et mort vers 1840. G^{***} passait ses vacances chez un oncle, propriétaire d'un chalet aux confins de la commune de Grand'Combe, près Morteau, en Franche-Comté. Un soir pluvieux de l'automne de 1765, entrèrent dans la demeure rustique deux piétons venus de Môtiers ; c'étaient Rousseau, en costume arménien, et son ami Sauttern, tous deux connus de l'hôte qui les avait hébergés au cours d'une précédente herborisation dans ces parages. La pluie les retint captifs le lendemain ; Rousseau s'occupa à serrer des fleurs dans un album ; vers les cinq heures après midi, l'arc-en-ciel inspira à Jean-Jacques d'éloquentes paroles sur la vanité des sciences et la nécessité d'apprendre à connaître le Créateur. Le surlendemain, une petite troupe, composée des deux voyageurs, de G^{***} et son oncle, se rendit en char à Villers-le-Lac et ce fut par un brillant soleil qu'ils s'embarquèrent et se mirent à ramer sur les bassins du Doubs. La violence du courant les contraignit d'aborder ; nouveaux plaisirs ; on cueille des fleurs, on admire les parois abruptes et la nappe d'eau qui se brise en inondant de vapeurs irisées les sapins riverains du gouffre ; on pique-nique gaîment puis l'on se rembarque. Sur le second bassin l'on rencontre une

¹ ESCHERNY. *o. c.* p. 65-77, 90-91.

² CH. THURIOT. *Une promenade de J.-J. Rousseau en 1765*. Besançon (A. Cariage), 1897, 18 p. in-8, ou Besançon (Dodivers), 1897, 16 p. in-16.

nacelle en fête ; les époux et les gens de la noce chantaient un morceau du *Devin du Village*. « Je comprends leur joie, je la ressens, » déclara Rousseau ; puis il abandonna les rames et, jusqu'à Villers, ne sortit plus de sa rêverie silencieuse. La nuit fut passée à la Grand'Combe. En se séparant, ce furent des promesses de se revoir : Rousseau désirait explorer avant l'hiver la vallée du Dessoubre et visiter l'abbé Bergier, à Flangebouche¹. Peu après, l'oncle apprenait à la fois la lapidation de Môtiers et la mort des gens de la noce entraînés par la cataracte dans l'abîme du Doubs.

B : EXAMEN DES FAITS.

En 1811 parurent les *Mélanges* de d'Escherny ; lui-même indique dans quelles conditions il rédigea les pages consacrées à Rousseau : A l'époque où je le fréquentais « je n'écrivais rien... ce n'est qu'à présent seulement que je cherche à me rappeler tant de faits, d'incidents, de conversations. que le temps, de son aile rapide, a emporté si loin de moi ; c'est donc à la lueur de mes réminiscences que je suis obligé de fouiller dans le passé, et d'y suivre la trace des impressions reçues, et le fil des événements. » (III, 18).

Des souvenirs vieux de quarante-cinq ans risquent d'être infidèles dans le détail, et les preuves en surabon-

¹ Nicolas-Sylvestre BERGIER (1718-1790), curé de Flangebouche, professeur de théologie à Besançon puis confesseur de Louis XV, auteur de nombreux ouvrages d'apologétique chrétienne, dont un eut de multiples éditions : *le Déisme réfuté par lui-même, ou Examen en forme de lettre des Principes d'incrédulité répandus dans les divers écrits de J.-J. Rousseau*, Paris, 1765, 2 vol. in-12.

dent, hélas ! dès le début du récit. En effet, la date de juin 1763 est inacceptable pour deux motifs dont l'un tout seul est décisif : Milord Maréchal quitta définitivement la principauté de Neuchâtel et Valangin le 30 avril 1763¹ et, surtout, d'Escherny n'entra en relations personnelles avec Jean-Jacques qu'après le 17 mars 1764². De plus, les frères Mniszech de Sanock vinrent à Môtiers aux alentours du 1^{er} août 1764³, pendant le voyage de Rousseau en Chablais, lequel s'étend du 1^{er} au 18 août⁴.

Premier point acquis : la course au Doubs est postérieure au 18 août 1764. Dès ce jour, la présence de Rousseau à Môtiers est confirmée par la correspondance pour le restant du mois, sauf les journées des 22, 23, 24 et 28, 29, 30. Or, le 21 il semble souffrant⁵ et force serait de croire qu'il a gardé le logis ou, du moins, ne s'en est guère éloigné ; entreraient alors en ligne de compte les 28, 29 et 30 août. Impossible d'admettre septembre, car d'Escherny se rendit ce mois à Paris pour le mariage de

¹ STRECKEISEN-MOULTOU. *J.-J. Rousseau, ses Amis et ses ennemis*. Paris, 1865, 2 vol. in-8. T. II. p. 86. — Henri DE ROTH-SCHILD. *Lettres inédites de J.-J. Rousseau, Correspondance avec M^{me} Boy de la Tour*. Paris, 1892, in-8. p. 43.

² *Lettres inédites de J.-J. Rousseau à M^{me} de Luze*, dans la *Revue internationale*, Rome. T. XVIII, p. 496.

³ Ils avaient annoncé leur visite pour le 30 : cf. Mniszech à Rousseau : Neuchâtel, 26 juillet 1764 (Bibliothèque de Neuchâtel. *Correspondants allemands... de Rousseau*, fol. 70) : Rousseau à Mniszech : Môtiers, 27 juillet 1764 (*Annales J.-J. Rousseau*, VII, 75). Roguin les avait introduits par deux lettres du 25 juillet (Bibl. de Neuchâtel. *Lettres de Roguin à Rousseau*, fol. 132, 134).

⁴ *Œuvres*, XI, 151-152.

⁵ *Œuvres*, XI, 152-153.

sa sœur¹ Anne avec le baron Johann von Fries²; à l'aller, il séjourna à Lyon où il vit M^{me} Boy de la Tour peu après le 18, soit plusieurs jours après son arrivée, car elle se plaint de cette négligence³; il rentra au pays en novembre⁴.

Deux difficultés surgissent si l'on tente de placer la course dans les trois dernières journées d'août; et d'abord, ce temps aurait-il suffi à l'effectuer, alors que le récit de d'Escherny implique quatre jours au minimum? Mais, surtout, d'Escherny, annonçant son arrivée à Paris, tire gloire⁵ auprès de Rousseau, d'avoir été « le plus fidèle et le plus zélé de vos écuyers de Chasseron », lors de l'herborisation bien connue des 23 et 24 juillet⁶; eût-il négligé de se prévaloir de la course aux Brenets, durant laquelle il fut l'*unique écuyer* de Jean-Jacques, son confident, son intime? S'il a été discret, ne serait-ce point pour la raison majeure qu'il n'avait rien à dire? aucune allusion flatteuse pour son amour-propre à transcrire? aucun rappel d'amitié à raviver?

¹ Cf. d'Escherny à Rousseau, Paris... septembre 1764 (Bibl. de Neuchâtel : *Correspondants neuchâtelois de Rousseau*, I, fol. 94.

² Constant von Wurzbach. *Biographisches Lexikon des Kaiserthums Oesterreich*, Wien, 1856-1891, 60 vol. in-8. T. IV, p. 362.

³ Ph. Godet et M. Boy de la Tour. *Lettres inédites de J.-J. Rousseau à M^{mes} Boy de la Tour et Delessert*. Paris, 1911, in-8. P. 201.

⁴ *Idem*, p. 203. — Le 30 octobre encore, Du Peyrou répétait à Rousseau l'adresse de d'Escherny à Paris (Bibl. de Neuchâtel : *Lettres de Du Peyrou à Rousseau*, fol. 13).

⁵ Cf. D'Escherny à Rousseau, *loc. cit.*

⁶ *Œuvres*, IX, 381. — ESCHERNY, *o. c.*, III, 65-77, 90-91. — *Revue internationale*, XVIII, p. 497. — Albert Jansen *J.-J. Rousseau als Botaniker*. Berlin, in-8. P. 69-70.

Autre supposition : la promenade aurait eu lieu plus tôt et le silence de la lettre serait compréhensible. Examinons. Juillet est hors de cause, car l'emploi du temps est aisément contrôlable : séjours au Bied et à Brot¹, course au Chasseron. Mais d'Escherny indique expressément juin ! Rousseau ne quitta pas les environs immédiats de Môtiers durant les trois premières semaines de ce mois et réserva la dernière au voyage de Goumoëns, entrepris avec F.-H. d'Ivernois de Genève². Enfin, à partir du 20 mai, date probable des premières relations entre d'Escherny et Rousseau³, celui-ci resta à Môtiers : le 26, il y recevait Henri Meister et Mègre⁴.

En résumé, il y a impossibilité matérielle de placer la visite du Doubs dans l'année 1764, et les déclarations réitérées de Jean-Jacques sur sa réclusion forcée⁵ — mauvaise santé et mauvais temps — nous transportent au début de mai 1765.

Etudions cette année, où les allées et venues de Rousseau sont bien établies. En mai, du 6 au 19, il séjourne

¹ ROTHSCHILD, *o. c.* p. 85. — Ph. GODET, *Menus détails sur J.-J. Rousseau*, dans les *Annales J.-J. Rousseau*, V, 242.

² Cf. D'Ivernois à Rousseau, Neuchâtel, 24 juin 1764 (Bibl. de Neuchâtel : *Lettres de d'Ivernois à Rousseau*, fol. 24). — ROTHSCHILD, *o. c.*, p. 82. — *Lettres de Rousseau à M^{me} de Verdelin*, dans *l'Artiste*, Paris, 1840. T. V, p. 86.

³ Elles commencèrent le surlendemain d'une fête comprenant banquet et bal (cf. Escherny, *o. c.*, III, p. 12), qui doit être le mariage de Marie-Isabelle d'Ivernois avec Frédéric Guyenet, célébré le 18 (cf. *Musée neuchâtelois*, XV, 148).

⁴ P. USTERI et Eug. RITTER, *Correspondance de J.-J. Rousseau avec Léonard Usteri*, Zurich, Genève, 1910, in-16. P. 152-169.

⁵ *Œuvres*, XI, 248-251 BOSSCHA, *Lettres inédites de J.-J. Rousseau à Marc-Michel Rey*, Amsterdam, 1859, in-8. P. 256.

à Neuchâtel et à Bienne¹; le 26. d'Escherny lui écrit de Neuchâtel et il ne s'agit pas d'une promenade². Du 1^{er} au 8 juin, Rousseau est à Yverdon³; du 14 au 27, ayant passé par le Locle et La Chaux-de-Fonds, il explore les gorges de Biaufond et les marais de la Chaux d'Abel, sous la conduite du fameux botaniste Abraham Gagnebin, de la Ferrière, et dans la compagnie du marquis de Maïche, amateur distingué⁴. Pendant la première quinzaine de juillet, entre deux passages à Neuchâtel, il habite l'île de la Motte (île de Saint-Pierre), occupé à rassembler les matériaux des *Confessions*⁵; le 19, il écrit de Môtiers à M^{me} de Verdelin : « Arrivant ici de plusieurs courses, je reçois votre lettre du 4 et, forcé de repartir, j'y réponds à la hâte⁶ »; le 20, autre lettre⁷ du même village; le 25, il avait rendez-vous à Brot avec Du Peyrou et d'Escherny en vue d'une course⁸; le 1^{er} août, il est à Môtiers⁹, probablement le 28 juillet déjà, car le

¹ JANSEN, o. c. P. 82.

² *Correspondants neuchâtelois*, I, f° 98 (Bibl. de Neuchâtel).

³ *Œuvres*, XI, 255. — STREKEISEN-MOULTOU. *Œuvres et correspondances inédites de J.-J. Rousseau*, Paris, 1861, in-12. P. 432. — *Lettres de Du Peyrou à Rousseau*, f° 75 : dimanche 9 juin (Bibl. de Neuchâtel).

⁴ *Œuvres*, IX, 49; XI, 250-257. Fritz BERTHOU. *J.-J. Rousseau au Val-de-Travers*. Paris, 1881, in-12. P. 389. — THURMANN. *Abraham Gagnebin*. Porrentruy, 1851, in-8. P. 45. — JANSEN, o. c. P. 83-84.

⁵ *Œuvres*, XI, 257-259.

⁶ *L'Artiste*, V, 149.

⁷ *Œuvres*, XI, 258.

⁸ Cf. Du Peyrou à Rousseau, Neuchâtel, 22 juillet 1765 (Bibl. de Neuchâtel : l. c. fol. 85).

⁹ *Œuvres*, XI, 260.

11 août il déclare garder la chambre depuis quinze jours¹. Le restant du mois d'août, il séjourne au village, sauf peut-être du 19 au 21² et du 26 au 28³. Enfin, du 1^{er} au 3 septembre, il reçoit la marquise de Verdelin⁴; puis surviennent, et la lapidation dans la nuit du 6 au 7, et la fuite, le 8, chez Du Peyrou, à Neuchâtel⁵.

Ainsi, pour cette année, trois lacunes seulement se présentent dans l'emploi du temps durant la belle saison : quatre jours en juillet, du 21 au 24; et, en août, par deux fois, trois jours, du 19 au 21 et du 26 au 28. Je doute que ces deux dernières puissent entrer en ligne de compte, car en août il ne paraît pas s'être éloigné de Môtiers, d'autant moins qu'il attendait sa noble visiteuse à partir du 30. J'accepterais plutôt les journées de juillet, tout en reconnaissant que d'Escherny paraît y contredire sur un autre point que ceux déjà discutés : il prétend que c'est avec lui que Rousseau vit pour la première fois La Chaux-de-Fonds⁶, alors que Jean-Jacques y avait passé en juin, mais notre narrateur a eu bien d'autres défaillances !

Rousseau et d'Escherny seraient donc allés au Doubs du 21 au 24 juillet 1765.

¹ *Œuvres*, XI, 274.

² Cf. Rousseau à Coindet, Môtiers, 18 août (Bibl. de Genève : Ms. f. 203, fol. 35). — STRECKEISEN-MOULTOU, *Œuvres, etc.* P. 428.

³ *Œuvres*, XI, 278-279.

⁴ *Œuvres*, IX, 62. — STRECKEISEN-MOULTOU, *Amis et Ennemis*, II, 540-543.

⁵ *Œuvres*, IX, 66; XI, 280.

⁶ Escherny, *o. c.*, III, 21.

Critiquons à son tour le récit de Thuriot : il professe rapporter, après quelque soixante ans, les propos d'un nonagénaire. Quel long délai pour reproduire des paroles évocatrices de souvenirs bien anciens ! Et parmi ceux-ci, plusieurs sont dûs, vraisemblablement, à des conversations d'adultes dans l'entourage de G*** plus qu'à des impressions personnelles : se représente-t-on un gamin attentif aux déclarations sentimentales de Jean-Jacques ?

D'emblée se manifeste une opposition irréductible entre trois données ; la saison et l'année du voyage, soit l'automne 1765, et la présence de Sauttersheim. Le baron hongrois résida à Môtiers pendant le printemps 1763, de la fin de mars au début de juillet¹ et Rousseau ne le revit qu'à Paris, en 1765², mais l'erreur de G*** peut être imputable aux *Confessions* qui prolongent indûment le séjour de Sauttern à Môtiers : « pendant près de deux ans que nous passâmes dans la plus grande intimité³. » Ce même passage détruit le rapprochement établi par G*** entre la promenade et la lapidation de Môtiers ; bien plus, entre ce fâcheux événement et la sensationnelle catastrophe du Doubs, laquelle constituerait un utile élément de chronologie, si elle n'appartenait probablement à la légende⁴.

¹ R. HAMEL, *Mittheilungen aus Briefen der Jahre 1748-68 an Vincenz Bernhard von Tschärner*. Rostock, 1881, in-8. P. 259. — L. RACZ, *Rousseau és Sauttersheim*. Budapest, 1913, in-8. P. 8-10.

² *Œuvres*, IX, 54. — ³ *Œuvres*, IX, 53.

⁴ Au printemps 1920, j'ai fait une enquête sur ce point : aucune réponse ne m'est parvenue de l'archiviste du Doubs. En revanche, il est certain que les Archives cantonales neuchâteloises et les Archives communales des Brenets ne renfer-

Les deux herboristes¹ commencèrent leurs randonnées en mai 1763, lorsque Jean-Jacques eut été rassuré sur l'honorabilité du Hongrois, et par ses correspondants,² et par son commerce personnel. Leur première course pédestre les conduisit à Pontarlier³; le 7 ils étaient de retour à Môtiers et ne s'en écartèrent pas du mois entier. Du 1^{er} au 5 juin, ils restèrent dans les environs du bourg, à Pierrenod par exemple⁴, avec une pointe dans le bas du Val où la pluie leur fit rebrousser chemin à Brot⁵; du 6 au 9, la correspondance offre une lacune, puis une autre du 12 au 24, explicable par leur voyage de dix jours à Estavayer⁶; à la fin du mois, le baron quittait le pays pour toujours⁷.

Je suis enclin à placer dans l'intervalle de cinq jours compris entre les 6 et 9 juin 1763, la course du Saut du Doubs à laquelle participèrent Rousseau et Sauttersheim.

ment aucun document sur la catastrophe. — Dans sa lettre du 20 mai 1920, M. E. Vard, secrétaire communal, écrit : « La catastrophe doit être du domaine de la légende : dans tous les cas personne ici aux Brenets n'en a entendu parler ». Dans sa communication du 2 octobre 1920, M. Arthur Piaget, archiviste cantonal, dit : « L'accident s'est probablement produit sur la rive française. F. Albert Perret, dans son ouvrage *Le Doubs dès sa source à son embouchure et bribes chronologiques*. Neuchâtel [1913], ne fait aucune allusion à cet accident. »

J'ajoute que, dans ses *Traditions populaires de la Franche-Comté*, Auguste Demesmay décrit cette tragédie en vers pompeux qu'a cités Adolphe Joanne, *De Dijon en Suisse par Dôle et Besançon*. Paris, s. d., in-16. P. 71.

¹ *Œuvres*, XII, 130.

² USTERI et RITTER, o. c., p. 63-67. — STRECKEISEN-MOULTOU, *Amis et Ennemis*, II, p. 89-92.

³ *Œuvres*, IX, 53 ; XIII, 95-96, 101-102, 130.

⁴ ROTHSCHILD, o. c. p. 50.

⁵ Rousseau à M^{me} de Luze, l. c., p. 493.

⁶ USTERI et RITTER, o. c., p. 73. — ⁷ RACZ, o. c., p. 10.

C : CONCLUSIONS.

S'il est un rousseauiste assez persévérant pour m'avoir suivi, ne serait-il pas tenté de fondre les deux traditions en un seul récit ?

Cette synthèse séduisante ne résiste pas à l'essai sérieux de concilier toutes les données du problème ; en voici quelques-unes que je n'ai pas encore relevées : d'Escherny parle d'un beau jour de juin, Thuriet d'une soirée pluvieuse d'automne ; celui-ci raconte avec complaisance une navigation paisible, alors que le premier, n'en disant mot, célèbre la promenade sur les assises cyclopéennes des berges ; avec Thuriet trois nuits sont passées sous le toit de Grand'Combe ; d'Escherny ne quitte pas le sol neuchâtelois ; en outre, l'hospitalier Comtois connaissait déjà Sauttern et n'aura eu aucune peine à retenir le nom ainsi abrégé du Hongrois et à le transmettre à son neveu ; il n'y a pas eu confusion de personnes, encore qu'on s'étonne que l'accent exotique du baron, employât-il le latin¹ ou le français, n'ait pas frappé la curiosité maligne, ou l'intelligence éveillée, de G*** enfant ; il se borne à signaler la verve de l'étranger : serait-ce par contraste avec l'attitude réservée et taciturne de Jean-Jacques ?

De cet exposé minutieux, je conclus que les deux récits impliquent trois excursions indépendantes et en décrivent deux avec détail :

1. — Au début de mai 1763, Rousseau et Sauttersheim allèrent à Pontarlier et poussèrent jusqu'à la Grand'-Combe, détour d'une quarantaine de kilomètres au total.

2. — Du 6 au 9 juin 1763 eut lieu l'équipée relatée par Thuriet.

¹ *Œuvres*, IX, 52.

3. — Du 21 au 24 juillet 1765 se place l'excursion rapportée par d'Escherny.

Cette triple hypothèse n'est pas sans soulever d'objections mais, en l'absence de documents inédits, elle est plausible et utilise, sans servilité, des souvenirs vagues et des faits acquis.

Enfin, une énigme psychologique subsiste : pourquoi le nom du Doubs ne figure-t-il pas dans les œuvres de Rousseau ? Impossible que Jean-Jacques soit resté insensible à la sauvage grandeur de ces sites romantiques ! C'est que, rédigeant ses *Confessions* en Dauphiné, il était hanté par la certitude du complot universel dont il retrouvait alors les lointaines origines et ce cauchemar obscurcit le XII^e livre. Plus tard, les souvenirs émus et gracieux illuminèrent l'esprit du vieillard rasséréné et les *Rêveries du Promeneur solitaire* prolongèrent les riants tableaux des jours d'enfance et de jeunesse et certaines calmes journées de l'âge mûr ; maintes fois sa pensée et son cœur retournèrent au pays jurassien : la Robeila, le Chasseron, l'île de Saint-Pierre enchantent ses pages ultimes et pourtant, nulle part, le génial observateur ne dépeint le lac de Neuchâtel aux glauques ondes ou le Doubs rapide ! Etrange oubli ! Etrange vraiment, mais pas davantage que le silence volontaire sur tant d'autres paysages qui durent l'émouvoir, ainsi la lagune vénitienne, les méandres de la Seine, les ravines de Dove-Dale¹, ou le spectacle splendide du lac d'Annecy !

¹ Cf. L.-J. COURTOIS. *Le séjour de J.-J. Rousseau en Angleterre (1766-1767)*. Genève, 1911, in-8. P. 43-47.



UN GRAND MAGISTRAT GENEVOIS

HENRI FAZY

1842-1920

par ALBERT MALCHE

Pour évoquer dans sa plénitude la carrière d'Henri Fazy, c'est un historien, c'est un diplomate et c'est même un philosophe qu'on eût dû faire collaborer. Mais il ne s'agit point ici de demander à cette vie tous les enseignements dont elle foisonne. Il s'agit, plus simplement, d'un hommage de l'Institut à celui qui nous présida pendant vingt années après avoir été, vingt autres années, notre secrétaire général, à celui dont nous avons édité plusieurs œuvres et qui voulut léguer une somme de mille francs à notre société en témoignage de son attachement. Cet hommage, fait de respect et d'affection, il suffit d'être Genevois pour le prononcer de tout cœur ; il suffit d'être Genevois pour s'y associer de tout cœur.

Qu'on n'attende point, cependant, un éloge sans nuances. Ceux qui ont approché Henri Fazy savent qu'il n'estimait guère les gens qu'à proportion de leur franchise. Pour l'honorer selon son goût, et bien sûr que le portrait n'y perdra rien, je m'efforcerai d'être seulement vrai.

. . .

On sait que les Fazy sont originaires de la vallée de Queyras, en Dauphiné. Jean Salomon, fils d'Antoine et

troisième aïeul d'Henri, avait été admis à la bourgeoisie le 22 janvier 1735. Il exploitait aux Pâquis une importante indiennerie dont Rousseau fait mention dans ses *Rêveries d'un promeneur solitaire*.

C'est un fait bien émouvant pour nous que l'extraordinaire puissance d'assimilation de notre Genève. Les autochtones ont disparu : mais, qu'il soit issu d'artisans venus chez nous pour gagner leur pain ou de réfugiés pour cause de religion, voici qu'une génération ou deux font de ce citoyen nouveau un exemplaire en tous points identique à la collection. On dirait que Genève possède, quelque part dans ses galetas d'horlogers, une mystérieuse matrice, un sceau aux armes de la République dont elle marque les siens afin de poursuivre elle-même son histoire à travers ses figurants d'un jour.

L'idée chère à Carlyle n'est point son fait : elle ne procède point de deux ou trois héros auxquels seraient suspendues toutes ses destinées.

La théorie romantique qui voit, dans le peuple, l'aveugle et anonyme créateur de toute grande chose, lui conviendrait davantage.

En réalité, dans notre vie collective si fortement conditionnée par le milieu et l'histoire, il semble bien que nous tous, les plus obscurs comme les plus illustres, nous répétions dans notre substance personnelle les signes essentiels du grand corps que nous composons. Plus qu'ailleurs, notre terre nourrit l'homme à son image. Plus qu'ailleurs, nos hommes représentatifs ont un air de famille. Ils sont nos phares mais les sommets qu'ils éclairent sont solidaires d'une vaste base. Ils n'ont fait que traduire, en les devinant ou en les suivant, les gestes de toute la nation. Et si, parfois, ce fut une roche étran-

gère qui couronna la masse, peut-être était-elle l'agent physique qui doit nécessairement venir du dehors et dont la seule présence déclenche les énergies en suspens : tel ce Calvin que notre plus profonde histoire saisit à l'épaule et s'annexa au passage parce qu'elle en avait besoin.

Nos grands citoyens sont donc les cellules nobles, le résumé de la patrie. Dans leur cœur comme autour des murailles, s'agitent les batailles et les rêves de la liberté, de la démocratie, puis de l'humanité grandissante. Et c'est ainsi que, dignes de leur mère Genève, nous voyons surgir, aux bons endroits des siècles, ces artisans de notre histoire, ces Roset, ces Fazy, tant d'autres, tous exacts, tous intègres, pauvres, courageux comme l'était l'humble ville, comme elle enragés seulement de patriotisme et de bon droit.

A trois cents ans de distance, quel étroit parallélisme entre ces deux magistrats ! Michel Roset, comme Henri Fazy, est précédé d'une ascendance politique qui l'oriente vite. L'un et l'autre, dès qu'ils sont majeurs, entrent dans la lice : celui-là à vingt-deux ans, celui-ci à vingt-huit, sont membres du gouvernement. Tous deux historiens, tous deux défenseurs des libertés genevoises à l'égard des Suisses ; tous deux habiles et honnêtes, et se possédant également. Tous deux ayant servi la République de toutes leurs forces pendant plus de cinquante années.

Certes, les temps ont voulu que l'un eût de plus grandes affaires sur les bras : le duc, Henri IV, l'Escalade, Messieurs de Berne, et les traités de Soleure et de Saint-Julien ; mais l'autre s'est délecté de ces affaires et a consacré des années de sa vie à nous les conter. Et il

en a débrouillé d'autres ! De la sorte, ils s'apparentent au point qu'à considérer le portrait du prototype et celui du successeur, on trouve une sorte de ressemblance physique à ces hommes qui eurent entre eux tant d'affinités morales. Serait-ce l'âme éternelle de Genève qui transparaît sur leurs visages ?

Elle possède Henri Fazy tout entier, comme nous l'allons voir.

. . .

Je disais donc qu'il appartient à la quatrième génération genevoise de la famille. De lointaine origine franco-provençale du côté paternel, il reçut de sa mère, née anglaise, un peu de ce génie britannique qui s'avéra, au cours du XVIII^e siècle, si voisin du génie genevois. C'est peut-être à cet apport qu'il dut ces qualités positives du caractère et de l'esprit, ainsi que cette courtoisie parlementaire dont il eut tant à se louer, et ses adversaires plus encore ! Mais Genève allait s'emparer de tout cela.

Il fit mieux que d'y naître. Il avait vu le jour le 31 janvier 1842, à Berne, où son père enseignait la littérature française¹. Pour venir chez nous — chez lui — la première fois, il choisit la date du 7 octobre 1846. Ce jour-là son grand-oncle fondait le radicalisme dans la Révolution. Et comme la patrie de l'*Emile* se doit de pratiquer les leçons de choses, elle fit en sorte qu'un honnête boulet crevât le mur de l'appartement où se trouvait le bambin. Fazy n'oublia jamais son baptême du feu. Toute son action politique resta fidèle à 46 et on peut dire que ce boulet poursuit encore sa trajectoire.

¹ Philippe Fazy fut nommé, peu après, directeur de l'Ecole secondaire des jeunes filles, à Genève.

Une autre initiation par les choses lui était réservée. En effet, bien que notre génération ait peine à se figurer Fazy jeune, il fut, comme nous tous, le collégien qui va musant sur les Tranchées. Or, à cette époque, on y démolissait les fortifications et on en exhumait de nombreux vestiges de ce qui fut, jusqu'au IV^e siècle, une véritable ville romaine à côté de l'ancienne. La poussière des fouilles est pleine de prestiges. Lire Tacite en classe et, à la récréation, trouver des amphores remplies de médailles à l'effigie des Césars, en faut-il davantage pour allumer la vocation dans un esprit vif ? Henri Fazy n'avait pas seize ans lorsqu'il lut à la Société d'histoire ses premières « Notes sur les antiquités romaines découvertes aux Tranchées » (24 déc. 1857).

Dès lors, les lignes de sa carrière se dessinent. Genève les a tracées l'une et l'autre. A peine terminées ses études de droit, il est nommé, à vingt ans, conservateur du Musée d'histoire et d'archéologie, avec un traitement de mille francs. L'année suivante, l'Institut lui décerne une récompense pour un mémoire sur les Franchises d'Adhémar Fabri. Bientôt, le voici archiviste d'Etat, maître d'histoire au Collège, en attendant de professer, pour quelques années, l'histoire nationale à l'Université.

Mais à côté des médailles de la science, il y avait le boulet de la politique.

La Genève du passé se relie à celle du présent. Fazy, pour les servir toutes deux, combine alors les études et les affaires publiques de la façon qui devait rester son originalité. A vingt-six ans, il est élu député au Grand Conseil en même temps que membre effectif de notre Section des sciences morales et politiques. Deux ans plus tard, en 1870, il entre au Conseil d'Etat : ce qui ne l'empêche

pas d'être nommé, en 1872, secrétaire général de l'Institut. Cette élection, s'il faut en croire le procès-verbal, ne fut guère moins laborieuse que l'autre. Admirons cet homme public qui affirme ainsi sa volonté de rester un homme de science.

Mais aussi, prenons garde de ne voir en Fazy qu'un rat de bibliothèque ; il n'eut rien de livresque. Il était né pour la vie. Ses amis ont toujours vu, dans son cabinet de travail, un portrait de jeunesse qui date de sa vingt-troisième année, sauf erreur. Il est d'une rare élégance. Sur l'habit sombre et la souple cravate du temps, s'éclaire un visage coloré et gai, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, avec un soupçon de moustache plus blonde encore. Il émane de cette toile une fine joie de vivre et même une fougue juvénile qui me rappellent ce mot prononcé devant moi par une grand'mère : « Le fils Fazy, quel beau danseur c'était ! »

Un second portrait, signé Beyer, le représente tout autre. Il a trente-cinq ans. La barbe pleine, plus foncée, la chevelure épaisse ombragent des traits d'une austérité nouvelle. L'ensemble est d'une virilité à la fois romanesque et triste. Et on songe que, d'un peintre à l'autre, l'infirmité a dévasté quelques-unes des promesses de cette existence, au moment même où elles devenaient de brillantes réalités. On devine quelle révolution intérieure a mûri cet homme qui, désormais, ne marchera plus que difficilement et appuyé sur deux cannes. Il n'est pas encore résigné mais il a vaincu : nous le verrons d'autant plus hardi de pensée qu'il est plus hésitant d'allure, résistant bien que brisé et tirant de sa fragilité physique de nouvelles forces spirituelles.

Savoir renoncer : c'est le secret de tant de puissances !

Il se concentre ainsi sur ses plus hautes tâches. Comme l'écrivait, en 1886, le poète Louis Duchosal : « Un seul de ses amours a duré, grandi, son amour pour Genève ! »

Voyons maintenant comment il s'est manifesté.



Son œuvre historique, considérable, est tout entière consacrée à Genève. Il ne l'a pas conçue en chartiste pour qui l'appareil scientifique, la critique des textes, la pièce d'archives si menue soit-elle, pourvu que datée et authentifiée, sont l'essentiel de cette discipline. Il ne l'a pas conçue davantage en économiste préoccupé des grandes causes biologiques et sociales qui noient les événements et les hommes dans le flot où sont emportés les empires. Son horizon est le nôtre, ses témoignages, nos chartes. Peu de références hors de nos archives, sauf certains ouvrages italiens ou suisses-allemands. Henri Fazy écrit l'histoire en se plaçant délibérément au point de vue genevois ; c'est un annaliste qui veut avant tout épurer et dégager les sources de notre patriotisme. Il nous montre sans cesse la République fondée par les martyrs d'avant la Réforme, puis la Réforme émancipant Genève de l'étranger mais aboutissant aussi à l'oligarchie qui renie ses origines, et enfin la Constitution de 1847 nous rendant la véritable démocratie sous sa forme moderne. Pour lui, Genève, c'est un grand dessein poursuivi avec obstination, malgré toutes les traverses : c'est la force morale triomphant de la force brutale.

Fazy a sa philosophie de l'histoire et elle est bien de chez nous. Il croit à la vertu du danger, de l'épreuve, de la misère. Il a ce pessimisme provisoire des courageux et des intelligents qui se disent : « Tout va mal, il ne nous

reste donc d'autre issue qu'un effort surhumain pour essayer de tout sauver ; et, cet effort, nous le faisons d'autant plus délibérément que nous n'avons plus rien à perdre ! »

En veut-on un exemple ? Fazy cite complaisamment le Journal de Simon Goulard :

« Le nombre des mendiants et des mourants de disette s'accroît à vue d'œil ; le blé renchérit d'un jour à l'autre ; il en est de même du vin et des autres denrées : il n'y a point d'argent dans les coffres de l'Etat et il y en a peu dans les bourses des particuliers... Qui pis est, ceux qui devraient voir et empêcher ces choses ne les voient point ou les dissimulent et, au milieu de toutes ces misères, il se fait force mariages !

« Ailleurs, on ne voit également que misère, de quelque côté que l'on se tourne. Les Suisses regardent les tragédies à table, le verre en main. Les Français sont tout à fait enragés et désespérés. *Angustia undique.* »

Des angoisses partout en 1590, mais, par la force des âmes, en 1602, l'Escalade et le traité qui nous sauvait : voilà ce qu'aime à nous conter Fazy. Ses livres sont de grandes leçons d'énergie et de foi civiques. Il n'a pas cherché à y rester avant tout objectif. Il adresse un mot de reproche dosé selon la faute, à tous ceux qui combattent ou trahissent la cause de Genève. Au rebours, que de tendresse pour ses champions ! Ces deux frères Baudichon de la Maisonneuve, intrépides pillards et brûleurs de châteaux, comme il leur pardonne leurs plus cruelles équipées pour avoir versé partout de leur beau sang vermeil au service de la République !

Ainsi qu'il en aimait l'objet, il a aimé son œuvre. Il n'en parlait que sollicité, et toujours avec une extrême discrétion et, pourtant, il est hors de doute qu'à cette

œuvre, considérable par son ampleur historique et par sa masse même, il a voué le meilleur de son effort.

On peut classer dans un premier groupe ce que j'appellerais volontiers les monographies de l'intolérance: *le procès de Jérôme Bolsec*, qui sut ce qu'il en coûtait de nier la prédestination en 1551, *l'affaire de Gentilis et Gallo*, les antitrinitaires de 1558, *la Saint-Barthélemy* et le recueil de *Procédures et documents du XVI^e siècle*, où Henri Fazy réunit, en 1886, les affaires Gruet, Favre et Perrin.

Dans un deuxième groupe, se classent les gros volumes relatifs à l'histoire diplomatique et politique du XVI^e siècle à Genève, c'est-à-dire à la lutte pour l'indépendance. C'est en 1892, *l'Alliance de Berne, Zurich et Genève*, en 1894, la publication des *Chroniques de Michel Roset*, en 1902, *Genève à l'époque de l'Escalade*, en 1909, *Genève et Charles-Emmanuel I^{er} (1589-1591)*, et j'allais oublier *La guerre du pays de Gex*.

Le troisième groupe est consacré surtout aux questions de politique intérieure. On y trouve entre autres, *Les Constitutions de la République de Genève*, *James Fazy, sa vie et son œuvre*, *Les Suisses et la neutralité de la Savoie*, et enfin cette dernière œuvre, datée de 1917, *Genève de 1788 à 1792, la fin d'un régime*.

J'en passe. Mais tous ces livres que, périodiquement, Fazy livrait au public sans cesser de travailler aux besognes d'Etat, comme on sent qu'ils lui procurèrent de hautes joies!

Sa table de travail s'encombrait d'un prodigieux désordre. Aux fenêtres, la nuit faisait silence: une cigarette achevait de s'éteindre sur un manuscrit ouvert. Alors, pour cet homme chargé des soucis du gouverne-

ment, mêlé à la lutte quotidienne, une autre Genève s'éveillait, avec son profil et ses caractères pittoresques, ses échauffourées de carrefour, ses ambassades, ses magistrats avisés dans le Conseil. L'évocation de ce passé fut comme le roman et la poésie de sa vie foudroyée. Aux mêmes heures et dans le même quartier où Amiel confessait son âme, lui aussi rédigeait son journal intime, à sa façon, et c'était en racontant les fastes de la République. Là, il échappait à l'actualité décevante, là il se retrouvait de plain-pied avec ces physiciens syndics, ces théologiens mués en capitaines de la période héroïque où Genève était affamée de pain mais plus affamée de liberté ; et c'est encore au cours de ces mystérieux colloques que, sans doute, les aînés lui soufflèrent à l'oreille tel avis opportun et subtil qu'il lui arriva de soutenir seul contre nous tous, et avec raison !

On le voit, il serait artificiel de distinguer plus longtemps entre l'historien et l'homme d'Etat. De même que le goût et l'expérience de la chose publique ont enrichi son œuvre, de même la science du passé a pondéré l'action politique d'Henri Fazy.

. . .

En effet, de tempérament fougueux, héritier d'une tradition révolutionnaire et affilié au parti radical, c'est l'histoire qui modère en lui, par la connaissance des faits et des hommes, l'impatience des espoirs politiques. Que de débats il a ramenés à leurs justes proportions en citant à propos la leçon de nos annales ! Il se sentait là sur un terrain solide. Peut-être y avons-nous perdu en réalisations, mais nous y avons sûrement gagné de rester dans notre style, d'éviter les disparates, les réformes importées

toutes faites sans souci de mise au point comme, par exemple, dans le domaine fédéral, ce régime des assurances transplanté de l'Allemagne impériale dans notre Suisse confédérée où il n'a point de racines, et que Fazy combattit pour cela même.

De notre séculaire expérience, il tient aussi un axiome : « Ne t'attends qu'à toi-même ! Genevois, ne comptons pas sur les autres ! » Je ne prétends point que ce soit d'un grand réconfort ; je dis que c'était, pour Fazy, une vérité expérimentale, un truisme.

Surtout l'étude approfondie qu'il avait faite de notre XVI^{me} siècle, l'avait pour jamais vacciné contre l'intolérance. Il était trop pénétrant pour ne pas voir le pour et le contre de toute croyance. Il s'était convaincu, en outre, que le dogmatisme est un danger mortel pour une démocratie et c'est même la raison de sa défiance à l'égard de Calvin.

Sans doute, il reconnaissait bien que la cité sauvée par ses martyrs d'avant la Réforme, avait eu besoin, pour chef suprême, d'un Dieu à elle, relié directement à chaque citoyen, intéressé personnellement au salut de la République. Mais il constatait aussi que la théocratie est inconciliable avec les formes modernes du gouvernement populaire et c'est au nom même de Genève qu'il en combattait les retours.

On l'a dit voltairien. Il l'était sur un point : la crainte du fanatisme, l'amour de la tolérance en quoi il voyait une importante garantie de concorde civique. Ce fut peut-être la conviction la plus tenace de sa vie politique.

Dès le *Kulturkampf*, il se sépare de Carteret et, en 1875, tout en restant radical, il fonde contre lui le parti de la Jeune République, qu'il dirige avec son frère

Georges. Pendant cinq ans, il affronte l'impopularité pour rester fidèle à ses idées. Considérant que la séparation de l'Eglise et de l'Etat peut seule mettre fin aux agitations, estimant que la paix confessionnelle n'est possible, dans un canton mixte, qu'en éliminant le facteur religieux de la politique, il pose dès lors le principe de cette réforme.

Il la vit repoussée en 1880, puis en 1897. Enfin, après bien des vicissitudes, il déposa, au nom du Conseil d'Etat, son projet de loi du 14 septembre 1906. Il fallut une année de débats ardents, mais d'une élévation que notre Grand Conseil n'a plus atteinte depuis, pour qu'à l'aide d'Adrien Lachenal et de Gustave Ador, son courtis adversaire de toujours, qui, cette fois, se trouvait à ses côtés, le projet fût adopté en juin 1907. Fazy avait eu trente-cinq ans de patience. Mais il s'estimait largement payé puisque, ayant rendu le droit commun aux catholiques comme aux protestants et aux juifs, il pouvait ainsi espérer que l'avenir serait libre de toute revendication d'ordre confessionnel.

Une autre préoccupation, plus nettement politique, remplit ses dernières années : ce fut le problème de la représentation proportionnelle. Il voyait, dans cette réforme, l'application, funeste en pratique, d'une idée séduisante en théorie. Il l'avait combattue dès l'origine, aux côtés de Georges Favon, et il affirmait, expérience faite, que les résultats se trouvaient infiniment plus désastreux qu'il ne l'avait prévu.

Dans une lettre du 14 octobre 1910 à son collègue, le Dr Muri, d'Aarau, il écrivait ceci :

« En fait, et comme résultat final, ce système supprime toute majorité et empêche presque complètement la constitu-

tion d'une majorité de gouvernement. Or, le simple bon sens indique qu'il est impossible de réaliser un programme, en un mot de gouverner, sans une majorité faible ou forte. C'est ce que nous voyons à Genève. Au début, sous l'influence des anciennes mœurs majoritaires, il s'est maintenu une majorité, mais peu à peu et par la force des choses, elle s'est effritée sans être remplacée par une autre et, aujourd'hui, au Grand Conseil de Genève, il n'existe plus que des majorités d'occasion ».

Passant à la vie interne des partis, il ajoutait :

« Lorsqu'un groupe élabore sa liste, il est forcé de prévoir un nombre de candidatures supérieur au chiffre éventuel de sièges auxquels il prétend. Il doit, en effet, prévoir les cas de décès, les démissions ou peut-être l'augmentation de ses effectifs ; il y a donc des candidats qui ne peuvent passer et, tout naturellement, chaque électeur, tenant compte de ce fait, biffe un certain nombre de noms de sa propre liste pour faire triompher ceux auxquels il tient davantage. Ces petites manœuvres peuvent se généraliser quand il existe, dans un parti, un élément de gauche et un élément de droite. De là, des défiances, des scissions... En un mot, le système devient une école de division, de rancunes, d'antagonismes personnels et corporatifs aux dépens d'une saine vie nationale ».

Cette citation montre combien Fazy était un esprit essentiellement politique : très ferme sur les principes, mais non moins soucieux des applications pratiques, informé des contingences, doué à un haut degré du sens du possible. Était-il opportuniste ? Ses adversaires n'ont pas manqué de le prétendre. Si, par opportunisme, on entend la sagesse de celui qui reconnaît qu'il n'est pas seul et qu'il ne fait pas tout ce qu'il veut, il se pourrait que ses adversaires eussent raison. Mais il a pu varier sur les moyens, jamais sur le but.

En fait, il a toujours eu pour idéal une petite démo-

cratie où les citoyens travaillent en paix dans un cadre léger, administrés à peu de frais grâce à un régime libéral, qui respecte l'initiative individuelle. Cet idéal peut avoir été submergé par les énormes besoins nouveaux en matière économique et sociale, notamment depuis la guerre, mais il est si sage, si genevois ! Henri Fazy figurera peut-être dans notre vie publique comme le dernier libéral doctrinaire. Vivant surtout par l'esprit, voyant les problèmes du côté gouvernemental, il a toujours pensé que ces problèmes exigeaient une intelligente étude, de bonnes lois, une énergique et prudente exécution. Et certes, cela ne gêne rien. Du reste, qui prévoyait, lors de sa formation, vers 1860, ou même il y a vingt-cinq ans, que, pour le salut de l'individu lui-même, il faudrait un jour examiner dans quelle mesure la collectivité doit agir ?

C'est dans le même esprit que s'exerça son action aux Chambres. Dès sa première législature au Conseil national, en 1896, il eut une attitude nettement fédéraliste. C'est aussi un point sur lequel il n'a jamais varié. Il avait, de Genève, combattu le projet de constitution de 1872 comme trop centralisateur et dirigé contre certains cantons. Il ne goûta pas davantage, malgré les progrès qu'elle apportait et qu'il avait souhaités, la constitution de 1874, parce que, sous l'unité grandissante, il entrevoyait la doctrine impérialiste de l'Etat qui menaçait de bouleverser notre organisme fédératif. On se rappelle que, lorsque Berne décréta l'impôt extraordinaire de guerre, il s'y opposa au nom de la souveraineté cantonale.

Ah ! c'est qu'il ne badinait pas quand la République de Genève était en jeu ! Sans se cacher que, dans un avenir assez rapproché, la solution des grandes ques-

tions sociales et économiques ne pourrait être trouvée que dans les limites nationales, ou même internationales, celles du canton étant trop exigües, il éloignait de lui cette perspective : et c'était dans de pareils moments qu'il lui arrivait de prendre en pitié ses successeurs : « Je ne vous envie pas. » disait-il, « que ferez-vous après moi ! »

Ses craintes n'étaient pas entièrement infondées. et la Genève de 1921, soumise aux pleins pouvoirs économiques décrétés par Berne, à l'impôt fédéral, à un nouveau régime zonien, n'est plus tout à fait celle à qui Fazy avait voué tout son cœur.

Mais ayant trop peu dit sur l'historien, je ne voudrais pas parler trop du politique. Je dois pourtant évoquer encore l'administrateur et l'orateur.

L'orateur, les hommes de ma génération ne l'ont pas connu dans son ardeur juvénile. Lorsque nous allions l'entendre au Grand Conseil ou dans tout autre débat public, il avait déjà l'autorité de l'âge. Il se levait, lentement, attendait le silence en choisissant quelques traits dans son riche carquois, quelque citation latine ou quelque date dans sa mémoire ornée, puis il commençait sans ampleur, bonnement. Son discours allait, clair, comme linéaire. Soudain, bon bretteur, il touchait au défaut de la cuirasse : averti par l'auditoire, aussitôt il doublait ; c'était une fine lame. Et peu à peu, à force de produire les arguments les plus simples en bon lieu, il convainquait. Il convainquait par la force de ses raisons plutôt que par la puissance verbale. Il y avait dans sa manière quelque chose de péremptoire grâce à quoi, même mal persuadé, l'adversaire se taisait. Peut-être n'attendait-il pas davantage : c'était un sage. Quelque-

fois, cependant, une sorte d'émotion intellectuelle le gagnait, lorsqu'un principe était attaqué, ou ses convictions : alors, la période se martelait, la voix se faisait plus impérieuse, il parlait en maître et on se disait, à l'écouter, qu'il avait un talent d'autant plus fort qu'il était discret et probe.

L'administrateur du pays, c'était à son Département des finances qu'il fallait aller le voir. Sans nulle ironie, tout le monde l'appelait le Grand Argentier de Genève. Il en avait tant géré, de nos millions, cet homme qui mourut pauvre ! Alors que plusieurs gouvernements successifs s'étaient engagés, il y a quelque trente ans, à refondre nos lois d'impôt sans y parvenir jamais, il y avait réussi seul. On peut dire qu'il sut asseoir le crédit de l'Etat sur des bases solides. Là aussi, hélas, il vit s'approcher d'autres temps ! Pour s'y adapter, il tenait dans ses tiroirs des projets hardis dont quelques-uns verront peut-être le jour. Il n'eut pas la lourde tâche de les appliquer.

L'âge venait. Comme il convient, la vieillesse comporte un certain détachement des futilités qui encombrent la plupart des vies. Henri Fazy ne fut pas sans goûter un peu de l'ironie qui consolait M. Bergeret. « *De minimis non curat praetor* », aimait-il à dire. Après le souci de graves affaires, il lui arrivait de se divertir d'affaires plus menues comme ce jour où une délibération de je ne sais quel Conseil municipal lui fut remise : on voulait, dans une commune éloignée, garder la leçon de religion dans la salle d'école. « Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? » dit-il. Entre un député qui réclame la suppression générale de cette autorisation. « Prenez garde ! » s'écrie Fazy, « vous allez susciter de gros ennuis :

voyez donc ce document ! Il ne faut pas faire de bêtises ! » L'autre court encore. Et l'aimable vieillard, dans un sourire, dut marmonner qu'il est bien permis de « gaber » à la façon de nos pères quand le bon sens y trouve son compte.

. . .

Peu à peu, il vit venir à lui le seul privilège que certains hommes puissent raisonnablement espérer de la politique : il se trouva élevé au-dessus de la lutte des partis pour devenir l'un des pères de la patrie les plus populaires, les plus respectés. Les drapeaux les plus déchirés dans les batailles sont ceux que la foule salue avec attendrissement.

C'est revêtu de ce prestige qu'il présida aux destinées de l'Institut, qu'il imprima aux fêtes du Centenaire ce cachet de joyeuse collaboration dont Genève s'étonna. C'est ce caractère patriarcal qui conféra une si éclatante autorité au discours de doyen d'âge qu'il prononça, le 7 décembre 1914, à l'ouverture des Chambres fédérales.

Habile comme Ulysse et prudent comme Nestor, il commença par invoquer l'opinion de Bluntschli sur l'utilité des neutres, après quoi, passant à l'attaque, il conclut :

« Les idées du professeur de Heidelberg sont restées les nôtres et Bluntschli ajoutait avec raison : neutralité n'est pas synonyme d'indifférence. Oui, Messieurs, tout en restant neutres, nous conservons le droit d'apprécier les événements contemporains et de les apprécier en nous plaçant sur le terrain de la justice, qui est éternelle et universelle, et qui est la grande loi de l'histoire. Aussi n'hésitons-nous pas à déplore avec une profonde douleur l'atteinte que la guerre actuelle a portée au principe de la neutralité. Puissent l'indépendance et la neutralité de la Belgique et du Luxembourg sortir victo-

rieuses de la douloureuse épreuve que ces deux pays supportent avec tant d'héroïsme !

En émettant ce vœu, je reste dans la grande ligne de notre glorieuse histoire et je suis certain que mes paroles ne seraient pas désavouées par les braves qui combattirent pour la liberté à Morgarten et à Sempach, à Saint-Jacques et à Morat, à l'Escalade et à Neuenegg !

Un tel discours vaut par l'homme qui le prononce. C'est parce que Fazy avait derrière lui dix volumes, cinquante ans de Conseil d'Etat et vingt ans de Chambres fédérales, que ses paroles eurent, en Suisse comme au dehors, un retentissement salubre. Elles ont accéléré la crise de conscience nécessaire à une partie du peuple suisse et ont contribué à garder son honneur sauf en face des autres peuples.

Ce fut son chant du cygne.

Je l'entendis encore au Grand Conseil. Il avait toujours la réplique assez verte, sous ses formes parlementaires, mais il parlait plus bas et encore plus lentement. On aurait dit, parfois, l'aïeul en visite dans une classe.

Un jour, je dus monter à son bureau. Sur ses épaules étroites, sa belle tête fine restait sculptée par l'esprit. Un rayon oblique jouait sur sa barbe légère et sa mèche soyeuse, encore grise. Le regard perçait, comme jadis, le verre du lorgnon. Pourtant, m'ayant confié une fois encore ses inquiétudes sur l'avenir, selon la coutume des vieillards, il ôta un instant ce lorgnon. Et il ne resta plus en face de moi qu'un visage aux grands traits fatigués où les yeux gris étaient toute lassitude et toute douceur. Déjà la paix descendait sur lui.

Je me souviens aussi de sa dernière sortie, à Vernier, aux assises du parti radical. Il voulut rentrer en fiacre

découvert. L'automne était là, et la nuit. Je le vis s'éloigner à travers la campagne, serré dans sa jaquette, barbe au vent sur un foulard noir. Il ressemblait à quelque allégorie du vieillard Chronos dans son char léger qu'emportent les minutes plus légères encore...

Il lutta plus d'un mois contre la broncho-pneumonie car il avait, en dépit de tout, une excellente constitution héréditaire. Longtemps il se refusa à mourir. Il attendait le retour de son frère Georges qu'une fatalité retenait alité lui-même à Bucarest. Une amitié bien vive et bien touchante les avait toujours liés. C'était son meilleur ami entre plusieurs. Après tant d'années où ils avaient quotidiennement partagé les joies comme les peines, il lui semblait impossible de s'en aller sans l'avoir revu.

Enfin, lorsqu'il comprit qu'espérer était vain, il cessa de se défendre. Il accepta une fois de plus le destin. « J'ai assez souffert », disait-il à son entourage, « laissez moi aller *ad patres* ». C'est dans cette atmosphère de sérénité antique qu'il expira, le mercredi 22 décembre, vers huit heures du soir.

Sur sa table, gisaient les lettres de félicitations et de reconnaissance que les corps constitués de Genève venaient de lui adresser à l'occasion du cinquantenaire de son entrée au gouvernement.

. . .

Les mois ont passé. A distance, nous ne jugeons que mieux la perte que nous avons faite. Ce n'est pas seulement un de nos partis qui a vu disparaître son chef incontesté ; ce n'est pas seulement le Conseil d'Etat qui se trouve privé d'une belle intelligence ; c'est Genève, c'est la Suisse tout entière qui perdent un des meilleurs

ouvriers de la démocratie, un des derniers grands parlementaires d'une période qui s'en va.

Il y a quelque temps, par une délicate attention inscrite sur son testament, les amis d'Henri Fazy ont été priés de passer chez lui pour choisir, à leur gré, un des volumes de sa bibliothèque. Une bibliothèque de latiniste et d'érudit qui débordait dans toutes les chambres.

J'en ai rapporté un ouvrage de Renan où se trouve citée cette maxime : « La philosophie est la méditation, non de la mort, mais de la vie. »

Henri Fazy a dû aimer cette sagesse. Elle ressemble à celle qu'il pratiqua. Sa propre vie, il l'a élargie au point de la mêler indissolublement à la vie de la cité, celle du passé comme celle d'aujourd'hui. C'est par là qu'il est grand. C'est pourquoi il vivra dans nos destinées de demain. Son souvenir, son action dureront au cœur de la patrie parce qu'ayant tout reçu de Genève, il lui a tout donné.

Frontenex, près Genève, novembre 1921.



VALÉRIE

ou

Maîtres et Imitateurs de M^{me} de Krüdener

par PIERRE KOHLER

M^{me} de Krüdener a été liée avec Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, M^{me} de Staël. Plusieurs critiques nous montrent dans son roman de *Valérie* l'influence des écrivains de son temps, grands ou notoires. Ils ont raison. Ils n'ont pas dit tout ce qu'on en peut dire.

M. J. Merlant¹ écrit très bien de *Valérie* : « Il n'existe pas une œuvre où soient fondus aussi harmonieusement le goût de l'ancien régime et la sensibilité romantique ». Je dirais volontiers : « Il existe peu d'œuvres où le talent personnel, dans sa fraîche spontanéité, se concilie aussi aisément avec le souvenir des romans à la mode ».

M^{me} Cazenove d'Arlens entendit, au mois d'août 1803 à Lyon, M^{me} de Krüdener lire à ses invités des fragments de ses manuscrits. M^{me} d'Arlens était romancière. Son jugement n'était donc pas désintéressé. Pour être sévère, il n'est cependant pas sans justesse. « Il y a toujours dans ce qu'elle écrit, notait-elle dans son journal, de l'amphigouri et des réminiscences² ». M^{me} d'Arlens est la plus

¹ *Le roman personnel*, p. 190.

² *Journal de M^{me} de Cazenove d'Arlens* (février-avril 1803) publié par A. de Cazenove, 1903, p. 144. Ces souvenirs donnent une image vive et nouvelle de la société de M^{me} de Krüdener, à Lyon. M^{me} d'Arlens goûte en elle la femme mieux que l'écrivain (p. 142 à 145).

oubliée des romancières du vieux Lausanne; nous ne pouvons pas même savoir, hélas, si c'est l'amphigouri ou l'imitation qui a entraîné dans l'oubli ses trop nombreux volumes.

Un autre juge, plus capable encore semble-t-il que M^{me} d'Arlens d'apprécier le talent littéraire, son cousin Benjamin Constant, s'est prononcé cependant avec plus de rigueur et d'humeur qu'elle sur le roman nouveau de M^{me} de Krüdener, un des plus médiocres qui ait paru depuis longtemps, écrit-il fort injustement, en février 1804 : « Je préfère bien à ce galimatias, *Claire d'Albe* ou *Amélie de Mansfield*. Si l'on veut faire un roman comme *Valérie*, il n'y a qu'à couper par morceaux des pages de Chateaubriand, de Bernardin de Saint-Pierre, et de Rousseau, les jeter en l'air et les faire imprimer dans l'état où elles retomberont¹. » La romancière, visiblement, donnait sur les nerfs de Constant; plus tard, elle deviendra sa confidente et sa consolatrice, quand elle aura changé de rôle et peut-être changé d'âme. A cette énumération, exacte bien que malveillante, des modèles littéraires de M^{me} de Krüdener, Benjamin ajoute dans son journal² l'indication d'une source de *Valérie* qu'il est seul, je crois, à signaler : les idées et les sentiments de cette fiction lui paraissent « pris dans la vie du comte de Medem, frère de la duchesse de Courlande, mort à vingt ans de mélancolie et de consomption. » Je ne puis contrôler cette assertion. Si les sentiments et les idées du roman de M^{me} Krüdener sont vraiment empruntés à des mémoires du temps, les faits

¹ Cité par G. RUDLER, édition critique d'*Adolphe*, p. LIV.

² *Journal intime*, p. 12.

qui forment la trame de l'intrigue ont été fournis par la vie même de l'auteur; ses meilleurs biographes nous l'assurent. Restent les imitations littéraires, qu'on ne peut nier, mais qui méritent d'être définies avec moins de désinvolture que n'en montrait l'irritable Constant.

Valérie, en somme, c'est *Werther* adouci par *Paul et Virginie*; c'est, selon le mot de Chateaubriand rapporté par Sainte-Beuve, « la fille naturelle de *René* et de *Delphine*; »¹ c'est peut-être *Claire d'Albe* de M^{me} Cottin, reprise et purifiée². Mais c'est avant tout *Valérie* de M^{me} de Krüdener.

Elle avait eu des modèles. Elle avait eu des correcteurs : son manuscrit, soumis aux critiques de plusieurs hommes de goût, avait été retravaillé sur leurs conseils³. Chateaubriand, lui-même, lut le roman avant son impression. M^{me} de Krüdener écrit qu'il en fut enchanté; elle ne dit pas s'il se permit de conseiller des retouches⁴. Quoi qu'il en soit, ces censeurs, plus ou moins augustes, n'ont guère pu mettre dans *Valérie* la fraîcheur pittoresque, l'aisance de la composition et du style. Il est des étrangères qui parlent fort bien le français, avec une

¹ *Portraits de femmes*, p. 389, note.

² A. LE BRETON, *Le roman français au XIX^e siècle*, p. 104. Dans le chapitre VI de ce charmant ouvrage, M. Le Breton insiste sur les analogies des deux romans, dont la situation initiale est la même. Mais cette situation est déjà celle d'*Adèle de Sénange* de M^{me} de Souza et, surtout celle de *Werther*. Il n'est d'ailleurs pas impossible que M^{me} de Krüdener ait emprunté quelques traits particuliers à *Claire d'Albe* (1799). Mais son talent est trop supérieur à celui de M^{me} Cottin pour lui devoir beaucoup.

³ EYNARD, *Vie de M^{me} de Krüdener*. t. 1., p. 123, p. 135.

⁴ *Ibidem*.

pointe d'accent amusante. Des leçons peuvent leur faire perdre leur accent mais n'ajoutent pas à leur facilité de parole. Les censeurs de *Valérie* ont probablement corrigé son accent germano-slave, les petites fautes de diction qui ne manquent pas aux autres écrits de cette ambassadrice du Nord¹. Il n'est pas vraisemblable qu'ils lui aient pu rendre des services plus positifs. Sainte-Beuve, qui aimait à discerner les collaborations, à faire deviner les dessous du travail littéraire, félicite sans restriction l'auteur de *Valérie* chez qui « l'inspiration germanique, si sentimentale qu'elle soit, se corrige en s'exprimant, et, pour ainsi dire, se termine avec un certain goût toujours, et par une certaine forme discrète et française² ».

Ce goût français dans la forme n'exclut pas l'influence d'un auteur allemand, peu suspect, il est vrai, de manquer de goût. La situation de *Valérie* est « la même que dans *Werther* : un jeune homme qui devient amoureux de la femme de son ami »³. Les critiques ne poussent pas davantage le parallèle. Certes les deux œuvres sont fort dissemblables. Remarquons cependant que *Valérie* est comme *Werther* un roman par lettres et que, comme dans *Werther*, ces lettres sont presque toutes adressées par le héros à un ami lointain. Quelques lettres de Valérie, de son mari, d'Ernest de G., le confident de Gustave, donnent il est vrai plus de variété à l'action et l'empêchent d'être uniquement la confession du héros. Cependant M^{me} de Krüdener s'est écartée du type du roman par lettres, représenté en France par la *Nouvelle Héloïse*

¹ SAINTE-BEUVE, *Portraits de femmes*, p. 401, relève une incorrection de langage dans le *Camp de Vertus*.

² *Portraits de femmes*, p. 389.

³ *Ibidem*, p. 391.

et par *Delphine*, qui se compose d'un échange égal et régulier de lettres entre les protagonistes. Elle s'est rapprochée de la disposition de *Werther*, une correspondance unilatérale qui équivaut à une confession divisée en chapitres. A la fin de son roman, pour préparer ou retarder le dénouement, elle multiplie les lettres de divers personnages et suspend l'exposé épistolaire en y intercalant des morceaux d'une autre nature¹. De même l'auteur de *Werther*, près du terme de son récit, en interrompt le cours par une intervention personnelle, et joint aux lettres adressées au confident lointain quelques feuilles destinées par Werther à Charlotte. Werther, avant de mourir, lit à son amie des chants d'Ossian qu'il a traduits pour elle. Avant d'expirer pour Valérie. Gustave relit le journal de sa jeunesse, rédigé par sa mère. On le voit à quinze ans, se promener seul « beaucoup avec Ossian, qu'il sait presque par cœur ». Sa mère lui reproche doucement sa solitude. Il tire Ossian de sa poche et s'écrie que, dans ses courses, il est « avec les héros, la nature... »² Ces analogies de composition ne sont pas fortuites. L'imitation est évidente.

Je ne saurais déceler, à des preuves aussi précises, l'influence de Bernardin de Saint-Pierre. Il fut en France le grand ami et protecteur littéraire de la baronne de Krüdener. Elle écrivit une nouvelle, *La cabane des lataniers*, demeurée inédite ; nous savons seulement qu'elle s'y était représentée sous le nom de Sidonie.

¹ Fragments du *Journal de Gustave*, après la 44^e lettre. *Fragments du Journal de la mère de Gustave*, intercalés dans la 48^e lettre, qui raconte, par la plume du comte, les derniers moments du héros.

² *Valérie*, éd. princeps 1804, t. II, p. 175.

Cette Sidonie, à en juger par le titre exotique de la nouvelle, devait être une sœur cadette de Virginie¹. Eynard, le biographe genevois de M^{me} de Krüdener, remarque que la prose de celle-ci, élégante, flexible, coulante, rappelle celle de B. de Saint-Pierre². Cette ressemblance n'est pas très frappante et ne peut l'être. Mais il est évident que Bernardin fut, pour parler comme M. Merlant³, le directeur spirituel de Julie de Krüdener, qu'elle lui emprunta cette conception morale et religieuse de la nature, qui s'exprime dans *Valérie* et dans les lettres de la première partie de sa vie.

Si cette conception porte la marque de l'emprunt, le sentiment de la nature, et le talent de l'exprimer, paraissent être chez cette Russe antérieurs à toute influence littéraire. Ce sentiment et ce talent sont son apport original. Rousseau et ses disciples lui avaient frayé la voie; elle innovait peu. Mais ce sont les souffles du Léman et de l'Alpe suisse qui chantaient dans la phrase de Jean-Jacques. C'est une nature plus lointaine et sauvage qui parlait dans les lettres de M^{me} de Krüdener et de son héros suédois : la voix de la Baltique et des forêts septentrionales.

Elle s'inspire de Jean-Jacques plus peut-être que de Saint-Pierre. Elle sait, à travers ce disciple, remonter à son maître. Quelques détails témoignent de l'attention qu'elle porte en écrivant au chantre de Julie. Elle note qu'elle a « entrepris cet ouvrage (*Valérie*) à Genève, inspirée par les beautés mélancoliques du Léman et de

¹ EYNARD, t. I, p. 111 et 112, 124.

² *Ibidem*, t. I, p. 111.

³ *Roman personnel*, p. 167.

la Grande Chartreuse ¹ ». Dans la même lettre, elle vante les avantages du séjour de Lyon : « D'un regard, j'étais en Suisse, j'entrevois le Valais... » Le Valais, mis à la mode par le roman de Rousseau, roman « lémanique » par excellence.

En 1792, elle mandait de Saint-Pétersbourg à son amie genevoise, M^{me} Armand :

« Je vous écris d'un petit jardin de mon frère, où je ne viens jamais sans prier Dieu qu'il m'accorde une petite retraite en Suisse ou ailleurs, avec vous. Quelques poules, des fleurs, des fruits, une vache, une petite table, où je vous verrai prendre votre café, nos enfants, puis de l'ouvrage, des livres, le lac de Genève, un droschki, voiture que vous aimez. Voilà comme nous serions, travaillant comme des fermières, faisant du bien... ² »

C'est une paraphrase du fameux passage du livre IV des *Confessions* de Rousseau :

« Quand l'ardent désir de cette vie heureuse et douce qui me fuit et pour laquelle j'étais né vient enflammer mon imagination, c'est toujours au pays de Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes, qu'elle se fixe. Il me faut absolument un verger, au bord de ce lac, et non pas d'un autre ; il me faut un ami sûr, une femme aimable, une vache et un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur parfait sur la terre que quand j'aurai tout cela. »

L'idylle vaudoise de Jean-Jacques perd quelque chose de sa rusticité primitive en se reflétant chez sa disciple. Elle y met des livres. Elle remplace le petit bateau par

¹ EYNARD, t. I, p. 145.

² *Ibidem*, t. I, p. 55.

un *droschki*, trahissant ses goûts de mondaine et ses habitudes de cosmopolite. Cette petite retraite, c'est son Trianon ; on s'y complait, en marge du monde, mais à deux pas du château brillant, à un quart de lieue de la ville, où le *droschki* vous conduit tant qu'on veut. Ce mot russe qui vient sous sa plume, c'est comme une pointe de l'accent national qui perce quand elle ne s'observe pas.

Peut-être ces rappels de son origine étaient-ils parfois un moyen de sa coquetterie. Chênédollé lui trouvait « de la grâce et quelque chose d'asiatique¹ ». Dans la société de Lyon, ses « robes turques ou perses » lui valent la considération qui s'attache à la magnificence étrangère². Plus tard elle envoie de Riga à ses amis de France du thé et de l'essence de roses « que nous tenons, dit-elle, des caravanes qui nous arrivent par Cachemire »³. Il me semble qu'une légère saveur de ce thé de caravane, qu'un subtil parfum de ces roses d'Asie a pénétré avec M^{me} de Krüdener, par son art, plus encore par son influence personnelle, dans le romantisme français.

Cette femme qui sentait la nature, et qui la peignit bien, subit particulièrement l'influence des maîtres français qui restaurèrent le paysage littéraire, qui transposèrent dans la musique des mots les éléments de la nature pittoresque. Rousseau, Saint-Pierre, et surtout le grand symphoniste de ces harmonies visuelles, Chateaubriand. Un sort heureux permit à cette Russe balte d'apprendre à écrire en français au moment où la mode littéraire favorisait le mieux son talent original. Cinquante

¹ J. TURQUAN, *Baronne de Krüdener*, p. 105.

² EYNARD, I. I, p. 133. — ³ *Ibidem*, p. 146.

ans plus tôt, elle se fût contentée de causer ; si l'inspiration ou l'ambition lui avait dicté un roman, peut-être l'eût-elle écrit en allemand. Il est probable qu'elle n'eût pas écrit du tout : la naissance des œuvres d'un talent aimable tient souvent à un faible hasard, à une concordance fortuite du tempérament personnel et de l'esprit régnant.

L'auteur de *Valérie*, ai-je dit, subit surtout l'influence de Chateaubriand. Quelques détails montrent l'hommage plus ou moins conscient qu'elle rend en écrivant à l'art supérieur d'*Atala* et de *René*.

L'action de son roman se déroule pour sa plus grande partie à Venise et dans les montagnes de l'Italie du Nord. Mais les héros sont Suédois. Gustave évoque son pays natal. Son confident, resté en Suède, lui rappelle dans quelques épîtres le charme et les vertus de cette patrie. Le paysage des bords de la Baltique contraste avec la lagune adriatique et les hauteurs de l'Apennin ; cette opposition habile ajoute à la signification de l'œuvre autant qu'à son charme formel. Avant M^{me} de Staël et avant Bonstetten, *Valérie* oppose l'homme du Midi et l'homme du Nord. Comme Chateaubriand, elle peint l'homme par le paysage et infuse l'âme dans la nature.

Donc Valérie, en route vers Venise avec son mari et le malheureux Gustave qui s'éprend d'elle, s'arrête avec eux dans un cimetière des bords de l'Adige. Elle s'assied sur un des tombeaux ; il souffle un vent assez frais, et, dans un instant, elle est couverte d'une pluie de fleurs des pommiers voisins, qui, de leur duvet et de leurs douces couleurs, semblent la caresser¹. Dans ce lieu où

¹ t. I, p. 172 et suivantes. J'emprunte cette phrase au texte en modifiant seulement les temps des verbes.

les cyprès funèbres se dressent parmi les arbres en fleurs, la conversation des voyageurs passe du printemps à l'hiver, de la vie à la mort, de la mort aux superstitions du pays natal. Valérie évoque son enfance dans la campagne. — « Ne me parlez pas, répond le comte son mari, de ces tristes sapins ; j'ai la passion des beaux pays. » Valérie défend les sapins et décrit la maison paternelle et son paysage : « Qu'il était charmant ce petit lac, où le vent jetait quelquefois les pommes de pin de la forêt, ce lac au bord duquel croissaient des sorbiers avec leurs grappes rouges, que je venais cueillir pour mes oiseaux, tandis que sur les branches des sapins se balançaient de jeunes écureuils en se mirant dans les ondes. »

Cette phrase est plus agréable pour l'œil que pour l'oreille, elle peint mieux qu'elle ne sonne, ce qui n'est pas la manière de Chateaubriand. Ne pourrait-on voir néanmoins à la rigueur, dans son image finale, une réminiscence de l'image qui termine la description du Niagara dans *Atala* : « ...et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bord d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours ? » Certes la différence est grande. La cataracte formidable se mue en un petit lac, les carcajous deviennent de jeunes écureuils, les cadavres brisés par les flots mugissants sont remplacés par des pommes de pin jetées sur l'onde. Le grand orgue de la forêt d'Amérique se tait pour laisser entendre la chanson modulée d'une femme qui aime à la fois le monde et la nature. Mais il faut convenir qu'elle la module souvent avec un art harmonieux qui ressemble à celui de Chateaubriand plus qu'aux descriptions de *Paul et Virginie*. Ecoutez Gustave. Ne parle-t-il pas comme René ?

« J'ai changé de ciel ; mais j'ai emporté avec moi mes fantastiques songes et mes vœux immodérés. Quand tout dort autour de moi, je veille avec eux ; et dans ces nuits d'amour et de mélancolie, que le printemps exhale et remplit de tant de délices, je sens partout cette volupté cachée de la nature, si dangereuse pour l'imagination, par le voile même qui la couvre : elle m'enivre et m'abat tour à tour ; elle me fait vivre et me tue ; elle arrive à moi par tous les objets, et me fait languir après un seul. J'entends le vent de la nuit, il s'endort sur les feuilles, et je crois ouïr encore des pas incertains et timides.¹ »

René parle à peine mieux. Gustave, il faut le dire, ne parle pas toujours aussi bien. Mais on voit à ce passage qu'il est en proie, lui aussi, au mal du siècle. On pourrait le citer au nombre des victimes caractéristiques de cette désespérance. Il en est, à plus juste titre peut-être qu'Obermann, à plus juste titre certainement qu'Adolphe, trop analytique, trop desséché, fils posthume du siècle précédent beaucoup plutôt qu'enfant du siècle romantique.

On a pu reconnaître, dans la religion de Gustave et de ses amis, l'empreinte du *Génie du Christianisme*. On a pu dire que le mari de Valérie, pénétré des idées de ce grand livre, saisissait l'harmonie de l'art en général, de l'art chrétien en particulier, avec le bonheur et la vertu². Il ne faut pas insister sur ce rapprochement ni tenter d'extraire de *Valérie* une doctrine positive. M^{me} de Krüdener, qui oscillait entre la vanité mondaine et l'ambition d'un apostolat religieux, affectait de rendre

¹ *Valérie*, t. I, p. 11 et 12,

² MERLANT, *Le roman personnel*, p. 181.

service à la France en lui offrant un livre édifiant. A Lyon, en 1803, le roman circule en manuscrit et l'auteur assure qu'il fait « du bien. » Elle l'imprime et le lance à Paris, en décembre 1803, avec une mise en scène, un charlatanisme, comme elle le dit elle-même dans ses lettres intimes, que nous n'aimons pas voir associé aux paroles pieuses. Cependant, quand le succès couronne ses trop habiles efforts, elle s'écrie : « Oui, mon amie, le ciel a voulu que ces idées, que cette morale plus pure se répandissent en France, où ces idées sont moins connues¹. »

Elle s'abusait un peu. Nous trouvons autant de religion dans *Delphine* que dans *Valérie*. M^{me} de Krüdener n'eût probablement pas insisté auprès de ses amis sur l'inspiration religieuse de son aimable fiction si Chateaubriand n'avait pas récemment mis à la mode les œuvres empreintes du génie du christianisme.

Si l'on avait dit à M^{me} de Krüdener que la *Delphine* de M^{me} de Staël, publiée une année avant *Valérie*, était aussi morale que son œuvre, elle se fût récriée. Elle ne craignait pas la comparaison ; elle la faisait elle-même, mais concluait à son propre avantage². Elle en avait un peu le droit. *Delphine* brave l'opinion. *Valérie*, épouse heureuse ou presque, n'a pas de peine à respecter les convenances. *Delphine* se donne la mort. Gustave meurt décemment de douleur et de consommation. Vraiment la morale est du côté de *Valérie*. La morale timide, car il est permis de trouver une vérité plus profonde ou plus

¹ EYNARD, t. 1, p. 133 à 138. Elle insiste à plusieurs reprises sur le but religieux de son livre.

² EYNARD, t. 1, p. 146.

élevée dans la frénétique passion qui déchire les héros de M^{me} de Staël que dans le trouble nostalgique qui possède ceux de M^{me} Krüdener. Pour la vivacité du récit et le charme des peintures, l'avantage reste sans doute à *Valérie*, qui réalise aussi du premier coup l'unité et l'aisance de composition dont *Delphine* est fâcheusement privée.

On ne sait si M^{me} de Staël vit une rivale dans cette autre ambassadrice d'un royaume du Nord. M^{me} de Krüdener insinue que ses succès personnels gênèrent l'amour-propre de l'auteur de *Delphine*¹. C'est peut-être pure malice. La dame de Coppet réservait, je pense, sa jalousie pour des rivalités plus ardentes et plus dramatiques. Elle eût souri de l'insistance avec laquelle M^{me} de Krüdener, à la veille de lancer son petit roman, rappelait à ses amis littéraires qu'elle avait servi de modèle à *Delphine*².

Delphine est blonde ; M^{me} de Krüdener tirait vanité de ses cheveux blonds cendrés, qu'elle ne manqua pas de prêter à son héroïne. M^{me} de Staël a pu emprunter ce trait à d'autres modèles ; Delphine de Sabran dont elle a, par reconnaissance dit-on, donné le nom à son personnage, était blonde aussi. Mais M^{me} de Krüdener a plus de prétentions. Dans une lettre de janvier 1803 où elle se mettait en scène sous le nom de Sidonie, elle écrivait :

¹ EYNARD, p. 131 : « Je soupçonne la chère femme possédée de jalousie de succès. » Elle écrivait du reste ces lignes quelque temps avant la publication de *Valérie*. M. d'Haussonville a retracé les relations des deux femmes dans le *Figaro*, supplément littéraire, du 16 septembre 1911.

² Voir les lettres citées par EYNARD, t. 1, p. 127, 131, 133.

« M^{me} de Staël a dit à Sidonie qu'elle avait voulu peindre sa danse et vous la trouverez au premier volume. Delphine y danse un pas polonais au bal de M^{me} de Vernon. Elle a selon la remarque de plusieurs personnes peint la figure, les manières de parler, l'imagination de Sidonie, et puis elle y a mêlé ses opinions religieuses et politiques, à elle-même, car Sidonie a une profonde piété et se mêle peu de politique »¹.

Sous les traits de Delphine nous ne reconnaissons que M^{me} de Staël, et la prétention de M^{me} Krüdener nous paraît déplacée. Mais que sa danse du shall, qu'elle avait dansée souvent à Lausanne et à Genève, et peut-être à Coppet, ait donné à M^{me} de Staël l'idée de la polonaise de *Delphine*, cela est certain. M^{me} de Krüdener ne veut pas qu'on en doute. Elle le répète à ses amis². Elle déclare que « l'ouvrage de M^{me} de Staël lui a fait à Lyon une réputation pour la danse ». Pour consacrer cette réputation, elle reprend le motif dans *Valérie* et le traite largement, dans une scène à effet, habilement agencée et fort bien venue. Nul n'est en droit vraiment d'ignorer, après ces deux romans, que Julie de Krüdener dansait à ravir *la danse du shall* !

Experte à démêler l'écheveau des sentiments, à exposer les idées, M^{me} de Staël était peu capable de peindre. Son premier roman n'est pas chargé d'ornements pitto-

¹ EYNARD, p. 127.

² Voir, en plus des lettres reproduites par Eynard, son journal cité par F. Frossard, *Bibliothèque Universelle*, 1884, t. XXIV, p. 318... « je créais une espèce de danse qui devenait un langage élevé et mystérieux, produisait un si grand effet qu'on me citait dans les journaux et que toutes les femmes voulaient l'apprendre. Elle donna à M^{me} de Staël, ainsi qu'elle me l'écrivit, l'idée de la danse de Delphine. »

resques ; les descriptions heureusement y sont rares et brèves. La danse de Delphine n'interrompt les conversations qu'un instant. Au bal de M^{me} de Vernon, M. d'Orsan prie Delphine « de danser une polonaise qu'un Russe leur avait apprise à tous les deux, et dont on était très curieux dans le bal ». Léonce, épris de la blonde héroïne, retrace la scène en ces termes :

« Delphine fut comme forcée de céder à son importunité, mais il y avait quelque chose de bien aimable dans les regards qu'elle m'adressa ; elle se plaignait à moi de l'ennui que lui causait M. d'Orsan : notre intelligence s'était établie d'elle-même ; son sourire m'associait à ses observations doucement malicieuses.

« Les hommes et les femmes montèrent sur les bancs pour voir danser Delphine ; je sentis mon cœur battre avec une grande violence quand tous les yeux se tournèrent sur elle : je souffrais de l'accord même de toutes ces pensées avec la mienne ; j'eusse été plus heureux si je l'avais regardée seul.

« Jamais la grâce et la beauté n'ont produit sur une assemblée nombreuse un effet plus extraordinaire ; cette danse étrangère a un charme dont rien de ce que nous avons vu ne peut donner l'idée : c'est un mélange d'indolence et de vivacité, de mélancolie et de gaieté tout à fait asiatique. Quelquefois, quand l'air devenait plus doux, Delphine marchait quelques pas la tête penchée, les bras croisés, comme si quelques souvenirs, quelques regrets étaient venus se mêler soudain à tout l'éclat d'une fête ; mais bientôt, reprenant la danse vive et légère, elle s'entourait d'un châle indien, qui, dessinant sa taille et retombant avec ses longs cheveux, faisait de toute sa personne un tableau ravissant.

« Cette danse expressive et, pour ainsi dire, inspirée, exerce sur l'imagination un grand pouvoir ; elle vous retrace les idées et les sensations poétiques que, sous le ciel de l'Orient, les plus beaux vers peuvent à peine décrire.

« Quand Delphine eut cessé de danser, de si vifs applaudissements se firent entendre, qu'on put croire pour un moment tous les hommes amoureux et toutes les femmes subjuguées. »¹

Cette polonaise enseignée par un Russe, a un caractère « tout à fait asiatique ». Nous avons vu que M^{me} de Krüdener apportait aux sociétés occidentales un parfum de la lointaine Asie. Décidément c'est bien elle qui a posé pour le pas polonais de Delphine. On reconnaîtra, dans la scène parallèle de *Valérie*, quelques traits de la description, pourtant assez pauvre et peu caractérisée, du roman de M^{me} de Staël. Voyez un peu comme celle-ci, par incapacité de peindre ou par scrupule pseudo-classique, reste vague et comme abstraite dans son tableau. Il semble bien que M. d'Orsan invite Delphine à danser avec lui ce pas « appris à tous les deux ». Cependant il n'est plus question de lui. Quelle que soit la supériorité de la femme sur l'homme dans les salles de danse, c'est traiter un peu cavalièrement... le cavalier que de l'omettre ainsi. Peut-être Delphine danse-t-elle vraiment seule ? Le saurons-nous jamais ? Pour Valérie, pas de doute. Son châle lui suffit. Elle n'a que faire d'un danseur.

L'épisode du bal mériterait d'être cité tout entier,² c'est un des meilleurs de ce récit dont les épisodes et les traits

¹ *Delphine*, 1^{re} partie, lettre XXVII.

² Lettre 18^e, t. I, p. 94-106.

tont le charme principal. L'ambassadeur d'Espagne à Venise donne une fête, à la Villa Pisani, pour la charmante femme de l'ambassadeur de Suède (Valérie, soit dit en passant, est ambassadrice de Suède, dans la fiction, comme l'auteur de *Delphine* l'avait été dans la réalité). Gustave la surprend à sa toilette. Elle le prie de lui procurer du rouge à l'insu de son mari, qui ne veut pas qu'elle ajoute à son teint délicat. Son artifice et le scrupule qui l'arrête donnent lieu à une rapide scène, un tableau de genre fixé en deux touches. Puis Valérie monte en voiture. Gustave n'est pas du bal : il vaut mieux, sans doute, pour l'effet romanesque, que l'ambassadeur ait négligé d'inviter ce jeune membre du corps diplomatique ! Gustave donc va rêver au bord de la Brenta, ce qui nous vaut cette phrase pénétrante comme une plainte musicale : « La nuit me surprit, elle était calme et sombre, je suivais le rivage, désert à cette heure-là, et je n'entendais que dans l'éloignement le chant de quelques mariniers qui s'en allaient vers Fusine pour regagner les lagunes. »

Gustave arrive insensiblement auprès de la villa où l'on danse. Attiré par la musique, il pénètre dans le jardin, monte sur un vase de fleurs, se trouve au niveau de la salle, dont il n'est séparé que par le verre d'une croisée ; Valérie parle à un Anglais. Plusieurs personnes l'entourent et lui demandent quelque chose. Elle se fait prier (plus coquette que Delphine) et longuement. Enfin elle cède aux instances idolâtres.

« Lord Méry prit un violon ; Valérie demanda son shall d'une mousseline bleu foncé ; elle écarta ses cheveux de dessus son front ; elle mit son shall sur sa tête ; il descendit le long de ses tempes, de ses épaules ; son

front se dessina à la manière antique, ses cheveux disparurent, ses paupières se baissèrent, son sourire habituel s'effaça peu à peu ; sa tête s'inclina, son shall tomba mollement sur ses bras croisés sur sa poitrine ; et ce vêtement bleu, cette figure douce et pure, semblaient avoir été dessinés par le Corrège, pour exprimer la tranquille résignation ; et quand ses yeux se relevèrent, que ses lèvres essayèrent un sourire, on eût dit voir, comme Shakespeare la peignit, la Patience souriant à la Douleur auprès d'un monument.

« Ces attitudes différentes, qui peignent tantôt des situations terribles, et tantôt des situations attendrissantes, sont un langage éloquent puisé dans les mouvements de l'âme et des passions. Quand elles sont représentées par des formes pures et antiques, que des physionomies expressives en relèvent le pouvoir, leur effet est inexprimable. *Milady Hamilton*, douée de ces avantages précieux, donna la première une idée de ce genre de danse vraiment dramatique, si l'on peut dire ainsi. Le shall, qui est en même temps si antique, si propre à être dessiné de tant de manières différentes, drape, voile, cache tour à tour la figure, et se prête aux plus séduisantes expressions. Mais c'est *Valérie* qu'il faut voir : c'est elle qui, à la fois décente, timide, noble, profondément sensible, trouble, entraîne, émeut, arrache des larmes, et fait palpiter le cœur comme il palpite quand il est dominé par un grand ascendant ; c'est elle qui possède cette grâce charmante qui ne peut s'apprendre, mais que la nature a révélée en secret à quelques êtres supérieurs. Elle n'est pas le résultat des leçons de l'art ; elle a été apportée du ciel avec les vertus ; c'est elle qui était dans la pensée de l'artiste qui nous donna la *Vénus pudique*,

et dans le pinceau de Raphaël... Elle vit surtout avec Valérie ; la décence et la pudeur sont ses compagnes ; elle trahit l'âme en cherchant à voiler les beautés du corps. »

Tandis que la Parisienne Delphine était franchement « polonaise » dans sa danse, M^{me} de Krüdener, qui avait donné le modèle de cette mimique orientale, accentue le caractère classique de ses poses en les peignant à son tour. Les femmes, comme les hommes, aiment tant jouer un rôle qui sort de leur naturel ! La page qu'on vient de lire est un exemple parfait du « style Empire » en littérature. « La manière antique », « le shall si antique, » la figure dessinée par le Corrège, la Vénus pudique, Raphaël, évoqués dans un salon cosmopolite avec un Shakespeare poncif et... lady Hamilton ! Il y aura des Anglais aussi, et Shakespeare, Raphaël et le Corrège, grandes ombres réduites en silhouettes, dans le chef-d'œuvre romanesque de la littérature Empire, dans *Corinne*.

Cependant Valérie s'anime ; Gustave de Linar qui décrit sa danse la compare encore à Niobé douloureuse et à Galatée fuyant. Le malheureux amant ouvre les bras ; il embrasse le vide. La danse finie, Valérie veut ouvrir la croisée ; Gustave, invisible, l'arrête, « tremblant qu'elle ne prit l'air ». « Elle s'assit, appuya sa tête contre les carreaux ; jamais je n'avais été si près d'elle ; une simple glace nous séparait. J'appuyais mes lèvres sur son bras ; il me semblait que je respirais des torrents de feu : et toi, Valérie, tu ne sentais rien, rien ; tu ne sentiras jamais rien pour moi ! »

Corinne¹ danse à son tour, comme Valérie, comme

¹ Livre VI, ch. 1.

Delphine avant Valérie. Ou, pour mieux dire, elle danse autrement ; elle exécute une tarentelle napolitaine, avec le prince d'Amalfi, qui fait sonner des castagnettes tandis qu'elle-même scande ses pas en frappant l'air d'un tambour de basque. Oswald, sombre et prévenu, se défend mal de la séduction de cette scène originale et gracieuse. Dans ces trois romans féminins, la danse de l'héroïne attise l'amour du héros réduit au rôle de spectateur. Mais Gustave assiste invisible et ignoré au triomphe de Valérie tandis que Léonce et Oswald sont admis à se joindre aux applaudissements. M^{me} de Krüdener donne ainsi à la scène du bal une signification différente.

M^{me} de Staël lui avait dit qu'elle l'avait peinte dans la danse de Delphine. Pour celle de Corinne, elle indique publiquement son modèle. « C'est, dit-elle dans une note, la danse de M^{me} Récamier qui m'a donné l'idée de celle que j'ai essayé de peindre. » Cette déclaration coupe court aux compétitions des vaniteuses qui se seraient peut-être disputé l'honneur d'avoir inspiré une image à Corinne.

M^{me} de Staël n'était pas envieuse, n'était pas aigre, n'était pas misanthrope. Au lieu d'écarter les supériorités, elle les attirait ; au lieu d'éviter les jolies femmes, elle qui l'était si peu, elle les retenait à ses côtés et en faisait la parure de sa société. Juliette Récamier paraît en marge de *Corinne* ; dès qu'il s'agit de plaire par la figure seulement et par la grâce des attitudes, Corinne a tout avantage à lui ressembler ; quand elle brille par l'improvisation éloquente, le jeu dramatique, l'animation passionnée, nous sentons bien qu'elle ne représente plus que M^{me} de Staël.

On dansait beaucoup au lendemain de la Révolution, comme on danse avec fureur, en pleine révolution universelle, au lendemain de notre Grande Guerre. La dame de Coppet, si elle eût composé d'autres romans, aurait pu mettre en scène d'autres danseurs et danseuses illustres. Elle parle dans *l'Allemagne*¹ de la jeune Ida Brun, la fille de la poétesse danoise Frédérique Brun, qui avait reçu de la nature un talent précoce et prodigieux pour l'imitation et la représentation mimiques. Cette « danseuse » de grand style enchantait les salons de Lausanne et de Genève où elle accompagna sa mère voyageuse, et où M^{me} de Krüdener aurait pu la rencontrer. De ces créations plastiques aux contredanses parisiennes que M. de Trévis et M. de Châtillon animaient de leur grâce et de leur souplesse², il y avait cent degrés divers. M^{me} Récamier et M^{me} de Krüdener s'étaient fait une place à mi-hauteur, également éloignées du pur talent plastique et de la simple agilité cadencée. Fait curieux, l'historiographe de M^{me} Récamier, sa nièce M^{me} Lenormant, décrit sa danse sous le nom de *danse du châle* et nous la montre, une longue écharpe à la main, exécutant « toutes les attitudes dans lesquelles ce tissu léger devenait tour à tour une ceinture, un voile, une draperie »³. Si nous l'en croyons, Juliette Récamier dansait donc la même figure que Julie de Krüdener, et la tarentelle napolitaine de *Corinne* est une interprétation bien fantaisiste de cet aimable modèle.

¹ *De l'Allemagne* 2^{me} partie, ch. XXXII. Il est fréquemment question d'Ida Brun dans les récits de sa mère et dans la correspondance de Bonstetten avec celle-ci.

² J. TURQUAN, *M^{me} de Krüdener*, p. 98.

³ *Souvenirs et correspondance de M^{me} Récamier*, t. I., p. 18.

M^{me} de Staël avait dû lire avec une attention particulière, au début de 1804, l'épisode de *Valérie* que j'ai cité, où M^{me} de Krüdener renchérissait sur *Delphine*. Elle s'en souvint, non pas peut-être pour faire danser Corinne, mais dans une autre scène de son second roman. Car *Valérie* qui a eu des inspireurs est capable d'inspirer à son tour.

M. J. Merlant note des affinités de talent entre M^{me} de Krüdener et Charles Nodier. Il marque surtout que Sainte-Beuve, dans son complexe roman de *Volupté*, personnel et trop élaboré, sincère et prétentieux, « a beaucoup emprunté au plan de *Valérie* et à la disposition des personnages »¹. Le héros, Amaury, lit avec M^{me} de Couaën, femme de son protecteur et dame de ses pensées, le petit ouvrage de M^{me} de Krüdener.

Xavier de Maistre, Lamartine, Musset, auraient pris chacun un épisode à *Valérie* pour en orner une de leurs fictions. M. A. Le Breton du moins paraît le croire². Gustave, désespéré, errant dans la campagne, aperçoit deux fiancés, assis l'un près de l'autre, qui se sourient ; il compare à ses tourments leur « félicité innocente. » « Il y aura dans *le Lépreux de la cité d'Aoste* et dans *Jocelyn* une scène toute semblable », remarque M. Le Breton.

Gustave, seul à Venise pendant un voyage du comte et de Valérie, imagine de se donner le change en fréquentant une petite chanteuse, Bianca, qui a les cheveux cendrés et la taille de celle qui l'obsède. Il jette sur les épaules de la jeune fille un châle pareil à celui de Valérie, il lui

¹ *Le roman personnel*, p. 184, 190.

² *Le roman français au XIX^e siècle*, p. 109.

demande de chanter un air que celle-ci a coutume de chanter. Il s'exalte, il va la prendre dans ses bras. Mais ses bras retombent au moment de la saisir... « Ainsi Octave, dans la *Confession d'un enfant du siècle*, observe M. Le Breton, cherchera auprès de la fille à la voix rauque dont le visage ressemble à celui de sa chère et infidèle maîtresse, une vaine. une impossible illusion ».

On peut, me semble-t-il, établir un rapprochement plus étroit entre *Valérie* et *Corinne*. Notons d'abord une analogie de détail. Gustave voit danser Valérie, séparé d'elle par une glace, relégué dans la nuit tandis qu'elle brille en pleine lumière. L'opposition est symbolique. C'était une de ces trouvailles heureuses qui parlent à la fantaisie, un de ces thèmes offerts à ceux qui cherchent dans les œuvres qu'ils aiment des thèmes pour les œuvres qu'ils écrivent.

M^{me} de Staël n'a pas l'imagination lyrique, ni romanesque ; elle trouve des idées, peut-être ; elle développe et enrichit miraculeusement ce qu'elle a observé et entendu ; elle brode sur les canevas ; elle a besoin d'une trame toute prête pour y faire courir son aiguille. L'intrigue et les épisodes de ses deux romans sont peu originaux. *Delphine* qui doit beaucoup à la *Nouvelle-Héloïse*, mais sans en imiter de près l'affabulation, est une histoire confuse, faite de petites pièces enfilées comme des perles irrégulières et disparates. *Corinne*, avec beaucoup plus de simplicité et d'unité, et qui n'offre ces invraisemblances heurtées que dans quelques parties, est une transposition, un agrandissement de la *Caliste* de M^{me} de Charrière, dont elle reproduit la donnée dans un ton et avec une couleur modifiés.

Un épisode de *Corinne* est imité, me semble-t-il.

de *Valérie* et précisément de cette scène du bal que nous venons de considérer. En Italie, Oswald assiste aux succès de l'héroïne et devient bientôt le compagnon préféré de cette muse émancipée et vertueuse. Mais le passé et la patrie reprennent lord Nelvil. Corinne est réduite à le chercher à Londres et en Ecosse. Elle arrive au château de lady Edgermond le soir où celle-ci donne un bal ; Oswald y danse avec la blonde Lucile ; Corinne, arrêtée dans l'ombre du parc, contemple, le cœur déchiré, cette scène qui consacre le bonheur de sa rivale et son propre malheur.

On m'objectera que l'analogie est trop lointaine pour déceler sûrement l'imitation ou la réminiscence, et que ce thème, repris par plusieurs conteurs depuis cent ans, n'était peut-être pas alors si rare et si neuf que je le pense. Soit. Mais *Corinne* présente avec *Valérie* d'autres ressemblances moins fragmentaires.

Valérie est un roman germanique en terre italienne. *Corinne* est un roman cosmopolite dont les tableaux se déroulent à travers l'Italie. *Valérie* oppose la nature et le caractère du Nord à la nature et à l'âme de la Vénétie et du Midi. *Corinne* oppose le Nord au Midi, confronte l'Anglais et l'Italienne, met en contraste l'Ecosse et Rome.

Le Suédois Gustave écrit de Venise à son confident lointain : « Je suis perdu Ernest ; je n'avais pas besoin de cette Italie, si dangereuse pour moi... ; moi qui apporte une âme neuve et ardente, sortant d'un climat âpre ; moi, je suis d'autant plus sensible aux beautés de ce ciel enchanteur, aux délices des parfums et de la musique¹... » Et encore : « Qu'il me fait mal, cet air de l'enivrante

¹ *Valérie*, t. I, p. 81-82.

Italie ! Il me tue ; il tue jusqu'à la volonté du bien. Où êtes-vous, brouillards de la Scanie ? »

Nous savons comment l'Ecossais Oswald, sortant d'un âpre climat, subit également l'ivresse italienne et l'ascendant de celle qui incarne à ses yeux les charmes du Midi. Nous savons comme il se ressaisit dans les brouillards de l'Ecosse.

Le roman de M^{me} de Staël est un guide à travers les arts classiques, une fresque descriptive de la terre des ruines, des basiliques et des musées. Cette partie pittoresque, qui serait contraire au talent naturel de son auteur si elle n'était didactique plus encore qu'artistique, a son modèle non seulement dans de nombreux récits de voyages en Italie, mais dans une épisode de *Valérie*.

Gustave, dévoré d'amour, ne peut accompagner toujours la femme de son ami ; la situation serait trop monotone. Il reste à Venise tandis que l'ambassadeur et l'ambassadrice visitent Florence, Rome et Naples. Ils lui écrivent. Il reçoit de Florence une lettre de Valérie : « Que n'ai-je, comme vous ou comme mon mari, étudié l'histoire et les arts, lui mande-t-elle, pour vous parler plus dignement de tout ce que je vois ! Mais je ne suis qu'une ignorante¹... » Malgré son ignorance, elle parle agréablement de la Vénus et de l'Apollon, de la Madone à la Chaise, orgueil de la « fameuse galerie du grand duc ». Le comte, plus savant et plus pompeux, écrit une épître magistrale sur Rome et Naples ; il exalte « l'Italie deux fois mère des arts », il montre le voyageur qui « aime à rêver sur les ruines du monde », il représente « la peinture, la poésie et la musique, se tenant

¹ Lettre 32^e, t. I, p. 202.

par la main comme les Grâces », et pour mieux célébrer Michel-Ange, il insère dans sa lettre une page empruntée à l'Allemand Tieck¹.

Ainsi M^{me} de Staël citera, pour évoquer Rome, Schlegel, cet autre romantique allemand. Ainsi, elle unira dans *Corinne* la description de l'Italie et l'exaltation des arts à l'intrigue romanesque.

Le roman de M^{me} de Krüdener, je voudrais l'avoir démontré, est un des modèles de *Corinne*. Pour édifier un monument comme *Corinne*, il est permis de prendre des pierres taillées par d'autres artistes. Les pierres sont plus durables que l'édifice fondé sur elles. *Caliste* et *Valérie*, moins imposantes et moins illustres que *Delphine* et que *Corinne* ont gardé un charme plus vif.

Sans porter une nouvelle atteinte à la réputation des romans de M^{me} de Staël que cent ans n'ont pas laissé d'ébranler un peu, n'est-il pas intéressant de rechercher à leur base de petits ouvrages, qui paraissaient plus caducs mais qui, tirés de la pénombre, font voir qu'ils n'ont pas perdu leur solidité ni leur fraîcheur ?

NOTE

M^{me} de Krüdener et ses biographes

On a beaucoup écrit sur M^{me} de Krüdener, dans toutes les langues de l'Europe, surtout en français, en allemand, en anglais. On a écrit pour et contre elle.

Ses prédications ont électrisé, divisé, soulevé la Suisse allemande et l'Allemagne du Sud, de 1816 à 1819. Elle fut presque adorée par la multitude, elle fut persécutée par l'autorité civile et ecclésiastique ; sa mission d'apôtre et de prophétesse a produit toute une littérature polémique, libelles, brochures, volumes qui se retrouvent dans les bibliothèques

¹ Lettre 35^e, t. I, p. 227 et suiv.

suisses (voir *Schweizerische Monatschronik*, 1817 ; plusieurs volumes et opuscules anonymes, publiés à Saint-Gall et Schaffhouse, en 1817 également, conservés à la Bibliothèque nationale suisse, à la Bibliothèque de la ville de Berne, etc.).

M^{me} de Krüdener est entrée dans l'histoire sans cesser d'être combattue par les uns, défendue, exaltée par d'autres. J'aurais voulu lui consacrer une étude plus complète que ce qu'on vient de lire et m'attacher à sa personne, plutôt qu'au roman qui tient en définitive peu de place dans l'existence de son auteur. La guerre empêchant les communications et les emprunts aux bibliothèques étrangères, m'a contraint à restreindre mon sujet. (Ce petit travail a été composé et terminé en 1918). Mais je dois ajouter deux mots sur les sources de cette étude et de toute recherche sur M^{me} de Krüdener.

L'ouvrage biographique du Genevois Charles Eynard (*Vie de M^{me} de Krüdener*, 1849, 2 vol. in-8), reste le plus complet, la source capitale. Il pêche certainement par bienveillance excessive et pieuse illusion. Sainte-Beuve, auquel Eynard reprochait d'avoir manqué d'indulgence dans sa première étude sur M^{me} de K. (1837, — recueillie dans *les Portraits de Femmes*) répliqua que son scepticisme était mieux fondé que la foi de l'écrivain genevois dans la perfection de son héroïne convertie (cette seconde étude se trouve dans les *Portraits littéraires*, III). Ch. Eynard a eu certainement à sa disposition un dossier considérable de papiers inédits de M^{me} de K. Mais, en historien de la vieille école, il n'indique pas ses sources. Il eût été intéressant de retrouver les documents dont il s'est servi et de vérifier s'il n'avait pas pris avec les textes ces petites libertés qui, de son temps, n'étaient guère réprouvées. M. le professeur Bernard Bouvier a bien voulu m'aider à chercher la trace des manuscrits de Ch. Eynard. M. H. Le Fort, descendant d'Eynard, a échoué dans la recherche qu'il a eu l'obligeance d'entreprendre sur la demande de M. Bouvier. Il semble que les papiers d'Eynard n'ont pas été conservés. Nous sommes donc obligés de lui faire confiance et de citer tels qu'il les donne les documents qui confèrent à son ouvrage une valeur durable.

Il ne paraît pas possible d'écrire sur M^{me} de Krüdener sans se référer à Eynard. Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix) a

cependant accompli ce tour de force (Bibliophile Jacob, *M^{me} de Krüdener, ses lettres et ses ouvrages inédits*, Paris, 1880, in-16.) Son livre singulier pour quiconque le lit avec critique, cite Sainte-Beuve, une étude de Xavier Marmier, mais ignore splendidement le monument d'Eynard. Ce silence pourrait faire suspecter l'authenticité des lettres inédites de M^{me} de K. et des autres manuscrits sur lesquels P. Lacroix a rapidement construit son volume. Le doute est d'autant plus naturel que le bibliophile présente comme inédites une ou plusieurs lettres déjà reproduites par Eynard, mais les donne avec de notables variantes. Il serait naturellement plus difficile encore à un Suisse de retrouver les papiers utilisés par Paul Lacroix que ceux dont s'était servi Ch. Eynard.

Que le livre du bibliophile Jacob soit de douteux aloi, je n'ai pas été le premier à le sentir. L'auteur d'une étude très remarquable sur M^{me} de K., Frédéric Frossard, répète à plus d'une reprise qu'il ne serait pas fâché d'apprendre d'où P. Lacroix avait tiré ses documents (Frédéric Frossard, *M^{me} de Krüdener d'après des documents inédits*, Bibliothèque universelle, novembre et décembre 1884, t. XXIV). Il prouve l'inexactitude de plusieurs des faits avancés par son prédécesseur, mais ajoute que la plupart des papiers reproduits par P. Lacroix doivent être néanmoins authentiques ; les documents confiés à F. Frossard par les petites filles de M^{me} de K. attestent eux-mêmes, par l'identité d'une pièce, que P. Lacroix avait puisé à bonne source.

L'érudit de nos jours, si sévère à autrui, ne manquera pas de reprocher à Frossard lui-même une méthode insuffisamment rigoureuse. On ne met pas en doute l'authenticité de ses documents inédits. Mais on regrette qu'il use généralement de périphrases aux endroits où l'on voudrait des précisions, des noms propres, des dates. Les petites-filles de M^{me} de K. lui avaient peut-être remis des extraits de lettres et de journaux personnels copiés de leur main et peut-être ignorait-il lui-même les dates précises et les textes complets : [il parle successivement d'un manuscrit composé de fragments divers, lettres, récits de voyage, qui lui a été confié (p. 318), et d'une collection inédite qu'il a en mains (p. 319)].

Ce Frédéric Frossard est bien oublié ; il partage le sort du

Vaudois Louis Manuel et d'autres esprits de la même famille qui ont beaucoup absorbé et peu produit, qui ont jeté leur flamme en conversation et n'ont pas su se réserver, se recueillir, se discipliner pour écrire. Comme Louis Manuel, il était ami et presque contemporain de Vinet, auprès duquel il fut enterré à Clarens. Né en 1804 à Oron, mort à Rome en 1894, F. Frossard fut pasteur pendant quelques années puis voua ses longs loisirs à des études d'histoire, d'esthétique religieuse et de littérature. Les périodiques protestants de langue française publièrent ses trop rares travaux (cf. *Gazette de Lausanne* des 11 et 12 mai 1894. M. G.-A. Bridel a bien voulu me communiquer des renseignements sur F. Frossard.)

Les descendantes de M^{me} de K. qui documentèrent Frossard étaient la baronne Marguerite de Krüdener, et sa sœur la baronne Juliette d'Oppell, filles de Paul de Krüdener. Elles séjournèrent à Genève en 1884. Frossard, qui les connaissait depuis un certain temps (les avait-il rencontrées en Italie, à Paris, à Clarens où il avait tenu avec sa sœur une pension d'étrangers ?) Frossard leur soumit l'épreuve de son article. Il fut remercié, loué, flatté, comme « le meilleur des biographes » de M^{me} de K. « le plus juste, le plus sympathique et le plus capable ». M. E. Naville (sans doute le philosophe) lut aussi l'ébauche du travail de Frossard et assura les deux dames qu'elles avaient « tout lieu d'en être satisfaites ». M. le pasteur F. Terrisse, petit-neveu de Frossard, a bien voulu me communiquer les lettres dont j'extrai ces détails. On y voit aussi que les correspondantes de Frossard discutèrent avec lui un passage d'une lettre de B. Constant qui prêtait à la confusion ; il soumit ces paroles obscures ou subtiles à une autre personne encore, qui dut en conseiller la suppression si j'en juge par le texte de l'article. M. Terrisse n'a pas retrouvé dans les papiers dont il est le dépositaire les documents prêtés à Frossard par la famille de K. Ses sources échappent donc en définitive à notre examen comme celles d'Eynard. Dans le doute, on peut conjecturer que les souvenirs de l'auteur de *Valérie* et les admirables lettres qu'elle avait reçues de Benjamin Constant sont restés en Russie, sur les bords de la Baltique qui l'ont vue naître, sur le rivage de la Mer Noire où elle a expiré. Qui sait si la terreur bolchéviste n'a pas brûlé ces papiers centenaires ?

Malgré sa méthode surannée, le pasteur Frossard se révèle dans son essai sur M^{me} de K., historien psychologue très fin et fort agréable écrivain. Il est du parti d'Eynard contre Sainte-Beuve, je veux dire qu'il croit à la conversion parfaite de son héroïne et se porte garant de sa sainteté. Il prend, ce qui est plus remarquable, la défense de Benjamin Constant contre la malveillance dont l'a poursuivi Sainte-Beuve. Il se range dans la petite phalange d'hommes fidèles et perspicaces qui ont tenté de préserver la mémoire de Constant de la légende qui la dénaturait, en attendant que M. G. Rudler vînt entamer avec tout son talent la revision définitive du procès.

F. Frossard reproduit plusieurs lettres de Constant à M^{me} de K. qui sont magnifiques, d'une intensité d'expression, d'une force de passion terrestre et religieuse dont les correspondances plus connues de Benjamin offrent peu d'exemples. Ces lettres paraissent avoir échappé à la plupart de ceux qui ont écrit depuis trente ans sur B. Constant. (Le *Journal de Genève* du 9 mars 1908 a publié *Trois lettres inédites de Benjamin Constant* à M^{me} de K. communiquées par la famille de K. ; en réalité elles ne sont que partiellement inédites, puisque Frossard en a précisément publié une dans son étude de 1884, oubliée évidemment de la famille qui l'avait inspirée).

Le livre plus récent de J. Turquan (*Une illuminée au XIX^e siècle ; la baronne de Krüdener*, 1900) ne nous offre aucun document nouveau : cette compilation ne tient pas la promesse de l'inédit que porte sa couverture enluminée ; elle donne cependant quelques références utiles.

Un Français qui a vécu en Crimée et qui signe Louis de Soudak a recherché la dépouille mortelle de M^{me} de K. et l'a retrouvée, non pas à Koreïss, où la tradition consacrée par Eynard prétend qu'on l'avait transférée, mais à Karassou-Bazar où elle est morte, dans le caveau d'un oratoire catholique. Il a narré d'un style fleuri ce pèlerinage au tombeau de celle qui fut Valérie avant d'être sainte (*Bibliothèque universelle*, février 1912, *Coins ignorés de Crimée. — Le tombeau de M^{me} de Krüdener*). Quoi qu'en pense M. de Soudak, M^{me} de K. n'est point tout à fait oubliée. Elle n'a pas cessé d'attirer des chercheurs, d'inspirer des historiens et des critiques.

LA TÊTE DU FRELON

(VESPA CRABRO)

ÉTUDE ANATOMIQUE

par FRANK BROCHER

Au cours de mes « Recherches expérimentales sur le fonctionnement du vaisseau dorsal et sur la circulation du sang chez les Insectes »¹, j'ai été amené à chercher comment l'aorte se termine dans la tête.

J'ai étudié, à cet effet, d'abord le *Sphinx convolvuli* (*Archives de Zoologie expérimentale*, 1920, tome 60, p. 1-45) ensuite la *Vespa Crabro* (*Annales de la Soc. Entomologique de France*, 1920. Vol. 89, p. 209-32).

J'ai constaté que, chez ce dernier insecte, la dissection de la tête est relativement facile et qu'on peut, chez lui, plus aisément que chez d'autres insectes, observer et étudier diverses particularités anatomiques intéressantes : entre autres, précisément, le mode de terminaison de l'aorte, les espaces aériens et leurs trachées inversées. Cela a fait l'objet de mon dernier travail (1920).

Pour ces recherches, j'ai dû faire un grand nombre de dissections et j'ai ainsi acquis une connaissance assez

¹ On trouvera la liste de ces travaux, en plus de ceux cités dans cet article, dans : *Bull. Soc. Entomologique de France*, 1919, p. 155 et 1921, p. 40.

complète de l'anatomie de cette partie du corps — particulièrement en ce qui concerne le système musculaire, la bouche et le pharynx. J'ai constaté quelques faits que je crois nouveaux (muscles M5 et M23) et élucidé quelques points sur lesquels les naturalistes différaient d'opinion (entre autres la terminaison du canal des glandes labiales).

Pour que ce travail ne soit pas perdu, je me suis décidé à condenser mes observations en quelques dessins — chacun accompagné d'une explication détaillée —, qui constituent ainsi une sorte « d'Anatomie générale topographique de la tête du Frelon »¹.

Je ne me suis donc pas occupé de chaque organe en particulier et je n'en ai pas étudié la structure particulière ou l'histologie. Je me suis contenté d'ajouter, dans le tableau général des désignations, quelques brefs renseignements indispensables (anatomiques ou physiologiques), lorsque cela m'a semblé utile.

Cependant, j'ai consacré quelques pages à l'exposé du mécanisme des mouvements de la langue et du labium, comme je crois les avoir compris.

FIGURE I.

Tête de Frelon, vue du côté gauche, dont on a enlevé le tégument de la face latérale gauche, au dessous de l'œil O.

On voit : le petit muscle M1, abducteur de la mandibule, qui s'insère contre le tégument enlevé. Tout le reste de la région mise à découvert est occupé par différents faisceaux du vaste muscle M2, adducteur de la

¹ Les figures 2, 3, 5, 6 et 8 de mon précédent travail (1920) complètent avantageusement cette série; malheureusement les désignations diffèrent.

mandibule, qui s'insère, en partie, contre le tégument enlevé. On voit, en outre, différents espaces aériens A (A₁, entre les faisceaux du muscle M₂; A₂, entre ce muscle et le tégument enlevé).

Pour l'explication des autres lettres, voir le tableau général des désignations.

FIGURE II.

On a enlevé, en outre, l'œil et le peu de tégument (T₁, fig. I) qui restait, constituant le bord externe de la cavité articulaire de la mandibule. On a ouvert celle-ci et enlevé les deux muscles M₁ et M₂ qui la font mouvoir.

On voit N₆, nerf de la mandibule; H₁, apodème, à l'angle interne de la mandibule, auquel s'insérerait le muscle M₂; G₁, glande mandibulaire; T₇, face interne de la gula, qui était recouverte par les M₁ et M₂, qui s'y inséraient aussi en partie; K₁, extrémité postérieure du cardo du maxille, à laquelle s'insère le petit muscle M₅; M₃, muscle protracteur du maxille; N₂, lobe optique du cerveau N₁, avec des restes du pigment de l'œil, qui y adhèrent; Te₁, pilier gauche du tentorium; Te₂, arceau du tentarium; A₃, espace aérien recouvrant le cerveau, avec quelques trachées inversées At; M₂₅, muscle adducteur de l'antenne; M₂₄, muscle abducteur de l'antenne et, derrière ces deux muscles, le muscle M₂₇, rétracteur de l'antenne; M₉, muscle rétracteur du labium; M₂, muscle adducteur de la mandibule droite.

FIGURE III.

On a enlevé la mandibule gauche, sectionné T₇ et enlevé la partie antéro-latérale du gula (T₇, fig. II) ce qui met à découvert et permet de distinguer :

T8, le labrum ; D2, la lèvre supérieure ; et, au-dessous, D1, l'entrée de la bouche.

On voit le maxille K, en entier, avec ses diverses pièces : K1, cardo ; K2, tiges ou stipes ; K3, palpe maxillaire ; K4, petit lobe et K5, grand lobe. Le maxille était réuni au bord supérieur de la partie enlevée du gula par une mince peau molle transparente, qui est schématiquement indiquée par un pointillé très espacé T6.

On a enlevé, en outre, le lobe optique du cerveau N1, et nettoyé la région postérieure de celui-ci, ce qui met à découvert et permet de distinguer presque en entier les trois muscles M24, M25 et M27, moteurs de l'antenne, jusqu'à leur insertion au scape Ta1 de l'antenne Ta, qui se meut dans une cavité articulaire chitineuse Ta2.

A3, espace aérien recouvrant le cerveau ; S4, vaisseau cérébral transverse (voir notre travail de 1921) ; C, corpora allata ou incerta ; S1, aorte ; D0, œsophage ; M23, muscle rétracteur de l'œsophage.

FIGURE IV.

La peau molle T6 est enlevée ainsi qu'une partie du tégument du stipes, cela met à découvert et permet de distinguer différents nouveaux organes : M8, muscle moteur du palpe maxillaire ; M6, muscle abducteur et M7, muscle adducteur des lobes K4, K5 du maxille ; G2, glande maxillaire ; N7, nerf maxillaire, qui sort derrière le muscle M4, rétracteur du maxille. Dans la profondeur, on commence à apercevoir, indistinctement, la poche gnathale Dg.

FIGURE V.

Le maxille gauche est en entier enlevé et les deux muscles M3 et M4 qui s'y inséraient, sont coupés ; cela

met à découvert et permet de distinguer en entier le labium L et ses différentes parties : L1, menton ; L2, palpe labial ; L9, hypopharynx ; L3, sillon glossal ; L4, lobe ou glosse gauche de la langue (celui de droite est indiqué en pointillé) ; L5, paraglosse ; L10, épaississement chitineux auquel s'insèrent les muscles M11, M12 et M15.

On voit, en outre, le muscle M9, rétracteur du labium et, derrière lui, M10, l'abaisseur de la langue. Enfin, on distingue mieux la poche gnathale Dg, avec la glande gnatale G3. K1, cardo ; K2 stipes et M6, muscle abducteur des lobes du maxille droit sont vus indistinctement dans la profondeur.

FIGURE VI.

Cette figure représente, à peu près, la plan sagittal médian de la tête.

Pour obtenir cet aspect, le tégument a été incisé sur la ligne médiane et toute la moitié gauche de la tête a été enlevée, par dissection, organe par organe ; toutefois, le système digestif a été laissé intact. La moitié gauche du labium est enlevée, ainsi que toute la moitié gauche du cerveau ; le pilier gauche du tentorium est enlevé, ainsi que la moitié gauche de l'arceau du tentorium.

Il en résulte : 1° que divers muscles (M19, M26), qui s'insèrent à la face interne du pilier du tentorium, ont été enlevés ; mais nous pourrons les étudier, en continuant la dissection, lorsque nous mettrons à découvert la face interne du pilier droit du tentorium (fig. VIII et IX).

2° la même remarque s'applique au labium, dont nous n'étudierons l'anatomie que sur la moitié droite, en allant du plan sagittal médian vers l'extérieur.

3° le M₉ représenté sur cette figure n'est pas le même que celui qui est représenté sur les figures précédentes ; c'est celui du côté opposé. S'il ne se trouve pas situé exactement derrière, mais un peu plus bas que le M₉ des fig. III, IV et V cela provient de ce que la tête du Frelon n'est pas vue absolument perpendiculairement au plan sagittal ; elle est faiblement inclinée (la face ventrale est un peu tournée en haut).

Sur cette figure, on peut observer, en allant de gauche à droite : L₄, les lobes ou glosses de la langue ouverts ; L₈, cavité intérieure du labium (occupée par des sinus sanguins et des espaces aériens) ; L₆, plaque chitineuse formant la paroi ventrale du sillon glossal L₃, à laquelle s'insèrent divers muscles ; D₃, canal salivaire des glandes labiales ; M₁₁, muscle rétracteur supéro-latéral interne des glosses et de la langue ; M₁₂, muscle rétracteur supéro latéral externe de la langue ; M₉, rétracteur du labium et de la langue, il passe entre ces deux derniers muscles et s'insère à un petit tubercule chitineux de la plaque L₆ ; M₁₃, muscle rétracteur inférieur ventro-dorsal de la langue ; M₁₄, muscle rétracteur ventral médian du menton.

Le labrum T₈, la lèvre supérieure D₂ sont sectionnés sur leur plan sagittal médian ; sous la lèvre supérieure se trouve la bouche D₁ qui donne accès 1° à la poche gnathale D_g et, 2° au pharynx (D_p, voir fig. VIII), qui se trouve caché sous la glande G₃ et les muscles M₁₆, éleveur médian de la lèvre supérieure, et M₁₇, éleveur latéral de la lèvre supérieure et protracteur du pharynx.

N₈, nerf labial ; N₇, nerf maxillaire ; N₆, nerf mandibulaire (son origine cérébrale est cachée par le muscle M₂₀, dilatateur médian ventral et rétracteur du pharynx).

Dp1, armature chitineuse du pharynx, à laquelle s'insèrent différents muscles, entre autres : M17 élévateur de la lèvre supérieure ; M19 protracteur latéral du pharynx (voir fig. IX) ; M20, dilatateur médian ventral et rétracteur du pharynx ; M18, protracteur dorsal du pharynx ; M21, dilatateur et rétracteur frontal du pharynx ; M22, couche musculaire transversale dorsale du pharynx (adducteur des ailes de l'armature pharyngienne Dp1) ; Ng, nerf connectif du ganglion frontal ; N12, nerf latéral du pharynx ; ces deux nerfs naissent d'un tronc commun qui part de la partie du cerveau qui est enlevée ; N5, ganglion frontal. N1, ganglion sus-œsophagien et N4, ganglion sous-œsophagien ; entre eux se trouve le trou œsophagien N14, par lequel passe l'aorte S2, l'œsophage Do et le tendon du muscle M20, qui s'insère à l'arceau du tentorium Te2.

En avant de N4, on voit apparaître la base du pilier droit du tentorium Te1, auquel s'insèrent les muscles moteurs de l'antenne (M24 abducteur, M26 protracteur et, indistinctement, derrière et entre eux, le rétracteur) ; Te3, échancrure par laquelle passe Mg.

S, aorte, (S1, en arrière du cerveau ; S2, dans le trou œsophagien ; S3, en avant du cerveau) ; S4, l'aorte se transformant en deux vaisseaux cérébraux transverses (voir 1920, fig. 2).

A2, espace aérien clypéal sous-tégumentaire ; A3, espace aérien sous-tégumentaire recouvrant le cerveau ; ces deux espaces communiquent l'un avec l'autre.

FIGURE VII

Labium de la figure précédente, auquel on a enlevé tous les organes indiqués sur cette figure, ce qui met à

découvert la face interne de la paroi latérale droite, contre laquelle est fixé le muscle *M15*, moteur du palpe labial.

FIGURE VIII

Sur les figures I à VII, le labium est représenté comme étant en état d'extension ; sur les trois figures suivantes, il est représenté comme étant à moitié rétracté.

A cet égard, il est intéressant de comparer les figures VI et VIII, qui, toutes deux, représentent le plan sagittal médian — tout au moins pour la partie antérieure de la tête.

Sur la fig. VI, le pharynx *Dp* et la poche gnathale *Dg* ont été laissés intacts ; tandis que, sur la fig. VIII, ces deux organes sont aussi sectionnés selon leur plan sagittal médian. En outre, à la partie postérieure de la tête, sur la fig. VIII, on a enlevé tout le tube digestif, le système nerveux, l'aorte, ainsi que le muscle *M23*.

On peut remarquer :

1° que, par suite de la contraction des muscles, le labium tout entier ainsi que le maxille *K1* ont été rapprochés de la base de la tête.

2° que, par suite de la contraction des muscles, la langue et ses lobes ou glosses, *L4*, se sont, en partie, invaginés dans le labium, sous l'hypopharynx, ce qui a amené la flexion de la lame chitineuse *L1*, qui constitue le menton, et le recourbement de la partie antérieure de l'hypopharynx *L9*, d'où résulte une augmentation notable de la profondeur du sillon glossal *L3*.

Cette figure permet, en outre, de constater que la bouche *D1* — qui se trouve à l'extrémité postérieure de l'hypopharynx *L9*, sous la lèvre supérieure *D2* — donne accès : 1° au pharynx *Dp* et, 2° à la poche gnathale *Dg* ;

cette dernière étant pourvue d'une bouche particulière avec lèvre supérieure *Dg1* et lèvre inférieure *Dg2*.

Le pharynx étant ouvert selon le plan médian, le muscle impair *M16*, éleveur médian de la lèvre supérieure, est vu en entier. Les quatre muscles moteurs de l'antenne sont complètement à découvert, ainsi que le nerf antennaire *N11*. On voit apparaître l'œil droit *O*, ainsi que la moitié droite de l'arceau du tentorium *Te2* : on distingue aussi l'insertion tégumentaire (près de la ligne noire *T2*,) du muscle *M10*, abaisseur de la langue. *M18*, muscle protracteur et dilatateur dorsal du pharynx du côté droit.

FIGURE IX

Le labium, la poche gnathale, le pharynx sont enlevés et le muscle *M9* est coupé à ras de l'échancrure du pilier du tentorium. Cela met à découvert le maxille et on voit l'insertion du muscle *M4* (voir fig. IV), sur le bord postérieur de la paroi latérale interne du maxille *K2*. On voit aussi l'insertion des muscles *M4* et *M3* au tégument du clypéus. Enfin, on aperçoit un nouveau muscle *M19*, protracteur latéral du pharynx, qui s'insère, d'une part, à l'extrémité antérieure de la face interne du pilier du tentorium et, d'autre part, à l'armature chitineuse du pharynx enlevé (voir fig. XI). Les muscles moteurs de l'antenne *M24*, *M26*, *M27*, qui s'insèrent à la face interne du pilier du tentorium, étant enlevés, ce dernier est en grande partie découvert, ainsi que le muscle *M25*.

FIGURE X

Le maxille est enlevé, ainsi que les muscles qui s'y insèrent. Le labrum, la lèvre supérieure, les muscles

M16, M17, M18, M19 et M25 sont aussi enlevés. Le pilier *Te1* du tentorium est en entier visible. On voit, derrière lui, le M2 adducteur de la mandibule droite et l'apodème H1 de la dite mandibule à laquelle il s'insère. Comparez cette figure aux figures I et II.

FIGURE XI

Région antéro-supérieure d'une tête de Frelon à laquelle on a enlevé les mandibules, le tégument du clypéus, une partie de celui de l'aire frontale T3 et ouvert l'espace aérien A2 A3 sous-jacent (comparez avec la figure VI).

Du côté gauche (de la figure), on a enlevé seulement la paroi dorsale T5*d* du rebord antérieur T5 du clypéus T4; du côté droit, on a enlevé aussi la paroi ventrale T5*v* du dit rebord; il en résulte que, de ce côté, le labrum T8 est entièrement mis à découvert. Le tégument de la bande noire T2, enlevé du côté droit, a été laissé du côté gauche.

Cette figure montre les muscles qui se trouvent à la face dorsale du pharynx et qui contribuent à la constituer : M16, rétracteur médian de la lèvre supérieure; M18, protracteur dorsal du pharynx (ces deux muscles s'insèrent au tégument enlevé); M17, rétracteur latéral de la lèvre supérieure et protracteur latéral du pharynx; M22, muscles transverses du pharynx; M19, protracteur latéral du pharynx; M21, rétracteur, éleveur et dilatateur frontal du pharynx (s'insère au tégument enlevé); puis les insertions tégumentaires des muscles M3, M4, M10 et le muscle M26, protracteur de l'antenne. N5, ganglion frontal; N10, nerf des muscles clypéo-pharyngiens dorsaux; N1, ganglion sus-œsophagien. Dp1, armature

chitineuse du pharynx; T10, cavité articulaire des mandibules.

Pour les autres désignations, voir le tableau général des désignations.

FIGURE XII

Le labrum (sauf ses extrémités latérales T8) est enlevé, ainsi que le M18, gauche. La lèvre supérieure D2 est intacte à droite (de la figure); elle est privée de sa paroi dorsale au milieu (on n'en voit donc que la paroi ventrale) et, à gauche (de la figure), elle est en entier enlevée, ce qui permet de voir la commissure de la bouche D1, située au-dessous. On constate que les muscles M16 et M17 s'insèrent à la paroi ventrale de la dite lèvre supérieure.

FIGURE XIII.

La lèvre supérieure est en entier enlevée, ainsi que toute la paroi dorsale du pharynx; on voit donc l'intérieur de celui-ci (soit la face interne Dp de sa paroi ventrale). Mais, à droite (de la figure) cette paroi ventrale du pharynx est aussi enlevée et l'on aperçoit au-dessous la poche gnathale Dg, dont la paroi déchirée Dg3 permet de voir l'intérieur Dg4. La bouche donne donc accès au pharynx et à la poche gnathale (comparez avec la fig. VIII.)

Dp et Dp1, armature chitineuse du pharynx à laquelle s'insèrent différents muscles, entre autres le M20, dilateur médian ventral du pharynx, Do1, entrée de l'œsophage; Do2, couche musculaire longitudinale du pharynx et de l'œsophage; G3, glande gnathale.

A gauche (de la figure), le stipes K2 du maxille est

ouvert, ce qui permet de voir les trois muscles qu'il contient M6, M7, M8 (à comparer avec la fig. IV).

A droite, le palpe maxillaire et les lobes du maxille sont enlevés (K6, épaississement chitineux auquel ils s'insèrent); cela met à découvert la face dorsale du labium, particulièrement celle de l'hypopharynx L9, et l'on peut constater que cette dite face dorsale est en continuité avec la face interne Dg4 de la poche gnathale (en Dg2, lèvre inférieure de la poche gnathale). L7, épaississement chitineux auquel s'insèrent différents muscles dans l'intérieur du labium.

FIGURE XIV.

On a enlevé : le tégument qui constituait la face dorsale de l'hypopharynx, jusqu'au sillon glossal L3, la poche gnathale et ce qui restait du pharynx ainsi que les muscles M19, M6, M7, M8. Sur la ligne médiane, on voit, de haut en bas : N1 cerveau ; Do, œsophage, coupé transversalement ; M20, muscle dilatateur médian ventral du pharynx ; L6, plaque chitineuse du sillon glossal, à la surface de laquelle se termine — entre les insertions des M11 (dont celui du côté droit de la tête est seul figuré) — le canal salivaire D3.

Du côté gauche (de la figure) on voit : en entier, les muscles M4, rétracteur du maxille et M10, abaisseur de la langue et du labium ; et, passant devant ceux-ci, les trois nerfs : N6, mandibulaire ; N7, maxillaire ; N8, labial. Ce dernier passe sous la plaque chitineuse L6 et continue dans l'intérieur des lobes de la langue (voir fig. VI).

Dans le labium, on voit : le muscle M11, rétracteur latéral interne de la langue, qui croise transversalement

et passe au-dessus du muscle M₉, rétracteur du labium et de la langue.

On distingue, au-dessus de ces deux muscles une partie du muscle M₁₂, rétracteur latéral externe de la langue.

Du côté droit (de la figure), on a enlevé, en outre, ce qui restait du labrum T₈, le muscle M₉ et le muscle M₁₁. Les muscles M₄ et M₁₀ sont coupés près de leur insertion ventrale ; il n'en reste qu'un moignon. Les nerfs N₆, N₇ et N₈ sont aussi supprimés.

L'on a ainsi mis à découvert le muscle M₃, protracteur du maxille, que l'on voit en entier ; le muscle M₂₆, protracteur de l'antenne ; la glande maxillaire G₂.

Dans l'intérieur du labium, on distingue à présent, en entier, le M₁₂ ainsi que le muscle M₁₃, rétracteur inférieur ventro-dorsal de la langue, qui, tous deux s'insèrent à la plaque chitineuse L₆ du sillon glossal (voir fig. VI). Contre la paroi latérale, sous le M₁₂, on distingue le muscle M₁₅, moteur du palpe labial.

FIGURE XV.

Labium de la figure précédente auquel on a enlevé tous les organes indiqués sur cette figure, sauf le M₁₅.

On a enlevé, en outre, la plaque chitineuse L₆ et le tégument qui constituent la paroi ventrale du sillon glossal — (L₃), emplacement du dit sillon — ainsi qu'une partie du tégument de la paroi dorsale des lobes de la langue L₄.

On a ainsi mis à découvert la face interne de la paroi ventrale du menton L₁, contre laquelle on voit le muscle M₁₄, rétracteur ventral médian de la langue, qui s'insère à l'extrémité antérieure de la paroi ventrale du menton (voir fig. VI). M₁₅, muscle moteur du palpe ; (M₁₃), insertion du M₁₃, enlevé.

FIGURE XVI

Section transversale d'une tête de Frelon, passant approximativement par la ligne Y-Y de la figure VIII, vue par la partie postérieure. Le muscle M3, protracteur du maxille, est compris, dans toute sa longueur, dans le plan de section ; du côté gauche, il a été enlevé, ce qui permet de voir le muscle M4, rétracteur du maxille. Cette figure montre la disposition réciproque des différents organes.

A la région médiane et sur la moitié droite, nous avons indiqué les espaces aériens A, qui s'insinuent entre les différents organes.

La ligne en pointillé A4 représente la mince membrane qui limite ces espaces et qui recouvre et enveloppe pour ainsi dire chaque organe. Le sang circule dans l'espace compris entre cette membrane et l'organe sous-jacent (voir notre précédent travail 1920, en particulier la fig. 7).

Pour les désignations, voir le tableau général des désignations.

Note sur les mouvements du Labium

Si l'on observe un Frelon en train de lécher un morceau de fruit, on constate qu'il meut avec facilité sa langue (son labium), qu'il la projette et la rétracte à chaque instant.

Or, parmi la douzaine de muscles que nous avons reconnus comme ayant une action motrice sur le labium, le maxille et leurs appendices, un seul, M3, peut être considéré comme étant protracteur, tous les autres sont rétracteurs.

Si donc, il est facile de comprendre comment le Frelon rétracte son labium, il est plus difficile de se représenter comment il fait pour le porter en avant et en mouvoir les différentes parties. C'est ce que nous allons étudier.

Admettons que le labium soit en état d'extension — nous étudierons, plus loin, ce qui peut le mettre dans cet état — et étudions quelle peut être l'action des différents muscles qui s'y insèrent, suivant qu'ils se contractent isolément, par groupe ou tous ensemble.

Si les deux M_{11} se contractent ensemble, ils font basculer le plateau L_6 , à la partie postéro-supérieure duquel ils s'insèrent et attirent à eux, en haut et en arrière, la dite partie postérieure, ce qui incline les lobes en bas (voir figure VI).

Si l'un seul des muscles M_{11} se contracte, — celui du côté droit, par exemple — il attire à lui la base du lobe correspondant, ce qui en porte l'extrémité du côté opposé.

Un raisonnement semblable peut être fait pour les M_{13} , sauf qu'ils portent les lobes en haut. Ils sont donc, en partie, antagonistes des précédents.

Les muscles M_{12} inclinent les lobes à droite ou à gauche, suivant que l'un ou l'autre se contracte (voir figure XIV).

Si les muscles de ces trois groupes se contractent ensemble, leurs actions déviatrices sur les lobes — en haut, en bas, à droite, à gauche — se neutralisent, tandis que tous concourent alors (c'est la résultante de ces diverses forces opposées) à tirer la langue en arrière. Isolément, ces muscles peuvent être moteurs de la langue ; agissant ensemble, ils ne peuvent être que rétracteurs ; ils attirent la langue dans la cavité du labium.

Deux autres muscles concourent à ce résultat, ce sont les muscles M_{14} et M_9 . Le muscle M_{14} s'insère par ses deux extrémités au tégument du menton L_1 ; il en résulte que, lorsqu'il se contracte, il attire en arrière l'extrémité antérieure du menton, qui est articulée sur le menton et peut s'infléchir à l'intérieur du labium (voir fig. VIII).

L'action du muscle M_9 , à elle seule, est plus importante que celle de tous ces muscles réunis. Lorsque ce muscle se contracte, il tire directement en arrière le plateau L_6 . Celui-ci est donc attiré dans la cavité du labium ; il s'y invagine entraînant avec lui la langue ; l'hypopharynx se replie sur lui-même, augmentant ainsi la profondeur du sillon glossal (voir L_3 , fig. VIII). Ce mouvement est facilité par la contraction du muscle M_{14} , qui plie le tégument du menton.

En outre, comme le muscle M_9 s'insère à la base du pilier du tentorium, non seulement il attire la langue dans le labium ; mais, en plus, il tire, en arrière, celui-ci, en entier, ainsi que le maxille. Il est donc rétracteur de la langue, du labium entier et du maxille. Mais, dès que l'action de ces muscles cesse, le labium entier reprend passivement sa forme normale *par suite de l'élasticité de son tégument*. Ceci nous est prouvé par le fait que, lorsque, par exemple, on fait respirer à un Frelon des vapeurs d'éther, le labium se met naturellement en extension, dès que l'insecte est anesthésié.

Pour qu'en outre, le labium soit porté en avant, il suffit que le muscle M_3 (fig. IV) entre en action. Ce muscle s'insère au cardo K_1 , tout près de l'articulation de celui-ci avec le stipes K_2 ; ces deux pièces sont fléchies l'une sur l'autre. Lorsque le muscle M_3 se contracte, il

attire en haut l'extrémité inférieure du cardo ; celui-ci — pivotant sur son extrémité postérieure qui est fixe (maintenue par le muscle M5 (fig. II) — est porté en haut et en avant. Par suite de ce mouvement, le stipes s'en écarte et est porté encore plus en avant, entraînant avec lui le labium qui lui est attenant.

Outre ces deux causes, un troisième phénomène concourt à produire l'extension des lobes du labium.

Ces organes renferment des sinus sanguins ; ils deviennent plus ou moins turgides, lorsqu'il s'y produit un afflux de sang. Cette augmentation de la pression du sang pouvant : ou être produite volontairement par l'insecte ; ou, peut-être, n'être qu'une conséquence de la modification de volume que subit le labium et le maxille par suite de leur protraction en avant (aplatissement dorso-ventral, résultant de la contraction du muscle M3).

A l'appui de cette manière de voir, je ne puis signaler que le fait suivant.

Si l'on étourdit seulement un Frelon, en lui faisant respirer des vapeurs d'éther, l'insecte continue à mouvoir son labium. Si, alors, d'un coup de ciseaux, on lui ampute un des lobes de la langue, on observe souvent que, quand le labium et la langue sont portés en avant, une goutte de sang s'écoule par la plaie — preuve d'une augmentation de la pression sanguine, à ce moment-là.

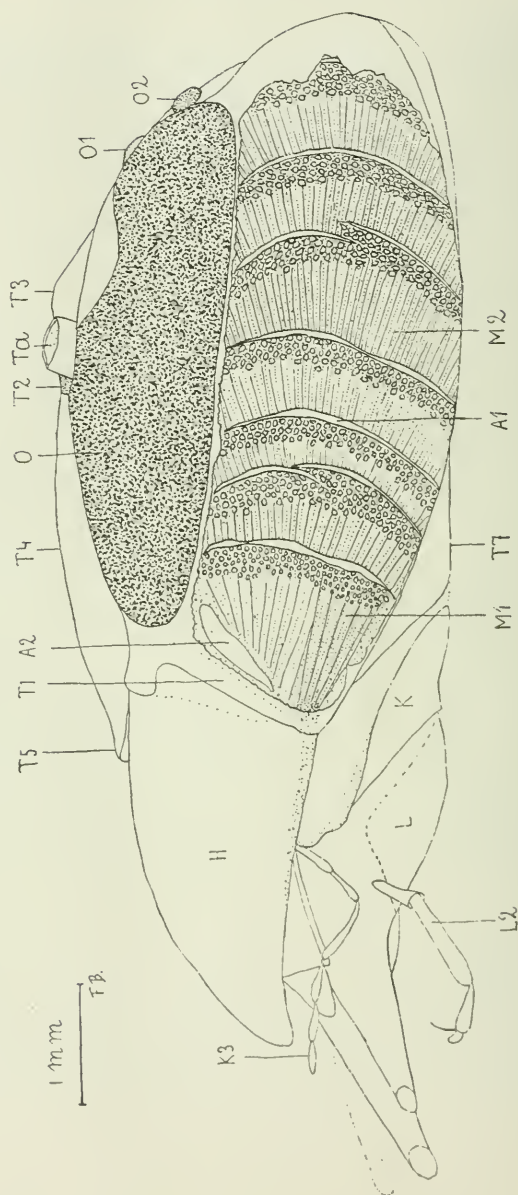


FIG. I.

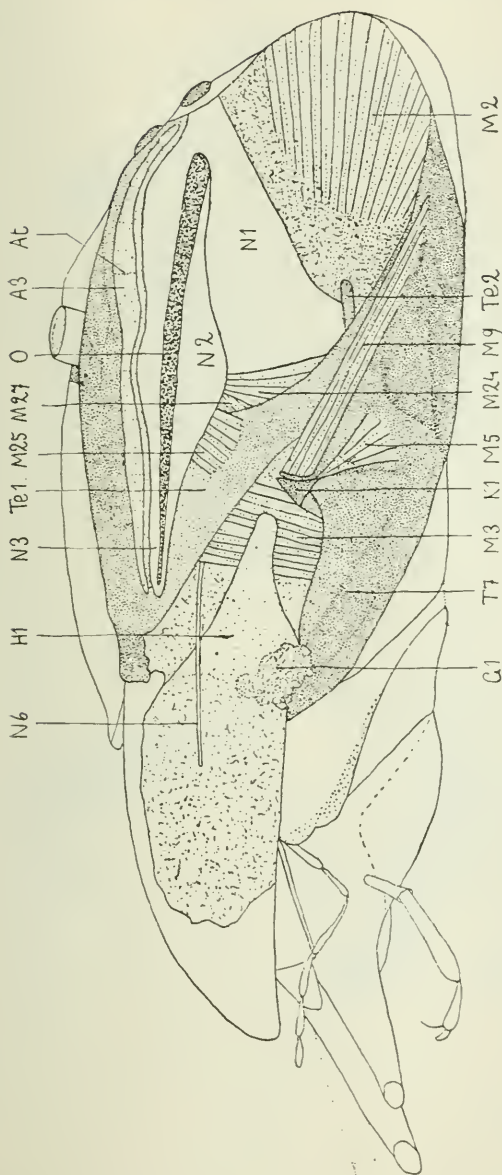


FIG. II.

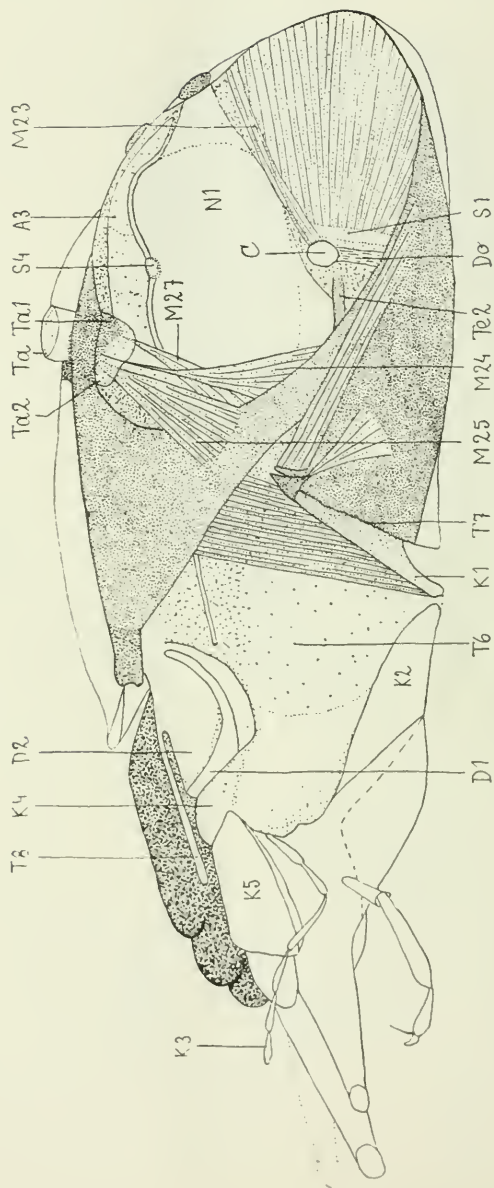


FIG. III.

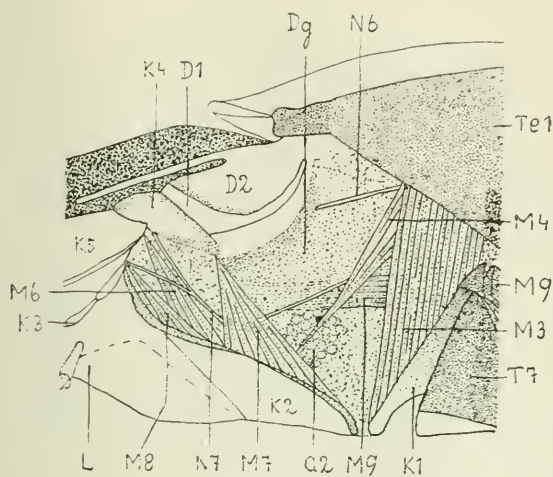


FIG. IV.

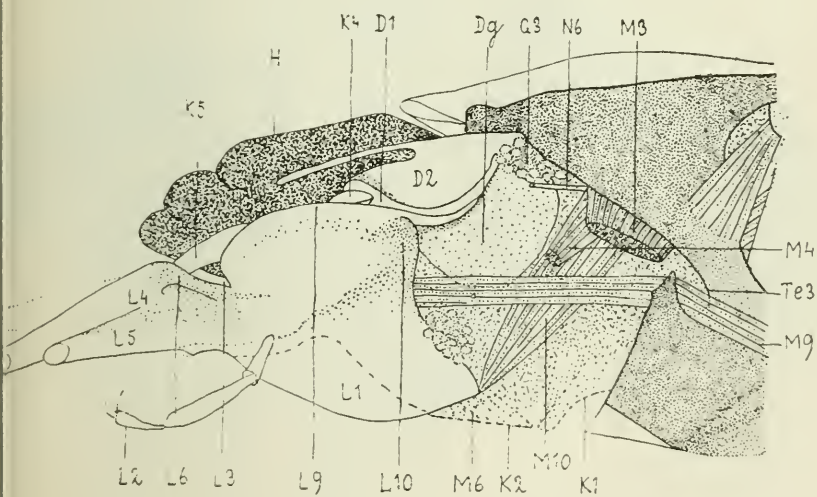


FIG. V.

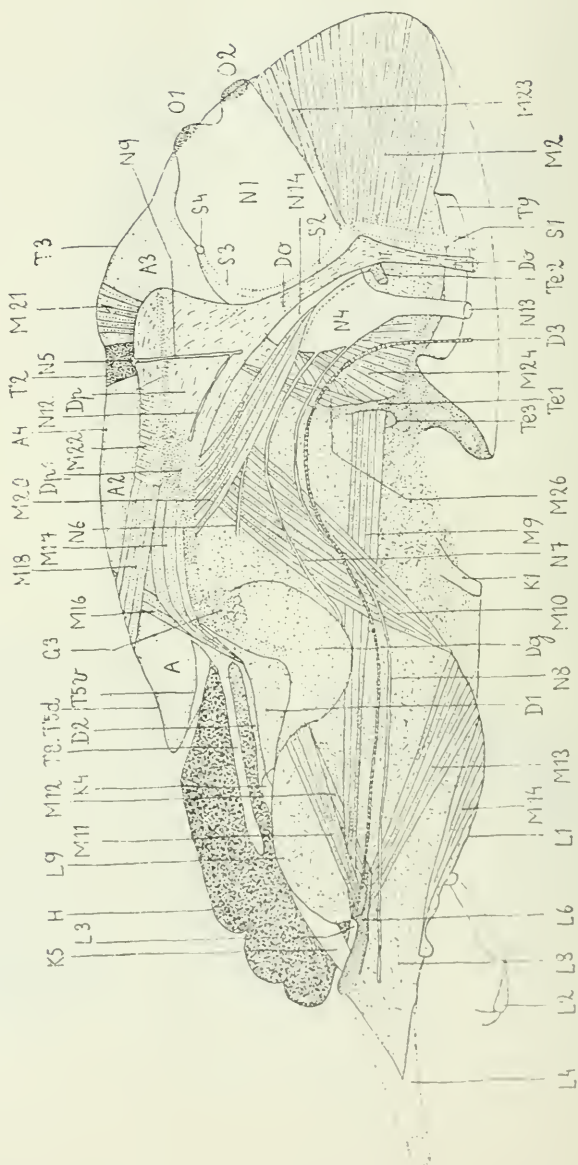


FIG. VI.

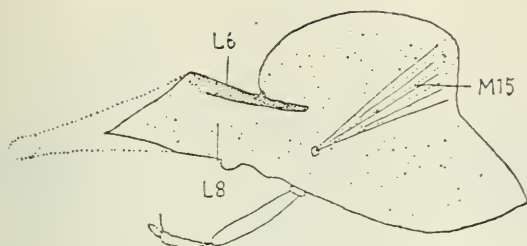


FIG. VII.

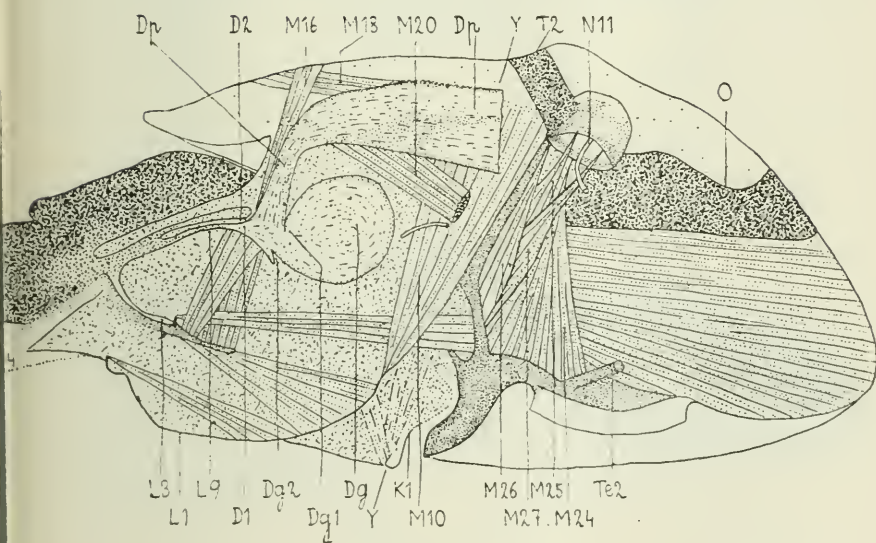


FIG. VIII.

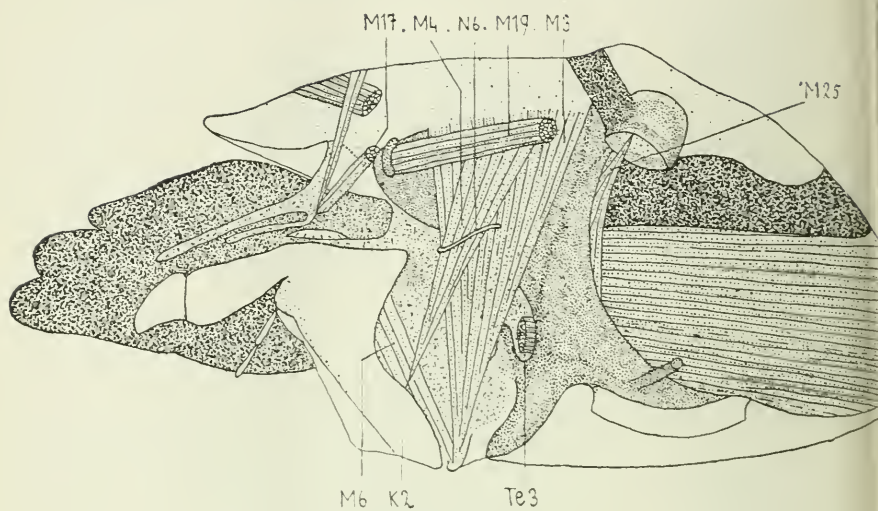


FIG. IX.

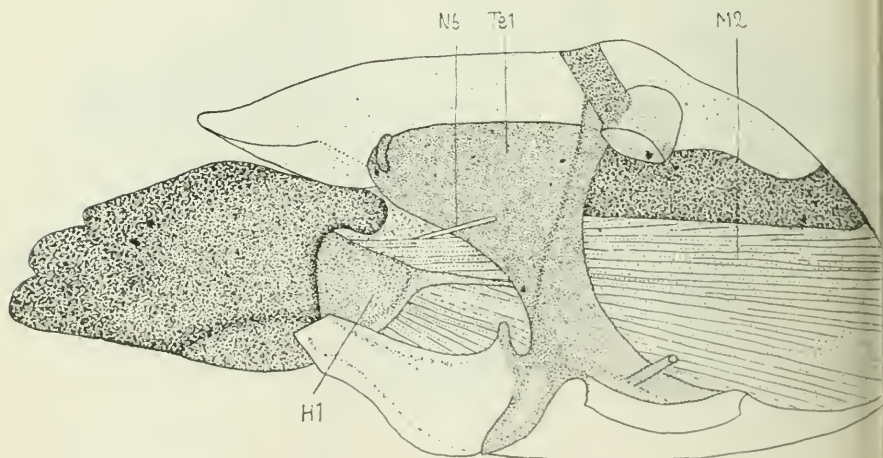


FIG. X.

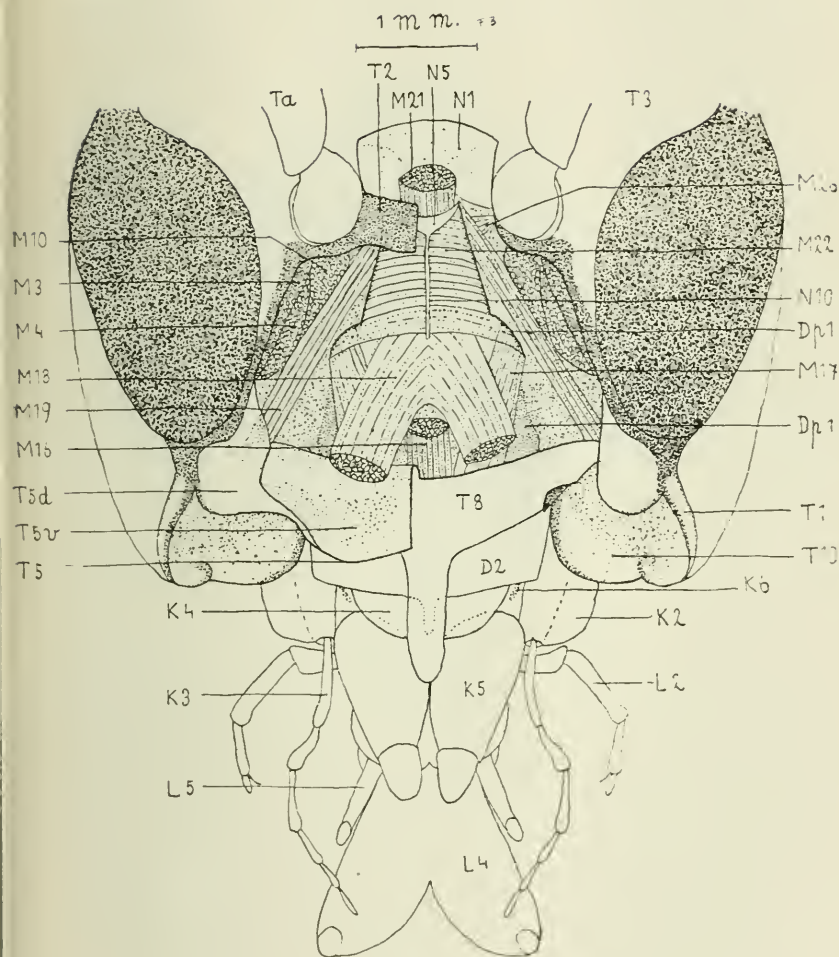


FIG. XI.

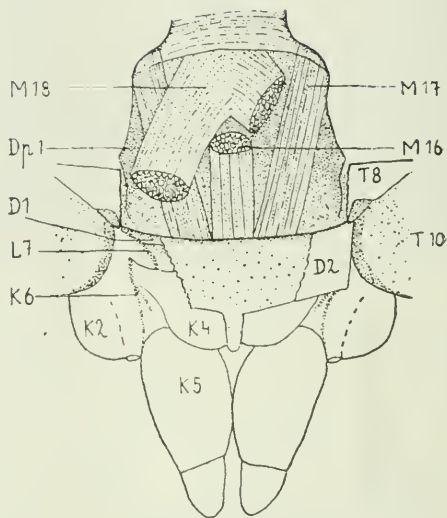


FIG. XII.

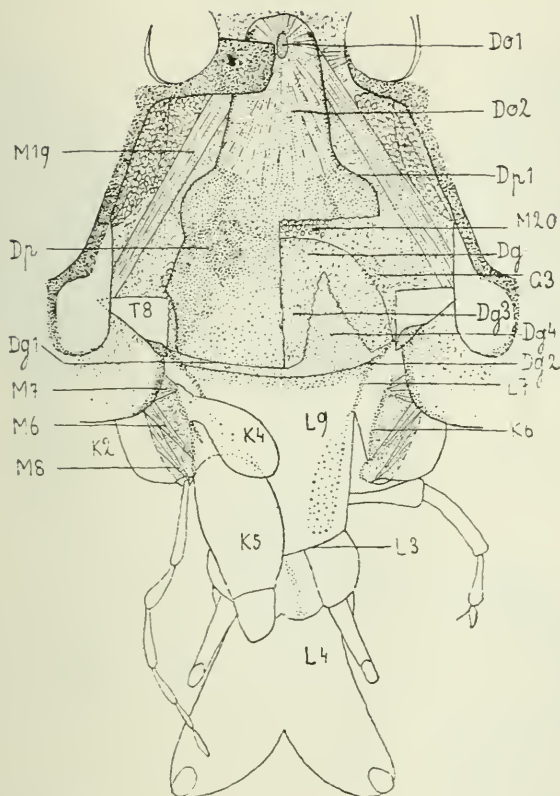


FIG. XIII.

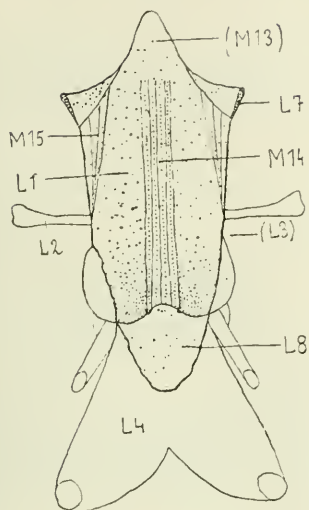


FIG. XV.

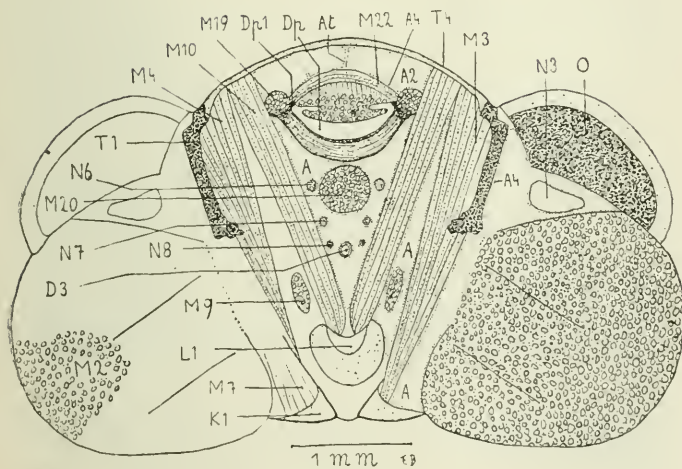


FIG. XVI.

TABLEAU GÉNÉRAL DES DÉSIGNATIONS

-
- A Espace aérien.
- A₁ » » interfasciculaire.
- A₂ » » sous-tégumentaire.
- A₃ » » recouvrant le cerveau.
- A₄ Membrane limitant un espace aérien.
- At Trachée inversée.
- C Corpora allata ou incerta. On ne sait pas au juste ce que sont ces organes. Les hypothèses les plus récentes les considèrent comme étant des glandes à sécrétion interne.
- D Système digestif.
- D₁ Bouche.
- D₂ Lèvre supérieure.
- D₃ Canal salivaire des glandes labiales, situées dans le thorax.
- D'après BORDAS (1894), ce canal s'ouvre à la partie antéro-supérieure de l'œsophage.
- D'après JANET (1911), il s'ouvre à la partie supérieure du labium, au-dessous de la région hypopharyngienne. Ce que j'ai constaté confirme donc l'opinion de Janet¹.
- Dg Poche gnathale, sert à recevoir — pour y être agglutinés et rejetés sous forme de boulette — les résidus de la nourriture qui ne sont pas dirigés dans le pharynx.

¹ BORDAS. Appareil glandulaire des Hyménoptères. Annales des Sciences naturelles, 1894, tome 19.

JANET. Constitution morphologique de la bouche de l'Insecte. Limoges, Ducourtieux, 1911.

- Dg₁ sa lèvre supérieure.
Dg₂ sa lèvre inférieure.
Dg₃ paroi dorsale de la poche gnathale.
Dg₄ intérieur de la poche gnathale.
Do Œsophage.
Do₁ entrée de l'œsophage.
Do₂ couche musculaire longitudinale du pharynx et de l'œsophage.
Dp Pharynx.
Dp₁ armature chitineuse du pharynx.
G₁ Glande mandibulaire.
G₂ » maxillaire.
G₃ » gnathale.
H Mandibules ou mâchoires supérieures.
H₁ Apodème de la mandibule.
K Maxilles, maxillaires, ou mâchoires inférieures.
K₁ Cardo.
K₂ Tige ou stipes ou tronc du maxille.
K₃ Palpe maxillaire.
K₄ petit lobe.
K₅ grand lobe.
K₆ épaississement chitineux auquel s'insèrent les lobes du maxille.
L Labium ou lèvre inférieure.
L₁ Menton.
L₂ Palpe labial.
L₃ sillon glossal.
L₄ Langue ou languette, formée de deux glosses ou lobes.
L₅ Paraglosses.
L₆ plaque chitineuse formant la paroi ventrale du sillon glossal, à laquelle s'insèrent les muscles Mg, M₁₁, M₁₂, M₁₃.
L₇ épaississement chitineux auquel s'insèrent les muscles M₁₁ et M₁₂.
L₈ cavité interne du labium.
L₉ Hypopharynx.

L10 épaississement chitineux auquel s'insèrent les muscles
M11, M12, M15.

M Muscles.

M1 abducteur de la mandibule.

M2 adducteur de la mandibule.

M3 protracteur du maxille.

M4 rétracteur du maxille.

M5 ce petit muscle sert probablement à maintenir l'extré-
mité du cardo à laquelle il s'insère, lorsque le muscle
M3 se contracte.

M6 abducteur (?) des lobes du maxille.

M7 adducteur des lobes du maxille.

M8 moteur (probablement adducteur) du palpe maxillaire.

M9 rétracteur du labium et de la langue.

M10 Abaisseur de la langue.

M11 rétracteur latéral interne de la langue.

M12 rétracteur latéral externe de la langue.

M13 rétracteur ventro-dorsal de la langue.

M14 rétracteur ventral médian de la langue.

M15 moteur (probablement adducteur) du palpe labial,

M16 éleveur médian de la lèvre supérieure.

M17 éleveur latéral de la lèvre supérieure, protracteur et
dilatateur du pharynx.

M18 protracteur et dilatateur dorsal du pharynx.

M19 protracteur latéral du pharynx.

M20 dilatateur médian ventral et rétracteur du pharynx.

M21 éleveur et dilatateur frontal du pharynx.

M22 couche musculaire transversale du pharynx; (adduc-
teur des ailes de l'armature pharyngienne).

M23 Ces petits muscles s'insèrent d'une part au tégument
de la tête, un peu en arrière des ocelles latéraux et,
d'autre part, à l'œsophage. Ils sont donc rétracteurs
et éleveurs de l'œsophage.

M24 abducteur de l'antenne.

M25 adducteur de l'antenne.

M26 protracteur de l'antenne.

M27 rétracteur de l'antenne.

- N système nerveux.
 N₁ ganglion sus-œsophagien, dit : Cerveau.
 N₂ lobe optique.
 N₃ extrémité du lobe optique.
 N₄ ganglion sous-œsophagien.
 N₅ ganglion frontal.
 N₆ nerf mandibulaire.
 N₇ nerf maxillaire.
 N₈ nerf labial.
 N₉ connectif du ganglion frontal.
 N₁₀ nerf des muscles clypéo-pharyngiens.
 N₁₁ nerf de l'antenne.
 N₁₂ nerf latéral du pharynx (du labrum).
 N₁₃ connectif du cou.
 N₁₄ Trou œsophagien.
 O Œil.
 O₁ Ocelle médian.
 O₂ Ocelle latéral.
 S Aorte.
 S₁ » en arrière du cerveau.
 S₂ » dans le trou œsophagien.
 S₃ » en avant du cerveau.
 S₄ vaisseaux cérébraux transverses (voir notre travail de 1920).
 T Tégument et squelette chitineux interne.
 T₁ bord externe de l'articulation mandibulaire.
 T₂ bande noire.
 T₃ Aire frontale.
 T₄ Clypéus.
 T₅ Bord antérieur du clypéus ou épistome. T_{5d} sa paroi dorsale ; T_{5v}, sa paroi ventrale.
 T₆ peau unissant le maxille au gula.
 T₇ Gula.
 T₈ Labrum.
 T₉ bord du trou occipital.
 T₁₀ cavité articulaire des mandibules.
 Ta Antenne.

- Ta₁ Scape de l'antenne.
Ta₂ cavité articulaire du scape de l'antenne.
Te Tentorium.
Te₁ pilier du tentorium.
Te₂ arceau du tentorium.
Te₃ échancrure du pilier du tentorium, par laquelle passe
le muscle Mg.



BULLETIN
DE
L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

BULLETIN
DE
L'INSTITUT
NATIONAL GENEVOIS

TRAVAUX DES CINQ SECTIONS

1^o DES SCIENCES NATURELLES ET MATHÉMATIQUES ; 2^o DES SCIENCES
MORALES ET POLITIQUES, D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ; 3^o DE
LITTÉRATURE ; 4^o DES BEAUX-ARTS ; 5^o D'INDUSTRIE ET D'AGRI-
CULTURE.

TOME XLV

Livraison II

GENÈVE

KUNDIG, LIBRAIRIE DE L'INSTITUT, RUE DU RHÔNE
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA SUISSE

1923

BELLERIVE

La destruction de l'abbaye et la fondation de la seigneurie

PAR

THÉODORE FOËX

Le couvent des Cisterciennes de Bellerive fut fondé en 1150 par Girold, seigneur de Langin. Ses abbesses appartenaient aux plus nobles familles du pays : Monthoux, Cholay, Salenove, Balaison, Allinge, Rive, Mondragon, Allemand, Camproni ¹. Il s'élevait à la Pointe de Bellerive, au sud du commun de la Savonnière. Son emplacement, marqué jusqu'à la fin du XVIII^e siècle par quelques vestiges, n'est plus rappelé aujourd'hui que par un lieu-dit : Le Champ de l'Abbaye.

De quelle année sa destruction date-t-elle ? Foras la place en 1536 ², Besson en 1535 ³, Jeanne de Jussie, dans son *Levain du Calvinisme* la fait dater du 7 octobre 1530 et en donne un récit assez complet :

« Ce samedi au soir, aucuns meschans garçons de
« Genève prindrent une compagnie de ces Suisses et les
« menèrent au monastère de Belle-rive. des dames de
« Cisteaux, près de Genève, pour les fourrager : ils n'y
« laissèrent rien et emportèrent tout, jusqu'à la cloche

¹ Voir : F. FLEURY : *Quelques mots sur l'ancien couvent de Bellerive*, in-8°. Fribourg 1885 ; FONTAINE-BORGEL : *Histoire des communes genevoises de Vandœuvres, Collonge-Bellerive*, in-8°. Genève 1890.

² C^{te} E. A. de FORAS : *Armorial et nobiliaire de l'ancien duché de Savoie*, vol. IV, p. 424.

³ BESSON : *Mémoires sur la Savoie*, p. 110.

« de l'Eglise, et puis y mirent le feu : mais Nostre Seigneur
« y ouvra si bien que jamais le feu ne se peut prendre à
« l'Eglise : mais demeura en son entier malgré eux. Les
« pauvres Dames religieuses se sauvèrent en habit dissi-
« mulés, pauvres esgarées, chascune en la maison de
« leurs parents et après se rassemblèrent en leur monas-
« tère pour servir Dieu comme devant »¹.

Les autres chroniqueurs de l'époque, Bonivard et Rosset, n'en parlant pas, doit-on, sans autre, accepter le récit de la pauvre sœur de Madame sainte Claire qui, « dedans la Cité, voyoit le feu du dit monastère depuis « son jardin ? ».

Jeanne de Jussie ne semble pas considérer cette expédition comme un acte régulier de guerre, mais beaucoup plus comme un acte de pillage dû à quelques méchants garçons.

Bien qu'il y eût des Suisses accompagnant les Genevois, les pauvres religieuses de Bellerive, dans leur malheur, s'adressèrent à MM. de Berne et de Fribourg, les suppliant d'obtenir des Genevois qu'ils leur restituent les objets dérobés dans leur couvent. Les deux villes alliées de Genève, déférant au désir des religieuses, s'adressèrent à leurs combourgeois. Le 17 janvier 1531, l'Avoyer et le Conseil de la ville de Berne écrivirent la lettre suivante :

« Nobles, Magnifiques, prudens Seigneurs, singuliers
« amys et très chiers Combourgeois.

« Il nous est de la part des dames de Bellerive esté
« supplié comme à la dernière sortie leur monastère esté
« bourlez et aulcunes bagues comme cloches et aultres
« pourtées rièrre vous là onc encore y sont en arrest, nous
« suppliant de lascher icelle. Sur ce est nostre vouloir

¹ JEANNE de JUSSIE : *Le Levain du calvinisme*, p. 11.

« que ce les d. dams onc aulcune chose rière vous que
« cella leur soit deslivrez et remis, en ce nous feres grand
« plaisir »¹.

Deux jours plus tard, le 19 janvier, Fribourg envoie une lettre rédigée à peu près dans les mêmes termes et apportée probablement par le même courrier². Enfin, le 28 janvier, le Chapitre de Lausanne, auquel l'affaire avait été rapportée, s'adresse à son tour aux Genevois pour leur demander justice.

« Honorés Seigneurs,

« Ceste présente est pour vous advertir comme avons
« entendu par aucuns que cestuy au passé, du temps de
« la guerre prochaine passée a esté pillez et forragez es
« dames religieuses de belle-rive auprès du lac et empor-
« tez de leur dicte religion et claustrie leur cloche et ung
« Reloge, lesquelles choses sont rière vous. Pourquoi,
« Magnifiques Seigneurs, vous prions et requérons tant
« que pouvons, les dites Reloge et cloche vulliez faire
« rendre et remestre es dictes dames religieuses ainsi
« comme équité et raison porte. Et en celle faisant nous
« ferez plaisir très agréable, lequel aurons à revoir envers
« vos Seigneurs, etc. »³.

Mais le Conseil, divisé déjà par les premiers souffles de la Réforme, fait la sourde oreille et ne discute même pas ces trois lettres lues en Conseil le 31 janvier.

De son côté, Mondragon, neveu de Claude de Mondragon, abbesse de Bellerive, fait faire de pressantes démarches auprès du syndic Ballard qui, à cause de la sympathie qu'il ressent pour les religieuses, tarde à lui

¹ Archives de Genève, P. H., 1063.

² Archives de Genève, P. H., 1064.

³ Archives de Genève, P. H., 1052.

donner une réponse qu'il sait devoir être négative. Son mandat étant sur le point d'expirer, il préfère laisser à son successeur le soin de refuser la demande de l'abbesse. Le 2 février, Mondragon lui écrit de nouveau pour le presser encore de faire rendre à sa tante les objets volés.

« Mr. le syndique, à votre bonne grâce me recommande.

« Monseigneur, pour ce que remîtes mon homme à
« vendredi de donner réponse des demandes que je vous
« donnai à cause de l'Abbaye et pour ce que j'ai entendu
« que vous devez changer du dit office, je vous prie que
« veuillez employer votre aumône en la dite Abbaye et
« aussi aux Religieuses, et qu'il vous plaise que cepen-
« dant qu'êtes en votre dit office, que veuillez faire res-
« ponse des dits articles, afin que j'en avertisse Messieurs
« de Berne et Fribourg vos bons alliés, et aussi Messieurs
« de Lausanne vos bons amis. Monseigneur, je crois que
« jamais l'Abbaye ni Madame ma tante ne fit oncques
« déplaisir à pièce de Messieurs les bourgeois de la ville,
« ni aussi point de ses parents ni des miens ; pour quoi
« vous y pourrez avoir de l'avis, et aussi que ce sont
« biens de l'Eglise, comme les cloches et lyre et un calice,
« ensemble certains bagages que Pierre Rosetta aigue
« ardentier a pillés, vous priant et suppliant de bien bon
« cœur qu'au moins cela soit rendu et restitué en la dite
« Religion, et ce faisant obligerez les Religieuses prier
« N. S. et N. D. pour votre bonne prospérité et santé,
« qui sera fin, Mr le syndic, priant N. S. qu'il vous donne
« ce que bien lui sauriez demander.

« De Belle rippve ce jour N. D. de février par celui
« qui est entièrement votre

De Mondragon »¹.

¹ GALIFFE, Manuscrits (Documents pour l'histoire de Genève)
vol. III, p. 184.

Mais Ballard n'est plus à ce moment qu'un simple conseiller et ne paraît pas avoir eu beaucoup de succès. Une enquête fut pourtant faite qui révéla les noms des principaux pillards et ceux des détenteurs de la cloche.

Ce sont : « Jacques l'Escouffier, Le Pattu Escouffier, « Veyron boucher, Pierre Verna, Piro Coilomb, Jacques « Guilliot, Claude Guilliot, Hudry Navatier, Jean de « Geneva, Baufray, Prio Avril, Prio Paquard, Jacques « Menuisier, François Mercier pêcheur, des premiers qui « furent à Bellerive avec ceux de Fribourg. Les Guilliot « et ceux de Berna ont eu les cloches »¹. L'affaire en resta là, car nulle part il n'est question de poursuivre les coupables ni de leur faire rendre gorge.

Six mois plus tard, le 29 juillet, Claude de Mondragon, abbesse, se décide à écrire elle-même au Conseil.

« Messieurs, à votre bonne grasse me recommande.

« Messieurs. Je crois que vous savez bien les grans « maux qui ont esté fait en la religion de sciens tant en « noble que en brûlement de mesons que en autre choses. Au surplus, Messieurs, l'on a pris les choses de la « dite religion les queulles je est entendu que sunn ein « vostre scité de Genessve pour quoy vous vodroy bien « prier que votre bon pleysir fut de les volloyr faire rendre pour feyre le bien en la dite religion et sce feysans. « Messieurs, obligerez totes les religieuses de sciens ad « prié Dieu pour vous car la chose que le dite religiose et « moyt advouns trouvé plus étrange, sa esté la perdition « de nos dite cloche, qui sera la fin, priera nostre Seigneur. « Messieurs vous donné bonne vie et longue.

« De Bellerive ce 29^e jour de juillet (1531).

« La tote votre, Glaude de Mondragon.

« Abbesse de Belle-rive »².

¹ GALIFFE, Manuscrits (Documents pour l'histoire de Genève) vol. III, p. 184.

² Archives de Genève, P. H. sup., 109.

Cette lettre ne fut même pas lue en séance du Conseil.

Lassées sans doute par l'accueil fait à leurs réclamations, les pauvres religieuses paraissent avoir renoncé à en présenter de nouvelles, car cette lettre est la dernière que nous connaissions. Il est probable aussi que, habitant un couvent dévasté et à moitié brûlé dont elles ne pouvaient faire réédifier les parties détruites, pressentant le changement formidable qui se préparait dans Genève et les conséquences qu'il aurait pour elles, craignant de nouvelles molestations, elles abandonnèrent très vite Bellerive, laissant au temps le soin de terminer l'œuvre commencée par les hommes dans leur religion violée.

Des cinq lettres que je viens de citer, quatre existent encore. Celle écrite par le neveu de l'abbesse ne nous est connue que par une copie qu'en donne Galiffé dans ses *Documents pour l'histoire de Genève* (manuscrits). Le fait et d'autant plus regrettable que la note qui l'accompagne, note donnant le nom des pillards, semble indiquer qu'elle faisait partie d'un dossier plus complet. Il y a lieu de remarquer aussi à propos de cette lettre, que Galiffé a certainement fait erreur en la plaçant en l'année 1534. Ballard, auquel elle est adressée, fut pour la dernière fois syndic en 1530.

De ces diverses pièces, il résulte bien que Jeanne de Jussie a raison lorsqu'elle dit que c'est en 1530 que le monastère fut en partie détruit par le feu. Nous aurons l'occasion de voir plus tard d'autres preuves de cette destruction partielle.

La guerre de 1536, au cours de laquelle les Bernois s'emparèrent du Pays de Vaud et de la contrée environnant Genève, donna aux habitants de ces régions de nouveaux maîtres et une nouvelle religion.

La conquête du petit coin de terre qui nous occupe dut

se faire dans les premiers jours de février. Le 29 janvier, « les Genevois n'ayant point de nouvelles des troupes « que les Bernois leur avaient promises, et les vivres « leur étant coupés par terre, équipèrent une barque avec « quatre bateaux et se mirent sur le Lac environ huitante « soldats, commandez par de Verey. Ils n'y furent pas « plutôt que les cloches du pays de Savoie commencèrent « à donner l'alarme, et comme ils voulurent faire des- « cendre sur Bellerive, ils trouvèrent trois compagnies « prêtes à les recevoir ; de sorte qu'ayant fait volte face à « l'autre côté du Lac, ils vinrent entre Gentoux et Versoy, « où ne trouvant que des vieillards et des enfants, ils « emportèrent tout ce qu'il purent, jusqu'aux cloches de « ces deux villages »¹. Ils furent plus heureux les jours suivants et s'emparèrent de toute la région comprise entre Arve et Lac. Le 14 février 1536, le Conseil commet Jean Pécolat pour qu'il fasse conduire en ville par les villageois de Bellerive et des environs, du blé, du vin et du bois en danger de se perdre. « lcy a esté parlé que là ou estoit « le boys de Bella riva est du bled, du vin et du boys cop- « pé en dangier de perdre, sur quoy est esté advisé pour « ce que c'est de nostre mandement de Gaillard et terre « d'Eglise à nous dévolue et le doibgons havoir en nostre « usage, havons commis Jean Pécollat nostre conseiller « auquel avons donné charge qu'il aille au dict lieu et « réduyse le bled, le vin et le boys qu'il y trouvera et aux « villageois circonvoisins des biens du dit Bellerive et les « amène en nostre ville au profyt du bien commun »².

Les Genevois se considèrent comme les véritables souverains de Bellerive qu'ils ont conquis par leurs seules

¹ SPON, *Histoire de Genève*, vol. I, p. 268.

² Archives de Genève, R. C. 1536, 14 février.

forces et nomment, le 24 mars suivant, un châtelain en la personne du même Pécolat pour « tenir la cour aux dits « subjects de Bella Riva ainsy que aultrefoys leur estoit « tenue » ¹.

Souveraineté éphémère. Les Genevois, qui pensaient être l'un des vainqueurs de la campagne, furent brusquement ramenés à la réalité par leur puissante alliée. Celle-ci, pour prix du secours qu'elle avait envoyé à Genève, exigeait, outre les conquêtes qu'elle avait faites en propre, la remise par les Genevois du vidonnat et des revenus de l'Evêché et de ses dépendances. C'était leur demander de sacrifier leur indépendance. Ils refusèrent. Une conférence fut convoquée à Berne et après de nombreuses discussions, François Favre put rapporter « la « bonne nouvelle que nous restons princes dans la ville « et dans nos terres » ².

Mais à quelles conditions ! Les Genevois payeront aux Bernois une indemnité de 10.000 écus ; Genève sera ouverte à ceux-ci en temps de paix comme en temps de guerre et ne contractera aucune alliance sans leur consentement. En outre, on leur abandonnera la seigneurie de Gaillard, l'abbaye de Bellerive, la bâtie de Cholex prise sur M. de Lullin, ainsi que tout ce qui était au duc de Savoie hors la ville et qui fut conquis par les Bernois, y compris les biens des bannis genevois situés dans ces lieux ³.

C'est le 7 août 1536, que les Genevois, pour ne pas tomber au rang de sujets de Berne, apposèrent leur signature au bas de ce traité les dépossédant de ce qui leur appartenait par droit de conquête.

¹ Archives de Genève, R. C. 1536, 24 mars.

² Archives de Genève, R. C. 1536, 5 août.

³ Spon : *Histoire de Genève*. Preuve LXL et vol. I, p. 273.

Bellerive ayant passé sous la domination de Berne, il ne pouvait être question pour cette ville protestante de remettre en état le monastère, ni de rassembler les religieuses dispersées. Mais ces dernières avaient laissé derrière elles un fief considérable dont il fallait tirer parti. LL. EE. l'érigèrent en seigneurie et, après avoir baptisé les ruines de la vénérable abbaye du nom de maison forte, elles l'abergèrent, le 23 novembre 1542, par acte reçu et signé par M^e Johanes Landoz, notaire et commissaire général du dit Berne, à noble André Philippe, marchand et citoyen de Genève, pour le tenir comme « cy devant » souloient tenir les dames ou nonnes de Bellerive »¹. Il en passa reconnaissance à LL. EE. le 3 août 1553.

Fils du capitaine général Jean Philippe exécuté à la suite de l'émeute dite des articulans en 1540, André Philippe était un des principaux représentants du vieil élément genevois qui, tout en acceptant la Réforme, subissait avec peine l'autoritarisme de Calvin. Il fut obligé de quitter Genève après l'échauffourée perriniste du 16 mai 1555². Il se retira à Bellerive où il possédait encore une autre maison plus habitable que sa maison forte. Là, il reçoit d'autres « Fugitifs » et se laisse entraîner par eux à comploter contre la sécurité de la ville. Son château devient le lieu de réunion des conspirateurs et doit servir de point de départ pour l'expédition projetée. Mais bientôt un réveil se fait dans l'âme du vieux Genevois ; il comprend que ses amis et lui ne travaillent, en somme, que pour le duc de Savoie et que lui, en particulier, ne pourra que perdre considération et fortune, quel que soit le résultat de l'aventure. Il veut reculer, mais il est trop

¹ FORAS, *op. cit.*, vol. IV, p. 424.

² M. D. G., vol. 20, p. 389.

tard ; les Fugitifs ne sont plus libres, la direction de l'entreprise a passé aux mains d'un émissaire du duc qui paye les conspirateurs. Trahis, les conjurés voient la justice frapper tous ceux qu'elle peut atteindre. Les dernières propriétés que Philippe possède dans la ville sont confisquées, et tôt après sa seigneurie subit le même sort.

. * .

Après la paix de Cateau Cambrésis qui, en 1559, met fin à la guerre entre la France et l'Espagne et rend ses états au duc de Savoie, un accommodement intervient entre ce dernier et les Bernois au sujet des territoires conquis par eux en 1536. Commencées l'année même du traité, les négociations n'aboutissent que le 30 octobre 1564 où fut signé le traité de Lausanne. Les Bernois gardent le Pays de Vaud et restituent le Chablais, les baillages de Gex, de Ternier et de Gaillard.

Il est intéressant de noter ici les trois articles du traité qui se rapportent plus particulièrement à cette restitution.

« Au quatriesme, que la ville de Berne restituera à la
« dicte Altesse les pays et terre susnommés en telle valeur
« et estre comme ils sont à présent et comme la ville de
« Berne les a possédés et tenus en biens communs, non
« obstant les changements qui pourroient avoir esté faict
« en biens meubles et immeubles, pièces, censes, rentes,
« deniers et aultres. Toutefois, sans y comprendre les
« biens des particuliers, Nobles communes, villes et vil-
« laiges, biens propriétaires, ou fiefs et aultres droictures
« que la ville tenoit et iceux biens deuement à ceux à qui
« appartiendroit. Toutefois que les dicts particuliers aux-
« quels seront les biens en feront la fidellité et tout
« devoirs auxquels ils pourroient estre tenus à l'esgard

« des dicts biens, soit par respect des fiefs et aultres de sa
« dicte Altesse.

« Au cinquième. veu qu'il advient souvent que par
« status et ordonnances des supérieurs et que par consen-
« tement d'iceux, les affaires maintes fois se changent et
« puis au plus souvent impossible est les réduire aux
« premiers terniers, ce qui pourroit estre advenu en ces
« pays pendant que la Ville de Berne les a possédés.
« nous les Médiateurs avons advisé que tous les achepts,
« venditions, eschanges, contracts ou aultres moyens par
« lesquels la ville de Berne pourroit avoir aliéné quelque
« chose, mesme toutes les lettres et baux érigés pour ce
« faict, tiennent et soyent vallables comme sont à pré-
« sent, généralement et en particulier, pour quelles rai-
« sons et biens se soyent, propriétaires ou acquis ou
« comme l'on les pourroit nommer, sans aucune sépara-
« tion ou différence soit ce en biens meubles ou immeu-
« bles, édifices, censes, dismes, rentes, fiefs, tailles,
« impositions, confiscations, sans rien y retraicter ou
« rechercher. Toutefois que si sur icelles aliénations y
« avoit encoures quelques lettres, obligations ou aultres
« payement à satisfaire, que icelles lettres et obligations
« soyent remises à sa dicte Altesse ou à ceux qu'elles
« pourroyent appartenir.

« Au sixième, que toutes les sentences deffinitives
« concernantes quoy que ce soit, données au temps
« que les seigneurs de Berne ont possédé le pays et
« que se donneront avant la restitution d'iceluy, sem-
« blablement tous les accords et traictés amiables faicts
« et accordés par les parties tiendront. Aussi toutes les
« subhastations et cognoissances de Conseil données sur
« les causes d'aucunes parties différentes tiendront et

« seront vallables sans aucune contestation ou contre-
« dite »¹.

En résumé, le duc de Savoie s'engage à n'apporter aucune modification aux changements opérés dans ces régions par les Bernois, ou qu'ils pourraient encore exécuter jusqu'à la restitution.

Les Bernois ne se pressèrent pas d'opérer la restitution stipulée dans le traité et ce ne fut qu'en 1567, après maintes réclamations du duc et sur les instances de l'empereur qu'ils relâchèrent enfin les trois bailliages et le Chablais.

Ils utilisèrent auparavant la faculté que leur laissait l'article VI d'abriter à nouveau les biens de l'ancienne abbaye. Ils tirèrent ainsi un dernier bénéfice de ce fief, tout en enlevant définitivement aux religieuses la possibilité de réédifier leur monastère.

Le 28 novembre 1565, par acte passé devant M^e Baptiste Ollard, notaire, Berne vend la seigneurie de Bellerive avec revenus et juridiction à noble Aymé Plonjon, citoyen de Genève et beau-frère de Philippe le précédent seigneur, pour le prix de 1000 écus d'or, outre 3000 écus d'or que devait encore le dit Philippe. Cette vente fut ratifiée par LL. EE. le 10 août 1567.

. . .

Le changement, nominal probablement, de l'ancien monastère en maison forte, dont j'ai parlé précédemment, nous est prouvé par le premier volume de reconnaissances passées en faveur de noble Aymé Plonjon en l'année 1570, volume qui débute par la description du domaine de la maison forte de Bellerive. Ce domaine comprend :
« La maison forte du dict Bellerive avec ses bastiments,

¹ P. H., 1774.

« édifices, granges, cistours, greniers et aultres avec leurs
« places, curtines et partenances. Joinct le curtil, vergier,
« pré et boys à la dicte maison contiguë contenant en
« tout environ dix poses, jouxte la rive du lac du cou-
« chant, le chemin tendant de Collonges aux pasquiers
« appelés la Savonnière et la terre du dict Seigneur du
« levant, les dicts pasquiers communs du dict Collonges
« et de Cherres dicts de Savonnières devers bize et la
« terre du dict Seigneur de Bellerive soubz confinée du
« couchant »¹.

L'emplacement occupé par la maison forte est exactement celui qu'occupait l'ancienne abbaye au lieu dit encore de nos jours au « Champ de l'Abbaye ». Cette maison forte ne pouvait donc être autre chose que les bâtiments épargnés par l'incendie de 1530. Bâtiments ruinés certainement, propres par conséquent à jouer tous les rôles qu'on veut leur attribuer, et jamais habités par le seigneur. Il est probable qu'ils se transformèrent très rapidement en carrières utilisées par les habitants des villages voisins et, en partie, par les constructeurs du château actuel.

Plonjon n'avait pu verser immédiatement à LL. EE. le prix d'achat convenu.

L'article V du traité de Lausanne stipulant que les lettres, obligations ou autres paiements à satisfaire devaient être remis à Son Altesse ou à ceux à qui ils pourraient appartenir, Plonjon devint le débiteur de Son Altesse. Le 28 mai 1572, le duc de Savoie céda ses droits à François Prosper de Genève, seigneur de Lullin, son ambassadeur en Suisse, en récompense de ses services.

¹ Archives de Genève, Grosse Bellerive, IV.

Par arrêt du 6 juin 1581, le seigneur de Lullin fit condamner Plonjon à lui passer une obligation au capital de 3100 écus d'or et d'une cense annuelle de 155 écus d'or. Le seigneur de Lullin avait fait de grosses dépenses en Suisse pendant son ambassade et contracté divers emprunts. Pour couvrir une partie de ceux-ci, il remit sa créance à nobles Antoine et Rodolphe de Reynold, seigneurs et conseillers de la ville de Fribourg, qui l'acceptèrent et en signifièrent le transport à noble Aymé Plonjon ¹.

En 1596, Georges Plonjon, petit-fils d'Aymé, lui succéda dans la seigneurie. Il s'engagea, le 16 février 1609, à payer à ses créanciers 2500 écus d'or à diverses époques et 155 écus d'or de cense annuelle. Mais il ne put faire face à ses engagements et Rodolphe et Antoine de Reynold le mirent en demeure de leur rembourser le capital et les censes.

Par requête déposée par devant le juge mage des bailliages de Ternier et Gaillard, ils conclurent « à ce qu'iceux
« Seigneurs Reinaud fussent maintenus et retenus en la
« possession saisine et jouissance de toute la dite seigneurie et terre du dit Bellerive, appartenances et dépendances d'icelle, que de tous autres biens meubles, immeubles et terre possédés par le dit Plonjon, Seigneur
« de Bellerive, pour les tenir et posséder jusqu'à plein et
« entier payement, tant de la dite somme capitale de trois
« mille et cent écus que censes encourues et à encourir » ².
Plonjon ayant fait opposition, il s'ensuivit un procès porté devant le Sénat de Savoie.

¹ L. L. PICCARD : *Libre de Raison d'un Seigneur de Savoie au XVII^e siècle*.

² Ant. Pasteur, not., vol. 10, fol. 75.

Fort heureusement pour les deux parties, des amis communs intervinrent et les seigneurs Reynold furent « à la part de la dame de Bellerive et de quelques gentils-
« hommes priés de vouloir condescendre à une voie
« amiable pour la décision de tous les différents d'entre
« les dites parties. Ce à quoi les dits seigneurs deman-
« deurs condescendirent et pour à ce parvenir furent
« assemblés en la maison d'un seigneur principal ami
« commun »¹.

Assistées de leurs conseils, les deux parties finirent par s'entendre et, pour mettre fin à leur procès, firent dresser un acte authentique de leur accord. Par cet acte, daté du 31 janvier 1623, noble Georges Plonjon et damoiselle Jeanne de Pluvier sa femme, seigneur et dame de Bellerive, abandonnent aux frères Reynold la presque totalité des revenus de leur seigneurie, soit dîme des blés, des vins, etc., avec tous les droits seigneuriaux comme lods, souffertes, excheutes et autres obventions. En outre, le droit de nommer les officiers passe aux deux frères et cela jusqu'au paiement des sommes précitées auxquelles se sont ajoutés les frais occasionnés par le procès². Noble Georges Plonjon ne conserve plus guère que son titre de seigneur de Bellerive.

Privé ainsi du revenu de son fief, il est évident que Plonjon ne peut songer à se libérer de la dette qu'il traîne après lui. Obligé par contre de soutenir son titre, il continue à s'endetter, et son fils Paul, qui lui succède, doit prendre, le 9 mars 1651, un nouvel arrangement avec Antoine de Reynold. Celui-ci pose comme condition qu'il lui sera loisible, pendant toute la durée du dit

¹ Ant. Pasteur, not., vol. 10, fol. 75.

² Ant. Pasteur, id.

arrangement, de faire porter à un de ses fils le nom de « Seigneur de Collonges »¹.

Il faut cette fois partager même le titre. La dette augmente toujours. A côté du créancier principal, d'autres se dressent.

Heureusement, le 2 février 1666, noble Antoine de Reynold cède tous ses droits, biens et actions à noble Jacques de Loys, seigneur de Bonnevaux, moyennant la somme de 6300 ducats. Paul Plonjon et sa mère, débiteurs eux-mêmes de Loys, donnent leur consentement à cette cession et, le même jour, vendent au même seigneur les quelques droits qu'il leur reste sur Bellevive².

Dorénavant, le seigneur de Bonnevaux pourra ajouter à ses nombreux titres celui de seigneur de Bellerive, titre que ses descendants portèrent jusqu'en 1793, année où la famille s'éteignit.



¹ Louis Pasteur, *not.* vol. 10, fol. 69.

² FORAS, *op. cit.* vol. III, p. 287.

LA VÉGÉTATION DU PARAGUAY

PAR

B. P. G. HOCHREUTINER, Pr., Dr ès-sc.

INTRODUCTION

Ce travail, qui devait paraître en allemand, est publié ici parce que l'ouvrage où il devait trouver place n'a pas encore vu le jour et ne le verra peut-être jamais.

Il y a trois ans, en effet, nous avons été sollicité par le rédacteur d'un livre sur le Paraguay d'écrire le présent aperçu, et nous nous y sommes résolu, à cause d'une insistance trop flatteuse.

Il peut paraître en effet présomptueux, d'écrire un chapitre sur la botanique d'un pays sans y être jamais allé.

Toutefois, nous avons pensé que nos rapports fréquents avec le Dr Hassler, qui nous a parlé avec beaucoup de détails du Paraguay, et le fait qu'il a déposé au Conservatoire botanique de Genève ses magnifiques collections, contenant toute la série de ses *unica*, avec l'aimable autorisation de les consulter, constituait un ensemble de documents de première main, susceptibles de combler bien des lacunes. Les nombreuses études aussi qui ont été publiées sur la flore du Paraguay et que nous avons pu consulter, ainsi que nos quelques travaux personnels sur certains points de la botanique de l'Amérique du Sud, nous ont permis l'espoir que notre tableau ne s'éloignera pas trop de la réalité. Du reste, le présent travail est basé

essentiellement sur les renseignements contenus dans les introductions qui figurent en tête de chaque famille des *Plantæ Hasslerianæ* et qui furent rédigées personnellement par Hassler. C'est pourquoi nous en avons suivi servilement la nomenclature, sauf pour les modifications apportées par l'auteur dans des articles subséquents. Sans cette source, le présent travail eût été matériellement impossible. Il est d'élémentaire justice de le reconnaître.

Sans vouloir, en aucune façon, rédiger une bibliographie complète du sujet, nous croyons, cependant, devoir rappeler ici que la première tentative de tracer une esquisse de la flore paraguayenne fut celle du Genevois Marc Micheli qui commença, en 1885 déjà, la publication de ses *Contributions à la Flore du Paraguay*, dans les *Mémoires de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève*. L'auteur débutait par une étude des Légumineuses et, à intervalles irréguliers, on vit paraître encore plusieurs fascicules, d'us à la plume de divers auteurs, mais cela resta toujours fragmentaire. Ces études étaient basées spécialement sur les magnifiques collections faites par Balansa dans le pays même. En 1892, Morong et Britton publièrent une énumération plus complète des espèces, mais elle était basée sur les collections beaucoup plus restreintes de Morong. Il faut mentionner aussi les études nombreuses des Suédois¹, faites d'après les collections récoltées au Paraguay ou dans les pays adjacents par Lindmann et Malme, au cours de deux expéditions successives en 1892-1894 et 1901-1903, exécutées sous les auspices de la fondation Regnell de Stockholm. Otto Kuntze aurait

¹ Ces études ont paru dans le *Bihang till svenska Vet. Akad. Handlingar* et dans l'*Archiv för Botanik* de Stockholm, où elles s'étendent sur plus de vingt années.

également touché le Paraguay, Spencer le Moore le traversa sans s'y arrêter et plusieurs collecteurs habitant la région, comme Ker, Anitis, Bertoni, ont récolté des plantes étudiées par eux-mêmes ou par des botanistes européens. Mais il faut arriver au Dr Hassler et à ses publications étendues¹, pour rencontrer, enfin, un exposé systématique et complet de la flore de ce pays. Hassler herborisa, en effet, depuis 1885, c'est-à-dire depuis 37 ans dans les diverses parties du pays et il continue encore à l'heure actuelle. Ses matériaux, ainsi que ceux de son assistant Rojas et de son ami, le Directeur Fiebrig, ont été l'objet d'un travail approfondi. Les plantes furent comparées aux types des herbiers d'Europe et un grand nombre de familles furent révisées par des monographies.

On trouvera le résultat de ces études dans l'ouvrage, désormais classique, des *Plantæ Hasslerianæ*, et dans les suites à cet ouvrage, en particulier les *Novitates*, publiées dans le *Repertorium* de Fedde à Berlin, comme aussi en de nombreuses notes de l'*Annuaire du Conservatoire et du Jardin botanique de Genève*. D'autres de ces notes furent publiées aussi dans le *Bulletin de la Société botanique de Genève* et c'est là que parurent aussi celles de Chodat et Vischer qui accompagnèrent temporairement le Dr Hassler au Paraguay en 1914 en y faisant une tournée d'herborisation de quelques semaines, interrompue par la guerre².

¹ Faites, au début, en collaboration avec R. Chodat et, plus tard, en son nom personnel.

² Nous oublions et nous ignorons sûrement encore de nombreuses personnes qui se sont acquis des mérites au Paraguay par leurs recherches scientifiques. Nous les prions de bien vouloir nous pardonner parce qu'il s'agit ici d'une simple esquisse très incomplète et très imparfaite.

DIVISIONS

Si nous avons bien saisi tout ce qui a été écrit sur le Paraguay, on y distingue, d'une part, la *forêt* et, d'autre part, les *campos*.

Au fond, tout ce qui n'est pas forêt est appelé *campos*. Les terrains marécageux, eux-mêmes, deviennent des campos humides et c'est tout juste si le véritable marécage, passant au lac ou aux lagunes, n'est pas appelé lui aussi de ce nom.

On conviendra que c'est un peu rudimentaire, et nous voudrions appliquer la classification plus sérieuse, adoptée par Hassler, en y faisant encore quelques adjonctions.

Il va sans dire que, dans une région aussi peu connue, il faudra nous en tenir — comme nos prédécesseurs du reste — à une classification essentiellement physionomique. Nous ferons une exception seulement pour trois groupes que nous définirons par leur sous-sol, mais celui-ci influence si bien l'apparence extérieure que, pour ces cas, la classification écologique devient presque synonyme du classement physionomique.

Nous étudierons donc successivement :

1° **La forêt** de haute futaie où Hassler distingue encore la *forêt proprement dite*, de caractère plus ou moins xérophytique, la *forêt des campos bas*, de caractère plutôt hygrophile et la *forêt riveraine*, qui suit le cours des rivières dans les régions dénudées ou steppiques ; c'est le « Geleriewald » des phytogéographes allemands. Nous voudrions joindre à cela la végétation des *ravins boisés*

qui possède un caractère nettement tropical et qu'il faut mettre en parallèle avec les « gullies » de l'Australie méridionale ou de la Nouvelle-Zélande. On pourrait enfin étudier, dans un paragraphe spécial du chapitre des forêts, les *lisières* dont la flore est très particulière.

2° **La savane**, le fameux « campo serrado », caractérisé par une végétation basse, généralement herbacée, coupée par des arbres solitaires ou groupés et alliés à des buissons. Lorsque ces groupes d'arbres sont d'une certaine étendue, ils constituent la formation de *parc naturel*, la « Parklandschaft » de Warming. Il va sans dire qu'il y a là toutes les formes de passage entre la forêt et le steppe ou la prairie, c'est-à-dire le *campo* dépourvu de végétation arborescente. On passe aussi graduellement des savanes aux formations halophytes, surtout dans le Chaco.

3° **La brousse**, c'est-à-dire les buissons et les petits arbres en formation continue. Cette forêt de petite futaie semble plus rarement réalisée en formation dense que celle de haute futaie, mais en revanche, elle occupe toutes les lisières. Elle s'allie aussi souvent aux savanes où elle constitue parfois même toute la végétation arborescente.

Elle peut réaliser enfin des associations spéciales, comme les *maquis*, qui sont des brousses d'arbustes à feuilles persistantes.

4° **Les steppes**¹ et les prairies, car les campos dépour-

¹ Nous prenons ici ce mot dans le sens employé par les Russes et tel qu'il a été précisé par Briquet qui y fait rentrer la *puzta* hongroise et les *pampas* de l'Argentine. Le mot steppe désignera donc des formations essentiellement continues. Nous avons tenu à le dire parce que, dans des publications antérieures, nous avons nommé steppe des formations discontinues. Ce fut le cas particulièrement dans notre travail général : *Le Sud Oranaïs*, in-8°, Genève, Georg et C°, 1904.

vus d'arbres, au Paraguay, paraissent être intermédiaires entre ces deux formations. Ce sont les espaces découverts plus ou moins xérophytiques ou bien passant graduellement au marécage.

5° **La formation des rochers ou la Pétrée**¹ de Clements, qui est l'une des formations les plus typiques et les plus caractéristiques du pays, la seule qui paraisse être parfois discontinue. Avec elle, nous abordons les formations définies par leur écologie, c'est-à-dire déterminées par leur sous-sol.

6° **La formation des halophytes** en est une autre; c'est, ou plutôt, ce sont celles qui se forment sur les terrains salés, car ces halophytes prennent les apparences phytionomiques les plus diverses.

7° **Les marais**, eux aussi, prennent divers aspects au Paraguay, car ils hébergent souvent une végétation ligneuse.

8° **Le limnobenthos**, ou formation des plantes submergées et des plantes flottantes.

9° **La formation des friches**, enfin, et les plantes rudérales.

Il nous reste à mentionner maintenant, très brièvement, les diverses régions du pays. Nous les classerons d'après Hassler et. pour autant que faire se pourra, par ordre décroissant de l'abondance des précipitations atmosphériques.

A.- *Région du S.-E.*, du 56^{me} méridien jusqu'au Parana et. au nord, jusqu'au Rio Monday; région couverte de

¹ Le mot fut employé pour la première fois par Clements, mais c'est Briquet qui l'a précisé et en a donné une définition complète. En outre il était déjà usuel dans le nom d'Arabie pétrée.

forêts. C'est, de toutes les parties du Paraguay, celle dont la végétation se rapproche le plus de la forêt tropicale.

B.- *Région du N.-E.* Forêts aussi, mais le caractère tropical s'atténue ; il y a là un haut plateau, qu'on nomme assez improprement Sierra d'Amambay, et où le caractère xérophytique va en s'accroissant. C'est la partie située au nord du Rio Monday, en suivant toujours approximativement le 56^{me} méridien, d'un côté, et les limites du pays, de l'autre. Il paraîtrait qu'à l'est comme à l'ouest, sur territoire brésilien, on passerait assez rapidement à des étendues couvertes de savanes.

C.- *Région du Sud*, comprenant le Rio Tebicuari et s'étendant jusqu'aux Rios Paraguay et Parana, pas plus loin que le 56^{me} méridien. Région de marécages.

D.- *Région du centre*, de beaucoup la plus variée, comprenant tout un complexe de collines, où les précipitations sont moins abondantes que dans l'est, mais où, grâce au relief du sol, on observe, les unes à côté des autres, des stations très hygrophiles avec des forêts presque tropicales et des stations entièrement xérophiles comme les rochers et les éboulis des sierras, enfin des campos, des marécages, des lagunes, etc. C'est la partie qui se trouve à l'est de la capitale, et du Rio Paraguay jusqu'au Rio Jejui au nord.

E.- *Région du Nord*, du Rio Jejui au Rio Apa, en suivant le Rio Paraguay et le 56^{me} méridien. La forêt de l'est se résout ici en savanes et en forêts riveraines, encadrées de steppes et de campos plus ou moins secs.

F.- *La région du Chaco*, enfin, comprenant toute la rive droite du Rio Paraguay jusqu'aux limites du pays. Région de steppes et surtout de savanes allant parfois

jusqu'à la forêt de type très xérophytique et au maquis. Les formations halophiles paraissent y être singulièrement développées. Il faut exclure de cette région, le mont Sociedad à Villa Hayes, une colline de plusieurs lieues, couverte de forêts, qui se trouve sur la rive droite du Paraguay quoiqu'elle appartienne géologiquement à la formation granitique de la rive gauche. Ce phénomène est dû à une déviation locale et accidentelle du fleuve vers la gauche.

Nous passerons maintenant à l'étude de diverses formations végétales.

I.- Les forêts

De toutes les formations, c'est certainement la forêt qui est la moins bien connue. En effet, les plantes les plus caractéristiques qui la composent, les arbres, paraissent être en nombre infime par rapport aux autres espèces énumérées dans les flores; mais ce n'est qu'une apparence due à des documents trop peu nombreux. C'est là un phénomène général dans les régions tropicales et subtropicales. Il tient surtout à la difficulté très grande qu'on rencontre pour récolter des fleurs sur des végétaux arborescents situés au milieu des forêts. Ceux-ci présentent généralement une période de floraison assez courte et ils portent leurs organes de reproduction à des hauteurs où il est parfois difficile de les distinguer et où il est toujours impossible de les aller chercher.

M. Ridley, le distingué directeur du Jardin botanique de Singapoor, à qui l'on doit la découverte de tant de belles espèces de la presqu'île malaise, a trouvé le seul moyen de suppléer à cette difficulté; il herborise à coups de carabine, mais, on le comprendra, cela n'est pas à la portée de tout le monde.

Néanmoins, les récoltes faites dans la grande forêt paraguayenne permettent de la caractériser d'une manière très certaine. Il s'agit là d'une forêt subtropicale, tout à fait semblable à celle des provinces adjacentes du Brésil méridional, telle qu'elle est décrite par Wettstein pour la partie occidentale du Parana et de Sao Paolo. C'est donc une formation qui se distingue de la forêt vierge tropicale typique, la *pluviisilve*, 1° par une moins grande humidité, ce qui comporte un caractère de plus en plus xérophytique et 2° par une différenciation saisonnière plus accentuée, c'est-à-dire par l'opposition d'un été chaud et humide et d'un hiver relativement sec et froid¹, en un mot, par un climat plus continental, comportant la présence d'un grand nombre d'arbres à feuilles caduques.

Les végétaux suivants rappellent la forêt tropicale : ce sont des plantes délicates de sous-bois, des Pipéracées, des Hymenophyllacées en petit nombre, comme les *Trichomanes crispum*, *angustum*, *venustum* et *radicans*, des fougères arborescentes, en petit nombre aussi, mais caractéristiques cependant, comme les *Alsophila atrovirens* et *procera*, le *Cyathea Hassleriana*, des bambous, les *Bambusa Munroi* et *paraguayensis*, diverses espèces de *Chusquea*, une Zingibéracée (le *Costus Pilgeri* des forêts riveraines) et quelques épiphytes, mais en moins grand nombre que dans la forêt tropicale. Ainsi Hassler mentionne 18 Orchidées épiphytes² seulement, sur 63 espèces.

¹ Température moyenne de l'été, 27-29° avec maximum de 41° et 60% des pluies. Température moyenne d'hiver, 10-17° avec minimum de 2° au-dessous de 0 et plusieurs nuits de gelée blanche chaque année.

² Les plus connues sont : *Miltonia flarescens*, *Oncidium pumilum*, *Brassevola Perrinii*, *Campylocentrum neglectum*.

Nous ne parlons pas des Broméliacées, chez lesquelles, même lorsqu'elles sont épiphytes, le caractère xérophile est beaucoup plus marqué.

A côté de cela, des plantes comme les Cactacées indiquent nettement la nature subtropicale de ces forêts. Dans les forêts encore humides, ces Cactacées, sont parfois épiphytes, comme les *Rhipsalis pulvinigera*, *lumbrioides*, *cassytha*, *cavernosa*, *squamulosa*. Dans les forêts plus sèches, les Cactacées sont terrestres, par exemple : le *Peireskia amapola*, la seule espèce feuillée de la région, l'*Opuntia brasiliensis* et le *Cereus stenogonus*, qui sont de petits arbres, ou le *Cereus Hassleri* qui est une sorte de liane.

Si nous examinons maintenant la composition de la forêt et, en particulier, les arbres proprement dits, il convient de citer en première ligne les Méliacées. C'est la seule famille, à part les Lauracées¹, chez laquelle Hassler mentionne une aussi forte proportion d'espèces forestières. On trouve partout les *Trichilia elegans* et *Catigua* et le *Cedrela fissilis*. Ce dernier, le «Cedro» des gens du pays, manque totalement au Chaco, mais il est partout ailleurs, c'est un des géants de la forêt et son bois léger et résistant est extrêmement apprécié. Il est exporté en grandes quantités et il est connu en Europe, parce qu'on en fait des boîtes à cigares. Il y a d'autres Méliacées forestières mais ce sont des arbres moyens ou petits.

Les espèces suivantes, appartenant à diverses familles, atteignent aussi une taille respectable : *Holocalyx Balanœ*, la seule Cæsalpiniée connue dans la grande forêt, s'élève à 25 mètres; elle est souvent accompagnée de

¹ Nous ne les énumérons pas, car leur nomenclature laisse à désirer et c'est une famille encore mal connue.

quelques *Piptadenia* plus petits, du *Peltophorum Vogelianum* ou du *Ferreirea spectabilis*, une Légumineuse géante. L'*Alchornea triplinervia* var. *iricuranoïdes* est une Euphorbiacée très élevée qui habite les forêts de la région du centre. Le *Pentapanax angelicifolius* est une grande Araliacée de la région du centre également et le *Didymopanax Moretoni* habite le N.-E. et le N.

On rencontre aussi partout une Moracée, le *Chlorophora tinctoria* var. *xanthoxylon* et divers figuiers, comme les *Ficus Monckii*, *Guapoi*, etc. Ces figuiers vivent d'abord en épiphytes ou bien s'appuient au tronc de leurs voisins, pour, ensuite, les enserrer plus étroitement, jusqu'au jour où l'hôte périt et où le *Ficus*, devenu assez fort, après avoir plongé en terre de grosses racines, élève sa puissante couronne au dessus de la plupart des arbres de la forêt¹. Le *Cordyline dracænoides* n'est pas très rare et il a aussi une apparence singulière ; c'est la seule Liliacée arborescente ici et son port rappelle les *Pandanus*.

Mentionnons encore le *Tecoma Ipe*, le «lapacho», connu de tous pour son bois magnifique et ses belles fleurs qui s'ouvrent au premier printemps, avant l'apparition des feuilles, de sorte que ces arbres élevés apparaissent de loin comme de gigantesques bouquets d'un rose délicat et sont l'une des parures les plus remarquables de la forêt paraguayenne. C'est, en effet, une des espèces les plus répandues ; elle couvre parfois à elle seule, un tiers de la superficie du terrain. Mentionnons, enfin, le *Cocos Romanzoffiana* qui porte sa tête échevelée à 25 ou 30 mètres de hauteur. Ce palmier est à ce point répandu, que ses

¹ C'est le mode de végétation, décrit depuis longtemps par les Hollandais, pour les *Ficus* de la Section *Urostigma*, avec cette différence seulement que ceux-ci sont épiphytes.

feuilles constituent la ration quotidienne des chevaux des voyageurs parcourant cette région, de sorte qu'il est inutile d'y porter avec soi des provisions pour les animaux de trait.

Comme on vient de le voir, les grands arbres connus sont relativement peu nombreux. Leur nombre augmentera sûrement dans l'avenir, car Hassler, dans sa Révision de la seule famille des Lauracées, mentionne 25 espèces nouvelles avec de nombreuses variétés provenant de récoltes faites seulement depuis la publication de ses *Plantæ Hasslerianæ* : or, la plupart d'entre elles sont des espèces ligneuses de tailles diverses et habitent les forêts. La plupart, aussi, sont des arbres à feuilles persistantes.

Quant au sous-bois, il est infiniment mieux connu et nous n'en finirions pas d'énumérer les Graminées, les Commélinacées, les Melastomacées, les Acanthacées, les Rubiacées herbacées, comme le *Geophila herbacea*, si commun, ou frutescentes comme les *Psychotria* et les *Mapouria*, ou grimpantes, comme les *Manettia*. Nombreuses sont aussi les *Hydrocotyle*, les grandes orties et bien d'autres encore. Nous ne saurions omettre, cependant, l'« Ivira » des Paraguayens, une des espèces les plus répandues et les plus caractéristiques, qui forme parfois des sous-bois continus ; c'est l'*Ananas macrodontes*, que tous les botanistes ont pris pour l'*Ananas sativus*, c'est-à-dire une forme sauvage de l'ananas cultivé, mais qui en est complètement différent, ainsi que l'a récemment démontré Hassler.

Nous n'omettrons pas non plus les Aracées, moitié lianes, moitié épiphytes, si caractéristiques pour les forêts brésiliennes. Le *Philodendron Selloum* en est ici le représentant le plus répandu ; il est partout dans les forêts et

s'échappe parfois jusque dans les savanes. C'est une grosse liane qui s'élève sur les arbres jusqu'à 20 et 30 m. de hauteur et qui envoie alors des racines toutes droites, telles des haubans, jusqu'au sol pour y puiser la nourriture nécessaire ; les parties inférieures de la tige, en effet, périssent à mesure que le sommet s'allonge ; d'autres racines de la même liane, telles des cables, s'enroulent autour des supports qu'elles étranglent peu à peu.

Nous voulons examiner maintenant les groupes particuliers que nous avons mentionnés à propos de la forêt.

1° Ce sont d'abord les *ravins humides* où s'accumule une végétation hygrophile, de caractère beaucoup plus tropical que la forêt dans son ensemble¹. Les délicates Hymenophyllacées *Trichomanes*, les fougères arborescentes, les bambous, la Zingiberacée, que nous avons cités plus haut, comme preuves des affinités de la flore du Paraguay avec la forêt vierge tropicale du Brésil, sont tous caractéristiques pour ces ravins ombreux et humides qui abritent les affluents du haut Parana, ou qui descendent de la Sierra d'Amambay. L'abondance des fougères est si frappante dans ces stations qu'elles ont été décrites comme *Fougeraies* par Hassler. Dans la Sierra d'Amambay, il s'y ajoute même des Musacées, des *Heli-conia*, également fort démonstratifs.

Dans la profonde vallée du Parana elle-même, on rencontre, beaucoup moins caractérisée, il est vrai, cette

¹ Malme signale aussi ce fait pour le Matto-Grosso, où, au milieu d'un type de végétation « *oreade* », il se forme, surtout dans les endroits humides, à la source des rivières, dans les ravins, des groupes locaux que cet auteur appelle *Cabeceira* et qui sont du type « *Hylæa* » ou « *Najas* » c'est-à-dire du type de la végétation amazonienne.

végétation exubérante, où les fougères, les grandes Graminées, les épiphytes et les plantes de sous-bois, jouent un rôle considérable. En revanche, la même formation, analogue aux gullies¹ d'Australie, paraît être fréquente dans les ravins des Cordillères du centre, dans la région de Tobaty, jusqu'à Valenzuela, près de Paraguay et le long des pentes de la Cordillera de Altos. C'est là que nous classerions donc ces stations ombragées et verdoyantes, si pittoresques, comme le Salto de Sapucay ou la Bierschlucht de M. Hassler, une gorge à végétation luxuriante située dans la propriété même de ce botaniste. Il est remarquable que, dans la région du centre surtout, ces formations soient en contact presque immédiat, parfois, avec le type le plus xérophile de la forêt ou même avec cette formation de rochers que nous avons appelée la pétrée.

C'est, sans doute, cette opposition, alliée à d'autres encore, qui a fait de cette partie du pays le lieu de prédilection des Européens ; aussi est-ce là — à San Bernardino — que les Argentins du Sud vont en villégiature pour éviter l'hiver un peu rude de Buenos-Aires.

2° S'il faut quelque application pour découvrir la végétation des « gullies », celle des *lisières*, au contraire, se révèle à première vue. La bordure des forêts, par la réunion qu'elle offre d'un humus profond avec toute la lumière qui inonde les clairières et les prairies, est le lieu de prédilection des hautes herbes, des lianes, des buissons et même de certains arbres particulièrement délicats. Tels, par exemple, les *Luhea divaricata* et

¹ On appelle « gully », en Nouvelle Zélande et en Australie, ces ravins à fougères arborescentes et à végétation hydrophile qui se rencontrent dans les forêts xérophiles à *Eucalyptus*.

*uniflora*¹, aux gros fruits ligneux, tel aussi le *Cecropia adenopus*, si connu comme plante myrmécophile, c'est-à-dire vivant en symbiose avec des fourmis. Il fournit à celles-ci le vivre et le couvert, à charge à elles de le protéger contre les fourmis découpeuses qui dépouillent ces arbres de leur feuillage lorsqu'ils n'hébergent pas leurs défenseurs habituels. Ces faits si intéressants, observés par Muller et Schimper au Brésil, ne semblent pas avoir été démentis jusqu'ici, quoique certains auteurs aient pu prouver que, chez *d'autres espèces* myrmécophiles, les choses se passent différemment. Huber a aussi observé que, dans certains cas, les inondations obligent les fourmis à se réfugier sur les arbres. C'est là une explication qui, évidemment, ne saurait s'appliquer aux *Cecropia adenopus* habitant les lisières de forêts situées sur les hauteurs. Précisément, le long des rives du Parana, cette espèce jalonne le ravin du fleuve, au-dessus de la limite des inondations ; car cet arbre singulier abonde aussi dans les forêts en galerie le long des cours d'eau.... et, partout, il est hanté par des milliers de fourmis.

C'est le long des lisières, avons-nous dit, que s'épanouit surtout la foule des lianes aux fleurs multicolores et aux adaptations ingénieuses pour grimper, s'agripper aux arbres voisins et projeter leurs rameaux, chargés de feuilles et de fleurs, le plus loin possible vers la lumière afin de se nourrir plus abondamment et d'y être élues pour la visite des insectes ou des oiseaux fécondateurs.

Telles sont les Bignoniacées : *Arrabidaea mutabilis*,

¹ Tiliacées fort singulières et qui ressemblent plutôt à des Bombacacées, ainsi que nous l'avons montré en 1914 dans l'*Annuaire du Conservatoire et du Jardin botaniques de Genève*.

corymbifera, *coleocalyx*, qui suspendent leurs guirlandes de fleurs roses jusqu'au sommet des plus grands arbres, l'*Adenocalymna splendens*, aux belles fleurs violettes, l'*Adenocalymna marginatum* avec le *Bignonia* ou *Doxantha unguis-cati*, dont les grappes jaune d'or font l'émerveillement des voyageurs arrivant pour la première fois dans ce pays, enfin, le *Pyrostegia venusta*, dont les longues corolles sont fécondées régulièrement par les colibris.

Telles sont les Malpighiacées, tout aussi florifères, dont 29 espèces sont des lianes, comme les *Mascagnia*, les *Hieraa*, *Tetrapteryx*, *Banisteria*, *Heteropteryx*, *Stigmatophyllon*, *Dicella*, etc.

Telles sont aussi des Borraginacées, plus ou moins lianes et plus ou moins buissons, comme les *Tournefortia rubicunda*, *brachiata*, *elegans*, *lavigata*, des Solanées, comme le *Solanum Rantonnetii*¹, des Convolvulacées, des Sapindacées, des *Smilax* épineux, aux stipules entortillés, le *Boussingaultia baselloides* des Cordillères du centre, souvent cultivé pour ses belles grappes de fleurs blanches et enfin de petits arbres, comme les *Phytolacca dioica*, *Rhamnidum elaeocarpum* et tant d'autres.

C'est le long des lisières que s'établissent également d'innombrables arbrisseaux et des herbacées qu'il serait trop long d'énumérer; mais le tableau ne serait pas complet, s'il ne comportait la mention du *Bromelia Balansæ* qui est répandu partout et qui borde presque toutes les forêts, ainsi que les groupes de végétaux arborescents des campos, d'une haie vive épineuse assez désagréable à franchir. Cette espèce, le «caraguata» des Paraguayens, qui a été prise à tort pour le *Bromelia Serra*, est si pro-

¹ Confondu avec le *Solanum urbanum*.

digieusement prolifique, grâce à ses stolons démesurés, qu'elle occupe non seulement toutes les lisières, mais encore le bord des rivières et même les rochers des sierras. Ses longues hampes florales, pourvues de bractées et de fleurs vivement colorées, sortent d'une rosette dont les feuilles internes sont aussi d'un magnifique carmin pendant la floraison. C'est la fleur de prédilection des colibris; par leurs couleurs, comme par les services qu'ils rendent dans la fécondation croisée des végétaux, ces oiseaux sont tout à fait dignes d'être assimilés à nos plus brillants papillons.

Le *Bromelia Balansae* ne pénètre jamais à l'intérieur des grandes forêts, où il est remplacé par l'Ivira (*Ananas macrodontes*) déjà mentionné.

3° Un mot encore des *forêts riveraines* qui, dans la plaine herbeuse, encadrent de deux bandes sombres la ligne argentée et sinueuse des cours d'eau.

Cette formation est développée surtout dans le nord, mais elle se rencontre dans toutes les régions. Elle est extrêmement intéressante car elle contient un grand nombre d'espèces tropicales et brésiliennes qui sont entraînées par les cours d'eau jusqu'à des latitudes relativement élevées. C'est le cas pour des fleuves, comme le Paraguay et le Parana, provenant du Brésil et coulant du nord au sud. Le long du Parana, en particulier, Grisebach montre qu'on peut suivre la végétation tropicale jusqu'à la hauteur d'Entre-Rios.

Les forêts riveraines présentent plusieurs des arbres forestiers les plus typiques du Paraguay, comme les *Tecoma Ipe*, le *Cocos Romanzoffiana*, etc., mais il s'y ajoute beaucoup d'autres espèces, des plus variées, que je m'abstiendrai d'énumérer ici en détail. Cependant,

comme palmiers, on y voit des *Bactris*, le *Desmoncus rudentum*, le *Geonoma Schottiana* et l'*Attalea parviflora*.

Hassler note aussi dans les forêts riveraines, le *Ficus perforata* et une singulière Loranthacée, le *Phrygilanthus eugenioides*, une sorte de gui, d'abord parasite, et qui se rend peu à peu indépendant en recouvrant son hôte, jusqu'à la base, au moyens de ses crampons et en prenant racine lui-même dans le sol ensuite¹. Le même auteur cite aussi le *Triplaris guaranitica* qui serait l'arbre typique de la rive du Paraguay, au nord d'Asuncion, où ses troncs élancés et d'un blanc d'argent, couronnés d'une tête arrondie, ressemblent beaucoup à des *Cecropia*. Notons encore là le *Caesalpinia melanocarpa*, au tronc élevé, formé d'un bois noir et très dur, et, comme lianes, des *Buettneria*, des *Cymbosema*, des *Banisteria*, des *Combretum*, etc.

Comme buissons, le *Croton urucurana* prête aux rivages l'ornement de son feuillage multicolore et l'*Ipomœa fistulosa* couvre parfois des lieues au bord des rivières, où il contribue à fixer les terrains en retenant la vase par ses longues racines, et où ses tiges ligneuses gardent accrochées autour d'elles les *Pontederia*, les *Eichhornia* et autres plantes flottantes. Des *Bauhinia*, des *Ruellia*, des *Ionidium*, accompagnés de nombreuses herbacées et même du *Bromelia Balansæ*, constituent les bordures inférieures.

4° Il nous faudrait parler des forêts, habitant les campos bas et humides, et que Hassler caractérise par des *Cytharexylon*, des *Enterolobium*, des *Trichilia*, avec,

¹ Voir note page 283.

en sous-bois, des Myrtacées, des *Piper* et des *Mimosa*, mais les informations sont un peu fragmentaires pour permettre de décrire en détail la physionomie de cette association.

5° Il nous faudrait aussi parler des «*picadas*». Ces jolis sentiers fleuris qui permettent de circuler dans les forêts les plus denses, sont toujours bordés d'espèces herbacées ou suffrutescentes empruntées à la flore des sous-bois et à celle des campos. Cette bordure constitue, presque à elle seule, une formation végétale, tant à cause de ses conditions biologiques particulières qu'à cause de la grande dispersion des espèces qu'on y rencontre, dispersion due au passage incessant des hommes et des animaux, auxquels s'accrochent les fruits adhésifs, ou qui emportent les graines collées à leurs pieds par la terre humide et les disséminent au loin. C'est le pendant de la flore qu'on trouve le long des pistes suivies par les moutons et que nous avons décrite pour le Sud-Oranais. Mais, pour le Paraguay, une liste détaillée n'a pas été établie, quoique Hassler ait indiqué spécialement, à propos de bien des espèces, leur prédilection pour les «*Picadas*».

Il nous faudrait enfin parler de la forêt secondaire, mais nous serons obligé d'y revenir à propos des formations rudérales.

II. Les savanes

Formations très polymorphes et extrêmement répandues au Paraguay où elles sont en continuité avec les savanes du Brésil central. Elles se sont formées par la rupture et la disjonction de la forêt vierge de l'est, rupture causée par un climat plus continental, plus

sec et avec des oppositions plus grandes de température, causée aussi, dit-on, par un régime de vents plus forts.

Il s'agit en somme d'une combinaison de la prairie ou du steppe avec la forêt. En général, plus on s'éloigne de l'est vers l'ouest, plus on voit cette forêt s'orner de clairières qui vont s'étendant toujours davantage, jusqu'à ce qu'elles occupent la plus grande partie du terrain et que les arbres et les arbustes se constituent en groupes, séparés par une végétation basse. Cela a parfois pour conséquence des arrangements du plus gracieux effet et qu'on a comparés à ceux d'un parc (la Parklandschaft). C'est le « Campo serrado » du nord et du nord-est ; c'est aussi, dans une certaine mesure, le « campo abierto », lorsque la végétation arborescente ou frutescente se réduit à des individus isolés, à condition toutefois qu'ils ne soient pas trop éloignés les uns des autres dans la plaine : c'est enfin, croyons-nous, le « campo palmar », que l'on indique surtout pour le Chaco, et où les palmiers jouent le principal rôle.

On conçoit que, parmi les arbres, les espèces forestières doivent y jouer le premier rôle ; cependant, il s'opère une sélection assez sévère et ce sont surtout certaines essences, comme les *Tecoma Ipe*, les *Cocos Romanzoffiana*, les *Peltophorum Vogelianum*, etc. qui supportent les conditions un peu spéciales des savanes. Ces essences s'associent alors à toute une série d'autres qui sont plus exclusivement adaptées à ce genre de vie et qui ne sauraient subsister dans l'intérieur des forêts humides, telles par exemple : *L'Acrocomia Totai*, un palmier qui est devenu presque une plante rudérale, le *Tecoma argentea* que nous reverrons plus loin, puis les *T. Caraiba* et *Hass-*

leri plus petits et à fleurs jaunes. des *Bombax*, des *Erythroxylon*, de nombreux *Acacia* et *Mimosa*, des *Piptadenia*, des *Pithecolobium*, des *Machærium*, des *Bauhinia*, des *Cassia*, des *Symplocos*. C'est là que dominant aussi les *Byrsonima* arborescents, Malpighiacées que Hassler¹ déclare être des plantes typiques des Cerrados.

Il faut y joindre les Vochysiacées. *Vochysia* et *Qualea*, qui sont des arbres également caractéristiques de cette formation. Celles de Hassler proviennent presque toutes du voisinage de l'Apa et, pour donner une idée de leur importance dans la physionomie de ce pays, il faut lire les descriptions de Malme. Cet auteur estime que, dans les Cerrados de Cuyaba au Matto-Grosso, les Vochysiacées constituent la bonne moitié de la végétation arborescente.

Rappelons que ces Vochysiacées, avec leur tronc couvert d'un liège épais, sont remarquablement bien adaptées pour résister aux variations de température ainsi qu'aux incendies qui, dans les savanes, comme dans les prairies, sont un phénomène parfois véritablement périodique. Lorsque tout a flambé autour de ces arbres, leurs feuilles et leurs jeunes branches ont pu être détruites; les plus anciennes poussent cependant de nouveaux bourgeons et de nouvelles feuilles au printemps suivant.

Le *Sweetia elegans* est un petit arbre à fleurs papilionacées blanches qui n'est pas rare dans les Cerrados, et qui offre aussi sur son tronc tortueux la même protection

¹ Il cite aussi, comme plantes typiques des Cerrados du nord-est, les *Stryphnodendron obovatum*, *Piptadenia peregrina* et *colubrina*, les *Anona coriacea* et *crassifolia*; il cite enfin, pour les Cerrados du nord, le *Caryocar brasiliensis* et le *Kielmeyera coriacea*, que Wettstein considère comme typiques pour les Cerrados du Brésil.

d'un suber anormalement épais. Il y a bien d'autres espèces encore, que nous ne saurions citer dans une esquisse aussi brève que celle-ci, mais notre tableau ne serait pas complet si nous négligions les *Cordia*, ces charmants arbrisseaux qui se trouvent partout en grand nombre dans les savanes et même près des lisières¹. Ils perdent leurs feuilles pendant l'hiver comme le «lapacho» et, en même temps que lui, leurs tiges défeuillées se couvrent de fleurs au printemps, mariant ainsi le blanc pur de leurs corolles au rose de celles du *Tecoma Ipe*, et au violet du *Vitex cymosa*, un autre arbre très commun dans les campos paraguayens et fleurissant aphyllé également. Ces trois genres, dit-on, constituent la plus belle parure du pays pendant le printemps austral.

Inutile de dire que la végétation des lisières, en particulier les lianes, est largement représentée dans les groupes arborescents des savanes. Quant aux espèces herbacées, ce sont surtout celles des prairies et des steppes que nous y observons et nous en reparlerons plus loin à propos de ces formations.

Nous avons rattaché aux savanes ces campos très secs, qui sont interrompus seulement par des buissons ou par des groupes végétaux peu élevés, et qui font le passage à la brousse continue, d'une part, et aux steppes, d'autre part. Car il est des steppes, ou des associations steppiques dont les éléments sont en partie frutescents, quoique nains. Ce sont en quelque sorte des brousses en miniature. L'*Anacardium pumilum*, aux pédoncules fructi-

¹ Hassler en énumère 16 espèces et variétés diverses ; en outre, on peut dire que, si les formes sont nombreuses, les individus le sont encore bien davantage, de sorte que ce genre influe notablement sur l'aspect du paysage.

fères comestibles, le *Rhamnidium Hasslerianum*, une Rhamnacée très réduite, et le *Cocos liliputiana*, le palmier minuscule, aux feuilles de 40 à 50 cm., ce bijou de la flore paraguayenne, en sont des représentants remarquables.¹

Dans le Chaco, sur la rive droite du Paraguay, il y a de nombreuses savanes, mais leur composition est souvent influencée par le sel et nous passons là, très rapidement, des savanes, steppes et brousses, aux formations halophiles analogues. Néanmoins, il est hors de doute que les « campos palmar » formés par le *Copernicia cerifera*² des auteurs, la majorité des « Paradotales » formés par les *Tecoma argentea*, qui se trouvent dans les campos secs de tout le pays, et une partie des « Quebrachales », formés par le *Schinopsis Balansæ*, peuvent être rattachés aux savanes, parce que ces arbres sont le plus souvent à une certaine distance les uns des autres, de sorte qu'ils ne constituent pas, à proprement parler, des forêts continues. Ils sont accompagnés alors — surtout le premier — par des herbes, des buissons et parfois même par d'autres arbres, comme le *Cratæva Tapia*³, une Capparidacée très connue le long du Rio Paraguay. Pour le « Quebracho », en revanche, on remarque çà et là des

¹ On a créé pour une association de cette nature, dans le N.-E. du pays, le terme de « Chamædendrée », mais il n'est pas possible d'en tenir compte ici parce qu'on l'a caractérisé de manière trop incomplète par des végétaux qui n'existent pas, comme le *Manihot albomaculata*, ou par des espèces comme le *Clavijs Hassleri* qui, au dire de Hassler même, est une plante des sous-bois les plus denses.

² Selon Barbosa Rodriguez, ce serait le *Copernicia australis*.

³ Une erreur de nom indigène — paraît-il — aurait induit Morong à croire le fruit comestible alors que sa saveur âcre et son odeur d'ail le rendent immangeable.

forêts presque monotypes et assez denses, comme Hassler en signale sur la rive gauche du Paraguay, au-dessus de l'embouchure du Rio Aquidabam.

Ces arbres, si communs, si remarquables par leur dimension et par leur beauté, ont tous leur utilité : Le tronc des *Copernicia* âgés sert à faire des poteaux télégraphiques imputrescibles et fournit aux indigènes le bois de leurs lances ; le bois des *Tecoma argentea* est moins dur que celui des *Tecoma Ipe*, mais il est fort beau tout de même et recherché à cause de sa grande légèreté, et, enfin, le *Schinopsis Balansæ* est d'une dureté extraordinaire qui lui a valu son nom de Que-bracho [casse-hache]. A cause de cela il n'est guère employé dans la construction, mais il fournit des traverses de chemin de fer et des pilotis extrêmement durables ; on en extrait aussi du tanin après l'avoir pulvérisé à l'aide de puissantes machines — il en contient 20-23 %.

C'est dans le Chaco, également, qu'on a signalé un grand nombre de bouquets d'arbustes et d'arbres, plus ou moins épineux et à feuilles persistantes, qui, lorsqu'ils se réunissent en masses continues, méritent le nom de *maquis*.

Enfin, il est intéressant de constater qu'un des types de savanes les plus remarquables du Brésil manque totalement ici ; nous voulons parler des savanes à *Araucaria* ; ce genre n'est représenté au Paraguay que par des spécimens cultivés, tandis qu'il pénètre jusque dans la province des Misiones de la République argentine.

De même que la forêt, la savane présente des affinités marquées avec la végétation du Brésil, mais cette savane paraguayenne présente un nombre bien plus grand de types endémiques que celle du grand pays voisin.

III. La brousse

Dans la classification physionomique, on ne saurait négliger cette formation qui revêt une importance particulière au Paraguay. Dans toutes les régions, on signale des brousses, c'est-à-dire l'association continue des broussailles et des arbustes. Les maquis du Chaco, qui sont aussi fort répandus sur l'autre rive du Paraguay, doivent lui être rattachés. En effet les groupes d'arbustes et de buissons à feuilles persistantes prennent une telle extension dans certaines savanes, que c'est affaire personnelle si l'on veut y voir des maquis ou bien une autre formation.

On pourrait, en général, rattacher à la brousse toutes les associations de plantes frutescentes qui se trouvent sur les lisières et dans les savanes, mais il est une région où la brousse paraît constituer le principal trait du caractère de la végétation, c'est dans les forêts xérophytiques de petite futaie où croît l'*Ilex paraguariensis*, dans le N.-E. du pays. Cette brousse qui revêt l'aspect d'un maquis, présente des *Ilex* de petite taille, mélangés souvent à des Myrtacées et à des espèces spéciales, comme le *Prunus sphærocarpa*.

Il est vrai que la « Yerba maté », les feuilles de l'*Ilex paraguariensis*¹, dont on fait une si grande consommation dans l'Amérique du Sud, est aussi récoltée dans la région du sud-est, mais, là, les *Ilex* ont souvent la taille d'un arbre atteignant 10 à 12 mètres, de sorte que les « Yerbales » y ont plutôt le caractère d'une forêt.

Dans la région du N.-E., en se dirigeant de l'est à

¹ Le « maté » est une infusion de ces feuilles séchées et brisées en petits morceaux.

l'ouest, on voit cette brousse se rompre, comme la forêt, en bouquets séparés par une végétation basse, herbacée suffrutescente ou frutescente. Nous passons ainsi à une sorte de savane dont les végétaux arborescents seraient surbaissés et où les Myrtacées semblent alors jouer un rôle prépondérant, tant parmi les espèces frutescentes et plus ou moins arborescentes que parmi les espèces formant le tapis steppique.

Nous ne résistons pas au désir de citer à ce propos la description si pittoresque du Dr Hassler qui compare ces Myrtacées à nos cerisiers en fleurs.

« Les *Myrtus*, dit-il, les *Psidium*, les *Campomanesia*,
« ainsi que les espèces naines de *Myrcia* et d'*Eugenia*,
« donnent à certaines époques de l'année la note prédomi-
« nante dans la composition du tapis végétal des campos
« secs. Le botaniste qui a traversé dans les heures matina-
« les, pendant les mois de septembre ou d'octobre, les
« hauts plateaux du nord-est, n'oubliera jamais le tableau
« merveilleux que ces milliers de cerisiers nains, couverts
« de fleurs blanches ou teintées de rose lui présentent.
« Malheureusement ce spectacle n'est que de courte durée;
« aussitôt que le soleil brûlant du printemps a séché la
« rosée matinale qui couvrait les campos, les pétales blancs
« ou roses commencent à tomber et, dans le peu d'espèces
« qui les conservent, ils prennent une teinte jaunâtre et se
« fanent. Toutes ces fleurs, qui n'ont pas été récoltées
« pendant la rosée, perdent leurs pétales au moindre con-
« tact, c'est pourquoi on les trouve si souvent dépouillées
« dans les collections anciennes. »

On se rappellera qu'un grand nombre de Myrtacées produisent des fruits comestibles, tels que la goyave (*Psidium guajana*), l'yba-pouu, (*Myrciara cauliflora*)

le guavira-mi (*Campomanesia obversa*), etc. Il faut attirer aussi l'attention sur le chiffre élevé des endémismes dans cette famille : 90 % sur 157 espèces. Cela vient à l'appui de l'observation, déjà faite au Brésil, sur la plus grande abondance des endémismes dans les campos que dans les forêts, mais cela provient aussi du polymorphisme étonnant dans cette famille.

Une autre formation, que l'on peut rattacher à la brousse, quoiqu'elle paraisse plus fréquente sur les terrains salés que sur les autres, c'est celle de l'«Espinillar». C'est un groupement de buissons spinescents, envahis par des lianes et des épiphytes épineux eux aussi. Comme cette association se résout facilement en bouquets isolés, on peut la rattacher tout aussi bien à la savane ; mais il y a des intermédiaires entre toutes les formations végétales, de sorte que les discussions sur leur classification paraissent oiseuses.

Hassler signale, comme caractéristiques de l'Espinillar, de petits arbres ou arbustes : les *Tabebuia nodosa*, *Prosopis juliflora* et *Algarobilla*, *Bauhinia microphylla*, *Machaonia brasiliensis*, *Lycium Tweedianum*, qui aurait été pris pour un *Grabowskia* : ensuite, des lianes spinescentes comme le *Munsoa truncata* ou le *Dolichandra cynanchoides*, à fleurs rouges, compagnon inséparable des *Prosopis*. A cela il faut ajouter de nombreuses Cactées, telles que les *Opuntia stenarthra* et divers *Cereus*. L'inévitable *Bromelia Balansæ* y est remplacé ordinairement par l'*Aechmea polystachya*. On y signale aussi une Cucurbitacée, le *Ceratosanthes Hilariana* et des *Smilax* épineux¹... Il y a bien d'autres espèces encore.

¹ Hassler mentionne encore expressément, pour le nord, une Caricacée inermes nouvelle, le *Jacaratia Hassleriana*.

A la brousse devrait être aussi rattachée la pétérée, c'est-à-dire la formation des rochers, mais elle constitue à tous les points de vue une entité particulière qu'il faudra traiter à part.

IV. Steppes et prairies ¹

Nous avons déjà dit que cette végétation basse du Paraguay possédait les caractères de ces deux formations. Pour faciliter notre exposé, nous étudierons dans ce chapitre, non seulement les campos dépourvus d'arbres — chose rare, — mais encore la végétation basse qui, dans les savanes, constitue la partie essentiellement herbacée de la formation.

Cette formation végétale est une des mieux connues, et les documents que nous avons laissent entrevoir une étonnante variété de composition. D'abord, au point de vue de la nature des plantes, on y rencontre des espèces annuelles, des herbes vivaces et jusqu'aux arbrisseaux ligneux; ensuite, au point de vue systématique, on y trouve un mélange complexe du plus grand nombre des familles végétales, ou bien des formations plus uniformes allant jusqu'à des formations presque monotypes.

Pourtant, quelques traits généraux se laissent déceler: Les plantes vivaces pourvues d'organes souterrains épais et durs y sont les plus nombreuses et, pour les familles, on peut dire que les Légumineuses et surtout les Composées y occupent une place prépondérante. Hassler nous assure que le tiers de la végétation des campos secs est formé de Vernoniées seulement et particulièrement de *Vernonia*. Viendraient ensuite les Eupatoriées et en

¹ Pour une raison d'opportunité, le terme *prairie* est pris dans le sens américain du mot.

troisième lieu les Astérées, avec le genre *Baccharis* qui est si répandu et si polymorphe dans toute l'Amérique du Sud.

La plus grande richesse en espèces, pour presque toutes les familles, a été constatée dans la région du N.-E.

Au point de vue biologique, un des phénomènes les plus généraux dans les campos, où la végétation basse domine, ce sont les *feux périodiques*, allumés par la foudre ou par les hommes, et qui consomment les détritiques du campo résultant de la destruction des organes herbacés aériens pendant l'hiver. La plupart des espèces sont adaptées à cette épreuve, aussi les végétaux annuels sont-ils en nombre infime et le caractère xérophytique de la formation en a-t-il été exagéré, comme l'a observé Wetstein. En effet, les plantes vivaces, non seulement y possèdent des organes souterrains très développés, mais encore elles forment très souvent de gros coussinets dont les bases sont garnies de poils ou de faisceaux de gaines foliaires si denses, qu'ils servent d'isolant et protègent les jeunes bourgeons contre l'excès de chaleur de l'incendie. C'est au point que Malme suppose l'épreuve du feu nécessaire au développement normal de certaines espèces du Matto-grosso, au printemps.

Rien n'est plus surprenant que la transformation d'un campo, noir et dévasté par le feu, et qui, à la première pluie, en quelques jours, se couvre de verdure et de fleurs.

Dans les savanes et dans le voisinage des forêts, des feux de prairies doivent contribuer à l'extension des steppes par rapport à la végétation ligneuse. Toutefois, nous croyons que les auteurs étrangers ont dû exagérer cet effet, car si l'état des choses était tel qu'on le décrit, l'existence des savanes et des forêts eût été éphémère. En

outre, des études faites ailleurs tendent à démontrer que les limites réciproques de la forêt et de la prairie ne varient guère. C'est le cas, par exemple, dans les plaines herbeuses du centre de Ceylan où les incendies périodiques font rage cependant.

Nous observons aussi au Paraguay un autre phénomène écologique, qui influe beaucoup sur la physionomie, mais qui est habituel en Europe. Nous voulons parler de cette *succession d'aspects* si divers que présentent les prairies, suivant la saison. Dans l'Europe centrale, au printemps, elles sont toutes jaunes de pissenlits et de dents de lion, ensuite, les Graminées élevées, les Sauges, les *Chrysanthemum* *Leucanthemum* sont sur le devant de la scène et les précédentes semblent avoir disparu : enfin, en automne, les touffes plus grandes du *Medicago sativa* deviendront plus apparentes tandis que les colchiques feront leur apparition.

Au Paraguay, cette succession est souvent condensée en une seule journée et ce sont les heures qui président au changement de décor du campo. Déjà, à propos des Myrtacées qui sont, elles aussi, caractéristiques des campos véritables, nous avons remarqué qu'à dix heures du matin, lorsque le soleil avait séché la rosée, leur charme avait disparu. Il en est de même des Convolvulacées, dont les innombrables *Ipomœa* sont aussi des espèces dominantes de la formation steppique, surtout dans le nord-est. Leur corolle délicate s'ouvre aux premières lueurs du jour et elle se fane lorsque les dernières gouttes de rosée ont été volatilisées par le soleil déjà haut à dix heures du matin. Les *Oxalis* sont également dans ce cas.

A ce moment, au contraire, s'ouvrent les Malvacées

et les Turneracées¹ qui affectionnent seulement les heures les plus ensoleillées et les plus chaudes. Toutefois, elles aussi sont éphémères et, après avoir paru être les familles dominantes à midi, elles disparaissent vers trois heures et leur feuillage seul décèle leur présence. Le soir enfin s'ouvrent les espèces noctiflores ; plusieurs Cactées sont très connues pour cela.

Suivant les saisons, également, les variations sont grandes, mais nous ne saurions les exposer en détail, sauf pour une espèce qui peut être comparée, comme fréquence, à nos pissenlits européens : c'est le *Senecio Balansæ*. Dans le voisinage de toutes les habitations, dans les pâturages, il fleurit toute l'année, mais, au commencement d'août, il s'épanouit avec une telle exubérance que « tout le paysage flamboie de ses fleurons d'or »

La trop grande abondance des espèces indiquées pour les campos, nous empêche de les énumérer, fût-ce en abrégé. Quelques familles cependant sont à retenir. A part celles que nous venons de citer, il y a naturellement les Graminées ; les *Andropogon* sont en grand nombre et les *Paspalum* et les *Panicum* comptent chacun une dizaine d'espèces, parmi celles que Hassler mentionne pour les campos seuls. La prédominance de ces genres suffit à marquer le caractère tropical et brésilien de cette flore par opposition aux pampas de l'Argentine où dominent les Poacées et les Chloridées.

Les Cypéracées sont peu nombreuses dans les campos secs, mais elles prennent une importance prépondérante quand ils sont humides et qu'ils passent aux marécages.

Parmi les Dialypétales, les Légumineuses jouent le premier rôle ; c'est la famille qui compte le plus grand

¹ Sur 12 espèces du Paraguay, 11 habitent les campos.

nombre d'espèces au Paraguay. Hassler cite, pour les campos seuls, 37 espèces de *Mimosa* et une vingtaine de *Cassia*, frutescents, suffrutescents ou herbacés ; parmi les herbes il cite aussi de nombreux *Indigofera*, *Galactia*, *Eriosema*, *Centrosema*, etc.

Les Gamopétales, au contraire, présentent un plus grand nombre de familles très répandues. Les Labiées herbacées, particulièrement les Sauges, sont très nombreuses et Briquet y a découvert de nombreux endémismes ; les Solanées également, dont le genre *Solanum* montre un polymorphisme étourdissant. Le *Petunia violacea* est aussi bien connu à cause de ses larges corolles vivement colorées qui se voient partout, car il est devenu une plante rudérale. Les Rubiacées, avec les genres *Richardsonia*, *Borreria*, *Mitracarpus*, *Relbunium*, etc., et les Verbenacées, représentées par des *Verbena* et des *Lantana*, sont également des hôtes habituels des campos. Le *Verbena megapotamica* mériterait une mention spéciale parce qu'il est réuni parfois en si grand nombre, qu'il constitue une association presque monotype ; elle est alors l'une des plus remarquables à cause des fleurs écarlates qui se voient de fort loin.

Si nous énumérons encore les Acanthacées et quelques *Microsiphonia* suffrutescents, parmi les Apocynées, nous aurons épuisé la liste des familles prépondérantes, il ne restera plus que quelques familles subordonnées à citer. C'est ainsi que nous remarquons des *Croton* et des *Julocroton*, parmi les Euphorbiacées, quelques *Erythroxylon*, des *Camarea*, *Eryngium*, *Hypericum*, *Waltheria*, des Melastomatacées, particulièrement le *Pterolepis Balansæ* var. *latifolia* qui est parfois dominant dans certains campos du N.-E. et, enfin, une Sapotacée très commune,

le *Chrysophyllum maytenoides*, qui est partout dans les campos et dans les champs incultes, où il est disséminé par les chauves-souris et les pigeons friands de ses baies douceâtres.

Le tableau sera complet, si l'on imagine encore, çà et là, quelques palmiers nains et quelques Monocotyledones à fleurs, comme les *Sisyrinchium*, des *Cypella*, des *Zephyranthes*, des *Hippeastrum*..., le *Hippeastrum ambiguum*, par exemple, qui, dans les clairières de la Sierra de Maracayu, ouvre par centaines ses corolles blanches striées de pourpre au-dessus des Graminées. Il y a enfin des Broméliacées, comme le *Bromelia Balansæ* qui est partout et l'*Aechmea polystachya*, presque aussi commun que le précédent, et qui forme, à lui seul, des peuplements étendus près de Conception.

Quant au classement de ces steppes, qui sont plus ou moins secs ou humides, nous y renonçons. On trouvera dans les *Plantæ Hasslerianæ* des indications à ce sujet..., on y trouvera aussi, exposée, la difficulté de l'entreprise : « Au milieu d'un campo. — lisons-nous. — il peut s'être formé par une dépression du terrain, une flaque d'eau, desséchée cependant au moment où le collecteur passe. Elle n'appelle pas son attention, tandis que, peut-être, elle a persisté des mois entiers auparavant et a donné naissance à des espèces plus ou moins hygrophiles ».

Chodat et Vischer parlent aussi des « lomas » comme d'une formation végétale, qu'ils ne définissent guère, mais qui, d'après leur dessin, seraient des steppes caractérisés. Or ce terme ne semble pas impliquer la présence d'une association de plantes définies. *Lomadas* — et non lomas — signifie terrasses et le mot s'applique plutôt à une structure géologique spéciale, car sur ces lomadas,

Hassler signale aussi bien des campos que des forêts, comme par exemple dans le Chaco.

Concluons ce chapitre en disant que les steppes et prairies sont riches en espèces endémiques, comme les savanes.

V. La pétrée ou formation végétale des rochers

Nous croyons bien faire en mettant ici en évidence une formation mal définie jusqu'à présent, que Hassler rattache aux campos, et qu'il appelle parfois « campos rupestres », mais plus souvent : « rochers des sierras ». Il s'agit de ces espaces, plus ou moins dénudés, où la roche nue vient affleurer la surface du sol, ou bien même se dégage de celui-ci pour constituer des rochers et des éboulis. Cette formation paraît être surtout représentée d'une manière typique, dans la région du centre. Là, souvent, au milieu de la forêt, quelquefois même, à côté de stations particulièrement humides, au-dessus de fougères ombreuses, surgissent des rochers nus qui s'élèvent en dômes, jusqu'à former les sommets des sierras.

D'une part, la terre végétale y est très chichement mesurée et ne s'y rencontre qu'accumulée dans les fentes et les interstices, d'autre part, les expositions y sont extraordinairement variées : elles vont de l'ancre obscur à la paroi lisse chauffée par le soleil à une température presque exclusive de la vie végétale.

Cette formation, que nous avons rencontrée, revêtant des aspects divers, sous toutes sortes de latitudes et à toutes sortes d'altitudes, nous a paru réunir un certain nombre de caractères distinctifs, au Paraguay comme ailleurs.

D'abord, c'est une formation généralement basse et

discontinue, et elle l'est ici aussi quoique dans une très faible mesure; c'est par places seulement que les photographies montrent des rochers tout à fait dénudés. Cela n'en est pas moins remarquable, parce que la plupart des formations sont continues dans la contrée. Ensuite, la pètrée est partout la formation la plus riche en adaptations variées et inattendues et le biologiste-écologiste y fait une ample moisson.

Enfin, — corollaire peut-être de ces deux premières constatations — c'est la formation la plus riche en endémismes intéressants. Nous disons corollaire, parce que, évolutionniste impénitent, nous pensons avec Engler qu'un terrain dénudé est favorable à la naissance de nouvelles espèces par variation spontanée¹. Nous pensons également que des conditions de milieu aussi variées doivent satisfaire, en quelque sorte, à toutes les tendances adaptatives et favoriser le développement des formes les plus divergentes ainsi que leur conservation. Cette conservation est facilitée, dans le cas particulier, par le fait que ces îlots rocheux sont isolés les uns des autres par des lieues de forêts, de marécages et de campos inaccessibles à un grand nombre de ces plantes exclusivement rupicoles. Des espèces endémiques, fussent-elles très voisines les unes des autres, mais n'ayant pas la possibilité de croisement avec leurs formes affines, ont donc toutes les chances de se maintenir.

Ces observations, que nous avons pu faire dans les Alpes, comme dans les Montagnes Rocheuses..., des rochers isolés et dénudés du Sahara (dans le Sud-Oranais)

¹ Qu'on veuille bien se reporter à ce qu'Engler dit de l'Australie occidentale et à ce que nous avons démontré sur ce sujet à propos de la flore de Madagascar (HOCHR. *Sertum madagascariense*, p. 4, [1908]).

jusqu'aux cratères et aux rares sommets rocheux de Java, paraissent se vérifier au Paraguay, où la pétrée présente de nombreuses formes endémiques dont Hassler a pu dire : «... chacune des sierras du centre constitue l'aire « restreinte d'une espèce et cela sans qu'aucune des autres espèces du genre s'y rencontre. »¹

Il suffira de citer quelques types pour montrer le taux des endémismes et la variété de ces adaptations.

D'abord, le seul palmier de cette formation, l'*Attalea guaranitica*, est endémique; ensuite, l'une des rares lianes de la pétrée, le *Blepharodon angustifolium*, est une Asclépiadée également endémique. De toutes les Caryophyllacées, du Paraguay, une seule est endémique, c'est le *Polycarpæa Hassleriana* qui habite la pétrée. Les Piperacées sont toutes des plantes de sous-bois ou de marais, sauf une, le *Peperomia saxigaudens*, aux feuilles succulentes et qui habite les rochers ensoleillés des sierras du centre; c'est un endémique!

Mais, parmi les plantes succulentes, les Cactées sont certainement les plus caractéristiques de cette formation. Tous ces rochers arides sont parsemés d'*Echinocactus* qui, tels de gros hérissons, se cramponnent à la pierre et accumulent dans les réservoirs de leur tige sphérique jusqu'aux dernières traces d'humidité disponibles. Or, tous les *Echinocactus* du Paraguay, sauf trois, seraient endémiques dans les sierras du centre où ils sont cités uniquement pour les rochers ou pour les « campos rupestres ». Deux *Cereus* se rencontrent aussi dans la pétrée, l'un, le *C. Paraguayensis* est certainement endé-

¹ C'est particulièrement au sujet des *Echinocactus* que Hassler a écrit cette phrase, mais elle pourrait être appliquée à d'autres genres.

mique et l'autre le *C. Baumannii*, est tenu pour tel par K. Schumann. C'est là qu'on trouve aussi une forme toute spéciale du *Qualea cordata*, la *forma rupestris* qui n'a été rencontrée que sur le sommet rocheux des sierras de Tobaty et de Piribebuy. Dans les fentes de ces grès on peut récolter deux *Coccocypselum* (Rubiacées) : l'un à fleurs roses, le *C. canescens* qui n'est pas endémique, mais qui est représenté là par des formes spéciales, et l'autre à fleurs et à fruits bleus, le *C. Hasslerianum* qui est endémique. Un *Mimosa Hassleriana* et un *Piptadenia Hassleriana* sont endémiques, comme leurs noms l'indiquent et, sur trois *Stylosanthes* et trois *Rhynchosia*, signalés dans la pétée, deux espèces de chacun de ces genres sont endémiques ou représentées par des variétés endémiques.

Des *Gesneracées*, les *Corytholoma rutilans* et *Sellowii*, d'une texture très tendre, tout à fait inattendue en ces lieux, pourvoient à leurs besoins d'humidité en accumulant celle-ci dans d'énormes tubercules qui sont posés sur le rocher ou qui s'enfoncent en se moulant d'une manière extraordinaire sur les aspérités de la pierre; ils ne sont pas endémiques, il est vrai, mais le *Begonia Balansæ*, de port analogue, est spécial à la région. A citer aussi, un arbuste commun, quoique pas endémique : le *Cydistax antisiphilitica*, bien connu à cause des propriétés médicinales qu'on lui attribue.

Nous pourrions allonger beaucoup cette liste, nous nous bornerons à parler encore des *Bromeliacées*. Deux espèces de *Tillandsia* sont endémiques : 1^o le *T. arhiza* et sa variété *rupestris*, qui sont dépourvus de racines, et dont les rosettes, posées à même le rocher, se propagent par stolons et couvrent parfois de larges surfaces com-

plètement dénudées. 2^o le *T. confusa*, qui a les mêmes particularités, mais qui est aussi quelquefois épiphyte dans les forêts rupestres. Ces espèces se procurent l'eau nécessaire à leur vie uniquement par les poils singuliers qui les recouvrent et qui fonctionnent comme organes d'absorption de la pluie et de la rosée.

D'autres Broméliacées se fixent au contraire à la moindre fissure ou bien, elles produisent une sorte de bulbe ligneux, qui est formé des gaines de feuilles mortes et vivantes, et qui protège le bourgeon. Ce sont les *Dyckia*, dont Hassler cite dix espèces, toutes strictement endémiques¹ et toutes habitant la pétérée sauf une ou deux exceptions sur lesquelles manquent des renseignements précis. Enfin, la plus grande Broméliacée du pays, le *Vriesea glutinosa* var. *viridis*, est aussi saxicole et épiphyte et habite les rochers des sierras du centre; or, si le type de l'espèce se trouve au Brésil, sa variété *viridis*¹ est tout à fait endémique.

Etant donnée la variabilité extrême de la pétérée, parfois un humus profond est accessible aux plantes croissant dans les fissures où il s'accumule; il peut arriver, alors, que de grandes fougères s'y installent. On en cite deux espèces qui sont arborescentes, ce sont les *Cyathea vestita* et *Beyrichiana*: mais il est évident qu'elles cons-

¹ A lire certains articles, on pourrait croire que nous exagérons le nombre des endémiques de cette formation. Il n'en est rien pourtant, car plusieurs des espèces citées par l'auteur, comme habitantes des sierras, ont été confondues avec d'autres. C'est ainsi que telle plante déterminée comme *Vriesea tucumanensis* serait le *V. glutinosa* var. *viridis*, les plantes déterminées comme *Dyckia catharinensis* Chodat et *D. floribunda* Mez seraient des *D. ferox*, donc endémiques également (Voir HASSLER, *Annuaire Conserv. et Jardin bot. Genre*, XX, 303, 1919.).

tituent une exception ; elles se trouvent, du reste, souvent à la limite de la pétrée, où celle-ci passe graduellement à la forêt. D'autres fougères, au contraire, plus petites et très xérophiles y sont bien à leur place, par exemple les *Polypodium aureum* et *pectinatum*.

Dans ce groupe, dont les spores minuscules sont disséminées à de très grandes distances par le moindre vent, on ne saurait s'attendre à une telle richesse en fait d'endémismes, et il est de fait que les fougères que nous venons de citer ne sont pas endémiques. Cela vient néanmoins à l'appui de ce que nous avons dit tout à l'heure.

Dans les sierras du centre, on remarque assez fréquemment une formation intermédiaire entre la forêt et la pétrée ; Hassler la nomme « forêt rupestre » et, dans le cas particulier, elle serait caractérisée par la présence d'un grand nombre d'Euphorbiacées arborescentes et frutescentes. Il convenait de la signaler, comme nous signalerons également la présence d'espèces spéciales sur les rochers calcaires du nord. Il semble que là, comme ailleurs, la chaux exerce une influence sur la composition de la flore. A défaut d'une étude détaillée, nous citerons seulement cette observation frappante, toujours du même auteur : « Sur les sept espèces de *Cissus*, mentionnées au Paraguay, toutes se trouvent dans la région calcaire du nord, deux espèces et deux formes seulement dans le centre et deux dans le nord-est ».

VI. Les marécages et le limnobenthos

Il nous reste bien peu d'espace pour traiter encore des hygrophytes et des halophytes ; aussi serons-nous très bref.

Pour les *marécages*, qui couvrent de grandes étendues dans la région du Sud, mais qui se rencontrent, çà et là, dans tout le pays, nous remarquons une diminution sensible dans la proportion des endémiques. C'est un phénomène assez général dans le monde entier ; ce qui l'est moins, c'est qu'au Paraguay cette formation comporte de nombreuses espèces arborescentes ou du moins ligneuses. En Europe, au contraire, comme dans les pays tempérés, elle est essentiellement composée d'espèces herbacées, les saules, les aulnes, les peupliers blancs étant surtout localisés le long du bord des marais ou des cours d'eau, et les quelques pins de nos tourbières n'étant qu'un élément exceptionnel. Par ce caractère donc, de nombreux marais¹ du Paraguay ressemblent plutôt à ceux des régions tropicales et à ceux du Brésil méridional que Wettstein appelle d'un nom qui fait image, la *savane marécageuse* (campo molhado).

Comme arbre, l'*Erythrina crista-galli* s'y distingue de loin par ses fleurs rouge vif et le *Salix Martiana* est remarquable parce qu'il est le seul représentant de la famille des saules, si commune en Europe ; il est aussi un exemple intéressant de ces espèces amazoniennes qui pénètrent jusqu'au Paraguay : il montre que la ressemblance physiologique que nous venons de signaler avec le Brésil s'étend également, dans une certaine mesure, à la composition floristique. Quoique nous devions renoncer à une énumération des espèces, nous voulons noter dans cette formation, d'une part, l'importance des Cypéracées qui y prennent la suprématie sur les Graminées,

¹ Nous disons « de nombreux » car il y a aussi des marais herbacés, il en est même qui passent à la tourbière analogue aux sagnes de notre Jura.

d'autre part, la rareté des Joncacées qui sont remplacées dans une large mesure par les Xyridacées¹; rappelons aussi les *Jussieu*, dont M. Hassler a publié une révision en 1913.

Avec ce genre, nous passons au *limnobenthos*, c'est-à-dire à la formation des plantes nageantes et flottantes, car plusieurs espèces rentrent dans l'une ou l'autre de ces catégories. Cette formation prend une importance considérable pour la plupart des fleuves de l'Amérique du Sud, surtout du fait des Pontederiacées qui se reproduisent parfois avec une abondance telle, qu'elles obstruent les cours d'eau et gênent la navigation. Ce sont spécialement les *Eichhornia crassipes* et *azurea* qu'il faut incriminer pour cela; ils couvrent presque tous les bras morts du Rio Paraguay, ainsi que les lagunes qui communiquent avec ce fleuve en temps de crue. C'est pourquoi les îlots flottants d'*Eichhornia* qui descendent le courant sont considérés comme les premiers signes d'une crue dans le haut Paraguay.

D'autres Pontederiacées ont une biologie analogue sans toutefois présenter une extension aussi grande. Des *Utricularia*, des *Alternanthera*, des *Ceratopteris* se rencontrent aussi dans les eaux, ainsi que la petite fougère flottante bien connue, l'*Azolla filiculoides*, qui remplace nos *Lemna* dans les eaux stagnantes; il y a enfin quelques Podostémonacées dans les rapides et dans les cascades des fleuves.

Notons encore deux végétaux très remarquables et très remarqués parce qu'ils sont répandus : 1° le *Victoria*

¹ Encore une famille très répandue au Brésil (cf. MALME, *Archiv for Botanik* XIII, 3).

*Cruziana*¹, l'*Abati-yu* qui prend ici, dans le Rio Paraguay, la place occupée par le *Victoria Regia* dans le fleuve des Amazones. où cet énorme nénuphar a toujours fait l'émerveillement des voyageurs. 2° Le *Philodendron undulatum*, à feuilles hétérophylles, les unes immergées, dilacérées, les autres immenses, à limbe développé et s'élevant au-dessus de l'eau.

VII. Les halophytes

Les halophytes constituent un groupe de formations polymorphes revêtant des physionomies variées ; leur seul trait commun c'est de végéter sur un sol salin. Elles sont surtout fréquentes dans le Chaco.

La meilleure preuve de cette variabilité d'aspect, c'est que, dans bien des cas, il faudrait considérer comme formations halophiles, les « espinillares »² les « parado-
tales » de *Tecoma argenteum*, les « campos palmar » de *Copernicia* que nous avons étudiés à propos des savanes et les « Quebrachales » de *Schinopsis Balansae* que nous avons qualifiés tantôt de savane tantôt de forêt. On pourrait y rattacher, d'une part, d'innombrables maquis qui sont des brousses et, d'autre part, des formations analogues aux steppes, comme les peuplements d'*Achmea polystachya*, signalés près de Conception. Ceux-ci couvrent des lieues carrées sur la rive droite et plus ou moins saline du fleuve. Cette espèce, extrêmement répandue

¹ C'est par erreur, probablement, que Morong indique que les semences seraient utilisées pour fabriquer une farine comestible.

² Surtout lorsqu'ils présentent des *Prosopis juliflora* et *Algarobilla* et des *Ruprechtia triflora*, ce dernier arbre particulièrement, qui est tout à fait typique pour les espinillares salins.

dans tout le pays, est fort utile à l'homme, dit-on; elle emmagasine, dans le creux formé par sa grande rosette de feuilles, jusqu'à 500 grammes d'eau, ce qui est indispensable au voyageur dans les parages où toutes les eaux de sources sont salines.

Comme composition systématique, les formations halophiles sont extrêmement variées aussi et elles comptent des espèces dans un grand nombre de familles, sans qu'il soit possible de déterminer une prédominance un peu marquée. Aussi ne saurions-nous reproduire ici la liste des espèces que nous avons sous les yeux. Nous en ajouterons seulement quelques-unes à celles que nous venons de citer et qui sont toutes plus ou moins halophiles.

Comme Légumineuse, il y a le *Cercidium andicolum*, que nous nommons parce que c'est une Caesalpininée des Andes, phénomène rare au Paraguay, dont la flore est en majeure partie brésilienne. L'*Acacia Farnesiana*, très répandu dans le Chaco, ne manque pas non plus dans les campos salins de la rive gauche. Il y a naturellement de nombreuses Amarathacées: *Gomphrena*, *Froelichia paraguariensis*, *Alternanthera polygonoides*, des Solanacées, comme le *Lycium Morongi*, *Jaborosa integrifolia*, *Nierembergia angustifolia*, des Capparidacées, comme le *Capparis Tweediana*, un des arbustes les plus fréquents dans cette formation, et le *C. retusa*, plus petit et noctiflore, puis, des Malvacées, comme nos *Cienfuegosia Hasslerana* et *escholtzioides*, des Passifloracées comme le *Passiflora coerulea* forma *albiflora*, qui a des fruits comestibles, l'*Heteropterys angustifolia*, sous ses deux formes, frutescente et sarmenteuse et une Bignoniacée, l'*Arrabidaea rhodantha*. Cette dernière est une des lianes les plus fleuries des Espinillares et des bos-

quets xérophytiques du Chaco; on l'observe aussi sur le bord des lagunes et des rivières, surtout de celles dont l'eau est un peu saline, comme c'est souvent le cas au Paraguay, par exemple pour le Rio Pilcomayo.

Enfin, il faut citer deux arbres connus : D'abord l'*Aspidosperma Quebracho-blanco*. Apocynée du centre et du nord, très appréciée à cause de son bois utilisé en ébénisterie et à cause de son écorce riche en tanin, ensuite, le *Bulnesia Sarmientii* ou « faux-gaïac », la seule Zygo-phyllée qui ait été signalée au Paraguay. C'est un très bel arbre, dont le bois est fort recherché, et qui constitue l'un des principaux articles d'exportation du Chaco septentrional; il contient une résine employée comme succédané du gaïac.

VIII. Les friches et les plantes rudérales

Restent les friches. Elles sont naturellement le lieu de prédilection des plantes rudérales et des espèces cosmopolites.

Les Graminées, déjà, qui sont toujours représentées dans la flore rudérale de tous les pays, sont démonstratives à cet égard. Il est en effet peu d'espèces aussi répandues dans le monde entier, que le *Cynodon Dactylon*, le *Panicum sanguinale*, l'*Andropogon halepensis* ou le *Paspalum notatum* qui n'est probablement qu'une forme de l'ubiquiste *P. distichum*. Si nous y ajoutons, d'une part, l'*Eleusine indica* et l'*Andropogon Sorghum* qui sont également cosmopolites, mais probablement introduits en Amérique, et, d'autre part, des espèces aussi désagréables que le *Cenchrus echinatus*, hérissé d'épines, on aura une idée de la place occupée par les Graminées rudérales. On peut s'étonner, en revanche, de ne pas

rencontrer l'*Aristida pallens*, caractéristique pour les friches du Brésil méridional.

Il faudrait mentionner quelques-unes de ces vulgarités universelles, comme le *Scoparia dulcis*, les *Amaranthus viridis* et *spinosus*, le *Triumfetta semitriloba*, etc., mais il serait trop long de les énumérer et nous dirons seulement qu'un certain nombre d'espèces indigènes, ou du moins, américaines, sont devenues rudérales. C'est le cas surtout pour la famille des Solanacées qui est une des premières à envahir les terrains de cultures abandonnés. On y voit foisonner les *Physalis viscosa*, les *Capsicum frutescens*, *annuum*, *microcarpum* et *campylopodium*, les *Solanum nodiflorum*, *sisymbriifolium*, *palinacanthum* et *Comersonii*, puis les *Datura Stramonium*, *fastuosa*¹ et *suaveolens*, avec leurs grandes corolles blanches et, enfin, les *Petunia violacea*, dont les innombrables variétés se voient partout, à cause de leurs fleurs si vivement colorées.

Dès qu'un terrain a été défriché, on voit apparaître le *Canna coccinea* et, dans les abattis, on observe le *Geophila herbacea* var. *violæformis* qui rappelle la violette de nos bois d'Europe.

Après des incendies de forêts², et, en général, partout où il y a de la place inoccupée, on rencontre le *Pteridium aquilinum* (= *Pteris aquilina*), dont la dispersion sous toutes les latitudes et à toutes les altitudes est un des phénomènes végétaux les plus extraordinaires. De la Laponie à la Nouvelle-Zélande, en passant par les pays

¹ Le *D. fastuosa* a parfois des corolles violacées. Comme le *D. suaveolens*, aussi, il n'est peut-être que subspontané.

² V. aussi WETTSTEIN : *Veget. Bild aus S. Bras.*, 42, Leipzig, 1904.

équatoriaux, comme les Indes et les îles de la Sonde, partout cette espèce prospère. Quelle ne doit pas être sa faculté d'adaptation !

A cela, il faudrait ajouter des Légumineuses en grand nombre, des Composées plus nombreuses encore (Hassler en cite 42 espèces), des Urticacées, des Capparidacées, comme le *Cleome aculeata*, une mauvaise herbe très résistante et des Commelinacées, comme le *Commelina virginica*, une autre mauvaise herbe fort redoutée à cause de son caractère envahissant, etc.

Il nous faut dire aussi un mot des arbres, car il y en a un certain nombre qui envahissent tout de suite les terrains en friche et y constituent, très rapidement, une véritable forêt dont nous avons déjà parlé plus haut. C'est une forêt rudérale, une forêt secondaire, dont la composition est totalement différente de la forêt primaire.

Parmi ces espèces arborescentes rudérales, il faut citer en premier lieu les *Celtis* et les *Trema*, ces derniers, surtout, qui, en deux ou trois ans, atteignent une hauteur de 6 à 8 mètres, pour s'étaler ensuite en parasol. Les *Heliocarpus* sont à peu près dans le même cas ; ils se propagent partout grâce à l'auréole de poils entourant leur fruit ; ils poussent aussi très vite. Leur bois, riche en potasse, est utilisé pour la savonnerie indigène. A ces genres se mêlent le *Tabernaemontana australis*, le *Melia Azedarach*, qui fut introduit et cultivé, mais qui s'est complètement acclimaté, et le *Lantana Camara*, cet affreux buisson mexicain qui a envahi et détruit des milliers d'hectares de bonnes terres dans les îles du Pacifique, mais qui ne paraît pas être aussi envahissant ici. Nommons, enfin, comme palmier, l'*Acrocomia Totai*, dont les fruits sont disséminés partout par le bétail.

Il est difficile de qualifier d'espèces rudérales, les citronniers et les orangers; on serait cependant tenté de le faire, parce qu'ils ont été plantés en telle abondance dans le pays et ils s'y sont si bien acclimatés que, dans les régions habitées autrefois par les Jésuites, ils forment de véritables forêts. Forêts secondaires, il est vrai, comme celles que nous venons de voir, mais forêts tout de même, qui fournissent avec une libéralité extrême des fruits délicieux, fort appréciés de la population et exportés en masses dans la République Argentine.

CONCLUSION

Tels sont les principaux groupes de formations du pays; nous ajouterons seulement quelques mots sur leurs affinités probables.

I.. — Le trait le plus saillant de cette flore, ce sont ses relations très étroites avec celle du Brésil, dont le Paraguay est seulement une province botanique. Ces relations sont au nombre de trois :

1° C'est la grande ressemblance des *forêts subtropicales* du Paraguay avec celles du Brésil méridional; puis, dans ces forêts, c'est l'affinité plus grande encore des éléments spécifiquement tropicaux, des ravins boisés et des forêts riveraines, avec le Brésil tropical oriental. En particulier, nous avons vu que les forêts riveraines des Rios Paraguay et Parana sont influencées jusque dans l'Argentine centrale par l'élément brésilien, entraîné le long des grands fleuves, coulant directement vers le sud.

2° C'est la ressemblance, pour ne pas dire l'identité, des *Cerrados* paraguayens, surtout ceux du nord et du

nord-est, avec les Cerradaos du Matto-Grosso, de Goyaz et de Minas. Ressemblance, aussi bien dans la composition des bouquets de bois que dans la végétation stepmique et herbacée ; celle-ci, cependant, présentant un grand nombre d'endémismes et une très grande variété d'espèces¹. Cette richesse en espèces de la partie septentrionale du Paraguay a été spécialement mise en lumière par Hassler et nous nous demandons s'il faut l'attribuer seulement à la proximité du Brésil, ou si la présence, signalée là, d'îlots de terrains calcaires ne devrait pas être mise en cause.

3° C'est enfin la présence d'espèces *spécifiquement amazoniennes*, dont nous avons trouvé plusieurs exemples dans les formations hydrophiles. Cette constatation tend à faire remonter toujours plus au nord les zones d'influences brésiliennes sur le Paraguay.

II. — On peut opposer à ces relations étroites avec le Brésil, la rareté des espèces argentines bien typiques, sauf en ce qui concerne les cosmopolites. C'est assez naturel à cause des différences de latitude ; ce qui l'est moins, c'est la rareté des espèces andines, fût-ce de celles habitant les régions directement à l'ouest ou même au nord-ouest. C'est parce que ces régions elles-mêmes sont trop peu connues, a-t-on dit. Nous serions plutôt tenté de croire que c'est parce que les régions basses, marécageuses et salines des Chacos se prolongeant par les Llanos jusqu'à l'Amazone, ont constitué une barrière infranchissable pour la plupart des espèces qui ont suivi les

¹ Cette richesse de formes et ce grand nombre d'endémismes avaient frappé déjà, pour le Brésil, des observateurs comme Wettstein et Læfgren.

Andes dans leur extension vers le Sud. Nous en voyons la preuve dans le fait que plusieurs de ces espèces andines du Paraguay sont halophiles et fixées au Chaco. C'étaient donc des plantes susceptibles de supporter les conditions biologiques très particulières de ces immenses plaines marécageuses et où les pluies se font pourtant de plus en plus rares. Ces espèces andines ont pu être entraînées jusqu'au Paraguay par le Rio Pilcomayo qui vient des Andes et qui est assez salé. Peut-être ces espèces mêmes sont-elles limitées aux bords du fleuve, car ce qu'on connaît du Chaco, ce sont surtout les rives des rios Paraguay et Pilcomayo.

III. — Si, maintenant, on posait la question : « Y a-t-il un élément spécifiquement paraguayen ? » on pourrait répondre que, s'il existe, il faut le chercher sur les sommets rocheux des sierras du centre. Là, dans la pétrée, comme nulle part ailleurs, foisonnent les endémismes et les plantes spéciales à ces stations. Nous avons déjà vu combien elles sont intéressantes à tous les points de vue.

Quant aux plantes rudérales, elles sont ce qu'elles sont dans le monde entier : des cosmopolites et des vulgarités.



II

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS

COMPTE RENDU DES TRAVAUX DE L'INSTITUT

pendant les années 1921 et 1922

Le 10 février 1921 eut lieu l'assemblée administrative annuelle au cours de laquelle furent élus membres du Bureau de l'Institut et du Comité de gestion : MM. John Briquet, président ; Bernard Bouvier, vice-président ; Albert Roussy, secrétaire général ; Jules Domp martin, Georges Fazy, B.-P.-Georges Hochreutiner et Jean Nicodet.

Le 6 octobre eut lieu, à l'Aula de l'Université, la séance publique annuelle, avec le programme suivant : un quatuor de Haydn et un quatuor de Mozart, exécutés par MM. Bertherat, Lang, Champrenaud et Cordin ; un siècle de documentation scientifique (à propos du don de l'Herbier de Candolle à la Ville de Genève) par M. le Dr John Briquet ; un grand magistrat genevois : Henri Fazy, par M. le professeur Albert Malche.

Le 18 janvier, l'Institut eut le chagrin de perdre M. Charles Vulliétty, membre du Comité de gestion.

Le tome XLIV du Bulletin (375 p. in-8°) est sorti de presse en décembre.

Au 31 décembre 1921, le nombre des membres de l'Institut était de 605, se répartissant comme suit : 47 membres effectifs, 20 membres émérites, 370 membres honoraires, 168 membres correspondants.

A la même date, l'Institut échangeait ses publications avec celles de 189 sociétés savantes (38 en Suisse et 151 à l'étranger).

Le 7 mars 1922 eut lieu, au local de l'Institut, l'assemblée générale administrative. Les membres du Comité de gestion furent tous réélus. Au cours de cette assemblée, il fut décidé de n'envoyer le Bulletin qu'aux membres effectifs et émérites, ainsi qu'aux membres honoraires qui en feraient la demande. 112 membres honoraires sur 370 ont exprimé le désir de recevoir le Bulletin. Vu les frais élevés d'impression, une modification fut introduite dans le mode de publication. Le Bulletin paraîtra dorénavant en deux fascicules de 200 à 250 pages. Il paraîtra un fascicule par an. Les documents administratifs seront insérés dans le second seulement. La première partie du T. XLV du Bulletin (256 pages in-8°, avec 16 figures dans le texte) a été distribuée en août.

Le 10 novembre a eu lieu, dans la grande salle de l'Institut, la séance publique annuelle. Des communications y furent faites par M. le professeur Emile André sur « Un lac de montagne et sa population » et M. Charly Clerc sur « Philippe Godet et Genève ».

Le nombre des sociétés avec lesquelles l'Institut fait échange de publications est de 223 (38 en Suisse et 185 à l'étranger).

Le nombre des membres de l'Institut était, au 31 décembre 1922, de 559, se répartissant comme suit :

SECTIONS	Effectifs	Emérites	Honoraires	Correspondants	Total
Sciences naturelles et mathématiques . . .	9	4	73	30	116
Sciences morales et politiques, d'archéologie et d'histoire	10	2	72	61	145
Littérature	10	5	55	43	113
Beaux-Arts	9	3	69	5	86
Industrie et agriculture	9	5	70	15	99
Total . . .	47	19	339	154	559

TRAVAUX DES SECTIONS

I

Section des Sciences naturelles et mathématiques

Année 1921

La section a tenu sept séances publiques, au cours desquelles ont été présentées les communications suivantes :

M. le professeur Dr A. VEYRASSAT : Le traitement de la sciatique par le néosalvarsan.

M. le Dr B.-P.-G. HOCHREUTINER : Quelques formations végétales de l'Amérique du Sud.

M. le professeur Dr H. OLTRAMARE : La toxicité du néosalvarsan.

M. le Dr A. JENTZER : Le radium et son action sur les tumeurs cancéreuses.

M. le professeur Eugène PITTARD : L'ethnographie de la péninsule balkanique.

M. le Dr John BRIQUET : La vie et les travaux du botaniste suisse S. Schwendener.

M. le professeur H. FEHR : L'organisation et les travaux de la commission internationale de l'enseignement mathématique.

M. le Dr H. LAGOTALA : Observations géologiques aux Portes sarasines et à la combe d'Envers.

M. le Dr F. BROCHER (présentée par M. le Dr J. Carl) : Sur l'anatomie de la tête de la guêpe.

M. le professeur Dr E. STEINMANN : Théorie et construction d'un sphéromètre pour opticiens.

M. le professeur C.-E. GUYE : Sur le potentiel explosif dans les gaz aux pressions élevées.

La section a reçu 7 membres honoraires. Au 31 décembre, la section comptait 125 membres, soit 9 membres effectifs, 4 membres émérites, 75 membres honoraires et 37 membres correspondants.

Année 1922

La section a tenu deux séances administratives et cinq séances publiques. Elle a entendu les communications suivantes :

M. le Dr J.-H. OLTRAMARE : Choc anaphylactique et colloïdoclasie.

M. le professeur Eug. PITTARD : Sur les récentes découvertes dans les stations lacustres suisses.

M. le professeur PIETRONIEVICS : Sur l'archæopteryx du musée de Londres.

M. le professeur Dr E. STEINMANN : Sur certaines adjonctions aux carburants des moteurs à explosion.

M. le Dr Arnold PICTET : Sur la génétique expérimentale et ses applications pratiques.

M. le professeur C.-E. GUYE : Sur la notion de matière dans la physique moderne.

4 nouveaux membres honoraires ont été admis. 5 radiations de membres honoraires ont été effectuées. La section a eu le regret de déplorer le décès de M. le professeur Ph.-A. Guye.

Le nombre des membres était de 116 au 31 décembre 1922, soit : 9 effectifs, 4 émérites, 73 honoraires et 30 correspondants.

II

**Section des Sciences morales et politiques,
d'histoire et d'archéologie**

Année 1920 ¹⁾

La section a eu trois séances en 1920 et a entendu les communications suivantes : M. le professeur G. FAZY : Sur la question des zones de Savoie et du Pays de Gex. — M. ALY EL GHAÏATY : Sur l'Egypte, de Bonaparte à nos jours. — M. Gaston GAILLARD : La Maison pour tous, centre éducatif et corporatif.

Année 1921

Par suite du décès du regretté Otto Karmin, secrétaire adjoint, et de la grave maladie de son président, l'activité de la section a été réduite. Cependant, le 31 octobre, elle a pu, en profitant du passage de M. le professeur M.-Nicolas Jorga, ancien président de la Chambre de Roumanie, organiser une conférence publique donnée à l'Aula de l'Université, par M. JORGA, sur « Les Etats et les nationalités dans l'Europe orientale ».

Année 1922

Au cours de cinq séances publiques, il a été entendu les communications suivantes :

M. Louis FAVRE, ancien professeur : Impressions rapportées d'un voyage en Autriche, en Hongrie et en Tchécoslovaquie.

¹⁾ La liste des communications présentées en 1920 n'est parvenue à la rédaction qu'après l'impression du T. XLIV.

M. le professeur Albert MALCHE : Une élection présidentielle aux Etats-Unis.

M. le professeur L. HERSCH : Déterminisme, volonté et action dans le domaine social.

M. le professeur G. DUPRAT : Le conflit entre la personnalité humaine et la contrainte sociale.

Ont été nommés membres effectifs : MM. Waldemar Deonna et Louis Favre, et membre honoraire, M. Werner Buser.

La section a eu à déplorer le décès de deux membres honoraires, MM. A.-L. Erni et Alex. Rabinovitch.

Au 31 décembre 1922, la section comptait 145 membres, soit 10 effectifs, 2 émérites, 72 honoraires et 61 correspondants.

III

Section de Littérature

Année 1921

La section a tenu trois séances de membres effectifs et a organisé deux séances publiques, à la Salle centrale de la Madeleine et à l'Aula de l'Université, pour célébrer le centenaire d'H.-F. Amiel, les 19 et 20 octobre, avec conférences de MM. les professeurs Ch. WERNER, H. DELACROIX et Arn. REYMOND et discours de M. Bernard BOUVIER et du rev. ZELIE. Un chœur dirigé par M. le professeur O. BARBLAN et l'orchestre universitaire sous la direction de M. HAY, prêtaient leur concours à ces cérémonies.

Au 31 décembre, la section comptait 121 membres, dont 10 effectifs, 6 émérites, 57 honoraires et 48 correspondants.

M. le Dr Blanchard a été nommé membre émérite, M. A. Roussy, membre effectif, et MM. Bohnenblust, J. Chenevière et Jaques-Dalcroze, membres honoraires.

La section a eu à déplorer le décès de Mlle Berthe Vadier, membre honoraire.

Année 1922

La section n'a pas eu de séances en 1922.

Elle a eu à déplorer le décès de cinq de ses membres : M. Aug. Blondel, membre émérite, MM. Louis Courthion et Aug. Lemaître, membres honoraires, et MM. Philippe Godet et Ernest Tissot, membres correspondants.

Les 113 membres de la section se répartissent comme suit : 10 effectifs, 5 émérites, 55 honoraires, 43 correspondants.

IV

Section des Beaux-Arts

Année 1921

La section a tenu neuf séances dont deux publiques.

Elle a entendu un concert d'art, avec, au programme, MM. BERTHERAT, RABOT, LANG et CORDIN. M. ROCHE a rapporté pour le concours ouvert pour le dessin d'une nouvelle carte de membre. MM. HELLE et DE SIEBENTHAL ont organisé une exposition de leurs œuvres. M. Edm. L'HUILLIER a donné une séance de projections sur « Le Village suisse à l'exposition de Genève ». M. BERTHERAT : La Course d'automne. Enfin la section a organisé, pendant le mois de décembre, une exposition au Musée Rath.

Il a été reçu un nouveau membre honoraire, M. Ch. Lacroix. M. J. Hellé a été nommé membre effectif en remplacement de M. G. Dériaz, nommé membre émérite. M. Hammond Mason a démissionné. Sont décédés : MM. Eug. Gilliard, J. Lanz, chanoine P. Bourban et Grand-Carteret.

Au 31 décembre, la section comptait 92 membres, dont 10 effectifs, 2 émérites, 73 honoraires et 7 correspondants.

Année 1922

La section a tenu sept séances dont trois publiques, au cours desquelles il a été entendu les communications suivantes :

M. P. MÆRKY : Les marins (avec projections lumineuses).

M. J. DOMPMARTIN : Une vue d'ensemble sur la Bretagne.

M. J. DOMPMARTIN : Quelques mots sur le Bureau international du Travail.

M. BOUVIER : Impressions produites par l'Exposition nationale à Genève.

En outre, eut également lieu une exposition des œuvres de trois membres de la section.

La section a eu à déplorer le décès de MM. H. Goss et Ch. Meltzer.

Elle a enregistré les démissions de MM. J. Hellé, Marschall et Brosset.

Par contre, elle a reçu 5 nouveaux membres.

Au 31 décembre, elle comptait 86 membres, dont 9 effectifs, 3 émérites, 69 honoraires et 5 correspondants.

V

Section d'Industrie et d'Agriculture

Année 1921

La section a tenu neuf séances, dont trois publiques. Au cours de ces dernières, les communications suivantes ont été faites :

M. H. CHAPONNIERE, ingénieur : La télégraphie sans fil à Genève.

M. J. DUMONTHAY, chef de culture à l'Ecole de Châtelaine : La culture maraîchère.

M. Ph. WERNER, ingénieur : Application des procédés modernes aux essais des métaux.

La section a eu à déplorer le décès de MM. Charles Vulliéty, membre effectif, A. Dériaz et H. Monnard, membres émérites, Alméras et J. Natermann, membres honoraires.

Ont été nommés membres émérites : MM. J. Gall et E. Neury ; membres effectifs : H. Chaponnière, J. Dumonthay et E. Jaquet ; membres honoraires : Mlle J. Vassali, MM. A. Morlet et Ph. Werner.

Au 31 décembre, la section comptait 113 membres, dont 10 effectifs, 6 émérites, 82 honoraires et 15 correspondants.

Année 1922

La section a tenu dix séances, dont cinq publiques, au cours desquelles ont été faites les communications suivantes :

M. BORNAND-BRITZ : A travers la campagne genevoise (avec projections).

M. H. CHAPONNIERE, ingénieur : Le chronographe appliqué aux essais des armes à feu (avec expériences).

M. J. DUMONTHAY : Rapport sur des essais de pommes de terre.

M. H. DUPERREX : Rapport sur le champ d'essai de vignes. (Producteurs directs rouges.)

M. J. NICODET : a) Causerie sur la culture maraîchère ; b) La culture des porte-graines.

Des prix ont été distribués à l'Ecole cantonale d'horticulture et au concours organisé par le Syndicat chevalin. Une subvention a été accordée au Cercle des agriculteurs pour l'organisation d'un concours de bonne culture de froment. En outre, la section s'est intéressée à des essais de culture de nouvelles variétés de pommes de terre et à l'organisation d'un champ d'essais de vignes (producteurs directs) à l'Ecole d'horticulture de Châtelaine.

Ont été admis comme membres honoraires : MM. Hermann Duperrex, Jean Lecerf, Henri Richard et Paul Sandoz.

La section a eu à déplorer le décès de M. J. Gali, membre émérite, et de M. F. Lachenal, membre effectif, ainsi que de M. F. Richard et de M^{me} A. Keller, membres honoraires.

Huit membres honoraires ont démissionné.

Au 31 décembre, le nombre des membres était de 99, soit : 9 effectifs, 5 émérites, 70 honoraires et 15 correspondants.

ÉTAT DES MEMBRES

DE

L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

COMITÉ DE GESTION

Président de l'Institut : M. John BRIQUET.

Vice-Président : M. Bernard BOUVIER.

Secrétaire général : M. Albert ROUSSY.

MM. Alfred JACOT-GUILLARMOD.

Georges FAZY.

B.-P.-G. HOCHREUTINER.

Jean NICODET.

Section des sciences naturelles et mathématiques

MEMBRES EFFECTIFS :

André, Emile, D^r ès sc., professeur à l'Université, rue des Délices, 10.

Briquet, John, D^r ès sc., directeur du Conservatoire et du Jardin botaniques, chemin du Bouchet, 10, Châtelaine.

Duparc, Louis, D^r ès sc., professeur à l'Université, Ecole de Chimie.

Fehr, Henri, D^r ès sc., professeur à l'Université, route de Florissant, 110.

Hochreutiner, B.-P.-G., D^r ès sc., conservateur au Conservatoire botanique, rue Saint-Victor, 10, *président*.

Kummer, Ernest, D^r méd., professeur à l'Université, plateau de Champel, 15.

Oltramare, Hugues, D^r méd., professeur à l'Université, *secrétaire adjoint*, quai des Bergues, 27.

Pittard, Eugène, D^r ès sc., professeur à l'Université, chemin des Cottages, 36.

Steinmann, Emile, D^r ès sc., professeur au Collège, rue St-Ours, 6, *secrétaire-trésorier*.

MEMBRES ÉMÉRITES :

Bard, Louis, D^r méd., professeur à l'Université de Strasbourg.

Prévost, Jean-Louis, D^r méd., professeur honoraire de l'Université, rue Eynard, 6.

Reverdin, Jacques-Louis, D^r méd., professeur honoraire de l'Université, La Poussière, Rive de Pregny.

MEMBRES HONORAIRES :

Albaret, John, ingénieur, Montalègre, route d'Hermance.

Askanazy, Max, D^r méd., professeur à l'Université, rue de Candolle, 16.

Audéoud, Georges, D^r méd., Chêne-Bourg.

Battelli, Frédéric, D^r méd., professeur à l'Université, boulevard des Tranchées, 14.

Beauverd, Gustave, botaniste, rue Liotard, 69.

Bernoud, Alphonse, D^r ès sc., Arpillières, 10, Chêne-Bougeries.

Bloume, E., professeur, Charmilles, 9.

Briner, Emile, professeur à l'Université, quai du Mont-Blanc, 25.

Brocher, Frank, D^r méd., Vandœuvres.

Bron, Antoine, D^r ès sc., villa Surville, Petit-Lancy.

Brun, Albert, D^r ès sc., rue des Moulins, 1.

Bujard Eugène, D^r méd., professeur à l'Université, rue Bergalonne, 6.

- Burmann, James, D^r méd., rue Merle-d'Aubigné, 23.
- Camoletti, H., M^{me}, rue Sénebier, 14.
- Campiche, Louis, D^r méd., route d'Onex, 282 *bis*.
- Carl, Jean, D^r ès sc., Museum d'histoire naturelle, Bastions.
- Chaix, Emile, professeur à l'Université, chemin des Cottages, 28 *bis*.
- Chavannes, Roger, professeur au Technicum, Les Cèdres, Chambésy-dessus.
- Chodat, Robert, D^r ès sc., professeur à l'Université, Pinchat, Carouge.
- Claparède, Edouard, D^r méd., professeur à l'Université, chemin de Champel, 11.
- Crétier, A., M^{lle}, botaniste, rue de la Pelouse, 6.
- D'Espine, Adolphe, D^r méd., professeur honoraire de l'Université, rue Beauregard, 6.
- Dolt, Gustave, rue Sénebier, 14.
- Du Bois, Charles, D^r méd., privat-docent, rue Saint-Léger, 4.
- Duboule, Emile, maître au Collège, rue Versonnex, 19.
- Favre, Jules, géologue, Museum d'histoire naturelle, Bastions.
- Grafi, John, ingénieur, Villereuse, 18.
- Grintzesko, Jean, D^r ès sc., Bucarest.
- Grintzesko, Alice, M^{me}, D^r ès sc., Bucarest.
- Guder, Ernest, D^r méd., chemin des Cottages, 21 *bis*.
- Guye, Charles-Eugène, D^r ès sc., professeur à l'Université, Florissant, 4.
- Guyénnot, Emile, D^r ès sc., professeur à l'Université, les Arpillières, Chêne-Bougeries.
- Hochreutiner, G.-F., chimiste, Pinchat, Carouge.
- Humbert, Gustave, D^r méd., professeur à la Faculté de Médecine, rue de l'Université, 4.
- Jaquerod, David, mécanicien, place du Lac, 1.

Jentzer, Albert, D^r méd., rue de l'Université, 8.

Joukowsky, Etienne, D^r ès sc., rue de Carouge, 116.

Juge, Marc, D^r ès sc., doyen de l'Ecole professionnelle, rue des Charmilles, 5.

Jullien, Alexandre-L., boulevard Carl-Vogt, 83.

Jullien, John, libraire, avenue du Mail, 8.

Kennel, Pierre, D^r méd., rue Verte, 5.

Ladame, Charles, D^r méd., Rosegg (Soleure).

Lagotala, Henri, D^r ès sc., maître au Collège, Arsenal de Genève, rue de l'Ecole-de-Médecine.

Lendner, Alfred, D^r ès sc., professeur à l'Université, rue de la Pelouse, 6.

Marcelin, D^r ès sc., chemin de la Gradelle, 10, Chêne-Bougeries.

Mazel, Antoine, D^r ès sc., chemin Liotard, 21.

Mégevand, Louis, D^r méd., professeur à l'Université, rue de l'Ecole de Médecine, 16.

Mercier, Pierre, D^r ès sc., Pinchat, Carouge.

Mermod, D^r ès sc., avenue Ernest-Pictet, 11.

Métral, Ernest, D^r méd.-dentiste, professeur à l'Institut dentaire, quai de l'Ile, 15.

Müller, Charles, D^r méd., Gimel (Vaud).

Naville, André, rue de la Pelouse, 4.

Naville, François, D^r méd., privat-docent, rue St-Léger, 8.

Nicolas, Georges, rue de Berne, 29.

Odier, Robert, D^r méd., rue Eynard, 8.

Oltramare, J.-Henri, D^r méd., Florissant, 116.

Paulet, J.-C., D^r méd.-dent., rue du Mont-Blanc, 4.

Perrenod, Adolphe, industriel, avenue Empeyta, 5.

Petronievics, B., professeur à l'Université, Belgrade.

- Pictet, Arnold, D^r ès sc., rue de Lausanne, 102.
Piotrowski, Georges, D^r méd., rue de Lyon, 64.
Pugnat, Amédée, D^r méd., professeur à l'Université, rue
Tœpfier, 11 *bis*.
Reverdin, Frédéric, D^r ès sc., rue Michel-Chauvet, 8.
Romilly, Th., D^r ès sc., privat-docent, rue Jean-Charles, 48.
Rosier, William, D^r ès sc., professeur à l'Université, Petit-
Saconnex.
Rudhardt, Paul, directeur de l'Office de l'industrie, rue de
St-Jean, 3.
Schær, Emile, méd.-dentiste, chemin du Bois-Gentil, 14.
Schær, H., astronome, avenue Ernest-Pictet, 14.
Schidlof, Arthur, D^r ès sc., professeur à l'Université, avenue du
Mail, 26.
Stern, Lina, M^{lle}, D^r méd., professeur à l'Université, boulevard
de la Tour, 8.
Tiercy, Georges, D^r ès sc., avenue Wendt, 40.
Tommasina, Thomas, D^r ès sc., chemin de la Tour de Cham-
pel, 5.
Veyrassat, Alfred, D^r méd., professeur à l'Université, quai du
Mont-Blanc, 33.
Vulliétty, Marc, méd.-dentiste, rue de Hesse, 16.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

- Andrade, Jules, professeur à la Faculté des sciences de l'Uni-
versité de Besançon, villas Gisontines, 3, Besançon.
Bouvier, Eugène-Louis, professeur au Museum, rue d'Achères, 7.
Maisons Laffitte, Seine-et-Oise, France.
Britton, N.-L., directeur du Jardin botanique de New-York.
Bronx Park.

Capellini, professeur à l'Université de Bologne.

Engler, Adolphe, membre de l'Académie des sciences de Prusse, professeur à l'Université, directeur du Musée et du Jardin botaniques de Berlin, Dahlem.

Ficheur, Emile, professeur de géologie à la Faculté des sciences d'Alger.

Fischer, Edouard, Dr ès sc., professeur de botanique à l'Université, Kirchenfeldstr., 14, Berne.

Francotte, professeur à l'Université de Bruxelles, rue Gillon, 72.

Frédéricq, Léon, professeur émérite de l'Université, boulevard Frère-Orlau, 3 bis, Liège, Belgique.

Gravier, Charles, professeur au Museum d'histoire naturelle, rue Hallé, 21, Paris, XIV.

Guillaume, Charles-Edouard, directeur du Bureau international des poids et mesures, Sèvres, Seine-et-Oise, France.

Hervé, Georges, Dr, professeur à l'Ecole d'anthropologie, directeur de la Revue anthropologique, rue de Liège, 6, Paris, IX^e.

Joubin, Louis, professeur au Museum d'histoire naturelle, rue de Buffon, 99, Paris.

Julin, Charles, professeur à l'Université, rue de Pitteurs, 10, Liège, Belgique.

Lametz, Pierre-Victor, ancien président de l'Académie de Metz, rue Sainte-Marie, 76, Metz.

Maiden, Joseph-Henry, F. R. S., directeur du Musée et du Jardin botaniques de Sydney, Australie.

Manouvrier, Léonce, professeur à l'Ecole d'anthropologie, rue Clovis, 1, Paris.

Marchal, Paul, professeur à l'Institut national agronomique, rue de Verrières, 45, Antony, Seine, France.

Minet, Adolphe, directeur du journal *L'Electrochimie*, rue de Berne, 37, Paris.

Perrier, Edmond, membre de l'Institut de France, professeur au Museum d'histoire naturelle, Paris.

Prain, sir David, ancien directeur des Jardins botaniques de Kew, Heathview Gardens, 12, Putney Heath, Londres S. W. 15.

Ranwez, Fernand, professeur à l'Université, membre de l'Académie royale de Médecine de Belgique, Abbaye de Veverbeek, Louvain, Belgique.

Ræb, Emile, ancien professeur à l'Ecole de Pharmacie, rue Ste-Odile, 6, Strasbourg.

Retzius, Gustav-Magnus, professeur émérite à l'Université de Stockholm.

Vallot, Joseph, directeur de l'Observatoire du Mont-Blanc, avenue des Champs-Élysées, 114, Paris.

Walden, Paul, professeur à l'Université de Greifswald.

Zograï, Nicolas, professeur à l'Université de Moscou.

**Section des sciences morales et politiques,
d'archéologie et d'histoire**

MEMBRES EFFECTIFS :

Combothecra, Xénocrate, Dr en droit, avocat, rue des Allobroges, 16, *premier vice-président*.

Deonna, Waldemar, professeur à l'Université, chemin de la Gradelle, Chêne, *secrétaire*.

Fazy, George, Dr en Droit, professeur, avocat, rue des Moulins, 1, *président*.

Favre, Louis, ancien professeur, président de la Société genevoise de la Paix, rue Bovy-Lysberg, 3, *trésorier*.

Hersch, Liebmann, professeur à l'Université, route de Chêne, 28 *bis*.

Milhaud, Edgard, professeur à l'Université, directeur des *Annales de la régie directe*, rue Saint-Victor, 8.

Reber, Burkhard, conservateur du Musée épigraphique, Cour Saint-Pierre. 3.

Richard, Eugène, ancien conseiller aux Etats, professeur honoraire de l'Université, quai des Eaux-Vives, 4.

Rosier, William, ancien conseiller d'Etat, professeur à l'Université, chemin des Crêts, Petit-Saconnex, *second vice-président*.

Wuarin, Louis, professeur honoraire de l'Université, La Chênaie, avenue Jacques-Martin, Chêne-Bougeries.

MEMBRES ÉMÉRITES :

Borgeaud, Charles, professeur à l'Université, Onex.

Ritter, Eugène, professeur honoraire de l'Université, chemin des Cottages, 3.

MEMBRES HONORAIRES :

- Adamidi, Georges, D^r méd., avenue G.-Vallette, 7.
Aeschimann, Daniel, professeur, Versoix.
Art-Guigon, D., graveur, route de Florissant, 6.
Babel, Antony, D^r en sociologie, rue des Peupliers, 34.
Bader, Paul-Louis, libraire-antiquaire, Grand'Rue, 20.
Balizer, Sigismond, D^r phil., professeur, rue Saint-Léger, 8.
Baffrey, Alfred, ingénieur, Genève.
Barde, Charles, architecte, rue des Glacis-de-Rive, 16.
Basset, John, ancien directeur du Bureau central de l'état-civil,
rue de Carouge, 5.
Biéler, Rodolphe, régent, Meyrin.
Birukoff, Paul, homme de lettres, Onex, 49.
Buser, Werner, avocat, rue des Moulins, 1, *vice-secrétaire*.
Candolle (de), Lucien, Cour Saint-Pierre, 1.
Cellérier, Lucien, rue de l'Athénée, 6.
Chaix, Emile, professeur à l'Université, chemin des Cottages,
28 *bis*.
Chalumeau, Lucien, professeur, avenue de Champel, 32.
Charvoz, Maurice, D^r phil., homme de lettres, Le Châble,
Valais.
Choisy, Albert, notaire, cours des Bastions, 15.
Choisy, Eugène, professeur à l'Université, président du Comité
de l'Ecole d'études sociales pour femmes, avenue Calas, 4.
Corbaz, André, régent, Jussy.
Cuchet, Albert, mémorialiste du Grand Conseil, chemin de la
Colombe, Conches.
Denkinger, Henri, pasteur, rue Veyrassat, 4, Servette.
Dreyfus, Paul, antiquaire, rue Tœpffer, 17.

- Dunant, Albert, ancien conseiller d'Etat, Grand-Mézel, 4.
El-Ghaïaty, Aly, homme de lettres, rue Barthélemy-Menn, 8.
Fazy, Robert, juge fédéral, Lausanne.
Ferrière, Louis, pasteur, rue Tœpffer, 8.
Ferrière, Frédéric, Dr méd., Florissant, 45.
Foëx, Théodore, régent, Grand-Lancy, 41.
Folliet, Edouard, Dr en droit, professeur à l'Université, directeur de l'Institut des hautes études commerciales, rue du Stand, 62.
Frütiger, Georges, Dr ès sc., rue Pierre-Fatio, 1.
Gaillard, Gaston, rue de Savoie, 1.
Gay, Nicolas, homme de lettres, Gingins (Vaud).
Gerard, César, avocat, rue du Rhône, 54.
Goriany, Victor, Lœwenstr., 16, Zurich.
Grunberg, Ilia, directeur de l'*Argus suisse de la Presse*, rue Michel-Chauvet, 6.
Jacques, Henri, régent, rue de la Servette, 89.
Jentzer, Ketty, M^{lle}, professeur à l'Ecole secondaire et supérieure des jeunes filles et à l'Institut J.-J. Rousseau, rue Tœpffer, 5.
Karmin, Jeanne, M^{me}, chemin de la Garance, Chêne-Bougeries.
Kunz, Carl, Dr phil., professeur, chemin de Miremont, 35.
Lafendel, Adrienne, M^{lle}, rue Michel-Chauvet, 6.
Lombard, Frank, banquier, Contamines, 7.
Long, Pauline, M^{lle}, Dr ès lettres, chemin Liotard, 45.
Maday (de), André, professeur à l'Université de Neuchâtel, Beaux-Arts, 16, Neuchâtel.
Masson, Edgard, Dr méd., place du Marché, 23, Caronge.
Méroz, Emile, Dr méd., boulevard des Philosophes, 14.
Monnerat, Eugénie, M^{lle}, professeur, rue Verte, 7.
Moriand, Paul, professeur à l'Université, rue St-Léger, 6.

- Naville, Adrien, professeur honoraire de l'Université, chemin Dumas, 8.
- Nicollier, Berthe, M^{me}, professeur, route de Chêne, 25.
- Peter, Marc, ministre de la Confédération suisse, Washington.
- Piot-Pasquier, Gustave, traducteur officiel du Conseil d'Etat, rue du Rhône, 98.
- Pittard, Eugène, professeur à l'Université, chemin des Cottages, 36.
- Rappard, William-E., professeur à l'Université, Valavran.
- Reverchon, Isaac, professeur au Collège, avenue de Florissant, 11.
- Riaz (de), Henri, licencié ès sciences sociales, Le Fief, Chêserex-sur-Nyon.
- Roch, Charles, sous-archiviste d'Etat, route de Saint-Julien, 36.
- Schæfer, J.-Frédéric, secrétaire de la Chambre de Travail, Terreaux du Temple.
- Seitz, Charles, professeur à l'Université, rue de l'Evêché, 7.
- Stœssel, Marius, ancien Conseiller national, promenade St-Antoine, 16.
- Strauss, Otto-R., représentant de commerce, route de Frontenex, 35.
- Tierque, Charles, conservateur du Bâtiment électoral, rue de la Plaine, 2.
- Timenovitch, K., pharmacien-chimiste, rue Grenus, 6.
- Töndury, Hans, professeur à l'Université, chemin de l'Escalade, 3.
- Vincent, François, aide-chirurgien, rue du Mont-Blanc, 7.
- Viollier, William, homme de lettres, Villereuse, 35.
- Vogt, Albert, abbé, professeur à l'Université de Fribourg, rue Bonivard, 6, Genève.
- Vuagnat, Eugène, avocat, rue Céard, 11.

Wægeli, Charles, Dr méd., privat-docent à l'Université, avenue Pictet-de-Rochemont, 24

Werner, Charles, professeur à l'Université, Florissant, 4.

Wilmot, Emile, licencié ès sciences sociales, professeur à l'Ecole secondaire des jeunes filles, rue des Délices, 10.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

Adriani, Giovanni-Battista, membre de la Députation pour l'histoire du Royaume, Cherasco.

Aulard, Alphonse, professeur honoraire à la Sorbonne, place de l'Ecole, 1, Paris.

Barth, Hans, Dr phil., bibliothécaire de la Ville de Zurich, Riedlistr., 85, Zurich.

Bergson, Henri, professeur au Collège de France, membre de l'Institut de France, villa Montmorency, 18, avenue des Tilleuls, Paris

Bourgeois, Léon, président du Sénat, Luxembourg, Paris.

Bovet, Ernest, professeur, secrétaire général de l'Association suisse pour la Société des Nations, Le Languedoc, chemin des Croix-Rouges, 46, Lausanne.

Bridel, Philippe, professeur à la Faculté de théologie, avenue de Morges, 15, Lausanne.

Bryce, viscount James, P. C., F. R. S., O. M., ancien professeur à l'Université d'Oxford, Londres.

Buisson, Ferdinand, professeur honoraire à la Sorbonne, rue Juliette-Lambert, 1, Paris.

Capellini, Giovanni, professeur à l'Université et directeur de l'Institut géologique de Bologne, via Zamboni, 65, Bologne.

Chevalier, Ulysse, membre de l'Institut de France, rue des Clercs, Romans, Drôme, France.

Cogels, baron Frédézand, sénateur, gouverneur honoraire de la province d'Anvers, rue de la Justice, 18, Anvers.

- Collebille, MÉRIL de, ancien pasteur, Chathamplace, 24, Brighton, Angleterre.
- Darlu, A., inspecteur général au ministère de l'instruction publique, rue de Grenelle-Saint-Germain, Paris.
- Dognée, Eugène, D^r en droit, rue des Rémontrés, 4, Liège.
- Dorner, August, professeur de théologie systématique à l'Université de Königsberg, Hardenbergstrasse, 7, Königsberg.
- Doumergue, Emile, doyen honoraire de la Faculté de théologie protestante de Montauban, avenue Saint-Michel, 22, Montauban, Tarn-et-Garonne, France.
- Emerton, Ephraïm, professeur d'histoire ecclésiastique à Harvard University, Channay St. 19, Cambridge, Mass., Etats-Unis d'Amérique.
- Gheorgov, Ivan-A., D^r professeur de philosophie à l'Université, rue Véliko-Tirnov, 2, Sofia, Bulgarie.
- Greef, Guillaume de, président de l'Institut des hautes Etudes de Belgique, membre effectif de l'Académie royale de Belgique, rue de la Concorde, 67, Bruxelles.
- Gielling, Richard, D^r jur., Florence.
- Greppi, comte Giuseppe, sénateur du Royaume, Hôtel Excelsior, Rome.
- Hauser, Henri, professeur à la Sorbonne, rue Lauruton, 68, Paris.
- Headlam, Arthur-Coyley, Lord Bishop of Gloucester, The Palace, Gloucester, Angleterre.
- Howard, Leland-O., chef du Bureau d'entomologie du Département de l'agriculture des Etats-Unis, Washington, D. C., Etats-Unis d'Amérique.
- Jacoub Artim pacha, président de l'Institut égyptien, Le Caire.
- Janowski, Louis, professeur à l'Université de Cracovie.
- Karasis, Néokles, ancien professeur à l'Université d'Athènes.
- Kirkpatrick, John, ancien professeur d'histoire et de droit constitutionnel à l'Université d'Edimbourg, Clarendon Villas, 53, Hove (Sussex).

Magalhães Lima, Sebastião de, D^r en droit, sénateur de la République portugaise, ancien ministre de l'instruction publique, Lisbonne.

Masaryk, Thomas-G., président de la République tchéco-slovaque, Hradcan, Prague.

Millioud, Maurice, professeur à l'Université, Fleurettes, 12, Lausanne.

de Montenach, Georges, conseiller aux Etats, château d'Agez, près Fribourg.

Pantaleoni, Maffeo, professeur d'économie politique à l'Université de Rome, via del Babuino, 169, Rome.

Peano, Giuseppe, professeur de mathématiques à l'Université. Cavoretto, Turin.

Petrescu-Commène, N., D^r en droit, avocat de l'Etat, Bucarest.

Pingaud, Léonce, professeur honoraire à l'Université de Besançon, rue Saint-Vincent, 17, Besançon, Doubs.

Ragaz, Leonhart, D^r théologie, directeur de *Neue Wege*, Gartenhofstr., 7, Zurich.

Reay, baron, Donald James Mackay, P. C., ancien président de la British Academy et de la Royal Asiatic Society, Great Stanhope street, 6, Londres W.

Rébelliau, Alfred, directeur de la Fondation Thiers, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, rond-point Bugeaud, 5, Paris, XVI^e.

Revon, Michel, professeur à la Sorbonne, 5 bis, place du Panthéon, Paris.

Robertson, John-M., P. C. homme de lettres, Knights Place, Peimbury, Kent, Angleterre.

Schubert, Rudolf, professeur d'histoire à l'Université, Lobeckstrasse, 14 B, Königsberg, Allemagne.

Stein, Ludwig, D^r philosophie, professeur de philosophie à l'Université, Lützowufer, 5 A, Berlin.

Strong, professeur à Columbia University, New-York.

Vaihinger, Hans, professeur de philosophie à l'Université, Reichardtstrasse, 15, Halle a. S., Allemagne.

van den Broeck, Ernest, géologue, place de l'Industrie, Bruxelles.

Vandervelde, Emile, ministre d'Etat belge, Bruxelles.

Vincent, John-Martin, professeur d'histoire de l'Europe à John Hopkins University, Baltimore, Maryland, Etats-Unis d'Amérique.

Vruland, Williamson up Dike, ministre des Etats-Unis à la Haye.

Wilson, Woodrow, ancien président de l'Université de Princeton, ancien président des Etats-Unis, Washington.

Zitelmann, Ernst, professeur à la Faculté de droit de l'Université, Coblenzstrasse, 89, Bonn.

Zolla, Daniel, professeur à l'Ecole des sciences politiques, rue de Siam, 16, Paris.

Section de littérature

MEMBRES EFFECTIFS :

Bouvier, Bernard, professeur à l'Université, rue Charles-Bonnet, 4, *président*.

Chapuisat, Edouard, directeur du *Journal de Genève*, Le Nant, route de Malagnou, 39.

Cougnard, Jules, Vert-Logis, Grange-Canal, *trésorier*.

Debargé, Louis, directeur de la *Semaine Littéraire*, Champel.

François, Alexis, professeur à l'Université, Florissant, 8.

Grandjean, Frank, professeur à l'Université, avenue Petit-Senn, 55, Chêne-Bourg. *secrétaire*.

Malche, Albert, professeur à l'Université, av. des Vollandes, 2.

Mercier, Henri, maître au Collège, privat-docent, Cours de Rive, 20.

Roussy, Albert, secrétaire de l'Université, chemin de Roches, 2.

Spiess, Henri, Florissant, 6.

MEMBRES ÉMÉRITES :

Blanchard, Jules, Dr méd., rue d'Italie, 11.

Bonifas, Charles, rue Beau-Site, 1.

Maystre, Henri, ancien pasteur, place de la Métropole, 2.

Oltramare, Paul, professeur à l'Université, avenue des Bosquets, Servette.

Ritter, Eugène, professeur honoraire de l'Université, chemin des Cottages, 3.

MEMBRES HONORAIRES :

Aubert, Théodore, avocat, Crêts de Champel, 3.

Avennier, Louis, rue de Candolle, 18.

- Barde, Edmond, rue Tœpffer, 17.
Baud-Bovy, Daniel, Aïre, 16.
Baudin, Henry, rue de l'Athénée, 4.
Bogey, Louis, rue des Alpes, 10.
Bohnenblust, Gottfried, professeur à l'Université, avenue des
Vollandes, 2.
Bovy, Adrien, Frontenex, 66.
Bressler, Jules, boulevard Georges-Favon, 5.
Brunet, Paul, boulevard du Pont-d'Arve, 14.
Chantre, Ami, boulevard du Théâtre, 8.
Chenevière, Jacques, Bellerive.
Choisy, Louis-Frédéric, professeur à l'Université, rue Tœpf-
fer, 15.
Clerc, Charly, route de Chêne, 99.
Copponex, John, maître au Collège, rue Versonnex, 19.
Courtois, Louis-J., Dr ès lettres, maître au Collège, Clos Joli-
mont, avenue Th.-Weber.
Cuchet-Albaret, Emilia, M^{me}, avenue de la Garance, Grange-
Canal.
Cuendet, Henri, maître à l'Ecole professionnelle, rue Liotard, 1.
De la Harpe, André, Malombré, 14.
Deonna, Waldemar, professeur à l'Université, La Gradelle, 7,
Chêne.
Duboin, Ch.-G., route d'Onex, Petit-Lancy.
Duchosal, Henri, directeur de l'Ecole secondaire des jeunes fil-
les, route de Chêne, 13.
Gautier, Emilie, M^{me}, Bourg-de-Four, 24.
Girard, Pierre, place Edouard-Claparède, 5.
Grandjean, Valentin, rue des Eaux-Vives, 106.
Graz, Alired, rue Verte, 5.

- Guillermet, Fanny, M^{lle}, rue de la Prairie, 1.
Guinand, Marcel, avocat, rue Petitot, 10.
Jaques-Dalcroze, Emile, Terrassière, 44.
Jullien, Alexandre-L., boulevard Carl-Vogt, 83.
Jörimann, Planta, Palais de Justice, Bourg-de-Four.
Kahn-Cartier, Julia, M^{me}, avenue Gambetta, 95, Paris XX^e.
Loriot (de), Lucien, Genève.
Maystre, Louis, pasteur, avenue de la Servette, 3.
Müller, Charles, juge, chemin de Miremont, 27.
Nicole, Georges, D^r ès lettres, Paris.
Odier, Henri, Champel, 23.
Piachaud, René-Louis, rue Tœpffer, 5.
Pittard, Eugène, M^{me} (M^{me} Noëlle Roger), chemin des Cottages, 36.
Pommier, Lily, M^{me}, place du Grand-Mézel, 6.
Riedlinger, Albert, maître au Collège, Collonge-Bellerive.
Rudhardt, Paul, rue de St-Jean, 3.
Rueff, Marcelle (M^{lle} Marcelle Eyris), Genève.
Schenker, Manfred, maître au Collège, chemin de Beau-Séjour, 10 bis, Champel.
Tissot-Cerruti, M^{me} (M^{me} Hautesource), rue de la Prairie, 25.
Sechehaye, Albert, D^r phil., privat-docent, rue de l'Université, 5.
Traz (de), Robert, rue des Granges, 8.
Vincent, François, rue du Mont-Blanc, 7.
Violette, Jean, Bibliothèque publique et universitaire.
Wuarin, Albert, avocat, rue du Stand, 53.
Zbinden, Louis, maître au Collège, privat-docent, route de Florissant, 9.
Ziégler (de), Henri, maître au Collège, rue de l'Ecole de Médecine, 15.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

Barthélemy, Antonin, Consulat général de France à Southampton.

Bourgeois, Emile, professeur d'histoire moderne et contemporaine à l'Université, rue de Rome, 35, Paris.

Bordeaux, H.-J., homme de lettres, rue du Ranelagh, 44, Paris.

Bovet, Ernest, professeur, secrétaire général de l'Association suisse pour la S. d. N., chemin des Croix-Rouges, 46, Lausanne.

Buffenoir, Hippolyte-F.-Ph., homme de lettres, rue des Apennins, 15, Paris, XVII^e.

Carrance, Evariste, homme de lettres, rue du Saumon, 6, Agen.

Chiesa, Francesco, recteur du Lycée, gymnase cantonal, Lugano.

Cingria-Vaneyre, A., Haute-Belotte.

Desjardins, Paul, rue de Boulainvilliers, 27, Paris XVI.

Ducloz, François-Victor, Moûtiers en Tarentaise.

Dumur, Louis, rue Condé, 5, Paris VI.

Falke, Konrad, homme de lettres, villa Morgensonne, Feldbach, Zurich.

Février, Raymond, ancien pasteur, Embouque d'Or, 7, Montpellier, France.

Fontaine, Léon, rue Molière, 53, Lyon.

Franzoni, François, Berne.

Fuster, Charles, homme de lettres, rue St-Jacques, 161, Paris.

Gielly, Louis, homme de lettres, Marseille.

Giraud, Victor, rédacteur à la *Revue des Deux-Mondes*, rue d'Angiviller, 29, Versailles.

Gross, Jules, chanoine du Grand-Saint-Bernard, Saint-Severin-Conthey, Valais.

Halblützel, Albert, Dr en droit, directeur du *Neues Winterthurer Tagblatt*, Schaffhauserstr., 21, Winterthour.

Kohler, Pierre, Dr ès lettres, professeur au Gymnase, Neufeldstr. 39, Berne.

Le Coultre, Jules, professeur à l'Université de Neuchâtel, avenue de la Gare, 4, Neuchâtel.

Loyson, Paul-Hyacinthe, rue du Bac, 110, Paris.

Michaud, Eugène, professeur à l'Université de Berne, rue d'Erlach, 17, Berne.

Millien, Achille, Beaumont-la-Ferrière, Nièvre.

Morax, René, homme de lettres, Morges.

Möeschlin, Félix, hommes de lettres, Uetikon a See.

Platzhoff-Lejeune, Edouard, pasteur, Bulle s. Yverdon, Vaud.

Ramuz, C.-F., l'Acacia, Cour, Lausanne.

Reinhart, Joseph, Kantonsschule, Soleure.

Relave, chanoine, Sury-le-Contat, Loire.

de Reynold, Gonzague, professeur à l'Université, Greyerstr. 72, Berne.

Rossel, Virgile, juge fédéral, avenue de Beaumont, Lausanne.

Schuré, Edouard, homme de lettres, rue d'Assas, 90, Paris.

Seippel, Paul, professeur à l'Ecole polytechnique fédérale, Zürichbergstrasse, 4, Zurich.

Sigogne, Emile, professeur à l'Université de Liège, avenue de la Toison-d'Or, 72, Bruxelles.

Société italienne pour l'avancement des sciences, via del Collegio romano, Rome.

Spitteler, Carl, Lucerne.

Vaillat, Léandre, rue César Franck, Paris.

Vallotton, Benjamin, Nouveau marché aux Poissons, 4, Strasbourg, Alsace.

de Weck, René, homme de lettres, premier secrétaire de légation, rue Robert-Estienne, 4, Paris, VIII^e.

Wittmer, Louis, Pestalozzistr., 46, Zurich.

Section des Beaux-Arts

MEMBRES EFFECTIFS :

Bertherat, Paul, violoniste, Versoix.

Bouvier, François, sculpteur, rue Alfred-Vincent, 7, *vice-président*.

Divorne, Théodore, dessinateur, route de Chêne, 57.

Dompmartin, Jules, professeur de dessin, quai des Eaux-Vives, 10, *secrétaire*.

Dufaux, Frédéric, peintre, rue de Lausanne, 62.

Jacot-Guillarmod, Alfred, professeur de ciselure, rue du Fort-Barreau, 21, *président*.

Henchoz, Amédée, architecte, rue du Conseil Général, 20.

L'Huillier, Eugène, peintre, rue Etienne-Dumont, 16, *archiviste*.

Mithey, Joseph, peintre, chemin du Gué, Petit-Lancy.

MEMBRES ÉMÉRITES :

Becker, Georges, compositeur de musique, Lancy.

Dériaz, Gédéon, architecte, rue de la Cité, 24.

Dériaz, Louis, architecte, Florissant, 107.

MEMBRES HONORAIRES :

Baudin, Henry, architecte, rue de l'Athénée, 4.

Berger, Guillaume, peintre, rue du Cendrier, 8.

Bolle, Alphonse, sculpteur, avenue Wendt, 66.

Bouët, Marc-Louis, architecte, chemin de Miremont, 4 bis.

Braillard, Maurice, architecte, rue de l'Arquebuse, 22.

- Briquet, Ami, professeur au Conservatoire, rue Etienne-Dumont, 22.
- Brunner, Charles, peintre, rue de la Muse, 2.
- Camoletti, Marc, architecte, rue Petitot, 4.
- Castres, Edouard, peintre, boulevard Helvétique, 22.
- Châtillon, Louis, professeur de dessin, clos Belmont, 4, *vice-trésorier*.
- Cullaz, David, sculpteur, rue de la Pelouse, 10.
- Darier, J.-M., violoniste, rue Bressieux, 8, Grenoble.
- Dauer, W., dessinateur, rue Pradier, 9.
- Deluc, Henri, peintre, avenue de la Servette, 38.
- Domenjoz, Henri, peintre, rue Liotard, 2.
- Dorier, Fernand, architecte, Nyon.
- Ducet, Arthur, sculpteur, boulevard de Saint-Georges, 72
- Dumas, Emile, peintre décorateur, rue Cornavin, 2.
- Dumont, Emile, professeur à l'Ecole des arts et métiers, rue du Conseil-Général, 11.
- Dumont, Ernest, architecte, rue Bergalonne, 6.
- Droguet, Maurice, professeur à l'Ecole des arts et métiers.
- Elzingre, Edouard, peintre, rue des Eaux-Vives, 116.
- Gallay, Henri, architecte, Pinchat.
- Garcin, Henri, architecte, rue Versonnex, 11.
- Gianoli, Jean, sculpteur-peintre, rue de la Maison Rouge, 3.
- Gianoli, Louis, peintre, rue Maurice, 2.
- Gøerg, Henry, peintre, Grand Quai, 14.
- Gos, Albert, peintre, Crêts de Florissant, 140.
- Guyonnet, Adolphe, architecte, rue du Rhône, 60.
- Hainard, Philippe, sculpteur, rue Charles-Galland, 15.
- Henseler (de), Réginald, peintre, rue du Mont-Blanc, 5.
- Hornung, Emile, peintre, rue Général Dufour, 20.

- Juvet, Emile, architecte, rue de Saint-Jean, 14, *trésorier*.
- Ketten, Léopold, professeur de chant, boulevard des Philosophes, 17.
- Kling, Aimé, professeur de musique, boulev. des Philosophes. 11.
- Lacroix, Charles, chemin de Miremont, 19.
- Lang, J.-A., violoncelliste, rue du Cloître, 1.
- Mærky, Paul, graveur-ciseleur, Onex.
- Mairet, Alexandre, peintre, rue du Pré-Jérôme, 13 *bis*.
- Martin, Frank, architecte cantonal, Hôtel de Ville, 6.
- Martin, François, professeur de dessin, Servette, 43.
- Métein, William, peintre, quai des Eaux-Vives, 20.
- Metton, Edouard, peintre, Corsier-Port.
- Molina, Louis, peintre, rond-point de Plainpalais.
- Morérod, Albert, peintre, quai des Bergues, 25.
- Moriaud, Eugène, peintre, rue du Rhône, 19.
- Périnet, H.-C., peintre-sculpteur, chemin des Clos, 34.
- Perret, Willy, violoniste, rond-point de Plainpalais, 2.
- Piantoni, Louis, professeur de musique, rue de Carouge, 116.
- Plojoux, John, sculpteur, professeur à l'Ecole des arts et métiers, chemin Moillebeau, 34, Petit-Saconnex.
- Portier, Francis, peintre, Sécheron.
- Rey, Henri, peintre, rue de la Cloche, 7.
- Rheiner, Louis, peintre, place de la Synagogue, 6.
- Roche, Amédée, architecte, rue du Stand, 57.
- Roche, Henri, architecte, rue du Port-Franc, 7.
- Ruegger, Henri, peintre, rue de l'Université, 6.
- Sabon, Laurent, peintre, Glacis de Rive, 23.
- Sandoz, Alfred, peintre, quai des Eaux-Vives, 16.
- Schmidt, Albert, peintre, la Chapelle-sur-Carouge.

- Schulé, Charles, architecte, rue de Saint-Jean, 64.
Siebenthal (de), Adolphe, peintre, rue Adrien-Lachenal.
Silvestre, Albert, peintre, rue du Rhône, 49.
Trachsel, Albert, peintre, rue Petitot, 2.
Turettini, Horace, violoniste, rond-point de Plainpalais, 1.
Uldry, Louis, peintre, rue des Allobroges, 3.
Vibert, James, sculpteur, chemin de la Chapelle, sur Carouge.
Viollier, Edmond, peintre, France.
Ziégler (de), Charles, peintre, rue du Vieux-Billard, 6.
Zubritzki, Lorend, peintre, square de Champel, 12 *bis*.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

- Arrigo, Giuseppe, (chevalier), compositeur de musique, via Barolo, 29, Turin.
Camuzat, Claude, architecte départemental en retraite, avenue St-Just, 4, Nevers, France.
Cozlan, Louis-Léon, compositeur de musique, rue de la République, 16, Marseille.
Krauss, Alexandre, musicologue, via dei Cerretani, 10, Florence.
-

Section d'industrie et d'agriculture**MEMBRES EFFECTIFS :**

Chaponnière, H., Grand'Rue, 25.

Dumonthay, Joseph, chef de culture, Ecole de Châtelaine.

Duperret, Hermann, Directeur de l'Ecole d'horticulture, Châtelaine.

Furet, L., graveur, rue de l'Arquebuse, 8.

Golay, H., agriculteur, Châtelaine, *vice-président*.

Graizier, Jean, directeur du Service électrique, quai des Bergues, 11.

Jaquet, Eugène, directeur de l'Ecole d'horlogerie, rue des Alpes, 7, *trésorier*.

Nicodet, Jean, Troinex, *président*.

Roussy, John, rue Général-Dufour, 12, *secrétaire*.

MEMBRES ÉMÉRITES :

Chatelan, Emile, rue Ami-Lullin, 3.

Dérian, Gédéon, professeur d'architecture, Cité, 24.

Dufour, Auguste, rue Dancet, 12.

Guillaumet-Vaucher, quai des Eaux-Vives, 10.

Neury, Elie, arboriculteur, rue des Promenades, Carouge.

Paschoud, Charles, rue de la Cloche, 7.

Romieux, Henri, Florissant, 5.

MEMBRES HONORAIRES :

Béatrix, François, Chêne-Bougeries, 63.

Béné, Albert, rue du Stand, 57.

- Besson, Henri, ingénieur, Coppet (Vaud).
Blanc, Henri, horloger, rue Céard, 2.
Bonnellance, P., mécanicien, Pré-Naville, 3.
Bornand-Britz, Georges, paysagiste, avenue Soret, 28.
Bret, Théodore, chancelier, avenue de Florissant, 14.
Burkhardt, boulevard des Tranchées, 46.
Champendal, brasserie, rue Dalphin, 29, Carouge.
Charvoz, Maurice, Dr, Le Châble, Valais.
Chavaz, François, propriétaire, Onex.
Christin, Jules, arbitre de commerce, Florissant, 55.
Comte, François, marchand grainier, rue Ancienne, Carouge.
Courvoisier, Eugène, chemin Sautter, 13.
Crétenoud, Jeanne, M^{me}, avenue du Mail, 26.
Dalphin, E., avenue Industrielle, 12, Acacias.
Dompmartin, S., M^{lle}, quai des Eaux-Vives, 10.
Dubois, Henri, horticulteur, Coulouvrenière, 21.
Dunand, Denis géomètre, rue Ancienne, 16, Carouge.
Durand, A., rue Caroline, 2.
Durouvenoz, Marc-Auguste, rue du Marché, 14, Carouge.
Ehrensperger, Charles, armurier, Corraterie.
Elmer, Charles, électricien, station centrale, en l'Île.
Fabre, Jules, négociant, rue du Mont-Blanc, 12.
Favre, Jules-W., électricien, rue du Rhône, 110.
Fazy, Georges, Dr en droit, avocat, rue des Moulins, 1.
Fouchault, A., opticien, rue du Stand, 53.
Gay, Charles, chaînes d'or, Glacis de Rive, 6.
Gay, Henri, ingénieur, rond-point de Plainpalais, 2.
Glitsch, W., ingénieur, rue de Lyon, 43.
Gonin, Emile, pépiniériste, Onex.

- Henchoz, Paul-Alfred, vétérinaire, Moillesulaz.
- Hofmann, F., fondeur en cuivre, rue Richemont, 25.
- Hoiler, Léon, curé, Petit-Lancy.
- Hugon, E., Veyrier, 10.
- Koller, Robert, avenue Lucerna, 40, Servette.
- Kundig, André, imprimeur, rue du Vieux-Collège.
- Künzler-Mayer, Auguste, route de Lyon, 86.
- Larue, A., mécanicien, rue du Lac, 7.
- Lecerf, Jean, marchand-grainier, quai Turrettini.
- Leclerc, Joseph, rue de Carouge, 94.
- Lehmann, Auguste, propriétaire, Troinex.
- Lemaître, Louis, Acacias, Genève.
- Lombard, Frank, chemin de Contamines, 7.
- Matthey, denrées coloniales, Coutance.
- Morlet, Albert, professeur à l'Ecole d'horlogerie, rue Schaub, 2.
- Peillex, Henri, rue Lissignol, 9.
- Perrelet, Lina, M^{me}, rue de Candolle, 6.
- Privat, Jules, imprimeur, rue Petitot, 7.
- Rey, Ch.-Emile, rue du Conseil-Général, 20.
- Richard, Henri, libraire, rue du Rhône, 80.
- Richter, Paul, imprimeur, rue des Voirons, 10.
- Roussy, Jean-Jacques, Dr ès sc., rue Général-Dufour, 12.
- Rudhardt, Paul, directeur de l'Office de l'Industrie, St-Jean, 3.
- Ruff, Guillaume, boulevard Saint-Georges, 56.
- Rutishauser, Antoine, orfèvre, rue de la Confédération, 4.
- Sandoz, Paul, surveillant général, Ecole de Châtelaine.
- Schaefer, Charles, entrepreneur, Montbrillant, 34.
- Schaefer, Hélène, M^{me}, Montbrillant, 34.
- Schiess, Adolphe, rue Lombard, 8.
- Scholl, F., fabricant de balances, rue du Cendrier, 13.

Simonet, Albert, professeur d'arboriculture, Ecole d'horticulture, Châtelaine.

Stèche, M^{lle}, rue Beauregard, 3.

Stucker, M^{me}, Chambésy.

Tourelle, John, propriétaire, rue St-Jean, 25.

Tschumi, Arthur, rue d'Arve, 23, Carouge.

Van Notten, Jc., Consul des Pays-Bas, rue Bovy-Lysberg, 8.

Vassali, Julia, M^{lle}, rue Bonivard, 8.

Vettiner, Antoine, chef de la Sûreté, Genève.

Werner, Philippe, ingénieur, chemin du Bachet-de-Pesay, Grand-Lancy.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

Baumann, Emile-Napoléon, horticulteur-pépiniériste, rue de la Gare, 85, Bollwiller, Haut-Rhin, Alsace, France.

Belot, Jean-Baptiste, Econome honoraire des Ecoles nationales professionnelles, Voiron, Isère, France.

Bruzetto, Aloïs, Uccle, Belgique.

Exner, Guillaume, Dr, professeur, président de l'Office pour les essais techniques, Michelbeuerngasse, 6, Vienne IX, Autriche.

Low, Stuart, horticulteur, Bush Hill Park, Middlesex, Angleterre.

Nourrisson Bey, Albert, secrétaire de la Société d'agriculture, à Belbeïs, Egypte.

Oberty-Plasse, J.-A., photographe, rue Crudère, 9, Marseille.

Tournachon, Félix, photographe, rue de Mailles, 21, Marseille.

Van Geert, Charles, horticulteur, rue de la Province, 77, Anvers.

de Vevey, Emmanuel, directeur de l'Institut agricole, Pérolles Fribourg.

Vibert, Pierre-Eugène, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, route de St-Julien, 9, Carouge.

SOCIÉTÉS
ET
INSTITUTIONS CORRESPONDANTES
DE L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Liste des publications reçues par voie d'échange

1. — SUISSE

- AARAU. — Historische Gesellschaft. (*Taschenbuch der historischen Gesellschaft des Kantons Aargau ; Argovia, Jahresbericht der historischen Gesellschaft des Kantons Aargau*).
- BALE. — Naturforschende Gesellschaft. (*Verhandlungen der naturforschenden Gesellschaft in Basel*).
- BERNE. — Naturforschende Gesellschaft. (*Mitteilungen der naturforschenden Gesellschaft in Bern*).
- * » — Allgemeine Geschichtsforschende Gesellschaft der Schweiz. (*Jahrbuch für Schweizerische Geschichte*).
- » — Historischer Verein. (*Archiv des historischen Vereins des Kantons Bern*).
- * » — Société helvétique des Sciences naturelles. (*Matériaux pour la carte géologique suisse ; publications diverses*).
- COIRE. Naturforschende Gesellschaft Graubündens. (*Jahresbericht der naturforschenden Gesellschaft Graubündens*).

(*) Toutes les sociétés, institutions ou rédactions reçoivent le *Bulletin* ; celles désignées par un astérique reçoivent, en outre, les *Mémoires*.

- COIRE. — Historisch-antiquarische Gesellschaft. (*Jahresbericht der historisch-antiquarischen Gesellschaft von Graubünden.*)
- FRAUENFELD. — Thurgauische naturforschende Gesellschaft. (*Mitteilungen der thurgauischen naturforschenden Gesellschaft.*)
- FRIBOURG. — Société d'histoire du canton de Fribourg. (*Annales fribourgeoises ; Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg.*)
- * » — Société fribourgeoise des Sciences naturelles. (*Bulletin et Mémoires de la Société d'histoire du canton de Fribourg.*)
- * GENÈVE. — Société des Arts. (*Revue polytechnique.*)
- » — Société d'utilité publique. (*Bulletin de la Société genevoise d'utilité publique.*)
- » — Société suisse de numismatique. (*Revue suisse de numismatique.*)
- » — Société d'histoire et d'archéologie.
- » — Société d'hygiène.
- » — Société d'horticulture et de viticulture.
- GLARIS. — Historischer Verein.
- * LAUSANNE. — Société vaudoise des Sciences naturelles. (*Bulletin de la Société vaudoise des Sciences naturelles.*) [Adr. : Palais de Rumine.]
- » — Société d'agriculture de la Suisse romande. (*La terre vaudoise, journal agricole.*)
- * » — Société vaudoise d'histoire et d'archéologie. (*Revue historique vaudoise.*)
- * » — Société d'histoire de la Suisse romande. (*Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande.*) [Adr. : Bibliothèque cantonale et universitaire.]

- LAUSANNE. — *Archives de l'imprimerie et des procédés modernes de l'illustration.*
- LUCERNE. — Historischer Verein der V Orte. (*Der Geschichtsfreund, Mitteilungen des historischen Vereins der fünf Orte.*) [Adr. : Archiv des Histor. Vereins der V Orte, Kantonsbibliothek.]
- * NEUCHÂTEL. — Société neuchâteloise des Sciences naturelles. (*Bulletin et Mémoires de la Société neuchâteloise des Sciences naturelles.*)
- » — Société d'histoire.
- PORRENTRUY. — Société jurassienne d'émulation. (*Actes de la Société jurassienne d'émulation.*)
- SAINT-GALL. — Historischer Verein. (*St-Galler Mitteilungen zur vaterländischen Geschichte.*)
- » — Naturwissenschaftliche Gesellschaft. (*Jahrbuch der St-Gallischen naturwissenschaftlichen Gesellschaft.*) [Pour adr. : Stadtbibliothek « Vadiana ».]
- SCHWYZ. — Historischer Verein des Kantons Schwyz. (*Mitteilungen des historischen Vereins des Kantons Schwyz.*)
- SION. — Société Murithienne. (*Bulletin de la Société Murithienne.*)
- » — Société d'histoire du Valais romand. (*Annales valaisannes.* Rédacteur : M. Pierre Biolley, à Orbe, Vaud.)
- SOLEURE. — Schweizerische Gesellschaft für Urgeschichte. (*Jahresberichte der schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte.*)
- * ZÜRICH. — Naturforschende Gesellschaft. (*Vierteljahrsschrift der naturforschenden Gesellschaft in Zürich.*)
- * » — Antiquarische Gesellschaft. (*Mitteilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich.*)

ZURICH.

- Geologische Kommission der Schweiz. Naturforschenden Gesellschaft. [Pour adr. : Bibliothèque de l'Ecole polytechnique fédérale.]

N.-B. — Les publications de l'Institut sont envoyées, en outre, à la Bibliothèque centrale fédérale (Berne) ; à la Bibliothèque publique et universitaire et aux Archives d'Etat de Genève ; à la Bibliothèque de la Ville de Zurich.

2. — ALLEMAGNE

GIESSEN.

- Oberhessischer Geschichtsverein. (*Mitteilungen des Oberhessischen Geschichtsvereins.*)

* GÖTTINGEN.

- Gesellschaft der Wissenschaften. (*Nachrichten der Gesellschaft zu Göttingen ; Philologisch-historische Klasse ; math. phys. Klasse ; Geschäftliche Mitteilungen.*)

* HALLE.

- Leopoldisch-Carolinische deutsche Akademie der Naturforscher. (*Nova Acta physico-medica et Leopoldina.*)

* HAMBURG.

- Zoologisches Museum. (*Mitteilungen aus dem zoologischen Museum in Hamburg.*)

* HEIDELBERG.

- Naturhistorisch-medizinischer Verein. (*Verhandlungen des naturhistorisch - medizinischen Vereins zu Heidelberg.*)

JENA.

- Verein für thüringische Geschichte und Altertumskunde. (*Zeitschrift des Vereins für thüringische Geschichte und Altertumskunde.*)

* »

- *Jenaische Zeitschrift für Naturwissenschaften.*

* LEIPZIG.

- Sächsische Gesellschaft der Naturwissenschaften. (*Bericht über die Verhandlungen et Abhandlungen der sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften ; Philol.-historische Klasse.*)

- LEIPZIG. — Fürstlich Jablonowskische Gesellschaft. (*Jahresbericht der fürstlich Jablonowskischen Gesellschaft.*)
- LINDAU. — Verein für Geschichte des Bodensees und seiner Umgebung. (*Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensees und seiner Umgebung.*)
- * MUNCHEN. — Bayerische Akademie der Wissenschaften. (*Festreden, Jahresbericht, Abhandlungen et Sitzungsberichte der math.-phys. Klasse.*)
- NÜRNBERG. — Germanisches Nationalmuseum. (*Anzeiger et Mitteilungen des germanischen Nationalmuseums.*)
- ROSTOCK. — Naturforschende Gesellschaft. (*Sitzungsberichte der naturforschenden Gesellschaft in Rostock.*)
- STUTTGART. — Württembergische Jahrbücher für Statistik und Geschichte.
- » — Württembergische Jahrbücher für Statistik und Landeskunde.
- TUBINGEN. — Verein für Geschichte und Naturgeschichte der Baar. (*Schriften des Vereins für Geschichte und Naturgeschichte der Baar.*)

3. — AMÉRIQUE (Etats-Unis d')

- ALBANY. — New-York State Museum. (*Bulletin, Report et Memoirs of the New-York State Museum.*)
- * BALTIMORE. — National Academy of Sciences of the United States of America. (*Proceedings of the national Academy of the U. S. of America.*)
- * » — *The American Journal of Philology.* [J. Hopkins.]

- * BOSTON. — Society of Natural History. (*Occasional Papers, Memoirs et Proceedings of the Boston Society of Natural History.*)
- * CAMBRIDGE. — Museum of comparative Zoology at Harvard College. (*Bulletin of the Museum of comparative Zoology at Harvard College.*)
- CHAPEL-HILL. — Elisha Mitchell scientific Society. (*Journal of the Elisha Mitchell scientific Society.*)
- CHARLOTTEVILLE. — University of Virginia. (*Bulletin of the philosophical Society of Virginia.*)
- * CHICAGO. — University of Chicago. (*Classical Philology.*)
- * NEW-HAVEN. — Connecticut Academy of Arts and Sciences. (*Transactions of the Connecticut Academy of Arts and Sciences.*)
- NEW-ORLEANS — Academy of Sciences.
- * NEW-YORK. — Academy of Sciences. (*Annals et Memoirs of the New-York Academy of Sciences.*)
- * NORWOOD. — Archæological Institute of America. (*American Journal of Archæology.*)
- PHILADELPHIA. — Academy of Natural Sciences. (*Journal et Proceedings of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia.*)
- ROCHESTER. — Academy of Science. (*Proceedings of the Rochester Academy of Science.*) [clo University of Rochester Library, Rochester N. Y.]
- * SAINT-LOUIS. — Missouri Botanical Garden. (*Annals of the Missouri Botanical Garden.*)
- » — Academy of Science. (*Transactions of the Academy of Science of St-Louis.*)
- * S.-FRANCISCO. — California Academy of Sciences. (*Proceedings of the California Academy of Sciences.*)

- * WASHINGTON. — Smithsonian Institution. (*Bulletin et Annual report of the Bureau of American Ethnology ; Annual report of the Board of trustees of the Smithsonian Institution ; Yearbook of the U. S. National Museum ; et publications diverses.*)
- * » — Geological Survey of the U. S. of America. (*Publications diverses.*)

4. — ARGENTINE

- * CORDOBA. — Academia Nacional de Ciencias. (*Boletín de la Academia nacional de Ciencias en Cordoba.*)

5. — AUSTRALIE

- * ADELAIDE. — Royal Society of South Australia. (*Transactions, Proceedings et Reports of the Royal Society of South Australia.*)
- * SYDNEY. — Royal Society of New South Wales. (*Journal and Proceedings of the Royal Society of New South Wales.*)

6. — AUTRICHE

- VIENNE. — Gewerbe-Museum.
- * » — Académie des sciences. (*Akademie der Wissenschaften in Wien. Sitzungs-Berichte : Math.-naturw. Klasse ; Almanach.*)
- * » — Oesterreichisches archäologisches Institut. (*Jahreshefte des österr. archäologischen Instituts.*)

7. — BELGIQUE

- * BRUXELLES. — Académie royale des Sciences, des Lettres, des Sciences morales et politiques et des Beaux-Arts de Belgique. (*Annuaire, Bulletin et Mémoires.*)

- * BRUXELLES. — Société malacologique de Bruxelles. (*Annales de la Société malacologique de Bruxelles.*)
- » — Société royale de botanique de Belgique. (*Bulletin de la Société royale de botanique de Belgique.*)
- » — Revue belge de philologie et d'histoire.
- LOUVAIN. — Le Muséon, revue d'études orientales. [Rue de l'Ecluse, 2.]

8. — CANADA

- MONTREAL. — *Canadian Antiquarian and Numismatics Journal.*
- * OTTAWA. — Royal Society of Canada. (*Proceedings and Transactions of the Royal Society of Canada.*)
- * » — Geological Survey of Canada. Ministère des Mines. (*Publications diverses.*)
- TORONTO. — Canadian Institute. (*Proceedings et Transactions of the Canadian Institute.*)

9. — CEYLAN

- COLOMBO. — Marine Biological Station. (*Reports.*)

10. — DANEMARK

- COPENHAGUE. — Kongelige Danske Videnskabernes Selskab. [Académie danoise des sciences, Vestre Boulevard, 35.] (*Historik-filologiske Meddelelser ; Filosofiske Meddelelser.*)

11. — DANZIG

- DANZIG. — Naturforschende Gesellschaft. (*Schriften der naturforschenden Gesellschaft in Danzig.*) [Adr. Bücherei der Techn. Hochschule, in Danzig-Laugfuhr.]

12. — ESPAGNE

- * BARCELONE. — Junta de Ciencias naturales. (*Musei Barcinonensis scientiarum naturalium opera : ser. zoologica, botanica, geologica, biologico-oceanografica.*)
- » — Institució catalana d'Historia natural. (*Treballs et Butlletí de la Institució catalana d'Historia natural.*)
- * » — Institut d'Estudios Catalans. (*Anuario.*)
- » — Real Academia de ciencias y artes.
- Real Academia de Ciencias y Artes. (*Memorias, Boletín, Nomina.*)
- MADRID. — Real Sociedad Española de Historia natural. [Adr. : Hippodromo.]
- MONTSERRAT. — *Analecta Montserratensia*. [Directeur : Dom Gregori M. Sunol, Abbadia de Montserrat.]
- SARAGOSSE. — Société arragonaise des sciences naturelles. (*Boletín de la Sociedad Aragonesa de Ciencias naturales.*)
- * » — Académie des Sciences. (*Revista de la Academia de Ciencias.*)

13. — FRANCE

- ABBEVILLE. — Société d'émulation d'Abbeville. (*Bulletin de la société d'émulation d'Abbeville.*)
- AIX-EN-PROVENCE. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts. (*Rapports.*)
- ANNECY. — Société Florimontane. (*Revue savoisiennne.*)
- » — Académie Salésienne. (*Mémoires et documents publiés par l'Académie Salésienne.*)

- AUTUN. — Société Eduenne des Lettres, Sciences et Arts. (*Mémoires de la Société Eduenne des Lettres, Sciences et Arts.*)
- BELFORT. — Société Belfortaine d'émulation. (*Bulletin de la Société Belfortaine d'émulation.*)
- BESANÇON. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts. (*Mémoires et Procès-verbaux de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon.*)
- » — Société d'émulation du Doubs. (*Mémoires de la Société d'émulation du Doubs.*)
- * BORDEAUX. — Société Linnéenne. (*Procès-verbaux et Actes de la Société Linnéenne de Bordeaux.*)
- » — Faculté des Lettres de l'Université. (*Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux et des Universités du Midi.*)
- BOURG. — Société d'émulation et d'agriculture de l'Ain. (*Annales de la Société d'émulation et d'agriculture de l'Ain.*)
- BREST. — Société académique de Brest. (*Bulletin de la Société académique de Brest.*)
- CHAMBÉRY — Société savoisiennne d'Histoire et d'Archéologie. (*Mémoires et documents de la Société savoisiennne d'histoire et d'archéologie.*)
- » — Société d'Histoire naturelle de la Savoie. (*Bulletin de la Société d'Histoire naturelle de la Savoie.*)
- Académie de Savoie. (*La Savoie littéraire et artistique ; Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie.*)
- CHERBOURG. — Société nationale des sciences naturelles et mathématiques. (*Mémoires de la Société nationale des sciences naturelles et mathématiques de Cherbourg.*)

- COLMAR. — Naturhistorische Gesellschaft. (*Mitteilungen der naturhistorischen Gesellschaft in Colmar.*)
- * CONCARNEAU. — Laboratoire de zoologie et physiologie maritime. (*Travaux scientifiques du Laboratoire de zoologie et physiologie maritime de Concarneau.*)
- GAP. — Société d'Etudes des Hautes-Alpes. (*Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes.*)
- * LYON. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon. (*Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon.*)
- » — Société d'agriculture, sciences et industrie. (*Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et industrie de Lyon.*)
- * » — Bibliothèque de l'Université de Lyon. (*Annales de l'Université de Lyon.*) [Quai Claude-Bernard, 18.]
- MONTAUBAN. — Société archéologique de Tarn-et-Garonne. (*Bulletin archéologique, historique et artistique de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne.*)
- ORLÉANS. — Société archéologique et historique de l'Orléanais. (*Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais.*)
- * PARIS. — Musée Guimet. (*Annales du Musée Guimet : Revue de l'histoire des religions.*)
- » — Société d'histoire du Protestantisme français. (*Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français.*)
- » — Société Philomathique [Grands Augustins, 7]. (*Bulletin de la Société philomathique de Paris.*)
- » — Société d'Hygiène.

- PARIS. — *Journal d'agriculture pratique.*
- » — Bibliothèque du Museum d'histoire naturelle.
[Rue de Buffon, 8.]
- RENNES. — Société scientifique et médicale de l'Ouest. (*Bulletin de la Société scientifique et médicale de l'Ouest.*)
- ROUEN. — Société industrielle. (*Bulletin de la Société industrielle de Rouen.*)
- STRASBOURG. — Historisch-litterarischer Zweigverein des Vogesenklubs. (*Jahrbuch für Geschichte, Sprache und Litteratur Elsass-Lothringens.*)
- THONON. — Académie Chablaisienne. (*Mémoires et documents de l'Académie Chablaisienne.*)
- * TOULOUSE. — Société d'Histoire naturelle. (*Bulletin trimestriel de la Société d'Histoire naturelle de Toulouse.*)
- TOURS. — Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du Département d'Indre-et-Loire. (*Annales de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du Département d'Indre-et-Loire.*)
- » — Société nationale d'Horticulture de France. (*Annales de la Société nationale d'horticulture de France.*)

14. — GRANDE-BRETAGNE ET IRLANDE

- * LONDRES — Royal Society. (*Transactions et Proceedings of the Royal Society of London : A. Mathematical and physical sciences ; B. Biological sciences ; Yearbook.*)
- * » — Society for the promotion of Hellenic Studies
[22 Albermarbstreet, London W.].

MANCHESTER. — Literary and philosophical Society. (*Memoirs and Proceedings of the Manchester literary and philosophical Society.*)

* DUBLIN — Royal Society. (*Transactions et Proceedings of the Royal Dublin Society.*)

15. — GRÈCE

* ATHÈNES. — Société archéologique.

16. — HOLLANDE

* LA HAYE. — Hollandsche Maatschappij der Wetenschappen. (*Archives néerlandaises des Sciences exactes et naturelles.*)

* HAARLEM. — Musée Teyler. (*Archives du Musée Teyler.*)

17. — HONGRIE

BUDAPEST. — Magyar Kiralyi Madartani Intezet. Officium ornithologicum. (*Aquila, Zeitschrift für Ornithologie.*)

18. — ITALIE

* BOLOGNE. — Accademia delle Scienze dell'Istituto di Bologna. (*Rendiconto delle sessioni et Memoria della R. Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna.*)

CATANÈ. — Accademia Gioenia di Scienze naturali. (*Bollettino delle sedute della Accademia Gioenia di Scienze naturali in Catania.*)

FLORENCE. — Società italiana per la diffusione e l'incoraggiamento degli studi classici. (*Atene e Roma.*)

- FLORENCE. — Biblioteca nazionale centrale di Firenze (*Bollettino delle pubblicazioni italiane.*)
- » — Musée académique de Florence. [Prof. Milani.]
- MANTOUE. — Accademia Virgiliana. (*Atti et Memorie della R. Accademia Virgiliana di Mantova.*)
- * MILAN. — Società italiana di Scienze naturali e del Museo di Storia naturale. (*Atti et Memorie della Società italiana di Scienze naturali e del Museo di Storia naturale in Milano.*)
- MILAN. — *Scientia*. [Dir. : Eug. Rignano, via Aurelio Saffi, 11, Milano.]
- * » — R. Istituto lombardo delle Scienze e Lettere.
- MODÈNE. — Accademia di Scienze, Lettere et Arti. (*Memorie della R. Accademia di Scienze, Lettere et Arti in Modena.*)
- * NAPLES. — Accademia delle Scienze fisiche e matematiche. (*Rendiconti et Atti della R. Accademia delle Scienze fisiche e matematiche di Napoli.*)
- » — Società reale di Napoli. (*Rendiconti et Atti della Società reale di Napoli.*)
- * PALERME. — Accademia di Scienze, Lettere ed Arti. (*Bollettino et Atti della R. Accademia delle Scienze, Lettere ed Arti di Palermo.*)
- * PISE. — Società toscana di Scienze naturali. (*Proc.-verb. et Atti della Società toscana di Scienze naturali.*)
- * ROME. — R. Accademia nazionale dei Lincei. (*Rendiconti et Memorie delle classe di Scienze fisiche, matematiche e naturali della R. Accademia dei Lincei.*) [Via della Lungara, 10, Roma 29.]

- * ROME. — Società italiana per il progresso delle Scienze. (*Bollettino della Società italiana per il progresso delle Scienze.*)
- * TURIN. — Accademia delle Scienze. (*Atti et Memorie della R. Accademia delle Scienze di Torino.*)
- » — R. Deputazione sovra gli studi di storia patria per le antiche Provincie e la Lombardia. (*Miscellanea di Storia patria.*)

19. — JAPON

- * KYOTO. — Kyoto imperial University. College of Science and Engeneering. (*Memoirs of the College of Science, Kyoto imperial University.*)
- * SENDAI. — Tohoku imperial University. (*Science Reports of the Tohoku imperial University.*)
- TOKYO. — Earthquake investigation Committee. (*Bulletin of the imperial earthquake investigation Committee.*)
- * » — Université impériale. (*Journal et Memoirs of the College of Science.*)

20. — LUXEMBOURG

- LUXEMBOURG. — Société des naturalistes. (*Bulletins mensuels de la Société des naturalistes luxembourgeois.*)

21. — MEXIQUE

- MEXICO. — Instituto geologico de Mexico. (*Anales del Instituto geologico de Mexico.*)

22. — NORVÈGE

- * BERGEN. — Bergens Museum (*Aarsberetning et Aarsbog ; Historisk-antiquarist Raekke et naturvidenskabelig Raekke.*)
- * CHRISTIANIA. — Université royale de Norvège. (*Publications diverses.*)

23. — POLOGNE

- CRACOVIE. — Académie des Sciences. (*Bulletin international de l'Académie des Sciences de Cracovie.*)
- POSEN. — Historische Gesellschaft. (*Historische Monatsblätter für die Provinz Posen.*)

24. — PORTUGAL

- LISBONNE. — Commission du service géologique. (*Publications géologiques diverses.*)
- » — Real Instituto bacteriologico Camara Pestana. (*Arquivos do Instituto bacteriologico Camara Pestana.*)
- * » — Museo ethnologico, Belem. (*O. Archeologo portuguer.*)

25. — ROUMANIE

- BUCAREST. — Academia Roumana. (*Annales et Bulletin de la section scientifique de l'Académie roumaine.*)

26. — RUSSIE

- KIEW. — Société des naturalistes. (*Travaux et Mémoires de la Société des naturalistes de l'Université de Kiew.*)

- * MOSCOU. — Société des naturalistes de Moscou. (*Bulletin de la Société des naturalistes de Moscou.*)
- ODESSA. — Société russe d'Histoire et d'Antiquité.
- * PETROGRAD. — Société russe classique et orientale.
- * „ — Société russe d'Archéologie.

27. — SUÈDE

- GÖTEBORG. — *Eranos, Acta philologica suecana.*
- * STOCKHOLM. — Académie royale d'Histoire et Antiquités. (*Antiqvarisk Tidskrift för Sverige.*)
- * „ — Académie royale des Sciences, Lettres et Arts. (*Aarsbog; Arkiv för Botanik; Arkiv för Zoologi; Arkiv för Kemi, Mineralogi och Geologi; Arkiv för Matematik, Astronomi och Physik; publications diverses.*)
- * UPPSALA. — Université d'Uppsala. (*Bulletin of the geological institution of the University of Uppsala; Zoologiska Bidrag från Uppsala; publications diverses.*)
- „ — Bibliothèque de la Société royale.

28. — TURQUIE

- * CONSTANTINOPLE. — Institut archéologique russe de Constantinople.
— Sylloge hellénique, Péra au Topsilav.

29. — URUGUAY

- * MONTEVIDEO. — Museo Nacional. (*Anales del Museo nacional de Montevideo.*)



AS
322
I55
t.45

Institut national genevois
Bulletin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
